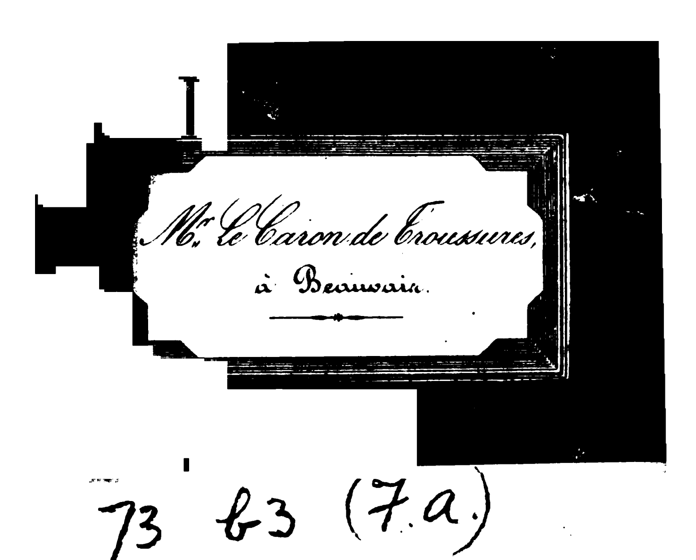
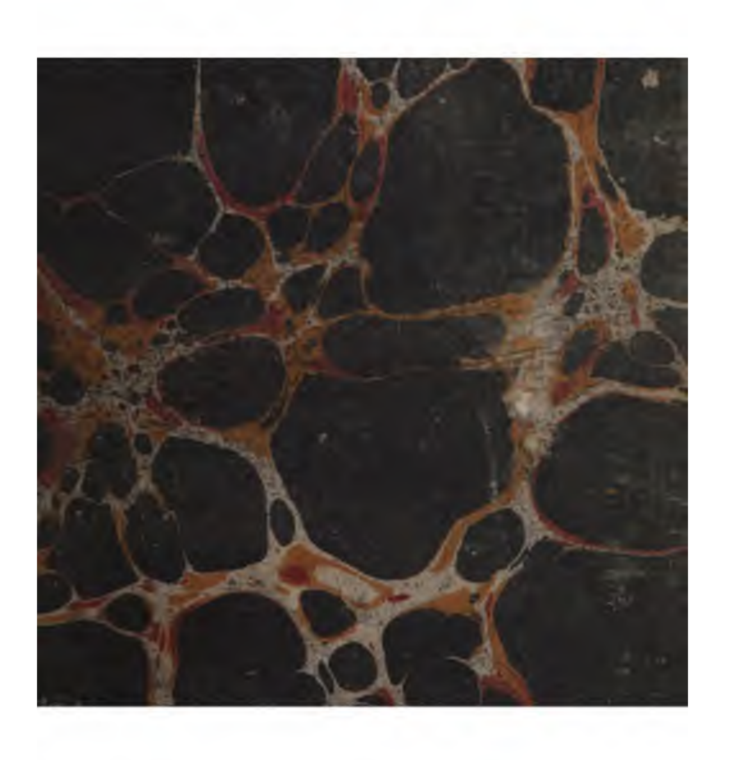



Mr. Le Caron de Troussures,
à Beauvais.


DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.



6 10

5

ÉTUDES

DE

LA NATURE.

TOME PREMIER.



Philocles dans l'Ile de Samos

ETUDES

DE

LA NATURE,

PAR JACQUES-HENRI-BERNARDIN
DE SAINT-PIERRE.

..... Miſeris ſuccurrere diſco. *Æneid. lib.* I.

3 vol. in-12, fig. br. 10 liv.

TOME PREMIER.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

Chez PIERRE-FRANÇOIS DIDOT le jeune, Libraire, quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXIV.

AVEC APPROBATIONS, ET PRIVILEGE DU ROI.


Mr. Le Caron de Troussures,
à Beauvais.


DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.





ÉTUDES
DE
LA NATURE.
TOME PREMIER.



Philocles dans l'Ile de Samos

ETUDES
DE
LA NATURE,

PAR JACQUES-HENRI-BERNARDIN
DE SAINT-PIERRE.

.... *Miseris succurrere disco. Æneid. lib.* 1.

3 vol. in-12, fig. br. 10 liv.

TOME PREMIER.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

Chez Pierre-François DIDOT le jeune, Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIV.

AVEC APPROBATIONS, ET PRIVILEGE DU ROI.





ÉTUDES DE LA NATURE.

ÉTUDE PREMIERE.

Immensité de la nature : plan de mon Ouvrage.

JE formai, il y a quelques années, le projet d'écrire une histoire générale de la nature, à l'imitation d'Aristote, de Pline, du chancelier Bacon, & de plusieurs modernes célebres. Ce champ me parut si vaste, que je ne pus croire qu'il eût été entiérement parcouru. D'ailleurs la nature y invite les hommes de tous les temps ; &, si elle n'en promet les découvertes qu'aux hommes de génie, elle en réserve au moins quelques moissons aux ignorans, sur-tout à ceux qui, comme moi, s'y arrêtent à chaque pas, ravis de la beauté de ses divins ouvrages. J'étois encore porté à ce noble dessein, par le desir de bien mériter des hommes, & principalement de Louis XVI, mon bienfaiteur, qui, à l'exemple de Titus & de Marc-Aurele, ne s'occupe que de leur félicité. C'est dans la nature que nous en

devons trouver les loix, puisque ce n'est qu'en nous écartant de ses loix que nous rencontrons les maux. Etudier la nature, c'est donc servir son prince & le genre humain. J'ai employé à cette recherche toutes les forces de ma raison, & quoique mes moyens aient été bien foibles, je peux dire que je n'ai pas passé un seul jour sans recueillir quelque observation agréable. Je me proposois de commencer mon Ouvrage quand je cesserois d'observer, & que j'aurois rassemblé tous les matériaux de l'histoire de la nature; mais il m'en a pris comme à cet enfant, qui avoit creusé un trou dans le sable, avec une coquille, pour y renfermer l'eau de la mer.

La nature est infiniment étendue, & je suis un homme très-borné. Non-seulement son histoire générale, mais celle de la plus petite plante est bien au-dessus de mes forces. Voici à quelle occasion je m'en suis convaincu.

Un jour d'été, pendant que je travaillois à mettre en ordre quelques observations sur les harmonies de ce globe, j'apperçus sur un fraisier, qui étoit venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies, que l'envie me prit de les décrire. Le lendemain j'y en vis d'une autre sorte, que je décrivis encore. J'en observai, pendant trois semaines, trente-sept especes toutes différentes; mais il y en vint, à la fin, en si grand nombre, & d'une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique

très-amuſante, parce que je manquois de loiſir, &, pour dire la vérité, d'expreſſion.

Les mouches que j'avois obſervées étoient toutes diſtinguées les unes des autres, par leurs couleurs, leurs formes & leurs allures. Il y en avoit de dorées, d'argentées, de bronzées, de tigrées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de chatoyantes. Les unes avoient la tête arrondie comme un turban; d'autres, alongée en pointe de clou. A quelques-unes elle paroiſſoit obſcure comme un point de velours voir; elle étinceloit à d'autres comme un rubis. Il n'y avoit pas moins de variété dans leurs ailes. Quelques-unes en avoient de longues & de brillantes, comme des lames de nacre; d'autres de courtes & de larges, qui reſſembloient à des réſeaux de la plus fine gaze. Chacune avoit ſa maniere de les porter & de s'en ſervir. Les unes les portoient perpendiculairement, les autres horiſontalement, & ſembloient prendre plaiſir à les étendre. Celles-ci voloient en tourbillonnant, à la maniere des papillons; celles-là s'élevoient en l'air, en ſe dirigeant contre le vent, par un mécaniſme à-peu-près ſemblable à celui des cerfs volants de papier, qui s'élevent en formant avec l'axe du vent un angle, je crois, de vingt-deux degrés & demi. Les unes abordoient ſur cette plante pour y dépoſer leurs œufs; d'autres, ſimplement pour s'y mettre à l'abri du ſoleil. Mais la plupart y venoient

pour des raisons qui m'étoient tout-à-fait inconnues : car les unes alloient & venoient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuoient que la partie postérieure de leur corps. Il y en avoit beaucoup qui étoient immobiles, & qui étoient peut-être occupées, comme moi, à observer. Je dédaignai, comme suffisamment connues, toutes les tributs des autres insectes qui étoient attirées sur mon fraisier, telles que les limaçons qui se nichoient sous ses feuilles, les papillons qui voltigeoient autour, les scarabées qui en labouroient les racines, les petits vers qui trouvoient le moyen de vivre dans le parenchyme, c'est-à-dire dans la seule épaisseur d'une feuille, les guêpes & les mouches à miel qui bourdonnoient autour de ses fleurs, les pucerons qui en suçoient les tiges, les fourmis qui léchoient les pucerons, enfin les araignées qui, pour attraper ces différentes proies, tendoient leurs filets dans le voisinage.

Quelque petits que fussent ces objets, ils étoient dignes de mon attention, puisqu'ils avoient mérité celle de la nature. Je n'eusse pu leur refuser une place dans son histoire générale, lorsqu'elle leur en avoit donné une dans l'univers. A plus forte raison si j'eusse écrit l'histoire de mon fraisier, il eût fallu en tenir compte. Les plantes sont les habitations des insectes, & on ne fait point l'histoire d'une ville, sans parler de ses habitans. D'ailleurs mon fraisier n'étoit point dans son lieu naturel, en pleine

campagne, ſur la liſiere d'un bois ou ſur le bord d'un ruiſſeau, où il eût été fréquenté par bien d'autres eſpeces d'animaux. Il étoit dans un pot de terre, au milieu des fumées de Paris. Je ne l'obſervois qu'à des momens perdus. Je ne connoiſſois point les inſectes qui le viſitoient dans le cours de la journée, encore moins ceux qui n'y venoient que la nuit, attirés par de ſimples émanations, ou peut-être, par des lumieres phoſphoriques qui nous échappent. J'ignorois quels étoient ceux qui le fréquentoient pendant les autres ſaiſons de l'année, & le reſte de ſes relations avec les reptiles, les amphibies, les poiſſons, les oiſeaux, les quadrupedes, & les hommes ſur tout, qui comptent pour rien tout ce qui n'eſt pas à leur uſage.

Mais il ne ſuffiſoit pas de l'obſerver, pour ainſi dire, du haut de ma grandeur, car dans ce cas ma ſcience n'eût pas égalé celle d'une des mouches qui l'habitoient. Il n'y en avoit pas une ſeule qui, le conſidérant avec ſes petits yeux ſphériques, n'y dût diſtinguer une infinité d'objets que je ne pouvois appercevoir qu'au microſcope, avec des recherches infinies. Leurs yeux même ſont très-ſupérieurs à cet inſtrument, qui ne nous montre que les objets qui ſont à ſon foyer, c'eſt-à-dire à quelques lignes de diſtance; tandis qu'ils apperçoivent, par un mécaniſme qui nous eſt tout-à-fait inconnu, ceux qui ſont auprès d'eux & au loin. Ce ſont à la fois des microſcopes &

des téleſcopes. De plus, par leur diſpoſition circulaire autour de la tête, ils voient en même-temps toute la voûte du ciel, dont ceux d'un aſtronome n'embraſſent tout au plus que la moitié. Ainſi mes mouches devoient voir, d'un coup d'œil, dans mon fraiſier, une diſtribution & un enſemble de parties que je ne pouvois obſerver au microſcope, que ſéparées les unes des autres, & ſucceſſivement.

En examinant les feuilles de ce végétal, au moyen d'une lentille de verre qui groſſiſſoit médiocrement, je les ai trouvées diviſées par compartimens hériſſés de poils, ſéparés par des canaux, & parſemés de glandes. Ces compartimens m'ont paru ſemblables à de grands tapis de verdure, leurs poils à des végétaux d'un ordre particulier, parmi leſques il y en avoit de droits, d'inclinés, de fourchus, de creuſés en tuyaux, de l'extrémité deſquels ſortoient des gouttes de liqueur; & leurs canaux, ainſi que leurs glandes, me paroiſſoient remplis d'un fluide brillant. Sur d'autres eſpeces de plantes ces poils & ces canaux ſe préſentent avec des formes, des couleurs & des fluides différens. Il y a même des glandes qui reſſemblent à des baſſins ronds, quarrés ou rayonnants. Or la nature n'a rien fait en vain. Quand elle diſpoſe un lieu propre à être habité, elle y met des animaux. Elle n'eſt pas bornée par la petiteſſe de l'eſpace. Elle en a mis avec des nageoires ...s de ſimples gouttes d'eau, & en ſi

grand nombre, que le phyſicien Leewenhoek y en a compté des milliers. Pluſieurs autres après lui, entr'autres Robert Hook, en ont vu, dans une goutte d'eau de la petiteſſe d'un grain de millet, les uns dix, les autres trente, & quelques-uns jusqu'à quarante-cinq mille. Ceux qui ignorent juſqu'où peut aller la patience & la ſagacité d'un obſervateur, pourroient douter de la juſteſſe de ces obſervations, ſi Leſſer qui les rapporte dans ſa Théologie des inſectes (*a*) n'en faiſoit voir la poſſibilité par un mécaniſme aſſez ſimple. Au moins on eſt certain de l'exiſtence de ces êtres dont on a deſſiné les différentes figures. On en trouve d'autres, avec des pieds armés de crochets, ſur le corps de la mouche & même ſur celui de la puce. On peut donc croire, par analogie, qu'il y a des animaux qui paiſſent ſur les feuilles des plantes, comme les beſtiaux dans nos prairies; qui ſe couchent à l'ombre de leurs poils imperceptibles, & qui boivent dans leurs glandes façonnées en ſoleils, des liqueurs d'or & d'argent. Chaque partie des fleurs doit leur offrir des ſpectacles dont nous n'avons point d'idées. Les anteres jaunes des fleurs, ſuſpendus ſur des filets blancs, leur préſentent de doubles ſolives d'or en équilibre ſur des colonnes plus belles que l'ivoire; les corolles, des voûtes de rubis & de topaze, d'une grandeur incom-

(*a*) Liv. 2, chap. 3.

menſurable ; les neſtaires, des fleuves de ſucre ; les autres parties de la floraiſon, des coupes, des urnes, des pavillons, des dômes que l'architeſture & l'orfévrerie des hommes n'a pas encore imités.

Je ne dis point ceci par conjeſture ; car un jour ayant examiné, au microſcope, des fleurs de thym, j'y diſtinguai, avec la plus grande ſurpriſe, de ſuperbes amphores à long col, d'une matiere ſemblable à l'améthiſte, du goulot deſquelles ſembloient ſortir des lingots d'or fondu. Je n'y ai jamais obſervé la ſimple corolle de la plus petite fleur, que je ne l'aie vue compoſée d'une matiere admirable, demi-tranſparente, parſemée de brillans, & teinte des plus vives couleurs. Les êtres qui vivent ſous leurs riches reflets doivent avoir d'autres idées que nous de la lumiere, & des autres phénomenes de la nature. Une goutte de roſée, qui filtre dans les tuyaux capillaires & diaphanes d'une plante, leur préſente des milliers de jets-d'eau ; fixée en boule à l'extrémité d'un de ſes poils, un océan ſans rivage ; évaporée, dans l'air, une mer aérienne. Ils doivent donc voir les fluides monter, au lieu de deſcendre ; ſe mettre en rond, au lieu de ſe mettre de niveau ; & s'élever en l'air, au lieu de tomber. Leur ignorance doit être auſſi merveilleuſe que leur ſcience. Comme ils ne connoiſſent à fond que l'harmonie des plus petits objets, celle des grands doit leur échapper. Ils ignorent, ſans doute, qu'il y

a des hommes, & parmi les hommes, des ſavans qui connoiſſent tout, qui expliquent tout, qui, paſſagers comme eux, s'élancent dans un infini en grand où ils ne peuvent atteindre, tandis qu'eux, à la faveur de leur petiteſſe, en connoiſſent un autre dans les dernieres diviſions de la matiere & du temps. Parmi ces êtres éphémeres, ſe doivent voir des jeuneſſes d'un matin & des décrépitudes d'un jour. S'ils ont des hiſtoires, ils ont des mois, des années, des ſiecles, des époques proportionnés à la durée d'une fleur. Ils ont une autre chronologie que la nôtre, comme il ont une autre hydraulique & une autre optique. Ainſi, à meſure que l'homme s'approche des élémens de ſa nature, les principes de ſa ſcience s'évanouiſſent.

Tels devoient être donc ma plante & ſes habitans naturels aux yeux de mes moucherons; mais quand j'aurois pu acquérir, comme eux, une connoiſſance intime de ce nouveau monde, je n'en aurois pas encore eu l'hiſtoire. Il auroit fallu étudier ſes rapports avec le reſte de la nature; avec le ſoleil qui la fait fleurir, les vents qui la reſſement & les ruiſſeaux dont elle fortifie les rives qu'elle embellit. Il eût fallu ſavoir comment elle ſe conſerve en hiver, par des froids qui font fendre les pierres, & comment elle reparoît verdoyante au printemps, ſans qu'on ait pris ſoin de la préſerver de la gelée; comment foible & ſe traînant ſur la terre, elle s'éleve depuis

le fond des humbles vallées jusqu'au sommet des Alpes, & parcourt le globe du nord au midi, de montagnes en montagnes, formant dans sa route mille réseaux charmants de ses fleurs blanches & de ses fruits couleur de rose, avec les plantes de tous les climats; comment elle a pu s'étendre depuis les montagnes de Cachemire jusques à Archangel, & depuis les monts Félices en Norwege jusqu'au Kamchatka; comment enfin on la retrouve dans les deux Amériques, quoiqu'une infinité d'animaux lui fassent par-tout la guerre, & qu'aucun jardinier ne se mêle de la ressemer.

Avec toutes ces lumieres, je n'aurois encore eu que l'histoire d'une espece, & non celle du genre. Il en resteroit à connoître les variétés, qui ont chacune leur caractere, par leurs fleurs uniques, accouplées ou disposées en grappes; par la couleur, le parfum & la saveur de leurs fruits; par la grandeur, les découpures, les nervures, le lissé ou le velouté de leurs feuilles. Un de nos plus fameux botanistes, Sébastien le Vaillant, en a trouvé dans les seuls environs de Paris (*a*) cinq especes différentes, dont trois portent des fleurs, sans donner de fruits. On en cultive une douzaine d'étrangeres dans nos jardins, telles que celles du Chily, du Pérou, des Alpes ou de tous les mois, celle de Suede, qui est verte, &c. Mais combien d'autres variétés nous

(*a*) *Botanicon Parisiense.*

sont inconnues ! Chaque degré de latitude n'a-t-il pas la sienne ? N'est-il pas à présumer qu'il y a des arbres qui portent des fraises, comme il y en a qui portent des poids & des haricots ? Ne peut-on pas même considérer comme des variétés du fraisier les especes très-nombreuses des framboisiers & des rubus, avec lesquelles il a une analogie frappante, par la découpure de ses feuilles, par ses sarmens qui tracent sur la terre, & qui se replantent eux-mêmes, par la forme de ses fleurs en rose, & celle de ses fruits, dont les semences sont en dehors ? N'a-t-il pas encore des affinités avec les églantiers & les rosiers par ses fleurs, avec le mûrier par ses fruits, & par ses feuilles avec le trefle même, dont une espece aux environs de Paris porte, de plus, des semences agrégées en forme de fraises, ce qui lui a fait donner le nom de *trifolium fragiferum* ? Si on pense maintenant que toutes ces especes, variétés, analogies, affinités, ont dans chaque latitude des relations nécessaires avec une multitude d'animaux, & que ces relations nous sont tout-à-fait inconnues, on verra que l'histoire complette du fraisier suffiroit pour occuper tous les Naturalistes du monde.

Que seroit-ce donc s'il falloit écrire ainsi celle de toutes les especes de végétaux répandues sur la surface de la terre ? Le fameux Linnæus en comptoit sept à huit mille : mais il n'avoit pas voyagé. Le cé-

lebre Sherard en connoissoit, dit-on, seize mille. Un autre botaniste en fait monter le nombre à vingt mille. Enfin un plus moderne se vante d'en avoir fait à lui seul une collection de vingt-cinq mille, & il porte à quatre ou cinq fois autant le nombre de celles qu'il n'a pas vues. Mais toutes ces évaluations sont bien foibles, si on considere, d'après les remarques mêmes de ce dernier observateur, que l'on ne connoît presque rien de l'intérieur de l'Afrique, de celui des trois Arabies, & même des deux Amériques; fort peu de chose de la nouvelle Guinée, des nouvelles Hollande & Zélande, & des îles nombreuses de la mer du Sud, dont la plupart elles-mêmes sont encore inconnues. On ne connoît gueres que quelques rivages de l'île Ceylan, de la grande île de Madagascar, des Archipels immenses des Philippines & des Moluques, & de presque toutes les îles de l'Asie. Pour ce vaste continent, à l'exception de quelques grands chemins dans l'intérieur & de quelques côtes où trafiquent nos Européens, on peut dire qu'il nous est tout-à-fait inconnu. Combien de terrains en Tartarie, en Sibérie & dans beaucoup de royaumes de l'Europe même, où jamais les botanistes n'ont mis le pied? Quelques-uns, à la vérité, nous ont donné des flores Malabares, Japonoises, Chinoises, &c. mais si on fait attention qu'ils n'ont parcouru dans ce pays que quelques rivages, bien souvent dans une seule saison de l'année où il ne paroît

qu'une partie des plantes naturelles à chaque climat; qu'ils n'ont vu que les campagnes situées dans les environs de nos comptoirs; qu'ils n'ont pu s'enfoncer dans des déserts, où ils n'auroient trouvé ni subsistances, ni guides, ni pénétrer dans le sein d'une foule de nations barbares, dont ils ignoroient la langue; on trouvera que leurs collections les plus vantées, quoique très-estimables, sont encore bien imparfaites.

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à comparer le temps qu'ils ont mis à recueillir leurs plantes dans un pays étranger à celui que le Vaillant employa à rassembler celles des seuls environs de Paris. Le savant Tournefort s'en étoit déja occupé; &, après un maître aussi infatigable, il sembloit que tous les botanistes de la capitale pouvoient se reposer. Le Vaillant, son éleve, osa marcher sur ses pas, & il découvrit, après lui une quantité si considérable d'especes oubliées, qu'il doubla au moins le catalogue de nos plantes. Il les a portées à 15 ou 16 cents. Encore ne comprend-il point dans ce nombre celles qui ne different que par la couleur des fleurs & les taches des feuilles, quoique la nature emploie souvent ces signes dans l'ordre végétal, pour en distinguer les especes & en former de vrais caracteres. Voici ce que dit de ses laborieuses recherches Boerhaave, son illustre éditeur : *Incubuit quippe huic labori ab anno 1696, usque in martium 1722; toto quidem tanti decursu temporis in eo occupa-*

tus semper, nullum prætereuns unquam, cujus plantas haud excuteret, angulum; vias, agros, valles, montes, hortos, nemora, stagna, paludes, flumina, ripas, fossas, puteos, undequaque lustrans; contigit ergo crebrò ut detegeret maximi quæ Tournefortii intentissimos oculos effugerant. (*Botanicon Parisiense, præfatio, p.* 3 & 4.) « Il se livra tout entier à ce » travail depuis l'année 1696, jusqu'en » mars 1722. Pendant un si grand espace » de temps, il en fut toujours occupé. Il » ne passa jamais le plus petit coin de » terre sans en recueillir les plantes; par- » courant dans le plus grand détail, les » chemins, les champs, les vallées, les » montagnes, les jardins, les forêts, les » étangs, les marais, les fleuves, les ri- » vages, les fossés & les puits. Il arriva » de-là, qu'il en découvrit un grand nom- » bre qui avoient échappé aux yeux très- » attentifs du célebre Tournefort. » Ainsi Sébastien le Vaillant employa vingt-six ans entiers à completer, dans sa patrie, & souvent aidé de ses éleves, la botanique de quelques lieues quarrées de terrain, tandis que ceux qui nous ont donné celles de plusieurs royaumes étrangers, étoient seuls, & n'y ont employé que quelques mois. Mais, quoique sa sagacité, sa constance semblent ne nous avoir rien laissé à desirer, je doute qu'il ait recueilli tous les présens que Flore a répandus sur nos campagnes, & qu'il ait vu, si j'ose

ſtre, le fond de ſon panier ; car Pline a obſervé des plantes dans des lieux qui ne ſont point compris dans l'énumération de Boerhaave, & qui croiſſent ſous les tuiles des maiſons, ſur les cribles pourris & ſur les têtes des vieilles ſtatues. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on en découvre de temps en temps dans les environs de Paris, qui ne ſont point inſcrites dans le *Botanicon* de le Vaillant.

Pour moi, s'il m'eſt permis de haſarder mes conjectures ſur le nombre des eſpeces de plantes répandues ſur la terre, j'ai une telle idée de l'immenſité de la nature & de ſes répartitions, que j'eſtime qu'il n'y a point de lieu quarrée de terrain qui n'en préſente quelqu'une qui lui ſoit propre, ou du moins qui n'y vienne plus belle que dans aucun autre endroit du monde ; ce qui doit porter à pluſieurs millions le nombre d'eſpeces primordiales de végétaux, réparties ſur autant de millions quarrés de lieues qui compoſent la ſurface ſolide de notre globe. Plus on avance vers le midi, plus leur variété augmente dans le même territoire. L'île de Taïty, dans la mer du Sud, avoit ſa botanique particuliere qui n'avoit rien de commun avec celle des autres lieux ſitués en Afrique & en Amérique à la même latitude, ni même avec celle des îles voiſines. Si on ſonge à préſent que chaque plante a pluſieurs noms différens dans ſon propre pays, que chaque

nation lui en donne de particuliers, & que tous ces noms varient pour la plupart à chaque siecle, quelles difficultés n'ajoute pas à l'étude de la Botanique, sa seule nomenclature ?

Cependant toutes ces notions préliminaires ne formeroient encore qu'une vaine science, quand même on connoîtroit, dans le plus grand détail, toutes les parties qui composent les plantes. C'est leur ensemble, leur attitude, leur port, leur élégance, les harmonies qu'elles forment étant groupées ou en contraste les unes avec les autres, qu'il seroit intéressant de déterminer. Je ne sache pas qu'on ait seulement rien tenté à ce sujet. Quant à leurs vertus, on peut dire que la plupart sont inconnues, ou négligées, ou employées mal-à-propos. Souvent on abuse de leurs qualités, pour faire des expériences cruelles sur de pauvres bêtes, tandis qu'on pourroit s'en servir pour apporter des remedes miraculeux aux maux de la vie humaine. Par exemple, on conserve au Cabinet du Roi, des fleches plus redoutables que celles d'Hercule trempées dans le sang de l'hydre de Lerne. Leurs pointes sont pénétrées du suc d'une plante si venimeuse, que, quoiqu'elles soient exposées à l'air depuis un grand nombre d'années, elles peuvent, d'une seule piquure, tuer, dans quelques minutes, l'animal le plus robuste. Pour peu qu'il en soit blessé, son sang se coagule tout-à-coup. Mais si

on lui fait avaler aussi-tôt un peu de sucre, la circulation s'en rétablit sur-le-champ. Le poison & le remede ont été trouvés par des sauvages qui habitent les bords de l'Amazone; & il n'est pas inutile d'observer qu'ils n'emploient jamais à la guerre, mais à la chasse, un moyen aussi meurtrier. Pourquoi, nous qui sommes si humains & si éclairés, n'avons-nous pas essayé si ce poison ne seroit pas salutaire dans les maladies où le sang éprouve une dissolution subite, & le sucre, dans celles où il vient à s'épaissir? Hélas! comment pourrions-nous appliquer à la conservation du genre humain les qualités rédoutables & malfaisantes des végétaux étrangers, nous qui employons à notre commune destruction ceux mêmes que la nature nous a donnés pour mener une vie heureuse & innocente? Ces ormes & ces hêtres, à l'ombre desquels dansent les bergeres, servent à faire des flasques d'affûts aux terribles canons. Nous enivrons de fureur nos soldats, qui se tuent sans se haïr, avec ce même jus de la vigne donné par la Providence pour réconcilier les ennemis. Ces hauts sapins qu'elle a plantés dans les neiges du nord, pour en abriter & réchauffer les habitans, servent de mâts aux vaisseaux Européens qui vont porter l'incendie aux peuples paisibles du Midi. C'est avec les chanvres qui habillent nos pauvres villageoises, que sont faites les voiles des corsaires qui vont dépouiller les

cultivateurs de l'Inde. Nos métairies & nos forêts traversent les mers, pour désoler les deux mondes.

Mais laissons l'histoire des hommes, & revenons à celle de la Nature. Si du regne végétal nous passons au regne animal, nous verrons s'ouvrir davant nous une carriere incomparablement plus étendue. Un savant naturaliste annonça à Paris, il y a quelques années, qu'il possédoit une collection de plus de trente mille especes d'animaux. J'ignore si celle du magnifique Cabinet du Roi en renferme davantage; mais je sais que ses herbiers ne contiennent que dix-huit mille plantes, & qu'on en cultive environ six mille dans son jardin. Cependant ce nombre d'animaux si supérieur à celui des végétaux, n'est rien en comparaison de celui qui existe sur le globe. Qu'on se rappelle que chaque espece de plante est un point de réunion pour différens genres d'insectes, & qu'il n'y en a peut-être pas une seule qui n'ait en propre une espece de mouche, de papillon, de puceron, de scarabée, de gallinsecte, de limaçon, &c.; que ces insectes servent de pâture à d'autres especes très-nombreuses, telles qu'à celles des araignées, des demoiselles, des fourmis, des formicaleo, & aux familles immenses des petits oiseaux, dont plusieurs classes, telles que celles des piverds & des hirondelles, n'ont pas d'autre nourriture; que ces oiseaux sont mangés à leur tour par les oi-

ſeaux de proie, tels que les milans, les faucons, les buzes, les corneilles, les corbeaux, les éperviers, les vautours, &c.; que la dépouille générale de ces animaux, entraînée par les pluies aux fleuves, & de-là dans les mers, devient l'aliment des tribus preſque infinies de poiſſons, à la plupart deſquels les naturaliſtes de l'Europe n'ont pas encore donné de nom; que des légions innombrables d'oiſeaux de riviere & de marine vivent aux dépens de ces poiſſons, on ſera fondé à croire que chaque eſpece de regne végétal ſert de baſe à un grand nombre d'eſpece du regne animal, qui ſe multiplient autour d'elle, comme les rayons d'un cercle autour de ſon centre. Cependant je n'ai compris, dans ce ſimple apperçu, ni les quadrupedes, dont tous les intervalles de grandeur ſont remplis, depuis la ſouris qui vit ſous l'herbe, juſqu'au caméléopard qui paît le feuillage des arbres, à quinze pieds de hauteur: ni les amphibies, ni les oiſeaux de nuit, ni les reptiles, ni les polypes à peine connus, ni les inſectes de la mer, dont quelques familles, comme celles des cancres & des coquillages, ſuffiroient ſeules pour remplir nos plus vaſtes cabinets, quand on n'y mettroit qu'un individu de chaque eſpece. Je n'y comprends point les madrépores, dont la mer eſt pavée entre les tropiques, & qui ſont d'eſpeces ſi variées, que j'ai vu à l'île de France deux grandes ſalles remplies de celles qui croiſ-

sent seulement autour de cette île, quoiqu'il n'y en eût qu'un de chaque sorte. Je n'ai point fait mention d'insectes de plusieurs genres, tels que le pou & le ver, dont chaque espece d'animal a ses variétés particulieres qui lui sont affectées, & qui triplent au moins le regne de tout ce qui respire; ni ceux en nombre infini, visibles & invisibles, connus & inconnus, qui n'ont aucune détermination fixe, & que la nature a répandus dans les airs, les terres & les profondeurs de l'océan.

Que seroit-ce donc s'il falloit décrire chacun de ces êtres avec la sagacité d'un Réaumur ? La vie d'un homme de génie suffiroit à peine à l'histoire de quelques insectes. Quelque curieux même que soient les mémoires que l'on à rassemblés sur les mœurs & l'anatomie des animaux qui nous sont les plus familiers, on se flatte encore en vain de les connoître. La principale partie y manque à mon gré; c'est l'origine de leurs amitiés & de leurs inimitiés. C'est là, ce me semble, l'essence de leur histoire, à laquelle il faut rapporter leurs instincts, leurs amours, leurs guerres, les parures, les armes & la forme même que la nature leur donne. Un sentiment moral semble avoir déterminé leur organisation physique. Je ne sache pas qu'aucun naturaliste se soit jamais occupé de cette recherche. Les poëtes ont tâché d'expliquer ces instincts merveilleux & innés, par des fables ingénieuses. L'hirondelle Progné fuyoit les forêts; sa sœur Philo-

mele aimoit à chanter dans ces lieux solitaires. Progné lui dit un jour.

> Le désert est-il fait pour des talens si beaux ?
> Venez faire aux cités éclater leurs merveilles ;
> Aussi bien, en voyant les bois,
> Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois,
> Parmi des demeures pareilles,
> Exerça sa fureur sur vos divins appas.
> Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
> Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :
> En voyant les hommes, hélas !
> Il m'en souvient bien davantage.

Je n'entends point de fois les airs ravissans & mélancoliques d'un rossignol caché sous une feuillée, & les piou-piou prolongés, qui traversent, comme des soupirs, le chant de ce pauvre oiseau, que je ne sois tenté de croire que la nature à révélé son aventure au sublime la Fontaine, en même-temps qu'elle lui inspiroit ces vers. Si ses fables n'étoient pas l'histoire des hommes, elles seroient encore pour moi un supplément à celle des animaux. Des philosophes fameux, infideles au témoignage de leur raison & de leur conscience, ont osé en parler comme de simples machines. Ils leur attribuent des instincts aveugles qui reglent, d'une maniere uniforme, toutes leurs actions, sans passion, sans volonté, sans choix, & même sans aucune sensibilité. J'en marquois un jour mon étonnement à J. J. Rousseau ; je lui disois qu'il étoit bien étrange que des hommes de génie eussent soutenu une these aussi extravagante. Il me répondit : *C'est que quand l'homme com-*

mence à raiſonner, il ceſſe de ſentir.

Pour détruire leur opinion, je ne recourrai pas aux animaux qui nous étonnent par leur induſtrie, tels que les caſtors, les abeilles, les fourmis, &c. Je ne citerai qu'un exemple pris dans la claſſe de ceux qui ſont les plus indociles, tels que les poiſſons, & je le choiſirai parmi ceux qui ſont guidés par l'inſtinct le plus impétueux & le plus ſtupide, qui eſt celui de la gourmandiſe. Le requin eſt un poiſſon ſi vorace, que non-ſeulement il dévore ſes ſemblables quand il en trouve l'occaſion; mais qu'il avale, ſans diſtinction, tout ce qui tombe des vaiſſeaux à la mer, cordes, toile, goudron, bois, fer, & juſqu'à des couteaux. Cependant j'ai toujours été témoin de ſa ſobriété dans deux circonſtances remarquables; dans l'une, c'eſt que, quelque affamé qu'il ſoit, il ne touche jamais à une eſpece de petits poiſſons bariolés de jaune & de noir, appellés pilotins, qui nagent devant ſon muſeau pour le conduire vers ſa proie, qu'il ne voit que lorſqu'il en eſt fort près; car la nature, pour balancer la férocité de ce poiſſon, l'a rendu preſque aveugle. Dans l'autre, c'eſt que, ſi on jette à la mer une poule morte, il s'en approche au bruit de ſa chûte; mais dès qu'il l'a reconnue pour un oiſeau, il s'en éloigne auſſitôt: ce qui a fait dire en proverbe, aux matelots, que *le requin fuit la plume*. Il eſt impoſſible, dans le premier cas, de ne pas lui ſuppoſer une portion d'intelligence qui réprime ſa voracité en fa-

veur de ses guides; & de ne pas attribuer, dans le second, son aversion pour les oiseaux, à cette raison universelle qui, le destinant à vivre le long des écueils où échouent les cadavres de tout ce qui périt dans les eaux, lui a donné de l'aversion pour les animaux emplumés, afin qu'il n'y détruisît pas les oiseaux de mer qui y nagent en grand nombre, occupés, comme lui, à y chercher leur vie, & à en nettoyer les rivages.

D'autres philosophes au contraire ont attribué les mœurs des animaux, comme celles des hommes, à leur éducation; & leurs affections, ainsi que leurs haines naturelles, à des ressemblances ou à des dissemblances de forme. Mais si leurs amitiés naissent de leurs ressemblances, pourquoi la poule, qui se promene avec sécurité à la tête de ses poussins, autour des chevaux & des bœufs d'une métairie, qui en marchant, écrasent assez souvent une partie de sa famille, rappelle-t-elle ses petits avec inquiétude, à la vue d'un milan emplumé comme elle, qui ne paroît en l'air que comme un point noir, & que la plupart du tems elle n'a jamais vu? Pourquoi un chien de basse-cour hurle-t-il la nuit, à la simple odeur d'un loup, qui lui ressemble? Si de longues habitudes pouvoient influer sur les animaux comme sur les hommes, pourquoi a-t-on rendu l'autruche du désert familiere, jusqu'à lui faire porter des enfans sur sa croupe emplumée; tandis qu'on n'a jamais pu apprivoiser l'hirondelle qui, de tems immé-

morial, bâtit son nid dans nos maisons ?

Où sont, dans les historiens de la nature, les Tacites qui nous dévoileront ces mysteres du cabinet des cieux, sans l'explication desquels il est impossible d'écrire l'histoire d'aucun animal sur la terre ? Jamais on n'en vit aucune espece déroger, comme celle de l'homme, aux loix qu'elle a reçues de la nature. Par-tout les abeilles vivent en républiques, comme elles y vivoient du tems d'Esope. Par-tout les mouches communes sont restées vagabondes, comme une populace sans police & sans frein. Comment, parmi celles-ci, ne s'est-il pas trouvé quelque Lycurgue qui les ait rassemblées pour leur bien général, & qui leur ait donné, comme les philosophes disent que firent les premiers législateurs parmi les hommes, des loix tirées de leur foiblesse, & de la nécessité de se réunir ? D'un autre côté, pourquoi, comme Machiavel l'assure des peuples trop heureux, parmi les chiens, fiers de la surabondance de leurs forces, ne s'éleve-t-il pas quelque Catilina qui les invite à abuser de la sécurité de leurs maîtres, pour les détruire tous à la fois ; ou quelque Spartacus, qui les appelle par ses hurlemens à la liberté, & à vivre en souverains dans les forêts, eux à qui la nature a donné des armes, du courage, & l'art de dompter en corps les animaux les plus redoutables ? Lorsque tant de loix triviales sont, sous nos yeux, ignorées ou méconnues comment osons-nous assigner

aſſigner celles qui reglent le cours des aſtres, & qui embraſſent l'immenſité de l'univers ?

A ces difficultés que nous oppoſe la nature, ajoutons celles que nous y apportons nous-mêmes. D'abord, des méthodes & des ſyſtêmes de toutes les ſortes préparent dans chaque homme la maniere de la voir. Je ne parle pas des métaphyſiciens qui l'expliquent avec des idées abſtraites, ni des algébriſtes avec des formules, ni des géometres avec leur compas, ni des chimiſtes avec des ſels, ni des révolutions que leurs opinions, quoique très-intolérantes, éprouvent dans chaque ſiecle. Tenons-nous-en aux notions les plus conſtantes & les plus accréditées. Commençons par les géographes. Ils nous montrent la terre diviſée en quatre parties principales, quoiqu'elle ne le ſoit réellement qu'en deux ; au lieu des fleuves qui l'arroſent, des roches qui la fortifient, des chaînes de montagnes qui la partagent par climats, & des autres ſous-diviſions naturelles, ils nous la préſentent bariolée de lignes de toutes couleurs, qui la diviſent & ſubdiviſent en empires, en dioceſes, en ſénéchauſſées, en élections, en bailliages, en greniers à ſel. Ils ont défiguré ou ſubſtitué des noms ſans aucun ſens, à ceux que les premiers habitans de chaque contrée leur avoient donnés & qui en exprimoient ſi bien la nature. Ils appellent, par exemple, Ville-des-anges, une ville près

de celle du Mexique, où les Espagnols ont répandu souvent le sang des hommes, mais que les Mexicains nommoient *Cuet-lax coupan*, c'est-à-dire, couleuvre dans l'eau, parceque de deux fontaines qui s'y trouvent, il y en a une qui est venimeuse; Mississipi, ce grand fleuve de l'Amérique septentrionale, que les Sauvages appellent *Méchassipi*, le pere des eaux; Cordilieres, ces hautes montagnes toujours couvertes de glace, qui bordent la mer du Sud, & que les Péruviens appelloient, dans la langue royale des Incas, *Ritisuyu*, écharpe de neige; ainsi d'une infinité d'autres. Ils ont ôté aux ouvrages de la nature leur caractere, & aux nations leurs monumens. En lisant ces anciens noms & leur explication dans Garcillaso de la Véga, dans Thomas Gage & dans les premiers voyageurs, vous vous imprimez dans l'esprit, avec quelques mots simples, le paysage & l'histoire de chaque pays, sans compter le respect attaché à leur antiquité, qui rend les lieux dont ils nous parlent encore plus vénérables. Les Chinois ne savent point que leur pays s'appelle la Chine, si ce n'est ceux qui trafiquent avec les Européens. Ils l'appellent *Chium-hoa*, le royaume du milieu. Ils en changent le nom lorsque les familles de leurs souverains viennent à s'éteindre. Une nouvelle dynastie lui donne un nouveau nom; ainsi l'a voulu la loi, afin d'apprendre aux rois, que les destinées de leurs peuples leur étoient attachées com-

me celles de leur propre famille. Les Européens ont détruit toutes ces convenances. Ils porteront éternellement la peine de cette injuſtice, comme celle de tant d'autres ; car, s'obſtinant à donner les noms qui leur plaiſent aux pays dont ils s'emparent & à ceux où ils s'établiſſent, il arrive delà que, lorſque vous voyez les mêmes contrées ſur des cartes, ou dans des relations Hollandoiſes, Angloiſes, Portugaiſes, Eſpagnoles ou Françoiſes, vous n'y reconnoiſſez plus rien. Leur longitude même eſt changée, chaque nation la comptant aujourd'hui de ſa capitale.

Les botaniſtes nous égarent encore davantage. J'ai parlé des variations perpétuelles de leur dictionnaire ; mais leur méthode n'eſt pas moins fautive. Ils ont imaginé, pour reconnoître les plantes, des caractères très-compliqués, qui les trompent ſouvent, quoique tirés de toutes les parties du végétal, & ils n'ont jamais pu exprimer celui de leur enſemble, où les ignorans les reconnoiſſent d'abord. Il leur faut des loupes & des échelles pour claſſer les arbres d'une forêt. Il ne leur ſuffit pas de les voir en pied & couverts de feuilles, il leur faut des fleurs, & ſouvent de la fructification : un payſan les reconnoît tous dans les branches de ſon fagot. Pour me donner une idée des myſteres de la germination, ils me montrent, dans des bocaux, une longue ſuite de graines nues de toutes les formes ; mais c'eſt la capſule qui

les conserve, les aigrettes qui les ressement, la branche élastique qui les élance au loin, qu'il m'importoit d'examiner. Pour me donner le caractere d'une fleur, ils me la font voir seche, décolorée, & étendue dans un herbier. Est-ce dans cet état où je reconnoîtrai un lis ? N'est-ce pas sur le bord d'un ruisseau, élevant au milieu des herbes sa tige auguste, & réfléchissant dans les eaux ses beaux calices (a) plus blancs que l'ivoire, que j'admirerai le roi des vallées ? Sa blancheur incomparable n'est-elle pas encore plus éclatante quand elle est mouchetée, comme de gouttes de corail, par de petits scarabées écarlates, hémisphériques, piquetés de noir, qui y cherchent presque toujours un asyle ? Qui est-ce qui peut reconnoître dans une rose seche la reine des fleurs ? Pour qu'el-

---

(a) Suivant les botanistes, le lis n'a point de calice, il n'a qu'une corolle pluripétale. Ils appellent les fleurs, des corolles ; & les étuis des fleurs, des calices ; c'est évidemment par un abus des termes. *Calix*, en grec & en latin, veut dire une coupe ; & *corolla*, une petite couronne. Or une infinité de fleurs, comme les cruciées, les papilionacées, les fleurs en gueules & une multitude d'autres, ne sont point faites en couronne, ni leurs étuis en calices. Cette impropriété de termes élémentaires dans les sciences, est la premiere entorse donnée à la raison humaine ; elle la met, dès les premiers pas, hors du chemin de la nature. J'ose assurer que, si les botanistes avoient donné le simple nom d'étui ou d'enveloppe aux parties de la floraison qui protègent la fleur avant son développement, ils auroient été sur la route de plus d'une découverte curieuse.

le ſoit à la fois un objet de l'amour & de la philoſophie, il faut la voir lorſque, ſortant des fentes d'un rocher humide, elle brille ſur ſa propre verdure, que le zéphire la balance ſur ſa tige hériſſée d'épines, que l'aurore l'a couverte de pleurs, & qu'elle appelle par ſon éclat & par ſes parfums la main des amans. Souvent une cantharide, nichée dans ſa corolle, en releve le carmin par ſon vert d'émeraude; c'eſt alors que cette fleur ſemble nous dire, que ſymbole du plaiſir par ſes charmes & par ſa rapidité, elle porte, comme lui, le danger autour d'elle, & le repentir dans ſon ſein.

Les naturaliſtes nous éloignent encore bien davantage de la nature, quand ils veulent nous expliquer, par des loix uniformes, & par la ſimple action de l'air, de l'eau & de la chaleur, le développement de tant de plantes qui naiſſent ſur le même fumier, de couleurs, de formes, de faveurs & de parfums ſi différens. Veulent-ils en décompoſer les principes! le poiſon & l'aliment préſentent dans leurs fourneaux les memes réſultats. Ainſi la nature ſe joue de leur art, comme de leur théorie. La ſeule plante du bled, qui n'a été manipulée que par le peuple, ſert à une infinité d'uſages, tandis qu'une multitude de végétaux ſont reſtés inutiles dans de ſavans laboratoires. Je me ſouviens d'avoir lu autrefois de grandes diſſertations ſur la maniere d'employer les marrons d'Inde à la

nourriture des bestiaux. Chaque académie de l'Europe a, au moins, donné la sienne; & de toutes ces lumieres, il en étoit résulté que le marron d'Inde étoit inutile s'il n'étoit préparé à grands frais, & qu'il ne pouvoit servir qu'à faire de la bougie ou de la poudre à poudrer. Je m'étonnois, non pas de ce que les naturalistes en ignorassent l'usage, & qu'ils n'eussent étudié que les intérêts du luxe, mais que la nature eût produit un fruit qui ne servît pas même aux animaux. Je fus à la fin tiré de mon ignorance, par les bêtes mêmes. Je me promenois un jour au bois de Boulogne, en tenant dans ma main un marron d'Inde, lorsque j'apperçus une chevre qui étoit à pâturer. Je m'approchai d'elle, & je m'amusai à la caresser. Dès qu'elle eut vu le marron que je tenois entre mes doigts, elle le saisit, & le croqua sur le champ. L'enfant qui la conduisoit me dit que toutes les chevres en mangeoient, ce qui leur faisoit venir beaucoup de lait. A quelque distance de là, je vis, dans l'allée des marroniers, qui conduit au château de Madrid, un troupeau de vaches uniquement occupées à chercher des marrons d'Inde, qu'elles mangeoient d'un grand appétit, sans lessive & sans saumure. Ainsi nos méthodes savantes nous cachent les vérités naturelles, connues même des simples bergers.

Quel spectacle nous présentent nos collections d'animaux, dans nos cabinets! En

vain l'art des Daubentons leur rend une apparence de vie. Quelque induſtrie qu'on emploie pour conſerver leurs formes, leur attitude roide & immobile, leurs yeux fixes & mornes, leurs poils hériſſés, nous diſent que les traits de la mort les ont frappés. C'eſt là que la beauté même inſpire l'horreur, tandis que les objets les plus laids ſont agréables, lorſqu'ils ſont à la place où les a mis la nature. J'ai vu plus d'une fois, aux îles, avec plaiſir, des crabes ſur le ſable, s'efforcer d'entamer avec leurs tenailles un gros coco; ou un ſinge velu ſe balancer au haut d'un arbre, à l'extrémité d'une lianne toute chargée de gouſſes & de fleurs brillantes. Nos livres ſur la nature n'en ſont que le roman, & nos cabinets que le tombeau. Combien nos ſpéculations & nos coutumes ne l'ont-ils pas dégradée? Nos traités d'agriculture ne nous montrent plus, dans les champs de Cérès, que des ſacs de bled; dans les prairies aimées des nymphes, que des bottes de foin; & dans les majeſtueuſes forêts, que des cordes de bois & des fagots. Que dire du tort que lui ont fait l'orgueil & l'avarice? Que de collines charmantes ſont devenues roturieres par nos loix! Que de fleuves majeſtueux ſont réduits en ſervitude par les impôts! L'hiſtoire des hommes a été bien autrement défigurée. Si on en excepte l'intérêt que la religion ou l'humanité ont inſpiré en leur faveur à quelques hommes de bien, mille paſſions ont conduit le reſte des écri-

vains. Le politique les repréſente diviſés en nobles ou en vilains, en papiſtes ou en huguenots, en ſoldats ou en eſclaves; le moraliſte, en avares, en hypocrites, en débauchés, en orgueilleux; le poëte tragique, en tyrans, en opprimés; le comique, en bouffons & en ridicules; le médecin, en pituiteux, en flegmatiques, en bilieux. Par-tout des ſujets de dégoût, de haine ou de mépris; par-tout on a diſſéqué l'homme, & on ne nous montre plus que ſon cadavre. Ainſi le plus digne objet de la création a été dégradé par notre ſavoir, comme le reſte de la nature.

Je ne dis pas cependant que de ces moyens partiaux il ne ſoit ſorti quelque découverte utile; mais tous ces cercles dont nous circonſcrivons la puiſſance ſuprême, loin d'en aſſigner les bornes, ne montrent que celles de notre génie. Nous nous accoutumons à y renfermer toutes nos idées, & à rejeter avec mauvaiſe foi tout ce qui s'en écarte. Nous reſſemblons à ce tyran de Sicile, qui appliquoit les paſſans ſur ſon lit de fer: il alongeoit de force les jambes de ceux qui les avoient plus courtes que ſon lit, & il les coupoit à ceux qui les avoient plus longues. Ainſi nous appliquons toutes les opérations de la nature à nos petites méthodes, afin de les reſtreindre à une ſeule loi. Moi-même, entraîné par l'eſprit de mon ſiecle, j'ai donné, à la fin d'une relation de voyage que j'ai fait à l'île de France, un ſyſtême ſur

les plantes, où j'expliquois leur développement, comme nos physiciens expliquent celui des madrépores, par le mécanisme de petits animaux qui les construisent. Je cite cet ouvrage, quoique je l'aie fait en m'amusant, pour prouver combien il est aisé d'étayer un principe faux d'observations vraies; car l'ayant communiqué à J. J. Rousseau, qui étoit, comme on sait, très-savant en botanique, il me dit: *Je n'adopte pas votre systême; mais il me faudroit six mois pour le réfuter, encore je ne me flatterois pas d'en venir à bout.* Quand le suffrage de cet homme sincere auroit été sans réserve, il ne justifieroit pas ce libertinage de mon esprit. La fiction n'embellit que l'histoire des hommes; elle dégrade celle de la nature. La nature est elle-même la source de tout ce qu'il y a d'ingénieux, d'utile, d'aimable & de beau. En lui appliquant de force les loix que nous imaginons, ou en étendant à toutes ses opérations celles que nous connoissons, nous en masquons de plus admirables que nous ne connoissons pas. Nous ajoutons au nuage dont elle voile sa divinité, celui de nos erreurs. Elles s'accréditent par le temps, les chaires, les livres, les protecteurs, les corps, & sur-tout par les pensions, tandis que personne n'est payé pour chercher des vérités qui ne tournent qu'au profit du genre humain. Nous portons dans ces recherches si indépendantes & si sublimes les passions du college & du

monde, l'intolérance & l'envie. Ceux qui sont entrés les premiers dans la carriere, forcent ceux qui viennent après eux de marcher sur leurs pas ou d'en sortir : comme si la nature étoit leur patrimoine, ou que ce fût un métier où il n'y eût pas de place pour tout le monde. Que de peines n'a-t-il pas fallu pour déraciner en France la métaphysique d'Aristote, devenue une espece de religion ? La philosophie de Descartes, qui l'a détruite, y subsisteroit encore si elle eût été aussi bien rentée. Celle de Newton, avec ses attractions, n'est pas plus solidement établie. Je respecte infiniment la mémoire de ces grands hommes, dont les écarts mêmes ont servi à nous ouvrir de grandes routes dans le vaste champ de la nature ; mais en plus d'une occasion je combattrai leurs principes, & sur-tout les applications générales qu'on en a faites, bien persuadé que si je m'écarte de leurs systêmes, je me rapproche de leur intention. Ils ont cherché toute leur vie à élever l'homme vers la divinité par leurs sublimes découvertes, sans se douter que les loix qu'ils établissoient en physique, serviroient un jour à détruire celles de la morale.

Pour bien juger du spectacle magnifique de la nature, il faut en laisser chaque objet à sa place, & rester à celle où elle nous a mis. C'est pour notre bonheur qu'elle nous a caché les loix de sa toute-puissance. Comment des êtres aussi foibles que nous

en pourroient-ils embrasser l'étendue infinie? Mais elle en a mis à notre portée qu'il étoit plus utile & plus doux de connoître : ce sont celles qui émanent de sa bonté. Afin de lier les hommes par une communication réciproque de lumieres, elle a donné à chacun de nous en particulier l'ignorance, & elle a mis la science en commun, pour nous rendre nécessaires & intéressans les uns aux autres. La terre est couverte de végétaux & d'animaux, dont un savant, une académie, un peuple même ne pourra jamais savoir la simple nomenclature; mais je présume que le genre humain en connoît toutes les propriétés. En vain les nations éclairées se vantent d'avoir réuni chez elles tous les arts & toutes les sciences; c'est à des sauvages ou à des hommes ignorés que nous devons les premieres observations qui les ont fait naître. Ce n'est ni aux Grecs, ni aux Romains policés, mais à des peuples que nous appellons Barbares, que nous devons l'usage des simples, du pain, du vin, des animaux domestiques, des toiles, des teintures, des métaux, & de tout ce qu'il y a de plus utile & de plus agréable dans la vie humaine. L'Europe moderne se glorifie de ses découvertes; mais l'imprimerie qui doit, dit-on, les immortaliser, a été trouvée par un homme si peu connu, que plusieurs villes en Allemagne, en Italie & même à la Chine, s'en attribuent l'invention. Galilée n'eût point calculé la

pesanteur de l'air, sans l'observation d'un fontainier qui remarqua que l'eau ne pouvoit s'élever qu'à trente-deux pieds dans les tuyaux des pompes aspirantes. Newton n'eût point lu dans les cieux, si des enfans, en se jouant en Zélande avec les verres d'un lunettier, n'eussent trouvé les premiers tuyaux du télescope. Notre artillerie n'eût point subjugué l'Amérique, si un moine oisif n'avoit trouvé par hasard la poudre à canon; & quelle que soit pour l'Espagne la gloire d'avoir découvert un nouveau monde, les Sauvages de l'Asie y avoient établi des empires avant que Christophe Colomb y eût abordé. Qu'y seroit-il devenu lui-même, si les hommes bons & simples qu'il y trouva ne l'eussent secouru de vivres? Que les académies accumulent donc les machines, les systêmes, les livres & les éloges; les principales louanges en sont dues à des ignorans, qui en ont fourni les premiers matériaux.

C'est à ce titre que je présente les miens. Ils sont les fruits de plusieurs années, qui, malgré de longs & de cruels orages, se sont écoulées dans ces douces recherches, comme un jour tranquille. J'ai desiré, si je n'ai pu arriver à un terme où je pusse m'arrêter, de donner au moins à d'autres le plaisir que j'avois trouvé dans le chemin. J'ai mis dans ces observations le meilleur style que j'ai pu y mettre; m'écartant souvent à droite & à gauche, entraîné par mon sujet; quelquefois me livrant à une

multitude de projets qu'inſpire l'intelligence infinie de la nature; tantôt me plaiſant à m'arrêter ſur des ſites & des temps heureux que je ne reverrai jamais; tantôt me jetant dans l'avenir vers une exiſtence plus fortunée, que la bonté du ciel nous laiſſe entrevoir à travers les nuages de cette vie miſérable. Deſcriptions, conjectures, apperçus, vues, objections, doutes, & juſqu'à mes ignorances, j'ai tout ramaſſé; & j'ai donné à ces ruines le nom d'*Etudes*, comme un peintre aux eſquiſſes d'un grand tableau, auquel il n'a pu mettre la derniere main.

Au milieu de ce déſordre il falloit cependant adopter un ordre, ſans quoi la confuſion de la matiere eût ajouté encore à l'inſuffiſance de l'auteur. J'ai ſuivi le plus ſimple. Je réponds d'abord aux objections faites contre la Providence; j'examine enſuite l'exiſtence de quelques ſentimens qui ſont communs à tous les hommes, & qui ſuffiſent pour reconnoître dans tous les ouvrages de la nature les loix de ſa ſageſſe & de ſa bonté. Je fais enſuite l'application de ces loix au globe, aux plantes, aux animaux & à l'homme.

Voici d'abord comme je me propoſois de développer ma marche. Si, dans l'expoſé rapide que j'en vais faire, le lecteur trouve un peu de ſécechereſſe, je le prie de conſidérer qu'elle eſt une ſuite néceſſaire de tout abrégé; que d'un autre côté, je lui ſauve l'ennui d'une préface; & que Pline, qui

avoit une meilleure tête que la mienne, n'a pas balancé à faire le premier livre de son histoire naturelle, avec les seuls titres des chapitres qui la composent.

Je me disois donc, j'exposerai dans la PREMIERE PARTIE de mon Ouvrage, les bienfaits de la nature envers notre siecle, & les objections qu'on y a élevées contre la Providence de son auteur. Je ne dissimulerai aucune de celles que je connois; & je leur donnerai de l'ensemble, afin de leur donner plus de force. J'emploierai pour les détruire, non pas des raisonnemens métaphysiques, tels que ceux dont elles sont formées, parce qu'ils n'ont jamais terminé aucune dispute, mais les faits mêmes de la nature, qui sont sans réplique. Avec ces mêmes faits j'éleverai à mon tour des difficultés contre les principes de nos sciences humaines que nous croyons infaillibles. Je remonterai de là à la foiblesse de notre raison; j'examinerai s'il y a des vérités universelles, ce que nous entendons par ordre, beauté, convenance, harmonie, plaisir, bonheur, & par leurs contraires; ce que c'est enfin qu'un corps organisé. De cet examen de nos facultés & des effets de la nature, résultera l'évidence de plusieurs loix physiques, dirigées constamment vers une seule fin, & celle d'une loi morale qui n'appartient qu'à l'homme, & dont le sentiment a été universel dans tous les siecles & chez tous les peuples. Ces préliminaires étoient nécessaires. Avant d'élever l'édifice,

il falloit nettoyer le terrain, & y poser des fondemens.

Dans la SECONDE PARTIE je ferai l'application de ces loix au globe ; j'examinerai sa forme, son étendue, la division de ses hémispheres, & comme il est composé, ainsi que tous les ouvrages organisés de la nature, de parties semblables & de parties contraires. J'en considérerai successivement les élémens, & la maniere dont ils sont coordonnés entr'eux, le feu à l'air, l'air à l'eau, l'eau à la terre, ce qui établit entr'eux une véritable subordination, dont le soleil est le principal agent. Mais il n'est pas le seul moteur de la nature, & il en est encore moins l'ordonnateur. Son action uniforme sur les élémens devroit à la fin les séparer ou les confondre. D'autres loix balancent les siennes, & entretiennent l'harmonie générale. J'observerai l'admirable variété de son cours, les effets de sa chaleur & de sa lumiere, & de quelle maniere merveilleuse ils sont affoiblis ou multipliés dans les cieux, en raison inverse des latitudes & des saisons. Je parlerai des grands réverberes du ciel, de la lune, des aurores boréales, des étoiles & des mysteres de la nuit, seulement autant qu'il est permis à l'œil de l'homme de les appercevoir, & à son cœur d'en être ému. J'y parlerai aussi de la nature du feu, non pas pour l'expliquer, mais pour nous convaincre à cet égard de notre ignorance profonde. Cet élément qui nous fait appercevoir toutes choses, échap-

pe lui-même à toutes nos recherches. Nous observerons qu'il n'y a ni animal, ni plante, ni même de fossile qui puisse y subsister long-temps. Il est le seul être qui augmente son volume en se communiquant. Il pénetre tous les corps sans en être pénétré. Il n'est divisible que dans une dimension. Il n'a point de pesanteur. Quoique rien ne l'attire au centre de la terre, il est répandu dans toutes ses parties. Sa nature differe de celle de tous les autres corps. Son caractere destructeur & indéfinissable semble favoriser l'opinion de Newton, qui ne le regardoit que comme un mouvement communiqué à la matiere. Il réduisoit les élémens à trois. Cependant, comme il est un des quatre principes généraux de la vie dans tous les êtres vivans, qu'on le découvre souvent dans les autres dans un état de repos, & qu'il n'en est aucun, comme nous le verrons, qui n'ait ou des organes ou des parties disposées pour affoiblir ou pour multiplier ces effets, nous le reconnoissons non-seulement comme élément, mais comme le premier agent de la nature. Du feu je passerai à l'air. J'examinerai la qualité qu'il a de s'étendre & de se resserrer, de s'échauffer & de se refroidir, & les effets de cette grande couche d'air glacial qui environne notre globe à une lieue environ de sa surface, & dont on n'a déduit jusqu'ici l'explication de presque aucun phénomene. Je considérerai ensuite les effets de l'eau; de quelle maniere la chaleur l'évapore & le

froid la fixe ; ses diverses existences ; de volatilité dans l'air, en nuages, en rosées & en pluies ; de fluidité sur la terre, en rivieres & en mers ; de solidité sur les poles & sur les hautes montagnes, en neiges & en glaces. J'observerai comment les mers, qui sont les grands réservoirs de cet élément, sont distribuées par rapport au soleil ; comment elles reçoivent de lui, par la médiation de l'air, une partie de leurs mouvemens ; de quelle maniere elles renouvellent, sans cesse, leurs eaux au moyen des glaces accumulées sur les poles, dont la fusion annuelle & périodique entretient leurs cours aussi constamment, que la fusion des glaces qui sont sur les sommets des hautes montagnes entretient & renouvelle les eaux des grands fleuves. J'en déduirai l'origine des marées, des moussons de l'Inde, & des courans principaux de l'Océan. Je hasarderai ensuite mes conjectures sur la quantité d'eaux qui environnent la terre dans les trois états de volatilité, de fluidité & de solidité ; & j'examinerai, s'il est possible qu'étant toutes réunies dans un état de fluidité, elles puissent couvrir entiérement le globe. Je considérerai de quelle maniere toutes les parties de la terre, c'est-à-dire de l'élément aride, sont distribuées par rapport au soleil ; de sorte qu'il n'y a aucun entonnoir de vallée, ni aucun escarpement de rocher qui n'en soit vu dans quelque saison de l'année, & qui ne soit disposé en même temps dans l'ordre le plus

convenable pour multiplier ſa chaleur, ou pour l'affoiblir, ſoit par ſa forme, ſoit même par ſa couleur. Je ferai voir que, malgré l'irrégularité apparente des diverſes parties de ce globe, elles ſont oppoſées avec tant d'harmonie aux différens cours de l'air, qu'il n'en eſt aucune où il ne ſouffle tour-à-tour des vents chauds, froids, ſecs & humides; que les vents froids ſoufflent le plus conſtamment dans les pays chauds, & les vents chauds dans les pays froids; que ces mêmes pays réagiſſent à leur tour ſur l'air, enſorte que la cauſe des vents n'eſt pas, comme on le croit communément, aux lieux d'où ils partent, mais à ceux où ils arrivent. Je parlerai enſuite de la direction des montagnes, de leurs pentes, & de leurs aſpects par rapport aux lacs & aux mers où leurs chaînes ſont toutes coordonnées pour en recevoir les émanations, & de la matiere qui les attire & les fixe autour de leur pics, qui ſont comme autant d'aiguilles électriques. J'examinerai enfin par quelle raiſon la nature a diviſé ce globe en deux hémiſpheres & quels moyens elle emploie pour accélérer ou retarder le cours des fleuves, & protéger leur embouchure contre les mouvemens & les courans de l'océan. Je traiterai des bancs, des écueils, des rochers, des îles maritimes & fluviatiles; & je démontrerai, j'oſe dire, juſqu'à l'évidence, que ces portions détachées du continent n'en ſont pas plus des ruines, que les baies, les golfes & les méditerra-

nées ne font des irruptions de la mer. Je terminerai cette partie par indiquer les principaux agents dont la nature se sert pour réparer ses ouvrages ; comment elle emploie le feu pour purifier, au moyen des tonnerres, l'air souvent chargé de méphitisme pendant les chaleurs de l'été, & les eaux des grands lacs & des mers, par des volcans qu'elle a placés dans leur voisinage, à l'extrémité de leurs courans, & qu'elle a multipliés dans les pays chauds ; comment elle nettoie les bassins de ces mêmes eaux, qui seroient en peu de siecles comblés par les dépouilles de la terre, au moyen des tempêtes & des ouragans qui en bouleversent le fond, & couvrent leurs rivages de débris ; & comment, après avoir rendu ces débris à leurs premiers élémens, par les feux de l'air, des volcans, & le mouvement perpétuel des flots qui les réduit en sable & en poudre impalpable sur les bords de la mer, elle en répare par la voie des vents & des attractions, les montagnes sans cesse dégradées par les pluies & par les torrens. Je ferai voir enfin que, malgré les masses énormes des montagnes, les profondeurs des vallées, les mers tempétueuses, & les températures les plus opposées qui entrent dans la distribution de ce globe, la communication de toutes ses parties a été rendue facile à un être aussi petit & aussi foible que l'homme, & n'est possible qu'à lui seul. Cette derniere vue me fournira quelques conjectures curieuses sur les pre-

miers voyages du genre humain. Je me flatte d'en avoir dit assez pour montrer dans ce simple apperçu, que la même intelligence dont nous admirons les ouvrages dans les plantes & dans les animaux, préside encore à l'édifice que nous habitons. Jusqu'ici on n'a considéré la terre que dans un état de ruine, & c'est ce préjugé qui rend l'étude de la géographie si aride; mais j'ose dire que quand on aura lu mes foibles observations, le cours d'un ruisseau sur une carte paroîtra plus agréable que le port d'une plante dans un herbier, & la topographie d'un lieu aussi intéressante que son paysage.

Dans la TROISIEME PARTIE de cet Ouvrage, je montrerai comment les diverses parties des plantes sont co-ordonnées avec les élémens, de maniere que, loin d'en être une production nécessaire comme l'ont prétendu quelques philosophes, elles sont au contraire presque toujours opposées à leur action. Je rapporterai donc leurs fleurs au soleil, l'épaisseur de leurs écorces, les cuirs qui couvrent leurs bourgeons, les poils, les duvets & les résines dont elles sont revêtues, à l'absence de sa chaleur; la souplesse ou la roideur de leurs tiges, aux diverses impulsions de l'air; leurs feuilles, aux eaux du ciel; enfin leurs racines, aux sables, aux vases, aux roches, par leurs chevelus, leurs pivots & leur longs cordage. Ce dernier rapport des plantes avec la terre, est à mon gré un des principaux de

tous, quoique le moins observé, parce qu'il n'y en a aucune qui n'y soit attachée, soit qu'elle flotte dans l'eau, ou qu'elle se balance dans l'air; qu'elles en tirent toutes une partie de leur nourriture, & qu'elles réagissent à leur tour sur la terre, par leurs ombrages qui en entretiennent la fraîcheur, par leurs dépouilles qui la fertilisent, & par leurs racines qui en fortifient les différentes couches. Cependant je m'en tiendrai aux caractères extérieurs par lesquels la nature semble les répartir en différens genres. Leur caractere principal est fort difficile à déterminer, non-seulement parce que la plante la plus simple réunit beaucoup de relations différentes avec tous les élémens, mais parce que la nature ne place le caractere de ses ouvrages dans aucune de leurs parties, mais dans leur ensemble. Nous chercherons donc celui de chaque plante dans sa graine, qui, comme principe, doit réunir tout ce qui convient à son développement, & déterminer au moins l'élément où elle doit naître. Ainsi celles qui ont des graines très-volatiles, ou accompagnées d'aigrettes, d'ailerons, de volans, &c. seront rapportées à l'air. Elles naissent en effet aux lieux battus des vents, comme la plupart des graminées, des chardons, &c. Celles qui ont des nacelles, des nageoires & différens moyens de flotter, seront assignées à l'eau, non-seulement comme les fucus, les algues & les plantes marines; mais comme les cocotiers, les noyers,

çant par celui du feu, nous considérerons les rapports qu'ils ont avec l'astre qui en est la source, par leur yeux garnis de paupieres & de cils, pour modérer l'éclat de sa lumiere; par cet état d'engourdissement appellé sommeil, dans lequel la plupart d'entr'eux tombent lorsqu'il n'est plus sur l'horizon; par la couleur de leur peau, & l'épaisseur de leurs fourrures co-ordonnées à son éloignement. Nous suivrons ensuite ceux qu'ils ont avec l'air par leur attitude, leur pesanteur, leur légéreté, & les organes de la respiration; avec l'eau, par les différentes courbures de leur corps, l'onctuosité de leurs poils & de leurs plumes, leurs écailles & leurs nageoires; enfin avec la terre, par la forme de leurs pieds, tantôt fourchus ou armés de pointes & de crochets, pour les sols durs, tantôt larges ou garnis de peaux, pour ceux qui cedent aisément, & par les autres moyens de progression que la nature a aussi variés, que les obstacles qu'ils avoient à surmonter. Sur quoi nous observerons, comme dans les plantes, que tant de configurations si différentes, loin d'être dans les animaux des effets mécaniques de l'action des élémens dans lesquels ils vivent, sont au contraire, presque toujours, en raison inverse de ces mêmes causes. Ainsi, par exemple, beaucoup de poissons sont revêtus d'âpres & dures coquilles au sein des eaux, & beaucoup d'animaux qui habitent les rochers sont couverts de molles fourrures. Nous

di viserons

diviſerons donc les animaux comme les végétaux, en rapportant leur genre aux élémens, leurs claſſes aux zones, & leurs eſpeces aux divers territoires de chaque zone. Cet ordre met d'abord chaque animal dans ſon lieu naturel; mais nous l'y fixerons d'une maniere encore plus préciſe & plus intéreſſante, en rapportant ſon eſpece à l'eſpece de plante qui y eſt la plus commune.

La nature elle-même nous indique cet ordre; elle a co-ordonné aux plantes, l'odorat, les bouches, les levres, les langues, les mâchoires, les dents, les becs, l'eſtomac, la chylification, les ſécrétions qui s'enſuivent, enfin l'appétit & l'inſtinct des animaux. On ne peut pas dire, à la vérité, que chaque eſpece d'animal vive d'une ſeule eſpece de plante; mais on peut ſe convaincre, par l'expérience, que chacun d'eux en préfere une à toutes les autres, quand il peut ſe livrer à ſon choix. C'eſt ſur-tout dans la ſaiſon où ils font leurs petits, qu'on peut remarquer cette préférence. Ils ſe déterminent alors pour celle qui leur donne à-la-fois des nourritures, des litieres & des abris dans la plus parfaite convenance. C'eſt ainſi que le chardonneret affectionne le chardon, dont il a pris ſon nom; parce qu'il y trouve un rempart dans ſes feuilles épineuſes, des vivres dans ſa ſemence, & de quoi bâtir ſon nid dans ſa bourre. L'oiſeau-mouche de la Floride préfere, par de ſem-

blables raiſons, la bignonia : c'eſt une plante ſarmenteuſe qui s'éleve à la hauteur des plus grands arbres, & qui en couvre ſouvent tout le tronc. Il fait ſon nid dans une de ſes feuilles, qu'il roule en cornet ; il trouve ſa vie dans ſes fleurs rouges, ſemblables à celles de la digitale, dont il leche les glandes nectarées ; il y enfonce ſon petit corps, qui paroît dans ſes fleurs comme une émeraude enchâſſée dans du corail, & il y entre quelquefois ſi avant, qu'il s'y laiſſe prendre. C'eſt donc dans les nids des animaux que nous chercherons leurs caracteres, comme nous avons cherché celui des plantes dans leurs graines. C'eſt là que l'on peut reconnoître l'élément où ils doivent vivre, le ſite qu'ils doivent habiter, les alimens qui leur ſont propres, & les premieres leçons d'induſtrie, d'amour ou de férocité qu'ils reçoivent de leurs parens. Le plan de leur vie eſt renfermé dans leurs berceaux. Quelque étranges que paroiſſent ces indications, elles ſont celles de la nature, qui ſemble nous dire que nous reconnoîtrons le caractere de ſes enfans comme le ſien propre dans les fruits de l'amour, & dans les ſoins qu'ils prennent de leur poſtérité. Souvent elle couvre du même toit une vie végétale & une vie animale, en les liant des mêmes deſtinées. On les voit enſemble ſortir de la même coque, éclore, ſe développer, propager & mourir. C'eſt dans le même temps qu'elles offrent, ſi j'oſe

dire, les mêmes métamorphoses. Tandis qu'une plante développe successivement ses germes, ses boutons, ses fleurs & ses fruits, un insecte se montre sur son feuillage tour-à-tour, œuf, ver, nymphe & papillon qui renferme, comme ses peres, les semences de sa postérité avec celles de la plante qui l'a nourri. C'est ainsi que la fable, moins merveilleuse que la nature, renfermoit sous l'écorce des chênes la vie des dryades. Ces rapports sont si frappans dans les insectes, que les naturalistes eux-mêmes, malgré leur nombre prodigieux de classes isolées & sans détermination, en ont caractérisé quelques-uns par le nom de la plante où ils vivent; tels sont la chenille du tithymale, & le ver-à-soie du meurier. Mais je ne crois pas qu'il y ait un seul animal qui s'écarte de ce plan, sans en excepter même les carnivores. Quoique la vie de ceux-ci paroisse en quelque sorte greffée sur celle des especes vivantes, il n'y a aucun d'entr'eux qui ne fasse usage de quelque espece de végétal. C'est ce qu'on peut observer non-seulement dans les chiens qui paissent le chiendent, & dans les loups, les renards, les oiseaux de proie, qui mangent des plantes qui ont pris d'eux leurs noms; mais dans les poissons même de la mer, qui sont tout-à-fait étrangers à notre élément. Ils sont attirés d'abord sur nos rivages par les insectes dont ils recueillent les dépouilles, ce qui établit entr'eux & les végétaux des rapports intermédiaires;

ensuite par les plantes elles-mêmes ; car la plupart ne viennent frayer sur nos côtes que lorsque certaines especes y sont en fleur, ou en fructification. Si elles viennent à y être détruites, s'ils s'en éloignent. Denis, gouverneur du Canada, rapporte, dans son Histoire Naturelle de l'Amérique septentrionale (*a*), que les morues qui fréquentoient en foule les côtes de l'île de Miscou, y disparurent en 1669 ; parce que l'année précédente les forêts en avoient été consumées par un incendie. Il remarque que la même cause avoit produit le même effet en différens lieux. Quoiqu'il attribue la fuite de ces poissons aux effets particuliers du feu, & que cet écrivain soit d'ailleurs plein d'intelligence ; nous prouverons, par d'autres observations curieuses, qu'elle fut occasionnée par la destruction du végétal qui les attiroit au rivage. Ainsi tout est lié dans la nature. Les faunes, les dryades & les néréides s'y donnent la main. Quel spectacle charmant nous offriroit une zoologie botanique ? Que d'armonies inconnues se reflèteroient d'une plante sur son animal, & d'un animal sur sa plante ? Que de beautés pittoresques s'y découvriroient ? Que de relations d'utilité de toute espece en résulteroient pour nos plaisirs & nos besoins ? Il ne faudroit qu'une plante nouvelle dans nos prairies pour attirer de nouveaux oiseaux dans nos bosquets, &

(*a*) Tome II, chap. 22, page 350.

des poissons inconnus à l'embouchure de nos fleuves. Ne pourroit-on pas même accroître la famille de nos animaux domestiques, en peuplant le voisinage des glacieres des hautes montagnes du Dauphiné & de l'Auvergne, avec des troupeaux de rennes, si utiles dans le nord de l'Europe, ou avec des lamas du Pérou, qui se plaisent au pied des neiges des Andes, & que la nature a revêtus de la plus belle des laines ? Quelques mousses, quelques joncs de leur pays, suffiroient pour les fixer dans le nôtre. A la vérité, on a souvent tenté d'élever dans nos parcs des animaux étrangers, en observant même de choisir les especes dont le climat approchoit le plus du nôtre ; mais ils y ont bientôt dépéri, parce qu'on avoit oublié de transplanter avec eux le végétal qui leur étoit propre. On les voyoit toujours inquiets, la tête baissée, gratter la terre, & lui redemander la nourriture qu'ils avoient perdue. Une herbe eût suffi pour les calmer en leur rappelant les goûts du premier âge, les vents qui leur étoient connus, les fontaines & les doux ombrages de la patrie : moins malheureux toutefois que les hommes, qui n'en peuvent perdre les regrets qu'en en perdant entiérement le souvenir.

Dans la CINQUIEME PARTIE nous parlerons de l'homme. Chaque ouvrage de la nature ne nous a présenté jusqu'ici que des relations particulieres, l'homme nous en offrira d'universelles. Nous examinerons

d'abord celles qu'il a avec les élémens. En commençant par celui de la lumiere & du feu, nous obſerverons que ſes yeux ne ſont pas tournés vers le ciel, comme le diſent les poëtes, & même des philoſophes, mais à l'horizon; enſorte qu'il voit à la fois le ciel qui l'éclaire, & la terre qui le porte. Ses rayons viſuels embraſſent à peu près la moitié de l'hémiſphere céleſte & la plaine où il marche, & leur portée s'étend depuis le grain de ſable qu'il foule aux pieds, juſqu'à l'étoile qui brille ſur ſa tête, à une diſtance qu'on ne peut aſſigner. Il n'y a que lui qui jouiſſe du jour & de la nuit, & qui puiſſe vivre dans la zone torride & dans la zone glaciale. Si quelques animaux partagent avec lui ces avantages, ce n'eſt que par ſes ſoins & ſous ſa protection. Il ne les doit qu'à l'élément du feu, dont il eſt ſeul le maître. Quelques écrivains ont prétendu que les animaux pouvoient s'en ſervir, & que les ſinges en Amérique entretenoient les feux que les voyageurs allumoient dans les forêts. Il eſt conſtant qu'ils en aiment la chaleur, & qu'ils viennent s'y chauffer dès qu'ils n'y voient plus d'hommes. Mais puiſqu'ils en ont ſenti l'utilité, pourquoi n'en ont-ils pas conſervé l'uſage? Quelque ſimple que ſoit la maniere de l'entretenir, en y mettant du bois, aucun d'eux ne s'élevera jamais à ce degré de ſagacité. Le chien bien plus intelligent que le ſinge, témoin chaque jour des effets du feu, accoumé dans nos cuiſines à ne vivre que de

chair cuite, ne s'avisera jamais, si on lui en donne de crue, de la porter sur les charbons du foyer. Quelque foible que paroisse cette barriere, qui sépare l'homme de la brute, elle est insurmontable aux animaux. C'est par un bienfait de la Providence pour la sûreté commune; car, que d'incendies imprévus & irréparables arriveroient si le feu étoit en leur disposition? Dieu n'a confié le premier agent de la nature qu'au seul être capable d'en faire usage, par sa raison. Pendant que quelques historiens l'accordent aux bêtes, d'autres le refusent aux hommes. Ils disent que plusieurs peuples en étoient privés avant l'arrivée des Européens dans leurs pays. Ils citent en preuve les habitans des îles Mariannes, autrement dites îles des Larrons par une dénomination calomnieuse si commune à nos navigateurs; mais ils ne fondent cette assertion que sur une supposition. C'est sur l'étonnement très-naturel où parurent ces Insulaires lorsqu'ils virent leurs villages incendiés par les Espagnols (1) qu'ils avoient bien reçus; & ils se contredisent en même temps, en rapportant que ces peuples se servoient de canots qu'ils enduisoient de bitume, ce qui suppose, dans des sauvages qui ne connoiss-

(1) Voyez l'histoire de leur découverte, par Magellan, dans l'histoire des îles Mariannes, par le Pere le Gobien, tome 2, pag. 44; & dans celle des Indes Occidentales, par Herrera, tome 3, pag. 10 & 712.

ſoient pas le fer, qu'ils employoient le feu pour les creuſer, ou au moins pour les eſpalmer. Enfin, ils ajoutent qu'ils vivoient de riz dont l'apprêt, quel qu'il ſoit, en exige néceſſairement l'uſage. Cet élément eſt par-tout néceſſaire à l'exiſtence de l'homme dans les climats les plus chauds. Ce n'eſt qu'avec le feu qu'il éloigne la nuit les bêtes féroces de ſon habitation; qu'il en chaſſe les inſectes avides de ſon ſang; qu'il nettoie la terre, des arbres & des herbes qui la couvrent, & dont les tiges & les troncs s'oppoſeroient à toute eſpece de culture, quand il trouveroit, d'ailleurs, le moyen de les renverſer. Enfin, dans tout pays, avec le feu il prépare ſes alimens, fond les métaux, vitrifie les rochers, durcit l'argile, paîtrit le fer, & donne à toutes les productions de la terre les formes & les combinaiſons qui conviennent à ſes beſoins.

L'utilité qu'il tire de l'air n'eſt pas moins étendue. Il y a peu d'animaux qui puiſſent, comme lui, le reſpirer au niveau des mers & au ſommet des plus hautes montagnes. Il eſt le ſeul qui lui donne toutes les modulations. Avec ſa ſeule voix il imite les ſifflemens, les cris & les chants de tous les animaux, & il n'y a que lui qui emploie la parole dont aucun d'eux ne peut ſe ſervir. Tantôt il rend l'air ſenſible; il le fait ſoupirer dans les chalumeaux, gémir dans les flûtes, menacer dans les trompettes, & animer au gré de ſes paſſions le bronze, le buis & les roſeaux:

tantôt il en fait son esclave ? il le force de moudre, de broyer, & de mouvoir à son profit une multitude de machines ; enfin il l'attelle à son char, & il l'oblige de le voiturer sur les flots mêmes de l'Océan.

Cet élément où ne peuvent vivre la plupart des habitans de la terre, & qui sépare leurs différentes classes d'une barriere plus difficile à franchir que les climats, offre à l'homme seul la plus facile des communications. Il y nage, il y plonge, il y poursuit les monstres marins dans leurs abîmes, il y darde la baleine jusques sous les glaces, & il aborde dans toutes ses îles pour y faire reconnoître son empire.

Mais il n'avoit pas besoin de celui qu'il exerce sur l'air & sur les eaux pour le rendre universel. Il lui suffit de rester sur la terre où il est né. La nature a placé son trône sur son berceau. Tout ce qui a vie vient y rendre hommage. Il n'y a point de végétal qui n'y attache ses racines, point d'oiseau qui n'y fasse son nid, point de poisson qui n'y vienne frayer. Quelque irrégularité qui paroisse à la surface de son domaine, il est le seul être qui soit formé d'une maniere propre à en parcourir toutes les parties ; ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il regne entre tous ses membres un équilibre si parfait, si difficile à conserver, si contraire aux loix de notre mécanique, qu'il n'y a point de sculpteur qui puissent faire une statue à l'imitation de l'homme, plus large & plus pesante pas le haut que par le bas, qui

puisse se soutenir droite & immobile sur une base aussi petite que ses pieds. Elle seroit bientôt renversée par le moindre vent. Que seroit-ce donc s'il falloit la faire mouvoir comme l'homme même ? Il n'y a point d'animaux dont les corps se prêtent à tant de mouvemens différens, & je suis tenté de croire qu'il réunit en lui tous ceux dont ils sont capables, en voyant comme il s'incline, s'agenouille, rampe, glisse, nage, se renverse en arc, fait la roue sur les pieds & sur les mains, se met en boule, marche, court, saute, s'élance, descend, monte, grimpe, enfin comme il est également propre à gravir au sommet des rochers, & à marcher sur la surface des neiges, à traverser les fleuves & les forêts, à cueillir la mousse des fontaines & le fruit des palmiers, à nourrir l'abeille & à dompter l'éléphant.

Avec tous ces avantages la nature a rassemblé dans sa figure ce que les couleurs & les formes ont de plus aimable par leurs consonnances & par leurs contrastes. Elle y a joint les mouvemens les plus majestueux & les plus doux. C'est pour les avoir bien observés que Virgile a achevé, par un coup de maître, le portrait de Vénus déguisée parlant à Enée, qui la méconnoît malgré toute sa beauté, mais qui la reconnoît à sa démarche : *Vera incessu patuit dea.* » A son marcher, elle parut » une vraie déesse. « L'Auteur de la nature a réuni dans l'homme tous les genres de beauté, & il en a formé un assemblage si

merveilleux, que tous les animaux, dans leur état naturel, sont frappés à sa vue d'amour ou de crainte ; c'est ce que nous prouverons par plus d'une observation curieuse. Ainsi s'accomplit encore cette parole qui lui donna l'empire dès les premiers jours du monde (1) : » Que tous les » animaux de la terre & tous les oiseaux » du ciel soient frappés de terreur, & tremblent devant vous, avec tout ce qui se » meut sur la terre. J'ai mis entre vos » mains tous les poissons de la mer. »

Comme il est le seul être qui dispose du feu qui est le principe de la vie, il est encore le seul qui exerce l'agriculture qui en est le soutien. Tous les animaux frugivores en ont comme lui le besoin, la plupart l'expérience, mais aucun n'en a l'exercice. Le bœuf ne s'avisa jamais de ressemer les grains qu'il foule dans l'aire, ni le singe, le maïs des champs qu'il ravage. On va chercher bien loin les rapports que les bêtes peuvent avoir avec l'homme pour les mettre de niveau, & on écarte ces différences triviales qui mettent, sous nos yeux, entre elles & nous un intervalle incommensurable, & qui sont d'autant plus merveilleuses qu'elles paroissent plus aisées à franchir. Chacune d'elles est circonscrite dans un petit cercle de végétaux & de moyens propres à les recueillir ; elle

(1) Genese, chap. 10, ℣. 2.

n'étend point son industrie au-delà de son instinct, quels que soient ses besoins. L'homme seul éleve son intelligence jusques à celle de la nature. Non-seulement il suit ses plans, mais il s'en écarte. Il leur en substitue de nouveaux. Il couvre de vignes & de moissons les lieux destinés aux forêts. Il dit au pin de la Virgine & au marronnier de l'Amérique, » vous croîtrez en Europe. « La nature seconde ses travaux, & semble par sa complaisance l'inviter à lui donner des loix. C'est pour lui qu'elle a couvert la terre de plantes; & quoique leurs especes soient en nombre infini, il n'y en a pas une seule qui ne tourne à son usage. D'abord elle en a tiré de chaque classe pour subvenir à sa nourriture & à ses plaisirs, par-tout où il voudroit habiter; dans les palmiers de l'Arabie, le dattier; dans les fougeres des Moluques, le sagou; dans les roseaux de l'Asie, la canne à sucre; dans les solanum de l'Amérique, la pomme de terre; dans les liannes, la vigne; dans les papilionacées, les haricots & les pois; enfin, la patate, le manioc, le maïs & une multitude innombrable de fruits, de graines & de racines comestibles, sont distribuées pour lui dans toutes les familles des végétaux, & sous toutes les latitudes du globe. Elle a donné aux plantes qui lui sont les plus utile de croître dans tous les climats: les plantes domestiques, depuis le chou jusqu'au bled, sont les seules qui, comme

l'homme, soient cosmopolites. Les autres servent à son lit, à son toit, à son vête-
ent, à la guérison de ses maux, ou au
oins à son foyer. Mais afin qu'il n'y en
t aucune qui ne fût utile au soutien de
vie, & que l'éloignement ou l'âpreté
1 sol où elles croissent ne fussent pas des
ostacles pour en jouir, la nature a for-
é des animaux pour les aller chercher
pour les tourner à son profit.

Ces animaux sont à la fois formés,
une maniere admirable, pour vivre dans
s sites les plus rudes, & animés de l'ins-
nct le plus docile pour se rapprocher de
ii. Le lamas du Pérou gravit avec ses
ie ls fourchus & armés de deux ergots, les précipices des Andes, & lui rapporte sa toison couleur de rose. Le renne au pied large & fendu parcourt les neiges du Nord, & remplit pour lui ses mamelles de crême, dans des pâturages de mousses. L'âne,
: chameau, l'éléphant, le rhinoceros, sont
épartis pour son service aux rochers, aux
ables, aux montagnes & aux marais de la
one torride. Tous les territoires lui nour-
issent un serviteur; les plus âpres, le plus
obuste; les plus ingrats, le plus patient.
Iais les animaux qui réunissent le plus
rand nombre d'utilités, sont les seuls qui
ivent avec lui par toute la terre. La va-
he pesante paît au fond des vallées, la
rebis légere sur les flancs des collines, la
ievre grimpante broute les arbrisseaux

des rochers ; le porc armé d'un groin fouille les racines des marais, à l'aide des ergots, en appendices, que la nature a placé au-dessus de ses talons pour l'empêcher d'y enfoncer ; le canard nageur mange les plantes fluviatiles ; la poule à l'œil attentif ramasse toutes les graines perdues dans les champs ; le pigeon aux aîles rapides, celles des forêts les plus écartées ; & l'abeille économe, jusqu'aux poussieres des fleurs. Il n'y a point de coin de terre dont ils ne puissent moissonner toutes les plantes. Celles qui sont rebutées des uns font les délices des autres, & jusqu'aux poisons servent à les engraisser. Le porc dévore la prêle & la jusquiame ; la chevre, la tithymale & la ciguë. Tous reviennent le soir à l'habitation de l'homme avec des murmures, des bêlemens, & des cris de joie, en lui rapportant les doux tributs des plantes, changés, par une métamorphose inconcevable, en miel, en lait, en beurre, en œuf & en crême.

Non-seulement l'homme fait ressortir à lui toutes les plantes, mais encore tous les animaux, quoique leur petitesse, leur légéreté, leurs forces, leurs ruses & les élémens mêmes semblent les soustraire à son empire. A commencer par les légions infinies d'insectes, son canard & sa poule s'en nourrissent. Ces oiseaux avalent jusqu'aux reptiles venimeux, sans en éprouver aucun mal. Son chien lui assujettit toutes les autres bêtes. Ses nombreuses variétés paroissent co-ordonnées à leurs différentes especes ;

le chien de berger, aux loups; le baſſet, aux renards; le levrier, aux animaux de la plaine; le mâtin, à ceux de la montagne; le chien-couchant, aux oiſeaux; le barbet, aux amphibies; enfin depuis l'épagneul de Malte fait pour plaire, juſqu'à ces énormes chiens des Indes qui ne veulent combattre que des lions & des éléphans, ſuivant Pline & Plutarque, & dont la race ſubſiſte encore chez les Tartares, leurs eſpeces ſont ſi variées en formes, en grandeurs & en inſtincts, que je penſe que la nature en a fait d'autant de ſortes qu'il y avoit d'eſpeces d'animaux à ſubjuger. Nous croiſons les races des chats, des chevres, des moutons & des chevaux de mille manieres; & malgré toutes nos combinaiſons, il n'en ſort que quelques variétés qui ne peuvent en aucune façon être comparées à celles des chiens.

Tandis que des philoſophes donnent à toutes les eſpeces de chiens une origine commune, d'autres en attribuent de différentes aux hommes. Ils fondent leur ſyſtême ſur la variété des tailles & des couleurs dans l'eſpece humaine; mais ni la couleur, ni la grandeur ne ſont des caracteres, au jugement de tous les Naturaliſtes. Selon eux, la premiere n'eſt qu'un accident; la ſeconde n'eſt qu'un plus grand développement de formes. La différence des eſpeces vient de la différence des proportions: or, elle caractériſe celles des chiens. Les proportions de l'homme ne

varient nulle part; sa couleur noire entre les tropiques, est un simple effet de la chaleur du soleil, qui le rembrunit à mesure qu'il s'approche de la ligne. Elle est, comme nous le verrons, un bienfait de la nature. Sa taille est constamment la même dans tous les tems & dans tous les lieux, malgré les influences de la nourriture & du climat, qui sont si puissantes sur les autres animaux. Il y a des races de chevaux & de bœufs d'une grandeur double l'une de l'autre, comme on peut le remarquer en comparant les grands chevaux d'artillerie tirés du Holstein, aux petits chevaux de Sardaigne qui sont grands comme des moutons, & les bœufs de la Flandre aux petits bœufs du Bengale; mais de la plus grande race d'hommes à la plus petite, il y a tout au plus un pied de différence. Leur grandeur est la même aujourd'hui que du tems des Egyptiens, & la même à Archangel qu'en Afrique, comme on peut le voir à la grandeur des momies, & à celle des tombeaux des anciens Indiens qu'on trouve en Sibérie le long du fleuve Petzora. La taille un peu raccourcie des Lapons est, à ce que je présume, un effet de leur vie trop sédentaire; car j'ai observé parmi nous le même raccourcissement dans les hommes de certains métiers qui demandent peu d'exercices. Celle des Patagons, au contraire, est plus développée que celle des Lapons, quoiqu'ils vivent sous une latitude aussi froide, parce qu'ils

s'y donnent beaucoup plus de mouvement. Les Lapons paſſent la plus grande partie de l'année renfermés au milieu de leurs troupeaux de rennes ; les Patagons, au contraire, ſont ſans ceſſe errans, ne vivant que de chaſſes & de pêches. D'ailleurs, les premiers voyageurs qui ont parlé de ces deux peuples, ont beaucoup exagéré la petiteſſe des uns & la grandeur des autres, parce qu'ils ont vu les premiers accroupis dans leurs cabanes enfumées ; & les autres dans une poſition qui agrandit tous les objets, c'eſt-à-dire, de loin, ſur les hauteurs de leurs rivages où ils accourent dès qu'ils voient des vaiſſeaux, & à travers les brumes qui ſont ſi fréquentes dans leurs climats, & qui, comme on ſait, agrandiſſent tous les corps, ſur-tout ceux qui ſont à l'horizon, en réfrangeant la lumiere qui les environne. Les Suédois & les Norvégiens qui habitent des latitudes ſemblables, où le froid empêche, dit-on, le développement du corps humain, ſont de la même taille que les habitans du Sénégal, où la chaleur, par la raiſon contraire, devroit le favoriſer, & les uns & les autres ne ſont pas plus grands que nous. L'homme par toute la terre eſt au centre de toutes les grandeurs, de tous les mouvemens & de toutes les harmonies. Sa taille, ſes membres & ſes organes ont des proportions ſi juſtes avec tous les ouvrages de la nature, qu'elle les a rendues invariables comme leur enſemble. Il fait, à lui ſeul,

un genre qui n'a ni claſſes, ni eſpeces, & qui a mérité par excellence le nom de genre humain. Il forme une véritable famille, dont tous les membres ſont diſperſés ſur la terre pour en recueillir les productions, & qui peuvent ſe correſpondre d'une maniere admirable dans leurs beſoins. Non-ſeulement les hommes ont été unis, dans tous les tems, par les intérêts du commerce, mais par les liens plus ſacrés & plus durables de l'humanité. Des ſages ont paru en Orient, il y a deux ou trois mille ans, & leur ſageſſe nous éclaire encore au fond de l'Occident. Aujourd'hui, un ſauvage eſt opprimé dans un déſert de l'Amérique; il fait courir ſa fleche de famille en famille, de nation en nation, & la guerre s'allume dans les quatre parties du monde. Nous ſommes tous ſolidaires les uns pour les autres. Nous reviendrons ſouvent ſur cette grande vérité qui eſt la baſe de la morale des particuliers, comme de celle des Rois. Le bonheur de chaque homme eſt attaché au bonheur du genre humain. Il doit travailler au bien général, parce que le ſien en dépend. Mais ſon intérêt n'eſt pas le ſeul motif qui lui faſſe un devoir de la vertu; il en doit de plus ſublimes leçons à la nature. Comme il eſt né ſans inſtinct, il a été obligé de former ſon intelligence ſur ſes ouvrages. Il n'a rien imaginé que d'après les modeles qu'elle lui a préſentés dans tous les genres; il a créé les arts mécaniques d'après l'induſtrie des animaux,

les arts libéraux & les ſciences d'après les harmonies & les plans mêmes de la nature. Il doit à ſes études ſublimes une lumiere qui n'éclaire aucun animal. L'inſtinct ne montre à celui-ci que ſes beſoins ; mais l'homme ſeul, du ſein d'une ignorance profonde, a connu qu'il y avoit un Dieu. Cette connoiſſance n'a point été particuliere aux Socrates & aux Platons : elle eſt commune aux Tartares, aux Indiens, aux Sauvages, aux Negres, aux Lapons, à tous les hommes : elle eſt le réſultat de toutes les contemplations ; de celle d'une mouſſe comme de celle du ſoleil. C'eſt ſur elle que ſont fondées toutes les ſociétés du genre humain, ſans en excepter aucune. Comme l'homme a développé ſon intelligence ſur celle de la nature, il a cherché à régler ſa morale ſur celle de ſon auteur. Il a ſenti que pour plaire à celui qui étoit le principe de tous les biens, il falloit concourir au bien général, & il s'eſt efforcé dans tous les tems de s'élever à lui par la vertu. Ce caractere religieux qui les diſtingue de tous les êtres ſenſibles, appartient encore plus à ſon cœur qu'à ſa raiſon. C'eſt moins en lui une lumiere qu'un ſentiment, car il paroît indépendant du ſpectacle même de la nature, & il ſe manifeſte avec autant de force dans ceux qui en vivent les plus éloignés, que dans ceux qui en jouiſſent continuellement. Les ſenſations de l'indéfini, de l'univerſalité, de la gloire & de l'immortalité qui en ſont les

ſuites, agitent ſans ceſſe les habitans des villes comme ceux des campagnes. L'homme foible, miſérable & mortel, s'abandonne par-tout à ces paſſions céleſtes. Il y dirige, ſans s'en appercevoir, ſes eſpérances, ſes craintes, ſes plaiſirs, ſes peines, ſes amours, & il paſſe ſa vie à pourſuivre ces impreſſions fugitives de la divinité, ou à les combattre.

Telle eſt la carriere que je me ſuis propoſé de parcourir. Mais comme dans un long voyage on apperçoit quelquefois ſur la route, des îles fleuries au milieu d'un grand fleuve, & des bocages enchantés ſur le ſommet d'un rocher inacceſſible; de même les pas que nous ferons dans l'étude de la nature nous ouvriront, le long de notre chemin, des perſpectives raviſſantes. Si nous n'y pouvons mettre les pieds, nous y jetterons au moins les yeux. Nous remarquerons que tous les ouvrages de la nature ont des Contraſtes, des Conſonnances & des paſſages qui joignent leurs différens regnes les uns aux autres.

Nous examinerons, par quelle magie les contraſtes font naître à-la-fois le plaiſir & la douleur, l'amitié & la haine, l'exiſtence & la deſtruction. C'eſt d'eux que ſort ce grand principe d'amour qui diviſe tous les individus en deux grandes claſſes d'objets aimans & d'objets aimés. Ce principe s'étend depuis les animaux & les plantes qui ont des ſexes, juſqu'aux foſſiles inſenſibles, comme les métaux qui ont des aimans dont

la plupart nous sont encore inconnus, & depuis les sels qui cherchent à se réunir dans les fluides où ils nagent, jusqu'aux globes qui s'attirent mutuellement dans les cieux. Il oppose les individus par les sexes, & les genres par les formes, afin d'en tirer une infinité d'harmonies. Dans les élémens, la lumiere est opposée aux ténebres, le chaud au froid, la terre à l'eau, & leurs accords produisent les jours, les températures, & les vues les plus agréables. Dans les végétaux, nous verrons dans les forêts du Nord, le feuillage épais & sombre, l'attitude tranquille & la forme pyramidale des sapins contraster avec la verdure tendre & le feuillage mobile des bouleaux qui ressemblent par leurs vastes cîmes & leurs bases étroites, à des pyramides renversées. Les forêts du Midi nous offriront de pareilles harmonies, & nous les retrouverons jusques dans les herbes de nos prairies. Les mêmes oppositions regnent dans les animaux; & sans sortir de ceux qui nous sont les plus familiers, la mouche & le papillon, la poule & le canard, le moineau sédentaire & l'hirondelle voyageuse, le cheval fait pour la course & le bœuf pesant, l'âne patient & la chevre capricieuse, enfin le chat & le chien contrastent sur nos fleurs, dans nos prairies & dans nos maisons, en formes, en mouvemens & en instincts.

Je ne comprends point dans ces oppositions harmoniques, les animaux carna-

L'influence des contrastes en amour est si certaine, qu'en voyant l'amant on peut faire le portrait de l'objet aimé sans l'avoir vu, pourvu qu'on sache seulement qu'il est affecté d'une forte passion. C'est ce que j'ai éprouvé plusieurs fois, entre autres, dans une ville où j'étois tout-à-fait étranger. Un de mes amis m'y mena voir sa sœur, demoiselle fort vertueuse, & il m'apprit en chemin qu'elle avoit une passion. Quand nous fûmes chez elle, la conversation s'étant tournée sur l'amour, je m'avisai de lui dire que je connoissois les loix qui nous déterminoient à aimer, & que je lui ferois, si elle vouloit, le portrait de son amant, quoiqu'il me fût tout-à-fait inconnu. Elle m'en défia. Alors, prenant l'opposé de sa grande & forte taille, de son tempérament & de son caractere dont son frere m'avoit entretenu, je lui dépeignis son amant petit, peu chargé d'embonpoint, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, un peu volage, aimant à s'instruire.... Chaque mot la fit rougir jusqu'au blanc des yeux, & elle se fâcha fort sérieusement contre son frere, en l'accusant de m'avoir révélé son secret. Il n'en étoit cependant rien, & il fut tout aussi étonné qu'elle. Ces observations sont plus importantes qu'on ne pense. Elles nous prouveront combien nos institutions s'écartent des loix de la nature, & affoiblissent le pouvoir de l'amour lorsqu'elles donnent aux femmes les études & les occupations des

des hommes. La vertu ſeule ſait faire uſage de ces contraſtes, dans le mariage où les devoirs des deux ſexes ſont ſi différens. Elle y préſente encore, à leur ambition naturelle, la plus ſublime des carrieres dans l'éducation de leurs enfans, dont ils doivent former la raiſon & recevoir en hommage les premiers ſentimens. Ce ſont les cœurs de leurs enfans qui doivent perpétuer leur mémoire ſur la terre, d'une maniere plus touchante & plus durable que les mouvemens publics n'y conſervent le ſouvenir des Rois. Quelle puiſſance peut égaler celle qui donne l'exiſtence & la penſée; & quel ſouvenir peut durer autant que celui de la reconnoiſſance filiale? On compare le gouvernement d'un bon Roi à celui d'un pere, mais on ne peut comparer celui d'un pere vertueux qu'à celui de Dieu même. La vertu eſt pour l'homme la véritable loi de la nature. Elle eſt l'harmonie de toutes les harmonies. Elle ſeule rend l'amour ſublime & l'ambition bienfaiſante. Elle tire des privations mêmes ſes plus grandes jouiſſances. Otez-lui l'amour, l'amitié, l'honneur, le ſoleil, les élémens; elle ſent que, ſous un être juſte & bon, d'autres compenſations lui ſont réſervées, & elle accroît ſa confiance en Dieu de l'injuſtice même des hommes. C'eſt elle qui a ſoutenu dans toutes les poſitions de la vie, les Antonins, les Socrates, les Epictetes, les Fénelons, & qui les a fait vivre à la fois les plus heureux des hom-

mes, & les plus dignes de leurs hommages.

Si d'un côté la nature a établi des contrastes dans tous ses ouvrages, de l'autre elle en fait sortir des consonnances qui en rapprochent tous les genres. Il semble, qu'après avoir déterminé un modele, elle a voulu que tous les lieux participassent de sa beauté. C'est ainsi que la lumiere & le disque du soleil sont réfléchis de mille manieres, par les planetes dans les cieux, par les parhélies & l'arc-en-ciel dans les nuages, par les aurores boréales dans les brumes du nord; enfin par les réfractions de l'air, les reflets des eaux, & les réflexions spéculaires de la plupart des corps sur la terre. Les îles représentent au milieu des mers les formes montueuses du continent, & les méditerranées & les lacs au sein des montagnes, les vastes plaines de la mer. Des arbres dans le climat de l'Inde affectent le port des herbes, & des herbes dans nos jardins celui des arbres. Une multitude de fleurs semblent patronées sur les roses & sur les lis. Dans nos animaux domestiques, le chat paroît formé sur le tigre, le chien sur le loup, le mouton sur le chameau; tous les genres ont leurs consonnances, excepté le genre humain. Celui des singes dont on a voulu faire une variété de l'espece humaine, a des relations beaucoup plus directes avec les autres animaux. L'homme des bois, avec ses longs bras, ses pieds maigres, ses pattes décharnées, son nez écrasé, sa gueule

sans levres terminées, ses yeux ronds, son vilain poil, a certainement des ressemblances fort imparfaites avec l'Apollon du Vatican; & quelque envie qu'on ait de rapprocher l'homme de la bête, il seroit difficile de trouver dans la femelle de cet animal, un second modele de la figure humaine qui approchât de la Vénus de Médicis ou de la Diane d'Allegrain qu'on voit à Lucienne. Mais j'ai vu des singes qui ressembloient fort bien à des ours, comme le bavian du Cap de Bonne-Espérance, ou à des levriers, comme le maki de Madagascar. Il y en a qui sont faits comme de petits lions; telle est une très-jolie espece blanche à criniere, qu'on trouve au Brésil. Je présume que la plupart des especes de quadrupedes, sur-tout parmi les bêtes féroces, a ses consonnances dans celles des singes. Ces mêmes consonnances se retrouvent dans les variétés nombreuses des perroquets, qui, par leurs formes, leurs becs, leurs griffes, leurs cris & leurs jeux, imitent la plupart des oiseaux de proie. Enfin, elles s'étendent jusques dans les plantes appellées pour cette raison *Mimeuses*, qui représentent, dans leurs fleurs ou dans l'agrégation de leurs graines, des insectes & des reptiles, tels que des limaçons, des mouches, des chenilles, des lézards, des scorpions, &c.... La nature, dans ces sortes de consonnances, a quelque intention qui ne m'est pas connue. Ce qu'il y a de

remarquable, c'eſt qu'elles ne ſont communes qu'entre les tropiques, dont les forêts fourmillent de toutes ſortes d'eſpeces de ſinges & de perroquets. Peut-être a-t-elle voulu mettre ſous des formes innocentes celles des animaux nuiſibles qui y ſont très-nombreuſes, afin de faire paroître à la lumiere du jour la figure terrible de ces enfans de la nuit & du carnage, & qu'aucun de ſes ouvrages ne demeurât caché, dans les ténebres, aux yeux de l'homme. Quoi qu'il en ſoit, aucun animal ſur la terre n'eſt formé ſur les nobles proportions de la figure humaine; & ſi l'homme deſcend ſouvent par ſes paſſions au niveau des bêtes, ſes inquiétudes, ſes lumieres & ſes affections ſublimes démontrent aſſez qu'il eſt lui-même une conſonnance de la divinité.

Enfin, les ſpheres de tous les êtres ſe communiquent par des rayons qui ſemblent réunir leurs extrémités. Nous remarquerons dans les ſtalactites & les criſtalliſations des foſſiles, des procédés de végétation; & nous croirons même appercevoir le mouvement des animaux dans celui de leurs aimans. D'un autre côté, nous verrons des plantes ſe former, à la maniere des foſſiles, ſans organiſation apparente; telle eſt, entr'autres, la trufle, qui n'a ni feuilles, ni fleurs, ni racines: d'autres repréſenter dans leurs fleurs la figure des animaux, comme les orchites; ou leur ſenſibilité, comme la ſenſitive, qui abaiſſe ſes

feuilles & les ferme au moindre attouchement ; ou leur instinct, comme *la dionæa muscipula* qui prend des mouches. Les feuilles de cette plante sont formées de folioles opposées, enduites d'une substance sucrée qui attire les mouches ; mais dès qu'elles s'y posent, ces folioles se rapprochent tout-à-coup comme les mâchoires d'un piege à loup, & les percent des épines dont elles sont hérissées. Il y en a encore de plus étonnantes, en ce qu'elles ont en elles-mêmes le principe du mouvement; telle est le *hedysarum movens* ou *burum chandali*, qu'on a apportée il y a quelques années du Bengale en Angleterre. Elle remue alternativement les deux lobes allongés qui accompagnent ses feuilles, sans qu'aucune cause extérieure & apparente contribue à cette espece d'oscillation. Mais sans aller chercher des merveilles si loin, nous en trouverons peut-être de plus surprenantes dans nos jardins. Nous verrons nos pois pousser leurs vrilles précisément à la hauteur où ils commencent à avoir besoin d'appui, & les accrocher aux ramées avec une adresse qu'on ne peut attribuer au hasard. Ces relations semblent supposer de l'intelligence, mais nous en trouverons encore de plus aimables qui prouvent de la bonté, non pas dans le végétal, mais dans la main qui l'a formé. Le *silphium* de nos jardins est une grande férulacée qui ressemble, au premier coup-d'œil, à la plante qu'on appelle

soleil. Ses larges feuilles sont opposées à leur base, & leurs aisselles qui s'unissent forment un godet ovale où l'eau des pluies se ramasse jusqu'à la concurrence d'un bon verre d'eau. Elles sont placées par étages, non pas dans la même diréction, mais à angles droits, afin qu'elles puissent recevoir l'eau des pluies dans toute l'étendue de leur circonférence; sa tige quarrée, est très-propre à être saisie fermement par les pattes des oiseaux; & ses fleurs leur présentent des graines que plusieurs d'entre eux, entre autres les grives, aiment beaucoup. Ensorte que toute cette plante, semblable à un bâton de perroquet, offre à la fois aux oiseaux, à se percher, à manger & à boire.

Nous parlerons aussi des parfums & des saveurs des plantes. Nous remarquerons sous ces relations un grand nombre de caracteres botaniques qui ne sont pas les moins sûrs. C'est par l'odorat & le goût que l'homme a acquis les premieres connoissances de leurs qualités venimeuses, médicinales ou alimentaires. Les bruits mêmes des plantes ne sont pas à négliger; car, lorsqu'elles sont agitées par les vents, la plupart rendent des sons qui leur sont propres, & qui produisent des convenances ou des contrastes fort agréables, avec les sites où elles ont coutume de naître. Aux Indes, les cannes creuses du bambou qui ombrage les rivages des fleuves, imitent, en se froissant les unes contre

les autres, le gémissement des manœuvres d'un vaisseau; & les siliques du canneficier, agitées par les vents sur le haut d'une montagne, le tic-tac d'un moulin. Les feuilles mobiles des peupliers font entendre, au milieu de nos bois, les bouillonnemens des ruisseaux. Les douces prairies & les tranquilles forêts agitées par les zéphyrs, représentent au fond des vallées & sur la pente des côteaux, les ondulations & les murmures des flots de la mer qui se brisent sur le rivage. Les premiers hommes frappés de ces bruits mystérieux, crurent entendre des oracles sortir du tronc des chênes, & que des nymphes & des dryades habitoient, sous leurs rudes écorces, les montagnes de Dodone.

La sphere des animaux étend encore plus loin ces consonnances merveilleuses. Depuis le coquillage immobile qui pave & fortifie le bassin des mers, jusqu'à la mouche qui vole la nuit sur les campagnes de la zone torride, toute étincelante de lumiere comme une étoile, vous trouverez en eux les configurations des rochers, des végétaux & des astres. Mille passions & mille instincts ineffables les animent, & leur font produire des chants, des cris, des bourdonnemens, & jusqu'à des mots articulés de la voix humaine. Les uns vivent en républiques tumultueuses; d'autres dans une solitude profonde. Les uns passent leur vie à faire la guerre; d'autres à faire l'amour. Ils emploient dans leurs

combats toutes les eſpeces d'armures imaginables, & toutes les manieres de s'en ſervir, depuis le porc-épic qui lance des traits, juſqu'à la torpille qui frappe inviſiblement comme l'électricité Leurs amours ne ſont pas moins variées que leurs haines. Aux uns il faut des ſérails; aux autres des maîtreſſes paſſageres; à d'autres des compagnes fidelles qu'ils n'abandonnent qu'au tombeau. L'homme réunit, dans ſes jouiſſances, leurs plaiſirs & leurs fureurs; & quand il les a ſatisfaites, il ſoupire & demande au ciel un autre bonheur. Nous examinerons par les ſeules lumieres de la raiſon, ſi l'homme aſſujetti par ſon corps à la condition des animaux dont il réunit en lui tous les beſoins, ne tient pas, par ſon ame, à des créatures d'un ordre ſupérieur : ſi la nature, qui a fait reſſortir ſur la terre l'immenſité de ſes productions à un être nu, ſans inſtinct, & à qui il faut pluſieurs années d'apprentiſſage pour apprendre ſeulement à marcher, l'a mis dès ſa naiſſance dans l'alternative d'en étudier les qualités ou de périr; & ſi elle ne s'eſt pas réſervé quelque moyen extraordinaire de venir à ſon ſecours, au milieu des maux de toute eſpece qui traverſent ſon exiſtence juſques parmi ſes ſemblables.

En parcourant ces paſſages qui uniſſent les différens regnes, & qui étendent leurs limites à des régions qui nous ſont encore inconnues, nous n'adopterons pas

l'opinion de ceux qui croient que les ouvrages de la nature étant les résultas de toutes les combinaisons possibles, toutes les manieres d'exister doivent s'y rencontrer. „ Vous y trouverez l'ordre, disent-„ ils, & en même tems le désordre. Jetez „ d'une infinité de manieres les caracteres „ de l'alphabet, vous en formerez l'Iliade, „ & des poëmes même supérieurs à l'I-„ liade; mais vous aurez en même tems „ une infinité d'assemblages informes. "
Nous adoptons cette comparaison, en observant cependant, que la supposition des vingt-quatre lettres de l'alphabet renferme déjà une idée d'ordre qu'on est forcé d'admettre pour établir l'hypothese même du hasard. Si donc, les jets multipliés de ces vingt-quatre lettres, donnoient en effet une infinité de poëmes bons & mauvais, combien les principes bien plus nombreux de l'existence en elle-même, tels que les élémens, les couleurs, les surfaces, les formes, les profondeurs, les mouvemens, produiroient de diverses manieres d'exister, quand on ne prendroit qu'une centaine de modifications de chaque combinaison primordiale de la matiere! On auroit, au moins, les passages généraux des différens regnes. On verroit des plantes marcher avec des pieds comme les animaux; des animaux fixés à la terre avec des racines comme les plantes; des rochers avec des yeux; des herbes qui ne végéteroient qu'en l'air. Les principaux intervalles

des ſpheres de l'exiſtence ſeroient remplis. Mais tout ce qui eſt poſſible n'exiſte pas. Il n'y a d'exiſtant que ce qui eſt utile relativement à l'homme. Le même ordre qui regne dans l'enſemble des ſpheres, ſubſiſte dans les parties de chacun des individus qui le compoſent. Il n'y en a aucun qui ait dans ſes organes quelque excès ou quelque défaut. Leurs convenances ſont ſi ſenſibles, & elles ont des caracteres ſi frappans, que ſi on montre à un habile Naturaliſte quelque repréſentation de plante ou d'animal qu'il n'ait jamais vu, il pourra juger à l'harmonie de leurs parties ſi elle eſt faite d'après l'imagination, ou d'après la nature. Un jour des éleves de botanique voulant éprouver le ſavoir du célebre Bernard de Juſſieu, lui préſenterent une plante qui n'étoit point dans l'Ecole du Jardin du Roi, en le priant d'en déterminer le genre & l'eſpece. Dès qu'il y eut jeté les yeux, il leur dit : » Cette plante eſt compoſée artificiellement ; vous en avez pris les feuilles » de celle-ci, la tige de celle-là, & la fleur » de cette autre. « C'étoit la vérité. Ils avoient cependant raſſemblé, avec le plus grand art, les parties de celles qui avoient le plus d'analogie. J'oſe aſſurer que par la méthode que je préſenterai, la ſcience peut aller beaucoup plus loin, & déterminer à la vue d'une plante inconnue, la nature du ſol où elle croît ; ſi elle eſt d'un pays chaud ou d'un pays froid, de montagne ou aquatique ; & peut-être même

ſes eſpeces d'animaux auxquelles elle eſt particuliérement affectée.

En étudiant ces loix, dont la plupart ſont inconnues ou négligées, nous en détruirons d'autres qui ne ſont fondées que ſur des obſervations particulieres qu'on a rendues trop générales. Telles ſont, par exemple, celles-ci ; que le nombre & la fécondité des êtres ſont en raiſon inverſe de leur grandeur, & que le temps de leur dépériſſement eſt proportionné à celui de leur accroiſſement. Nous ferons voir qu'il y a des mouſſes moins fécondes que les ſapins, & des coquillages moins nombreux que les baleines : tel eſt, entre autres, le marteau. Il y a des animaux qui croiſſent fort vîte & qui dépériſſent fort lentement, tels ſont la plupart des poiſſons. Nous ne nous laſſerons pas de prouver que la durée, la force, la grandeur, la fécondité, la forme de chaque être, ſont proportionnés d'une maniere admirable, non-ſeulement à ſon bonheur particulier, mais au bonheur général de tous, d'où réſulte celui du genre humain. Nous détruirons auſſi ces analogies ſi communes, que l'on tire du ſol & du climat, pour expliquer toutes les opérations de la nature par des cauſes mécaniques, en faiſent voir qu'elle y fait naître ſouvent les végétaux & les animaux dont les qualités y ſont les plus oppoſées. Les plantes tubulées & les plus ſeches, comme les roſeaux, les joncs, ainſi que les bouleaux dont l'écorce, ſemblable à un cuir paſſé à l'huile, eſt

incorruptible à l'humidité, croissent sur le bord des eaux, comme des bateaux propres à les traverser. Au contraire, les plantes les plus grasses & les plus humides viennent dans les lieux les plus secs, tels que les aloës, les cierges du Pérou, & les liannes pleines d'eau qu'on ne trouve que dans les rochers arides de la zone torride, où elles sont placées comme des fontaines végétales. Les instincts même des animaux paroissent moins ordonnés à leur utilité propre qu'à celle de l'homme, & sont tantôt d'accord, & tantôt en opposition avec la nature du sol qu'ils habitent. Le porc gourmand se plaît à vivre dans les fanges dont il devoit nettoyer l'habitation de l'homme, & le chameau sobre à voyager dans les sables arides de l'Afrique, inaccessibles sans lui aux voyageurs. Les appetits de ces animaux ne naissent point des lieux qu'ils habitent; car l'autruche qui vit dans les mêmes déserts que le chameau, est encore plus vorace que le porc. Aucune loi de magnétisme, de pesanteur, d'attraction, d'électricité, de chaleur ou de froid, ne gouverne le monde. Ces prétendues loix générales ne sont que des moyens particuliers. Nos sciences nous trompent, en supposant à la nature une fausse providence. Elles mettent à la vérité des balances dans ses mains; mais ce ne sont pas celles de la justice, ce sont celles du commerce. Elles ne pesent que des sels & des masses, & elles mettent de côté la sagesse, l'intelli-

gence & la bonté. Elles ne craignent pas d'écarter du cœur de l'homme le ſentiment des qualités divines qui lui donne tant de force, & de raſſembler ſur ſon eſprit des poids & des mouvemens qui l'accablent. Elles mettent en oppoſition les quarrés des temps & des vîteſſes, & elles négligent ces compenſations admirables avec leſquelles la nature eſt venue au ſecours de tous les êtres, & a donné les plus ingénieuſes aux plus foibles, les plus abondantes aux plus pauvres, & les a toutes réunies ſur le genre humain, ſans doute, comme ſur l'eſpece la plus miſérable.

Nous ne pouvons connoître que ce que la nature nous fait ſentir; & nous ne pouvons juger de ſes ouvrages que dans le lieu & dans le temps où elle nous les montre. Tout ce que nous imaginons au-delà, ne nous préſente que contradiction, doute, erreur, ou abſurdité. Je n'en excepte pas même les plans de perfection que nous imaginons. Par exemple, c'eſt une tradition commune à tous les peuples, appuyée ſur le témoignage de l'Ecriture-Sainte, & fondée ſur un ſentiment naturel, que nous avons vécu dans un meilleur ordre de choſes, & que nous ſommes deſtinés à un autre qui doit le ſurpaſſer. Cependant nous ne pouvons rien dire de l'un, ni de l'autre. Il nous eſt impoſſible de rien retrancher ou de rien ajouter à celui où nous vivons, ſans empirer notre ſituation. Tout ce que la nature y a mis eſt néceſſaire. La dou-

leur & la mort même sont des témoignages de sa bonté. Sans la douleur, nous nous briserions, à chaque pas, sans nous en appercevoir. Sans la mort, de nouveaux êtres ne pourroient renaître dans le monde; & si on suppose que ceux qui existent maintenant pouvoient être éternels, leur éternité entraîneroit la ruine des générations, de la configuration des deux sexes, & toutes les relations de l'amour conjugal, filial & paternel, c'est-à-dire, tout le systême du bonheur actuel. En vain nous allons chercher dans nos berceaux les archives que le tombeau nous refuse; le passé comme l'avenir couvre nos mystérieuses destinées d'un voile impénétrable. En vain nous y portons la lumiere qui nous éclaire, & nous cherchons dans l'origine des choses, les poids, les temps & les mesures que nous trouvons dans leur jouissance; mais l'ordre qui les a produites, n'a eu par rapport à Dieu, ni temps, ni poids, ni mesure. Les divisions de la matiere & du temps n'ont été faites que pour l'homme circonscrit, foible & passager. L'univers, disoit Newton, a été jeté d'un seul jet. Nous cherchons une jeunesse à ce qui a toujours été vieux, une vieillesse à ce qui est toujours jeune, des germes aux especes, des naissances aux générations, des époques à la nature; mais quand la sphere où nous vivons sortit de la main divine de son Auteur, tous les temps, tous les âges, toutes les proportions s'y manifesterent à

la fois. Pour que l'Etna pût vomir ses feux, il fallut à la construction de ses fourneaux de laves qui n'avoient jamais coulé. Pour que l'Amazone pût rouler ses eaux à travers l'Amérique, les Andes du Pérou durent se couvrir de neiges que les vents d'Orient n'y avoient point encore accumulées. Au sein des forêts nouvelles naquirent des arbres antiques, afin que les insectes & les oiseaux pussent trouver des alimens sous leurs vieilles écorces. Des cadavres furent créés pour les animaux carnaciers. Il dut naître dans tous les regnes, des êtres jeunes, vieux, vivans, mourans & morts. Toutes les parties de cette immense fabrique parurent à la fois, & si elle eut un échafaud, il a disparu pour nous.

Que d'autres étendent les bornes de nos sciences, je me croirai plus utile si je peux fixer celles de notre ignorance. Nos lumieres, comme nos vertus, consistent à descendre; & notre force, à sentir notre foiblesse. Si je ne suis pas la route que la nature s'est réservée, au moins je marcherai dans celle que l'homme doit parcourir. C'est la seule qui lui présente des observations faciles, des découvertes utiles, des jouissances de toutes especes, sans instrumens, sans cabinet, sans métaphysique & sans systême.

Pour nous convaincre de son agrément, ordonnons, d'après notre méthode, quelque groupe avec les sites, les végétaux & les animaux les plus communs de nos cli-

mat. Supposons le terroir le plus ingrat; un écueil sur nos côtes à l'embouchure d'un fleuve, escarpé du côté de la mer & en pente douce de celui de la terre. Que du côté de la mer, les flots couvrent d'écume ses roches revêtues de varechs, de fucus & d'algues de toutes les couleurs & de toutes les formes, vertes, brunes, purpurines, en houppes & en guirlandes, comme j'en ai vu sur les côtes de Normandie à des roches de marne blanche que la mer détache de ses falaises. Que du côté du fleuve on voie, sur son sable jaune, un gazon fin mêle d'un peu de trefle, & çà & là quelques touffes d'absinthe marine. Mettons-y quelques saules, non pas comme ceux de nos prairies, mais avec leur crue naturelle & semblables à ceux que j'ai vus sur les bords de la Sprée, aux environs de Berlin, qui avoient une large cime & plus de cinquante pieds de hauteur. N'y oublions pas l'harmonie des différens âges, si agréable à rencontrer dans toute espece d'agrégation, mais sur-tout dans celle des végétaux. Qu'on voie de ces saules lisses & remplis de suc, dresser en l'air leurs jeunes rameaux, & d'autres bien vieux, dont la cime soit pendante & les troncs caverneux. Ajoutons-y leurs plantes auxiliaires, telles que des mousses vertes & des lichens dorés qui marbrent leurs écorces grises, & quelques-uns de ces convolvulus appelés chemises de Notre-Dame, qui se plaisent à grimper sur leur tronc & à en garnir les branches sans

fleurs apparentes, de leurs feuilles en cœur & de fleurs évidées en cloches blanches comme la neige. Mettons-y les habitans naturels au ſaule & à ſes plantes ; leurs papillons, leurs mouches, leurs ſcarabées & leurs autres inſectes, avec les volatilles qui leur font la guerre, tels que des demoiſelles aquatiques, polies comme l'acier bruni, qui les attrapent en l'air ; des bergeronnettes qui les pourſuivent à terre en hochant la queue, & des martins-pêcheurs qui les prennent à fleur-d'eau : vous verrez naître d'une ſeule eſpece d'arbre une multitude d'harmonies agréables.

Cependant elles ſont encore imparfaites. Oppoſons au ſaule, l'aune qui ſe plaît comme lui ſur le bord des fleuves, & qui par ſa forme pareille à celle d'une longue tour, ſon feuillage large, ſa verdure ſombre, ſes racines charnues faites comme des cordes qui courent le long des rivages dont elles lient les terres, contraſte en tout avec la maſſe étendue, la feuille légere, la verdure frappée de blanc & les racines pivotantes du ſaule. Ajoutons-y les individus de l'aune de différens âges, qui s'élevent comme autant d'obéliſques de verdure, avec leurs plantes paraſites, telles que des capillaires qui rayonnent en étoiles de verdure ſur leur tronc humide, de longues ſcolopendres qui pendent de leurs rameaux juſqu'à terre, & les autres acceſſoires en inſectes & en oiſeaux, & même en quadrupedes, qui contraſtent probablement en

formes, en couleurs, en allures & en instinct avec ceux du saule ; nous aurons, avec deux especes d'arbres, un concert ravissant de végétaux & d'animaux. Si nous éclairons ces bosquets des premiers rayons de l'aurore, nous verrons à la fois des ombres fortes & des ombres transparentes se répandre sur le gazon, une verdure sombre & une verdure argentée se découper sur l'azur des cieux, & leurs doux reflets, confondus ensemble, se mouvoir au sein des eaux. Supposons-y, ce que ne peut rendre ni la peinture, ni la poésie, l'odeur des herbes & même celle de la marine, le frémissement des feuilles, le bourdonnement des insectes, le chant matinal des oiseaux, le murmure sourd & entremêlé de silence des flots qui se brisent sur le rivage, & les répétitions que les échos font au loin de tous ces bruits qui, se perdant sur la mer, ressemblent aux voix des Néréides : ah ! si l'amour ou la philosophie vous porte dans cette solitude, vous y trouverez un asile plus doux à habiter que les palais des Rois.

Voulez-vous y faire naître des sensations d'un autre ordre, & entendre des passions & des sentimens sortir du sein des rochers ? qu'au milieu de cet écueil s'éleve le tombeau d'un homme vertueux & infortuné, & qu'on y lise ces mots : *Ici repose J. J. Rousseau.*

Voulez-vous augmenter l'impression de ce tableau, sans toutefois en dénaturer le sujet, éloignez le lieu, le temps & le mo-

nument. Que cette île soit celle de Lemnos, les arbres de ces bosquets des lauriers & des oliviers sauvages, & ce tombeau celui de Philoctete. Qu'on y voie la grotte où ce grand homme vécut abandonné des Grecs qu'il avoit servis, son pot de bois, les lambeaux dont il se couvroit, l'arc & les fleches d'Hercule qui renverserent tant de monstres dans ses mains, & dont il se blessa lui-même : vous éprouverez à la fois deux grands sentimens, l'un physique, qui s'accroît à mesure qu'on s'approche des ouvrages de la nature, parce que leur beauté ne se développe que par l'examen ; l'autre moral, qui augmente à mesure qu'on s'éloigne des monumens de la vertu, parce que faire du bien aux hommes & n'être plus à leur portée, est une ressemblance avec la Divinité.

Que seroit-ce donc si nous jetions un coup-d'œil sur les harmonies générales de ce globe ? En ne nous arrêtant qu'à celles qui nous sont les mieux connues, voyez comme le soleil environne constamment de ses rayons une moitié de la terre, tandis que la nuit couvre l'autre de son ombre. Combien de contrastes & d'accords résultent de leurs oppositions versatiles ? Il n'y a pas un point des deux hémispheres où ne paroisse tour-à-tour une aube, un crépuscule, une aurore, un midi, un occident chargé de feux, & une nuit tantôt constellée, tantôt ténébreuse. Les saisons s'y donnent la main comme

les heures du jour. Le printemps, couronné de fleurs, y devance le char du soleil; l'été l'environne de ses moissons, & l'automne le suit avec sa corne chargée de fruits. En vain l'hiver & la nuit retirés sur les pôles du monde, veulent donner des bornes à sa magnifique carriere; en vain ils élevent du sein des mers australes & boréales de nouveaux continens qui ont leurs vallées, leurs montagnes & leurs clartés: le pere du jour renverse de ses fleches de feu ces ouvrages fantastiques; & sans sortir de son trône, il reprend l'empire de l'Univers. Rien n'échappe à sa chaleur féconde. Du sein de l'Océan, il éleve dans les airs les fleuves qui vont couler dans les deux mondes. Il ordonne aux vents de les distribuer sur les îles & sur les continens. Ces invisibles enfans de l'air les transportent sous mille formes capricieuses. Tantôt ils les étendent dans le ciel comme des voiles d'or & des pavillons de soie; tantôt ils les roulent en forme d'horribles dragons & de lions rugissans, qui vomissent les feux du tonnerre. Ils les versent sur les montagnes d'autant de manieres différentes, en rosées, en pluies, en grêle, en neiges, en torrens impétueux. Quelque bizarres qui paroissent leurs services, chaque partie de la terre n'en reçoit, tous les ans, que sa portion d'eau accoutumée. Chaque fleuve remplit son urne, & chaque naïade sa coquille. Chemin faisant, ils déploient sur les plaines

liquides des mers, la variété de leurs caracteres. Les uns rident à peine la surface de ses flots; les autres les roulent en ondes d'azur; d'autres les bouleversent en mugissant, & couvrent d'écumes les hauts promontoires. Chaque lieu a ses harmonies qui lui sont propres, & chaque lieu les présente tour-à-tour. Parcourez à votre gré un méridien ou un parallele, vous y trouverez des montagnes à glace & des montagnes à feu, des plaines de toutes sortes de niveaux, des collines de toutes les courbures, des îles de toutes les formes, des fleuves de tous les cours; les uns qui jaillissent & semblent sortir du centre de la terre; d'autres qui se précipitent en cataractes & semblent tomber des nues. Cependant, ce globe agité de tant de mouvemens, & chargé de poids en apparence si irréguliers, s'avance d'une course ferme & inaltérable à travers l'immensité des cieux.

Des beautés d'un autre ordre décorent son architecture, & le rendent habitable aux êtres sensibles. Une ceinture de palmiers, auxquels sont suspendus la datte & le coco, l'entourent entre les brûlans tropiques, & des forêts de sapins mousseux le couronnent sous les cercles polaires. D'autres végétaux s'étendent, comme des rayons, du midi au nord, & viennent expirer à différens degrés. Le bananier s'avance depuis la ligne jusqu'aux bords de la Méditerannée. L'oranger passe la mer,

& borde de ſes fruits dorés les rivages méridionaux de l'Europe. Les plus néceſſaires, comme le bled & les graminées, pénetrent le plus loin, & forts de leur foibleſſe s'étendent, à l'abri des vallées, depuis les bords du Gange juſques à ceux de la mer glaciale. D'autres plus robuſtes partent des rudes climats du Nord, s'avancent ſur les croupes du Taurus, & arrivent, à la faveur des neiges, juſques dans le ſein de la zone torride. Les ſapins & les cedres couronnent les montagnes de l'Arabie & du royaume de Cachemire, & voient à leurs pieds les plaines brûlantes d'Aden & de Lahor, où ſe recueillent la datte, & la canne de ſucre. D'autres arbres ennemis à la fois du chaud & du froid, ont leurs centres dans les zones tempérées. La vigne languit en Allemagne & au Sénégal. Le pommier, l'arbre de ma patrie, n'a jamais vu le ſoleil à plomb ſur ſa tête, ou décrivant autour de lui le cercle entier de l'horiſon, mûrir ſes beaux fruits. Mais chaque ſol a ſa Flore & ſa Pomone. Les rochers, les marais, les vaſes, les ſables ont des végétaux qui lui ſont propres. Les écueils même de la mer ſont fertiles. Le cocotier ne ſe plaît que ſur les ſables marins, où il laiſſe pendre ſes fruits pleins de lait, au-deſſus des flots ſalés. D'autres plantes ſont co-ordonnés aux vents, aux ſaiſons, & aux heures du jour avec tant de préciſion, que Linnæus en avoit formé des almanachs & des horloges botani-

ques. Qui pourroit décrire la variété infinie de leur figure? Que de berceaux, de voûtes, d'avenues, de pyramides de verdure chargées de fruits, offrent de ravissantes habitations! Que d'heureuses républiques vivent sous leurs tranquilles ombrages! Que de banquets délicieux y sont préparés! Rien n'en est perdu. Les quadrupedes en mangent les tendres feuillages, les oiseaux les semences, d'autres animaux les racines & les écorces. Les insectes en ont la desserte: leurs légions infinies sont armées de toutes sortes d'instrumens pour la recueillir. Les abeilles ont sur leurs cuisses des cuillers garnies de poils pour ramasser les poussieres de leurs fleurs; les mouches, des pompes pour en sucer la seve; les vers, des tarieres, des villebrequins & des rapes pour en dépecer les parties solides; & les fourmis des pinces pour en emporter les miettes. A la diversité de formes, de mœurs, de gouvernemens, & aux guerres perpétuelles de tous ces animaux, vous diriez d'une multitude de nations étrangeres & ennemies, qui vont bientôt s'entre-détruire. A la constance de leurs amours, à la perpétuité de leurs especes, à leur admirable harmonie avec toutes les parties du regne végétal, vous diriez d'un seul peuple qui a sa noblesse domaniale, ses charpentiers, ses pompiers & ses artisans.

D'autres tribus dédaignent les végétaux, & sont co-ordonnées aux élémens,

au jour, à la nuit, aux tempêtes, & aux diverſes parties du globe. L'aigle confie ſon nid au rocher qui ſe perd dans la nue; l'autruche, aux ſables arides des déſerts ; le flaman couleur de roſe , aux vaſes de l'Océan méridional. L'oiſeau blanc du tropique & la noire frégatte ſe plaiſent à parcourir enſemble la vaſte étendue des mers, à voir du haut des airs voguer les flottes des Indes ſous leurs aîles, & à circonſcrire ce globe d'orient en occident, en diſputant de rapidité avec le cours même du ſoleil. Sous les mêmes latitudes, des tourterelles & des perroquets moins hardis, ne voyagent que d îles en îles, promenans, à leurs ſuites leurs petits, & ramaſſans, dans les forêts, les graines d'épicerie qu'ils font crouler de branches en branches. Pendant que ces oiſeaux conſervent une température égale ſous les mêmes paralleles, d'autres la trouvent en ſuivant le même méridien. De longs triangles d'oies ſauvages & de cygnes vont & viennent chaque année du midi au nord, ne s'arrêtent qu'aux limites brumeuſes de l'hiver, paſſent ſans s'étonner au-deſſus des cités populeuſes de l'Europe, & dédaignent leurs campagnes fécondes, ſillonnées de bleds verds au milieu des neiges : tant la liberté paroît préférable à l'abondance, même aux animaux ! D'un autre côté, des légions de lourdes cailles traverſent la mer , & vont au midi chercher les chaleur de l'été. Vers la fin de ſeptembre,

tembre, elles profitent d'un vent de nord pour quitter l'Europe, & en battant une aîle, & présentant l'autre au vent, moitié voile, moitié rame, elles rasent les flots de la Méditerranée de leur croupion chargé de graisse, & se réfugient dans les sables de l'Afrique, pour y servir de nourriture aux faméliques habitans du Zara. Il y a des animaux qui ne voyagent que la nuit. Des millions de crables descendent, aux Antilles, des montagnes à la clarté de la lune, en faisant sonner leurs ténailles, & offrent aux Caraïbes, sur les greves stériles de leurs îles, leurs écailles remplies de moëlles exquises. Dans d'autres saisons, au contraire, les tortues quittent la mer pour aborder aux mêmes rivages, & entassent des sachées d'œufs dans leurs sables stériles. Les glaces même des pôles sont habitées. On voit dans leurs mers & sous leurs promontoires flottans de cristal, de noires baleines chargées de plus d'huile que n'en peut donner un champ d'oliviers. Des renards revêtus de précieuses fourrures trouvent à vivre sur leurs rivages abandonnés du soleil; des troupeaux de rennes y grattent la neige pour chercher des mousses, & s'avancent en bramant dans ces régions désolées de la nuit, à la lueur des aurores boréales. Par une providence admirable, les lieux les plus arides présentent à l'homme, dans la plus grande abondance,

des vivres, des habits, des lampes & des foyers qu'ils n'ont pas produits.

Qu'il feroit doux de voir le genre humain recueillir tant de biens, & se les communiquer en paix d'un climat à l'autre! Nous attendons chaque hiver que l'hirondelle & le rossignol nous annoncent le retour des beaux jours. Il seroit bien plus touchant de voir des peuples éloignés arriver avec le printemps sur nos rivages, non pas au bruit de l'artillerie, comme les modernes Européens, mais au son des flûtes & des hautbois, comme les anciens navigateurs aux premiers temps du monde. Nous verrions les noirs Indiens de l'Asie méridionale, remonter comme autrefois leurs grands fleuves dans des canots de cuir, pénétrer par les eaux du Petzora jusques aux extrémités du Nord, & étaler, sur les bords de la mer Glaciale, les richesses du Gange. Nous verrions les Indiens cuivrés de l'Amérique parcourir en pirogues la longue chaîne des Antilles, & d'îles en îles, de rivages en rivages, apporter, peut-être, jusques dans notre continent leur or & leurs émeraudes. De longes caravanes d'Arabes montés sur des chameaux & sur des bœufs, viendroient, en suivant le cours du soleil, de prairies en prairies, nous rappeller la vie innocente & heureuse des anciens Patriarches. L'hiver même ne feroit point un obstacle à la communication des peuples. Des Lapons couverts de chaudes fourrures, arri-

veroient à la faveur des neiges, dans leurs traineaux tirés par des rennes, & étaleroient, dans nos marchés, les zibelines de la Sibérie. Si les hommes vivoient en paix, toutes les mers seroient naviguées, toutes les terres seroient parcourues, toutes les productions en seroient ramassées. Qu'il seroit curieux d'entendre les aventures de ces voyageurs étrangers attirés chez nous par la douceur de nos mœurs! Ils ne tarderoient pas à donner à notre hospitalité les secrets de leurs plantes, de leur industrie & de leurs traditions, qu'ils cacheront toujours à notre commerce ambitieux. C'est parmi les membres de la vaste famille du genre humain, que sont épars les fragmens de son histoire. Qu'il seroit intéressant d'entendre celle de notre antique séparation, les motifs qui déterminerent chaque peuple à se partager sur un globe inconnu, & à traverser, au hasard, des montagnes qui n'avoient point de chemin, & des fleuves qui n'avoient point encore de nom! Quels tableaux nous offriroient les descriptions de ces pays décorés d'une pompe magnifique, puisqu'ils sortoient des mains de la nature, mais sauvage & inutile aux besoins de l'homme sans expérience! Ils nous diroient quel fut l'étonnement de leurs aïeux à la vue des nouvelles plantes que leur présentoit chaque nouveau climat, les essais qu'ils en firent pour subsister; comment ils furent aidés, sans doute, dans

leurs besoins & dans leur industrie, par quelque intelligence céleste touchée de leurs malheurs; comment ils s'établirent; quelle fut l'origine de leurs loix, de leurs coutumes & de leurs religions. Que d'actes de vertu, que d'amours généreux ont ennobli des déserts, & sont inconnus à notre orgueil! Nous nous flattons, d'après quelques anecdotes recueillies au hazard par les voyageurs, d'avoir mis en évidence l'histoire des nations étrangeres. Mais c'est comme s'ils composoient la nôtre, d'après les contes d'un matelot, ou les récits artificieux d'un courtisan, au milieu des méfiances de la guerre ou des corruptions du commerce. Les lumieres & les sentimens d'un peuple ne sont point renfermés dans des livres. Ils reposent dans la tête & dans le cœur de ses sages; si toutefois la vérité peut avoir sur la terre quelque asyle assuré. Nous les avons assez jugés : il seroit plus intéressant pour nous d'en être jugés à notre tour, & d'éprouver leur surprise à la vue de nos coutumes, de nos sciences & de nos arts. S'il est doux d'acquérir des lumieres, il est bien plus doux de les répandre. Le plus noble prix de la science, est le plaisir de l'ignorant éclairé. Quelle joie pour nous, de jouir de leur joie, de voir leurs danses dans nos places publiques, & d'entendre retentir les tambours des Tartares & les cornets d'ivoire des Negres autour des statues de nos Rois! Ah! si nous étions

bons, je me les figure frappés de l'exceſſive & malheureuſe population de nos villes, nous inviter à nous répandre dans leurs ſolitudes, à contracter avec eux des mariages, & à rapprocher par de nouvelles alliances les branches du genre humain, qui s'écartent de plus en plus, & que les paſſions nationales diviſent encore plus que les ſiecles & les climats.

Hélas! les biens nous ont été donnés en commun, & nous n'avons partagé que les maux. Par-tout l'homme manque de terre, & le globe eſt couvert de déſerts. L'homme ſeul eſt expoſé à la famine, & juſqu'aux inſectes regorgent de biens. Preſque par-tout il eſt eſclave de ſon ſemblable, & les animaux les plus foibles ſe ſont maintenus libres contre les plus forts. La nature, qui l'avoit fait pour aimer, lui avoit refuſé des armes; & il s'en eſt forgé pour combattre ſes ſemblables. Elle préſente à tous ſes enfans des aſyles & des feſtins; & les avenues de nos villes ne s'annoncent, au loin, que par des roues & par des gibets. L'hiſtoire de la nature n'offre que des bienfaits, & celle de l'homme que brigandage & fureur. Ses héros ſont ceux qui ſe ſont rendus les plus redoutables. Partout il mépriſe la main qui file ſes habits & qui laboure pour lui le ſein de la terre. Par-tout il eſtime qui le trompe, & révere qui l'opprime. Toujours mécontent du préſent, il eſt le ſeul être qui regrette le paſſé & qui redoute l'avenir. La nature

n'avoit donné qu'à lui d'entrevoir qu'il existât un Dieu, & des milliers de religions inhumaines sont nées d'un sentiment si simple & si consolant. Quelle est donc la puissance qui a mis obstacle à celle de la nature? Quelle illusion a égaré cette raison merveilleuse d'où sont sortis tant d'arts, excepté celui d'être heureux? O législateurs, ne vantez plus vos loix! Ou l'homme est né pour être misérable; ou la terre, arrosée par-tout de son sang & de ses larmes, vous accuse tous d'avoir méconnu celles de la nature.

Qui ne s'ordonne pas à sa patrie, sa patrie au genre humain, & le genre humain à Dieu, n'a pas plus connu les loix de la politique, que celui qui se faisant une physique pour lui seul, & séparant ses relations personnelles d'avec les élémens, la terre & le soleil, n'auroit connu les loix de la nature. C'est à la recherche de ces harmonies divines que j'ai consacré ma vie & cet ouvrage. Si, comme tant d'autres, je me suis égaré, au moins mes erreurs ne seront point fatales à ma religion. Elle seule m'a paru le lien naturel du genre humain, l'espoir de nos passions sublimes, & le complément de nos destins misérables. Heureux, si j'ai pu quelquefois étayer de mon foible support son édifice merveilleux, ébranlé aujourd'hui de toutes parts! Mais ses fondemens ne portent point sur la terre; & c'est au ciel que sont attachées ses colonnes augustes.

Quelques hardies que soient mes spéculations, il n'y a rien pour les méchans. Mais peut-être plus d'un Epicurien y reconnoîtra que la volupté suprême est dans la vertu. Peut-être de bons citoyens y trouveront de nouveaux moyens d'être utiles. Au moins je serai récompensé de mes travaux, si un seul infortuné, troublé par le spectacle du monde, se rassure en voyant dans la nature un pere, un ami & un rémunérateur.

Tel étoit le vaste plan que je me proposois de remplir. J'avois ramassé pour cet objet plus de matériaux que je n'en avois besoin. Mais plusieurs obstacles m'ont empêché de les rassembler en entier. Je m'en occuperai peut-être dans des temps plus heureux. En attendant, j'en ai extrait ce qui étoit suffisant pour donner une idée des harmonies de la nature. Quoique mes travaux se trouvent réduits ici à de simples études, j'y ai conservé, cependant assez d'ordre pour y laisser entrevoir mon plan général. C'est ainsi qu'un péristile, des arcades à demi ruinées, des avenues de colonnes, de simples pans de murs, présentent encore au voyageur, dans une île de la Grece, l'image d'un temple antique, malgré les injures du temps & des barbares qui l'ont renversé.

D'abord, je ne change presque rien à la premiere partie de mon ouvrage, si ce n'en est la distribution. J'y expose, en premier lieu, les bienfaits de la nature

envers notre siecle, & les objections qu'on y a élevées contre la providence de son Auteur. Je réponds ensuite successivement à celles qui sont tirées des désordres des élémens, des végétaux, des animaux, des hommes, & à celles qui sont dirigées contre la nature même de Dieu. J'ose dire que j'ai traité ces sujets sans aucune considération personnelle, ni étrangere. Après avoir répondu à ces objections, j'en propose à mon tour quelques-unes contre les élémens de nos sciences que nous croyons infaillibles, & je combats ce principe prétendu de nos lumieres, que nous appellons *raison*.

Après avoir nettoyé le champ de nos opinions dans mes premieres études, je tâche d'élever dans les suivantes l'édifice de nos connoissances. J'examine quelle est la portion de notre intelligence où se fixe la lumiere naturelle; ce que nous entendons par beauté, ordre, vertu, & par leurs contraires. J'en déduis l'évidence de plusieurs loix physiques & morales dont le sentiment est universel chez tous les peuples. Je fais ensuite l'application des loix physiques, non pas à l'ordre de la terre, mais à celui des plantes.

J'ai balancé beaucoup entre ces deux ordres, je l'avoue. Le premier auroit présenté des relations, j'ose dire, tout-à-fait neuves, utiles à la navigation, au commerce & à la géographie; mais le second m'en a offert d'aussi nouvelles, d'aussi

agréables, de plus aisées à vérifier au commun des lecteurs, de très-importantes à l'agriculture, & par conséquent à un plus grand nombre d'hommes. D'ailleurs, quelques-unes des relations harmoniques de ce globe se trouvent présentées dans mes réponses aux objections contre la providence, & dans les relations élémentaires des plantes, d'une maniere assez développée pour démontrer l'existence de ce nouvel ordre. L'ordre végétal m'a donné de plus l'occasion de parler des relations du globe qui s'étendent directement aux animaux & aux hommes, & de toucher même quelque chose des premiers voyages du genre humain vers les principales parties du monde.

J'applique, dans l'étude suivante, les loix de la Nature à l'homme. J'établis des preuves de l'immortalité de l'ame & de la Divinité, non pas d'après notre raison qui nous égare si souvent; mais d'après notre sentiment intime qui ne nous trompe jamais. Je rapporte à ces loix physiques & morales l'origine de nos principales passions, l'amour & l'ambition, & les causes même qui en troublent les jouissances, & qui rendent nos joies si volages & nos mélancolies si profondes. J'ose croire que ces preuves intéresseront par leur nouveauté & leur simplicité.

Je pars ensuite de ces notions, pour proposer les remedes & les palliatifs convenables aux maux de la société dont j'ai

exposé le tableau dans le premier volume. Je n'ai pas voulu imiter la plupart de nos moralistes, qui se contentent de sévir contre nos vices, ou de les tourner en ridicule, sans nous en assigner ni les causes principales, ni les remedes ; & bien moins encore nos politiques modernes, qui les fomentent pour en tirer parti. J'ose espérer que dans cette derniere étude, qui m'a été très-agréable, il se trouvera plus d'une vue utile à ma patrie.

Les riches & les puissans croïent qu'on est misérable & hors du monde quand on ne vit pas comme eux; mais ce sont eux qui, vivant loin de la nature, vivent hors du monde. Ils vous trouveroient, ô éternelle beauté! toujours ancienne & toujours nouvelle (1) ; ô vie pure & bienheureuse de tous ceux qui vivent véritablement, s'ils vous cherchoient seulement au-dedans d'eux-mêmes! Si vous étiez un amas stérile d'or, ou un roi victorieux qui ne vivra pas demain, ou quelque femme attrayante & trompeuse, ils vous appercevroient & vous attribueroient la puissance de leur donner quelque plaisir. Votre nature vaine occuperoit leur vanité. Vous seriez un objet proportionné à leurs pensées craintives & rampantes. Mais, parce que vous êtes trop au-dedans d'eux, où ils ne rentrent jamais, & trop magnifique

(1) Saint Augustin, Cité de Dieu.

au-dehors, où vous vous répandez dans l'infini, vous leurs êtes un Dieu caché (2). Ils vous ont perdu en se perdant. L'ordre & la beauté même que vous avez répandus sur toutes vos créatures, comme des dégrés pour élever l'homme à vous, sont devenus des voiles qui vous dérobent à leurs yeux malades. Ils n'en ont plus que pour voir des ombres. La lumiere les éblouit. Ce qui n'est rien est tout pour eux; ce qui est tout ne leur semble rien. Cependant qui ne vous voit pas, n'a rien vu; qui ne vous goûte point, n'a jamais rien senti; il est comme s'il n'étoit pas, & sa vie entiere n'est qu'un songe malheureux. Moi-même, ô mon Dieu! égaré par une éducation trompeuse, j'ai cherché un vain bonheur dans les systêmes des sciences, dans les armes, dans la faveur des grands, quelquefois dans de frivoles & dangereux plaisirs. Dans toutes ces agitations, je courois après le malheur, tandis que le bonheur étoit auprès de moi. Quand j'étois loin de ma patrie, je soupirois après des biens que je n'y avois pas; & cependant vous me faisiez connoître les biens sans nombre que vous avez répandus sur toute la terre qui est la patrie du genre humain. Je m'inquiétois de ne tenir ni à aucun grand, ni à aucun corps; & j'ai été protégé par vous, dans mille dangers où ils ne peuvent rien. Je

(2) Fénelon, Existence de Dieu.

m'attriſtois de vivre ſeul & ſans conſidération; & vous m'avez appris que la ſolitude valoit mieux que le ſéjour des cours, & que la liberté étoit préférable à la grandeur. Je m'affligeois de n'avoir pas trouvé d'épouſe qui eût été la compagne de ma vie & l'objet de mon amour; & votre ſageſſe m'invitoit à marcher vers elle, & me montroit dans chacun de ſes ouvrages une Vénus immortelle. Je n'ai ceſſé d'être heureux que quand j'ai ceſſé de me fier à vous. O mon Dieu! donnez à ces travaux d'un homme, je ne dis pas la durée ou l'eſprit de vie, mais la fraîcheur du moindre de vos ouvrages! Que leurs graces divines paſſent dans mes écrits & ramenent mon ſiecle à vous, comme elles m'y ont ramené moi-même! Contre vous toute puiſſance eſt foibleſſe, avec vous toute foibleſſe devient puiſſance. Quand les rudes aquilons ont ravagé la terre, vous appellez le plus foible des vents; à votre voix le zéphyre ſouffle, la verdure renaît, les douces primeveres & les humbles violettes colorent d'or & de pourpre le ſein des noirs rochers.





ÉTUDE SECONDE.

Bienfaisance de la Nature.

LA plupart des hommes policés regardent la Nature avec indifférence. Ils sont au milieu de ses ouvrages, & ils n'admirent que la grandeur humaine. Qu'a donc de si intéressant l'histoire des hommes ? Elle ne vante que de vains objets de gloire, des opinions incertaines, des victoires sanglantes, ou tout au plus des travaux inutiles. Si quelquefois elle parle de la nature, c'est pour en observer les fléaux, & pour mettre sur son compte des malheurs qui viennent presque toujours de notre imprudence. Quels soins au contraire cette mere commune ne prend-elle pas de notre bonheur ! Elle n'a répandu ses biens d'un pôle à l'autre, qu'afin de nous engager à nous réunir pour nous les communiquer. Elle nous rappelle sans cesse, malgré les préjugés qui nous divisent, aux loix universelles de la justice & de l'humanité, en mettant bien souvent nos maux dans les mains des conquérans si vantés, & nos plaisirs dans celles des opprimés, à qui nous n'accordons pas même de la pitié. Quand les Princes de l'Europe furent, l'Evangile à la main, ravager l'Asie, ils

nous en rapporterent la peste, la lepre & la petite vérole; mais la nature montra à un Derviche l'arbre du café dans les montagnes de l'Yemen, & elle fit naître à-la-fois nos fléaux de nos Croisades, & nos délices de la tasse d'un moine Mahométan. Les descendans de ces Princes se sont emparés de l'Amérique, & ils nous ont transmis, par cette conquête, une succession inépuisable de guerres & de maladies vénériennes. Pendant qu'ils en exterminoient les habitans à coups de canon, un Caraïbe fait fumer, en signe de paix, des matelots dans son calumet; le parfum du tabac dissipe leurs ennuis; ils en répandent l'usage par toute la terre : & tandis que les malheurs des deux mondes viennent de l'artillerie, que les Rois appellent *leur derniere raison*, les consolations des peuples policés sortent de la pipe d'un Sauvage.

A qui devons-nous l'usage du sucre, du chocolat, de tant de subsistances agréables & de tant de remedes salutaires? A des Indiens tout nus, à de pauvres paysans, à de misérables Negres. La bêche des esclaves a fait plus de bien que l'épée des conquérans n'a fait de mal. Cependant, dans quelles places publiques sont les statues de nos obscurs bienfaiteurs? Nos histoires mêmes n'ont pas daigné conserver leurs noms. Mais, sans chercher au loin des preuves des obligations que nous avons à la nature, n'est-ce pas à l'étude de ses loix que Paris doit ses lumieres multipliées,

s'y raſſemblant de toutes les parties de erre, s'y combinent de mille manieres, ſe réfléchiſſent ſur l'Europe en ſciences énieuſes, & en jouiſſances de toute ece ? Où eſt le temps où nos aïeux oient de joie quand il avoient trouvé lque prunier ſauvage ſur les rivages de Loire, ou attrappé quelque chevreuil à courſe dans les vaſtes prairies de la rmandie ? Nos terres, aujourd'hui ſi vertes de moiſſons, de vergers & de upeaux, ne leur fourniſſoient pas alors quoi vivre. Ils erroient çà & là, vivant chaſſes incertaines, & n'oſant ſe fier à nature. Ses moindres phénomenes leur oient peur. Ils trembloient à la vue ne éclipſe, d'un feu follet, d'une bran- de gui de chêne. Ce n'eſt pas qu'ils ſſent les choſes de ce monde livrées au ard. Ils reconnoiſſoient par-tout des ux intelligens ; mais n'oſant les croire ıs, ſous des prêtres cruels, ces infortu- penſoient qu'ils ne ſe plaiſoient que ıs les larmes, & ils leur immoloient hommes ſur tel terrain, peut-être, qui t aujourd'hui d'hoſpice aux malheu- ıx (1).

---

1) Quelques écrivains ont fait parmi nous l'éloge Druides. Je leur oppoſerai, entre autres témoi- ges, celui des Romains qui, comme on ſait, étoient -tolérans ſur la Religion. Céſar dit, dans ſes Com- ıtaires, que les Druides brûloient des hommes, en nneur des dieux, dans des paniers d'oſier, & qu'au

Je suppose qu'un philosophe comme Newton leur eût donné alors le spectacle de quelques-unes de nos sciences naturelles, & qu'il leur eût fait voir, avec le microscope, des forêts dans des mousses, des montagnes dans des grains de sable, des milliers d'animaux dans des gouttes d'eau, & toutes les merveilles de la nature, qui en descendant vers le néant, multiplie les ressources de son intelligence, sans que l'œil humain puisse en appercevoir le terme; qu'ensuite, leur découvrant dans les cieux une progression de grandeur également infinie, il leur eût montré, dans des planetes qu'on apperçoit à peine, des

---

défaut de coupables ils prenoient des innocens. Voici ce qu'en dit Suétone dans la vie de Claude : " La religion des Druides, trop cruelle à la vérité, & qui du temps d'Auguste avoit été simplement défendue, fut par lui entiérement abolie. ". Hérodote leur avoit fait long temps auparavant le même reproche. On ne peut opposer à l'autorité de trois Empereurs romains, & du pere de l'histoire, que celle du roman de l'Astrée. N'avons-nous pas assez de nos fautes, sans nous charger de justifier celles de nos ancêtres? Au fond ils n'étoient pas plus coupables que les autres peuples, qui tous ont sacrifié des hommes à la divinité. Plutarque reproche aux Romains eux-mêmes d'avoir immolé, dès les premiers temps de la République, deux Gaulois & deux Grecs qu'ils enterrerent tout vifs. Est-il donc possible que le premier sentiment de l'homme dans la nature, ait été celui de la terreur, & qu'il ait crû au Diable avant de croire en Dieu? Oh! non. C'est l'homme qui, par-tout, a égaré l'homme. Un des bienfaits de la religion Chrétienne a été de détruire dans une grande partie du monde ces dogmes & ces sacrifices inhumains.

mondes plus grands que le nôtre, Saturne à trois cens millions de lieues de diſtance; dans les étoiles infiniment plus éloignées, des ſoleils qui probablement éclairent d'autres mondes; dans la blancheur de la voie lactée, des étoiles, c'eſt-à-dire, des ſoleils innombrables ſemés dans le ciel comme les grains de pouſſiere ſur la terre, ſans que l'homme ſache ſi ce ſont là ſeulement les préliminaires de la création. Avec quel raviſſement euſſent-ils vu un ſpectacle que nous regardons aujourd'hui avec indifférence?

Mais je ſuppoſe plutôt, que ſans la magie de nos ſciences, un homme comme Fénelon ſe fût préſenté à eux avec ſa vertu, & qu'il eût dit aux Druides: « Vous vous » effrayez vous-même de l'effroi que vous » donnez aux peuples. Dieu eſt juſte. Il » envoie aux méchans des opinions ter» ribles qui réagiſſent ſur ceux qui les ré» pandent. Mais il parle à tous les hommes » par ſes bienfaits. Votre religion eſt de » les gouverner par la crainte; la mienne » eſt de les conduire par l'amour, & d'imi» ter ſon ſoleil qu'il fait luire ſur les bons » comme ſur les méchans. » Qu'enſuite il leur eût diſtribué les ſimples préſens de la nature qui leur étoient alors inconnus, des gerbes de bled, des ceps de vignes, des brebis couvertes de laine: oh! quelle eût été la reconnoiſſance de nos aïeux? Ils ſe fuſſent peut-être enfuis de peur devant l'inventeur du téleſcope, en le prenant

pour un esprit, mais certainement ils eussent adoré l'auteur du Télémaque.

Cependant, ce n'est là que la moindre partie des biens dont leurs riches descendans sont redevables à la nature. Je ne parle pas de ce nombre infini d'arts qui travaillent, dans la patrie, à leur procurer des lumieres & des plaisirs; ni de cet art terrible de l'artillerie, qui leur en assure la jouissance sans que son bruit trouble leur repos dans Paris, que pour leur annoncer des victoires; ni de cet art nouveau, & encore plus merveilleux de l'électricité, qui écarte (1)

(1) On a exprimé, au sujet des effets de l'électricité, une pensée assez impie, dans un vers latin dont le sens est que l'homme a désarmé la divinité. Le tonnerre n'est point un instrument particulier de la justice divine. Il est nécessaire au rafraîchissement de l'air dans les chaleurs de l'été. Dieu a permis à l'homme d'en disposer quelquefois, comme il lui a donné le pouvoir de faire usage du feu, de traverser les mers, & de se servir de tout ce qui existe dans la nature. C'est la Mythologie des anciens qui, nous représentant toujours Jupiter armé du foudre, nous en inspire tant de frayeur. Il y a dans l'Ecriture-Sainte des idées de la divinité bien plus consolantes, & une bien meilleure physique. Je peux me tromper, mais je ne crois pas qu'il y ait un seul endroit où elle nous parle du tonnerre comme d'un instrument de la justice divine. Sodome fut détruite par une pluie de feu & de soufre. Les dix plaies dont l'Egypte fut frappée, furent la corruption des eaux, les reptiles, les moucherons, les grosses mouches, la peste, les ulceres, la grêle, les sauterelles, les ténébres très-épaisses, & la mort des premiers-nés. Coré, Dathan & Abiron furent dévorés par un feu qui sortit de la terre. Lorsque les Israëlites murmurerent dans le désert de Pharan, *une flamme du Seigneur s'étant allumée*

le tonnerre de leurs hôtels ; ni du privilege qu'ils ont, dans ce ſiecle venal, de préſider dans tous les états au bonheur des hommes, lorſqu'ils croient n'avoir plus rien à craindre des puiſſances de la terre & du ciel.

Mais l'univers entier ne s'occupe que de leurs plaiſirs. L'Angleterre, l'Eſpagne, l'Italie, l'Archipel, la Hongrie, toute l'Europe méridionale, ajoute chaque année, des laines à leurs laines, des vins à leurs vins, des ſoies à leurs ſoies. L'Aſie leur donne des diamans, des épiceries, des mouſſelines, des toiles, & juſqu'à des porcelaines ; l'Amérique, l'or & l'argent de ſes montagnes, les émeraudes de ſes fleuves, les teintures de ſes forêts, la cochenille, la canne à ſucre & le cacao de ſes brûlantes campagnes que leurs mains n'ont point labourées ; l'Afrique, ſon ivoire, ſon or, & ſes propres enfans qui

---

contre eux, dévora tout ce qui étoit à l'extrémité du camp. Nomb. chap. 11. Dans les menaces faites au peuple dans le Lévitique, il n'eſt point parlé de tonnerre. Au contraire, ce fut au bruit des tonnerres que la loi que Dieu donna à ſon peuple, ſur le mont Sinaï, fut promulguée. Enfin, dans le beau cantique où Daniel invite tous les ouvrages du Seigneur à le louer, il y appelle les tonnerrès ; & il n'eſt pas inutile de remarquer, qu'il comprend dans ſon invitation tous les météores qui entrent dans l'harmonie néceſſaire de l'univers. Il n'y nomme point les fléaux, tels que la grêle ; mais bien la glace & la neige, & il les qualifie du titre ſublime de *puiſſances & de vertus du Seigneur.* Voyez *Daniel, chap.* 3.

leur servent de bêtes de somme par toute la terre. Il n'y a aucune portion du globe qui ne leur produise quelque jouissance. Les gouffres de la mer leur fournissent des perles, ses écueils de l'ambre gris, & ses glaces des fourrures. Ils ont rendu, dans leur patrie, des montagnes & des fleuves roturiers, afin de se réserver des pêches & des chasses nobles; mais il n'étoit pas besoin d'en faire les frais. Les sables de l'Afrique, où ils n'ont point de gardes-chasse, leur envoient des nuées de cailles & d'oiseaux de passage qui traversent la mer, au printemps, pour couvrir leurs tables en automne. Le pole du nord, où ils n'ont pas de gardes-côte, verse chaque été sur leurs rivages, des légions de maquereaux, des morues fraîches & des turbots engraissés dans ses longues nuits. Non-seulement les poissons & les oiseaux, mais les arbres même changent pour eux de climat. Leurs vergers leur sont venus autrefois de l'Asie, leurs parcs viennent aujourd'hui de l'Amérique. Au lieu de châtaignier & du noyer qui entouroient les métairies de leurs vassaux, dans les rustiques domaines de leurs ancêtres, l'ébénier, le sorbier du Canada, le marronier d'Inde, le magnolia, le laurier qui porte des tulipes, environnent leurs châteaux des ombrages du nouveau monde, & bientôt de ses solitudes. Ils ont fait venir de l'Arabie des jasmins, de la Chine des orangers, du Brésil des ananas, & une foule de plan-

tes parfumées de toutes les parties de la zone torride. Ils n'ont plus besoin de ses soleils; ils disposent des latitudes. Ils peuvent donner, dans leurs serres, les chaleurs de la Syrie à des plantes étrangeres, dans la saison même où leurs paysans éprouvent le froid des Alpes dans leurs cabanes. Rien ne leur échappe des productions de la nature. Ce qu'ils ne peuvent avoir vivant, ils l'ont mort. Les insectes, les oiseaux, les coquilles, les minéraux, & les terres même des pays les plus éloignés, remplissent leurs cabinets. La gravure & la peinture leur en présentent les paysages, & les font jouir des glacieres de la Suisse dans les chaleurs de la canicule, & du printemps des Canaries au milieu de l'hiver. Des marins intrépides leur apportent, des lieux où les arts n'ont osé pénétrer, des relations de voyages, encore plus intéressantes que des tableaux; & redoublent le silence, la paix & la sécurité de leurs nuits, tantôt par le récit des horribles tempêtes du cap Horn, tantôt par celui des danses des heureux insulaires de la mer du Sud.

Non-seulement tout ce qui existe actuellement, mais les siecles passés, concourent à leur félicité. Ce n'est plus pour les temples de Vénus, que Corinthe inventa ces belles colonnes qui s'élevent comme des palmiers; c'est pour soutenir les alcoves de leurs lits. Un art voluptueux y voile la lumiere du jour à travers des taffetas de toutes couleurs; & imitant, par de

doux reflets, ou des clairs de lune, ou des levers du soleil, il y fait paroître les objets de leurs amours semblables à des Dianes, ou à des Aurores. L'art des Phidias y fait contraster avec leurs beautés, les bustes vénérables des Socrates & des Platons. Des savans obscurs, par un travail que rien ne peut payer, leur ont fait connoître les génies sublimes qui ont illustré la terre, dans les temps même voisins de l'origine du monde; Orphée, Zoroastre, Esope, Lokman, David, Salomon, Confucius, & une multitude d'autres inconnus à l'antiquité même. Ce n'est plus pour les Grecs, c'est pour eux qu'Homere chante encore les dieux & les héros, & que Virgile fait entendre les sons de la flûte latine qui ravirent la cour d'Auguste, & qui y rappellerent l'amour de la patrie & de la nature. C'est pour eux qu'Horace, Pope, Adisson, la Fontaine, Gesner, ont applani les rudes sentiers de la sagesse, & les ont rendus plus accessibles & plus aimables que les précipices trompeurs de la folie. Une foule de poëtes & d'historiens de toutes les nations, Sophocle, Euripide, Corneille, Racine, Shakespear, le Tasse, Xénophon, Tacite, Plutarque, Suétone, les introduisent jusques dans les cabinets de ces Princes terribles qui briserent d'un sceptre de fer la tête des nations qu'ils étoient chargés de rendre heureuses, leur font bénir leurs tranquilles destinées, & en espérer encore de meilleures sous le regne d'un

autre Antonin. Ces vastes génies de tous les temps & de tous les lieux, célébrant, sans s'être concertés, l'éclat immortel de la vertu, & la providence du ciel dans la punition du vice, ajoutent l'autorité de leur raison sublime à l'instinct universel du genre humain, & multiplient mille & mille fois, en leur faveur, les espérances d'une autre vie plus durable & plus fortunée.

Ne-semble-t-il pas que des concerts de louanges devroient s'élever jour & nuit, des voûtes de nos hôtels, vers l'Aūteur de la nature ? Jamais les anciens Rois de l'Asie ne rassemblerent autant de jouissances dans Suze ou dans Ecbatane, que nos simples bourgeois dans Paris. Cependant, chaque jour, ces monarques bénissoient les dieux. Ils n'entreprenoient rien sans les consulter ; ils ne se mettoient pas même à table sans leur offrir des libations. Plût à Dieu que nos Epicuriens n'eussent que de l'indifférence pour la main qui les comble de bien ! mais c'est du sein de leurs voluptés que sortent aujourd'hui les murmures contre la Providence. C'est de leurs bibliotheques, si remplies de lumieres, que s'élevent les nuages qui ont obscurci les espérances & les vertus de l'Europe.





ÉTUDE TROISIEME.

Objections contre la Providence.

» IL n'y a point de Dieu, disent ces pré-
» tendus sages. Par l'ouvrage, jugez de
» l'ouvrier (1). Considérez d'abord notre
» globe sans proportion & sans symétrie.
» Ici, il est noyé de vastes mers; là, il
» manque d'eau, & ne présente que des
» sables arides. Une force centrifuge, qu'il
» doit à son mouvement de rotation, a
» hérissé son équateur de hautes monta-
» gnes, tandis qu'elle applatissoit ses pôles:
» car ce globe a été dans un état de mol-
» lesse; soit qu'il soit une vase sortie du sein
» des eaux, ou, ce qui est plus vraisem-
» blable, une écume détachée du soleil.
» Les volcans semés par toute la terre dé-
» montrent que le feu qui l'a formée est
» encore sous nos pieds. Sur cette scorie,
» mal nivelée, les rivieres coulent au ha-
» sard. Les unes inondent les campagnes;
» les autres s'engloutissent, ou se précipi-
» tent en cataractes, sans qu'aucune d'elles

(1) Voyez les réponses à ces objections, dans l'Etude IV.

» n'ait

» ait un cours réglé. Les îles sont des restes » de continens détruits par les mers, & » notre continent n'est lui-même qu'une » boue desséchée. Ici, l'océan sans frein » ronge ses rivages ; là, il les abandonne & » nous présente de nouvelles montagnes » qu'il a formées dans son sein Pendant ce » conflit d'élémens, cette masse embrasée » se refroidit chaque jour. Les glaces des » pôles & des hautes montagnes s'avan- » cent dans les plaines, & étendent insen- » siblement l'uniformité d'un hiver éter- » nel, sur ce globe de confusion ravagé » par les vents, les feux & les eaux «

» Le désordre augmente dans les végé- » taux (2). Ils sont une production fortuite » de l'humide & du sec, du chaud & du » froid, une moisissure de la terre. La cha- » leur du soleil les fait naître, le froid des » pôles les fait mourir. Leur seve obéit » aux mêmes loix mécaniques que les li- » queurs dans le thermometre, & dans les » tuyaux capillaires. Dilatée par la chaleur, » elle monte par le bois, redescend par l'é- » corce, & suit dans sa direction la colonne » verticale de l'air qui la dirige. De là » vient, que tous les végétaux s'élevent » perpendiculairement, & que le plan in- » cliné d'une montagne n'en contient pas » davantage que le plan horizontal de sa

(2) Dans l'Etude V.

» base, comme le démontre la géométrie.
» D'ailleurs, la terre est un jardin mal
» ordonné, qui n'offre presque par-tout
» què des plantes inutiles, ou des poisons
» mortels. »

» Quant aux animaux que nous con-
» noissons mieux, parce qu'ils sont rap-
» prochés de nous par les mêmes affections
» & par le mêmes besoins, ils nous pré-
» sentent encore de plus grandes disson-
» nances (3). Ils sont sortis d'abord de la
» force expansive de la terre dans les pre-
» miers temps, & ils se formerent des vases
» fermentées de l'Océan & du Nil, comme
» quelques historiens en font foi, entr'au-
» tres, Hérodote qui l'avoit appris des prê-
» tres de l'Egypte. La plupart sont sans pro-
» portion. Les uns ont des têtes & des becs
» énormes, comme le toucan; d'autres,
» de longs cous & de longues jambes, com-
» me les grues. Ceux-ci n'ont pas de pieds;
» ceux-là est ont des centaines; d'autres les
» ont défigurés par des excroissances su-
» perflues, telles que les ergots appendi-
» ces du porc, qui, suspendus à la distance
» de plusieurs pouces de son pied, ne peu-
» vent servir à sa marche. Il y a des ani-
» maux qui peuvent à peine se mouvoir &
» qui sont nés paralytiques, comme le slu-
» gard ou paresseux, qui ne peut faire cin-

(3) Dans l'Etude VI.

» quante pas dans un jour, & qui jette en
» marchant des cris lamentables. Nos ca-
» binets d'hiſtoire naturelle ſont pleins de
» monſtres, de corps à deux têtes, de
» têtes à trois yeux, de brebis à ſix pattes,
» &c. qui atteſtent que la nature agit au
» haſard & qu'elle ne ſe propoſe aucune
» fin, ſi ce n'eſt celle de combiner toutes
» les formes poſſibles: encore ce plan mar-
» queroit une intention que ſa monotonie
» déſavoue. Nos peintres imagineront tou-
» jours beaucoup plus d'êtres qu'elle n'en
» peut créer. Au reſte, la rage & la fureur
» déſolent tout ce qui reſpire, & l'épervier
» dévore, à la face du ciel, l'innocente
» colombe. «

» Mais la diſcorde qui diviſe les animaux
» n'approche pas de celle qui agite les hom-
» mes (4). D'abord, pluſieurs eſpeces
» d'hommes différentes, répandues ſur la
» terre, prouvent qu'ils ne ſortent pas de
» la même origine. Il y en a de noirs, de
» blancs, de rouges, de cuivrés & de cen-
» drés. Il y en a qui ont de la laine au lieu
» de cheveux; d'autres qui n'ont point de
» barbe. Il y a des nains & des géans. Telles
» ſont en partie les variétés du genre hu-
» main, par-tout également odieux à la
» nature. Nulle part elle ne le nourrit de
» ſon plein gré. Il eſt le ſeul être ſenſible qui

(4) Dans l'Etude VII.

„ ſoit forcé pour vivre de cultiver la terre ;
„ &, comme ſi cette marâtre repouſſoit
„ l'enfant de ſes latitudes, les inſectes rava-
„ gent ſes ſemences, les ouragans ſes moiſ-
„ ſons, les bêtes féroces ſes troupeaux, les
„ volcans & les tremblemens de terre ſes
„ villes ; & la peſte qui, de temps eu temps,
„ fait le tour du globe, le menace de l'enle-
„ ver quelque jour tout entier. Il a dû ſon
„ intelligence à ſes mains, ſa morale au cli-
„ mat, ſes gouvernemens à la force, & ſes
„ religions à la peur. Le froid lui donne de
„ l'énergie ; la chaleur la lui ôte. Libre &
„ guerrier dans le nord, il eſt lâche & eſ-
„ clave entre les tropiques. Ses ſeules loix
„ naturelles ſont ſes paſſions. Eh ! quelles
„ autres loix chercheroit-il ? Si elles le
„ jettent dans quelque égarement, la na-
„ ture qui les lui a données n'en eſt-elle
„ pas complice ? Mais il ne les reſſent que
„ pour ne les jamais ſatisfaire. La difficulté
„ de ſubſiſter, les guerres, les impôts, les
„ préjugés, les calomnies, les ennemis irré-
„ conciliables, les amis perfides, les fem-
„ mes trompeuſes, quatre cents ſortes de
„ maladies du corps, celles de l'eſprit, &
„ plus cruelles & en plus grand nombre,
„ en font le plus miſérable animal qui ſoit
„ jamais venu à la lumiere. Il vaudroit
„ mieux qu'il ne fût jamais né. Par-tout il
„ eſt la victime de quelque tyran. Les au-
„ tres animaux ont au moins les moyens de
„ fuir ou de combattre ; mais l'homme a été
„ jeté au haſard ſur la terre, ſans aſyle,

s griffes, sans gueule, sans légéreté, s instinct, & presque sans peau ; & mme si ce n'étoit pas assez d'être percuté par toute la nature, il est en guerre vec sa propre espece. En vain il cherheroit à s'en défendre. La vertu vient le ier, afin que le crime l'égorge à son aise. Il faut qu'il souffre & qu'il se taise. Quelle est après tout cette vertu, dont il fait tant de bruit ! Une combinaison de son imbécillité ; un résultat de son tempérament. De quelles illusions se nourrit elle ? „ D'opinions absurdes, appuyées par les „ seuls sosphismes d'hommes trompeurs qui „ ont acquis un pouvoir suprême en recom- „ mandant l'humilité, & des richesses im- „ menses en prêchant la pauvreté. Tout „ meurt avec nous. Prenons du passé notre „ expérience de l'avenir : nous n'étions rien „ avant de naître ; nous ne serons rien „ après la mort. L'espoir de nos vertus est „ d'invention humaine, & l'instinct de nos „ passions d'institution divine. »

„ Mais il n'y a point de Dieu. (5) S'il y „ en avoit un, il seroit injuste. Quel est „ l'être tout-puissant & bon qui auroit en- „ vironné de tant de maux l'existence de ses „ créatures, & qui auroit voulu que la vie „ des unes ne se soutînt que par la mort „ des autres ? Tant de désordres prouvent

(5) Dans l'Etude VIII.

„ qu'il n'y en a point. C'eſt la crainte qui „ l'a fait. Oh ! que le monde a dû être étonné „ de cette idée métaphyſique, quand le „ premier homme effrayé s'aviſa de s'écrier „ qu'il y avoit un Dieu ! Eh ! qu'eſt-ce qui „ auroit fait Dieu ? Pourquoi ſeroit-il Dieu ? „ Quel plaiſir auroit-il dans ce cercle per- „ pétuel de miſeres, de renaiſſances & de „ morts ? " (6)

---

(6) On trouvera la ſolution de ces objections aux numéros de chaque étude qui leur correſpondent. Elles y ſont toutes réfutées directement ou indirectement ; car il n'a pas été poſſible de ſuivre, dans cet ouvrage, l'ordre ſcolaſtique d'un cahier de philoſophie.





ÉTUDE QUATRIEME.

Réponses aux Objections contre la Providence.

TELLES sont les principales objections qu'on a formées, presque dans tous les siecles, contre la Providence, & qu'on ne m'accusera pas d'avoir affoiblies. Avant d'essayer d'y répondre, je me permettrai quelques réflexions sur ceux qui les font.

Si ces murmures venoient de quelques pauvres matelots exposés sur la mer à toutes les révolutions de l'atmosphere ; ou de quelque paysan accablé des mépris de la société qu'il nourrit, je ne m'en étonnerois pas. Mais nos athées sont, pour l'ordinaire, bien à l'abri des injures des élémens, & sur-tout de celles de la fortune. La plupart même d'entr'eux n'ont jamais voyagé. Quant aux maux de la société, ils ont bien tort de s'en plaindre ; car ils jouissent de ses plus doux hommages, après en avoir rompu tous les liens par leurs opinions. Que n'ont-ils pas écrit sur l'amitié, sur l'amour, sur les devoirs envers la patrie, & sur toutes les affections humaines qu'ils ont rabaissées au niveau de celles des bêtes, tandis, que quelques-uns d'entr'eux pourroient les rendre divines par la sublimité

de leurs talens! Ne ſont-ce pas eux qui ſont, en partie, cauſe de nos malheurs, en flattant en mille manieres les paſſions de nos tyrans modernes, pendant qu'une croix qui s'éleve dans un déſert conſole les miſérables? On a bien de la peine même à retenir ces derniers dans un culte ſenſé; & c'eſt un phénomene moral, qui m'a paru long-temps inexplicable, de voir, dans tous les ſiecles, l'athéiſme naître chez les hommes qui ont le plus à ſe louer de la nature, & la ſuperſtition chez ceux qui ont le plus à s'en plaindre. C'eſt dans le luxe de la Grece & de Rome, au ſein des richeſſes de l'Indouſtan, du faſte de la Perſe, des voluptés de la Chine, & de l'abondance des capitales de l'Europe, qu'ont paru les premiers hommes qui ont oſé nier la Divinité. Au contraire, les Tartares ſans aſyles, les Sauvages de l'Amérique toujours affamés, les Negres ſans prévoyance & ſans police, les habitans des rudes climats du Nord, comme les Lapons, les Eſquimaux, les Groënlandois, voient des dieux partout, juſques dans des cailloux.

J'ai cru long-temps que l'athéiſme étoit chez les hommes voluptueux & riches un argument de leur conſcience. » Je ſuis » riche, & je ſuis un fripon, doivent-ils » ſe dire; il n'y a donc point de Dieu. » D'ailleurs, s'il y a un Dieu, il y a des » comptes à rendre. « Mais ces raiſonnemens, quoique naturels, ne ſont pas généraux. Il y a des athées qui ont des for-

tunes légitimes, & qui en usent moralement bien, du moins à l'extérieur. D'ailleurs, par la raison contraire, le pauvre devroit dire : » Je suis laborieux, honnête » homme & misérable ; il n'y a donc point » de Providence. » Mais c'est dans la nature même qu'il faut chercher la source de ces raisonnemens dénaturés.

Par tout pays, les pauvres se levent matin, travaillent à la terre, vivent sous le ciel & dans les champs. Ils sont pénétrés de cette puissance active de la nature qui remplit l'univers. Mais leur raison affaissée par le malheur, & distraite par leurs besoins journaliers, n'en peut supporter l'éclat. Elle s'arrête, sans se généraliser, aux effets sensibles de cette cause invisible. Ils croient, par un sentiment naturel aux ames foibles, que les objets de leur culte seront à leur disposition dès qu'ils seront à leur portée. Delà vient, que par tout pays, les dévotions du petit peuple sont à la campagne, & ont pour centre des objets naturels. Il y ramene toujours la religion du pays. Un hermitage sur une montagne, une chapelle à la source d'une fontaine, une bonne Notre-Dame-des-Bois nichée dans le tronc d'un chêne, ou dans le feuillage d'une aube-épine, l'attire bien plus volontiers que les autels dorés des cathédrales. J'en excepte cependant celui que l'amour des richesses a tout-à-fait corrompu ; car à celui-là, il faut des saints d'argent, même dans les campagnes. Les

principaux actes de religion du peuple, en Turquie, en Perse, aux Indes & à la Chine, sont des pélerinages dans les champs. Les riches au contraire, prévenus dans tous leurs besoins par les hommes, n'attendent plus rien de Dieu. Ils passent leur vie dans leurs appartemens, où ils ne voient que des ouvrages de l'industrie humaine, des lustres, des bougies, des glaces, des secrétaires, des chiffonnieres, des livres, de beaux-esprits. Ils viennent à perdre insensiblement de vue la nature, dont les productions d'ailleurs leur sont presque toujours présentées défigurées ou à contre saison, & toujours comme des effets de l'art de leurs jardiniers ou de leurs artistes. Ils ne manquent pas aussi d'interpréter ses opérations sublimes par le mécanisme des arts qui leur sont les plus familiers. De-là tant de systêmes qui font deviner les occupations de leurs auteurs. Epicure épuisé par la volupté, tira son monde & ses atômes sans providence, de son apathie ; le géometre le forme avec son compas ; le chimiste, avec des sels ; le minéralogiste le fait sortir du feu ; & ceux qui ne s'appliquent à rien, & qui sont en bon nombre, le supposent, comme eux, dans le chaos & allant au hasard. Ainsi la corruption du cœur est la premiere source de nos erreurs. Ensuite les sciences employant, dans la recherche des choses naturelles, des définitions, des principes & des méthodes revêtues d'un grand appareil;

géométrique, semblent, par ce prétendu ordre, remettre dans l'ordre ceux qui s'en écartent. Mais quand cet ordre existeroit, tel qu'elles nous le présentent, pourroit-il être utile aux hommes ? Suffiroit-il à contenir & à consoler des malheureux ; & quel intérêt prendront-ils à celui d'une société qui les écrase, quand ils n'ont plus rien à espérer de celui de la nature qui les abandonne aux loix du mouvement ? Je vais répondre successivement aux objections que j'ai rapportées contre la Providence, tirées des désordres du globe, des végétaux, des animaux, des hommes, & de la nature de Dieu même.

Réponses aux objections contre la Providence, tirée des désordres du globe.

Quoique mon ignorance des moyens que la nature emploie dans le gouvernement du monde, soit plus grande que je ne le puis dire, il suffit cependant de jeter les yeux sur les cartes & d'avoir un peu lu, pour montrer que ceux par lesquels on nous explique ses opérations, ne sont pas les véritables. C'est de l'insuffisance humaine que sortent les objections dirigées contre la Providence divine.

D'abord, il ne me paroît pas plus naturel de former le mouvement uniforme de la terre dans les cieux, des deux mouvemens de projection & d'attraction, que d'attribuer à de pareilles causes celui

d'un homme qui marche sur la terre. Les forces centrifuges & centripetes ne me semblent pas plus exister dans le ciel, que les cercles de l'équateur & du zodiaque. Quelque ingénieuses que soient ces loix, ce ne sont que des échafaudages imaginés par des hommes de génie pour élever l'édifice de la science, mais qui ne servent pas davantage à pénétrer dans le sanctuaire de la nature, que ceux qui servent à construire nos temples ne nous aident à pénétrer dans celui de la religion. Ces forces combinées ne sont pas plus les mobiles de la course des astres, que les cercles de la sphere n'en sont les barrieres. Ce ne sont que des signes qui ont, à la fin, remplacé les objets qu'ils devoient représenter, comme il est arrivé dans tout ce qui est d'établissement humain.

Si une force centrifuge avoit élevé les montagnes du globe lorsqu'il étoit dans un état de fusion, il y auroit des montagnes bien plus élevées que les Andes du Pérou & du Chily. Celle de Chimboraco qui en est la plus haute, n'a que 3220 toises de hauteur, ou 3350 ; car les sciences ne sont pas d'accord même sur les observations Cette élévation. qui est à peu près la plus grande que l'on connoisse sur la terre, y est moins sensible què ne seroit la troisieme partie d'une ligne sur un globe de six pieds de diametre. Or, un bloc de métal fondu, présente à proportion de sa masse des scories bien

plus considérables. Voyez les anfractuosités d'un simple morceau de mâchefer. Quelles effroyables bouffissures auroient dû donc se former sur un globe de matieres hétérogenes & bouillantes, de trois mille lieues d'épaisseur ? La lune, d'un diametre bien moins considérable, a des montagnes de trois lieues de hauteur, suivant Cassini. Mais que seroit-ce si, avec l'action de l'hétérogénéité de nos matieres terrestres en fusion, on suppose encore celle d'une force centrifuge produite par la rotation de la terre ? Je m'imagine que cette force se fût nécessairement dirigée sur son équateur, & qu'au lieu d'en former un globe, elle l'eût étendue dans le ciel comme ces grands plateaux de verre que soufflent les verriers

Non-seulement la terre n'a pas plus de diametre sous son équateur que sous ses méridiens, mais les montagnes n'y sont pas plus élevées qu'ailleurs. Les fameuses Andes du Pérou ne commencent point à l'équateur, mais plusieurs degrés au-delà vers le sud ; & côtoyant le Pérou, le Chily & la terre Magellanique, elles s'arrêtent au cinquante-cinquieme degré de latitude australe, dans la terre de Feu, où elles présentent à l'Océan un promontoire de glaces éternelles, d'une hauteur prodigieuse. Dans toute cette longueur, elles ne s'ouvrent qu'au détroit de Magellan, formant par-tout, suivant le témoignage

de Garcillaso de la Véga (1), un rempart hérissé de pyramides de neiges, inaccessibles aux hommes, aux quadrupedes, & même aux oiseaux. Au contraire, les montagnes de l'isthme de Panama, qui sont dans le voisinage de la Ligne, sont si peu élevées en comparaison de celles-ci, que l'amiral Anson qui les avoit toutes côtoyées, rapporte que, dès qu'il parvint à cette hauteur, il éprouva des chaleurs étouffantes, parce que l'air, dit-il, n'étoit plus rafraîchi par l'atmosphere des hautes montagnes du Chily & du Pérou. Les montagnes de l'Asie les plus élevées, sont tout-à-fait hors des tropiques. La chaîne des monts Taurus & Imaüs, commence en Afrique au mont Atlas vers le 30e degré de latitude nord. Elle traverse toute l'Afrique & toute l'Asie, entre le 38e & le 40e degré de latitude, portant dans cette longue étendue la plupart de ses sommets couverts de neiges en tout temps, ce qui leur suppose, comme nous le verrons ailleurs, une élévation considérable. Le mont Ararat qui en fait partie, est peut-être plus éleve qu'aucune montagne du Nouveau Monde; si on en juge par le temps que Tournefort & d'autres Voyageurs ont mis à venir de la base de cette montagne au pied de ses neiges, &, ce qui est moins arbitraire par la distance où on l'apperçoit, qui est au moins de six jour-

(1) Hist. des Incas, liv. 1, chap. 8.

ſes de caravanne. Le Pic de Ténériffe ſe voit de quarante lieues. Les monts Felices en Norvege, appellés les Alpes du nord, ſe découvrent en mer à 50 lieues de diſtance; & ſuivant un ſavant Suédois, elles ont trois mille toiſes d'élévation. Les pics du Spitzberg, de la nouvelle Zélande, des Alpes, des Pyrénées, de la Suiſſe, & ceux où l'on trouve de la glace toute l'année, ſont très-élevés, & ſont pour la plupart fort loin de l'équateur. Ils ne ſont pas même dans des directions qui ſoient paralleles à ce cercle, comme il eût dû arriver par l'effet ſuppoſé de la rotation du globe; car ſi la chaîne du Taurus va dans l'ancien continent d'occident en orient, celle des Andes va, dans le nouveau, du nord au midi. D'autres chaînes ont d'autres directions. Mais ſi la prétendue force centrifuge avoit pu élever autrefois des montagnes, pourquoi n'a-t-elle plus à préſent la force d'élever en l'air, une paille? Elle ne devroit laiſſer aucuns corps à la ſurface de la terre. Ils y ſont fixés, dit-on, par la force centripete, ou par la peſanteur. Mais, ſi celle-ci y ramene en effet tous les corps, pourquoi donc les montagnes elles-mêmes n'y ont-elles pas obéi, lorſqu'elles étoient dans un état de fuſion? Je ne ſais ce qu'on peut répondre à cette double objection.

La mer ne me paroît pas plus propre que la force centrifuge à former des montagnes. Comment peut-on concevoir

qu'elle ait jamais pu les élever hors de son sein ? Il est constant toutefois que les marbres & les pierres calcaires qui ne sont que des pâtes de madrépores & de coquilles amalgamées, que les silex qui en sont des concrétions, que les marnes qui en sont des dissolutions, & que tous les corps marins, qu'on trouve répandus dans les deux continents, sont sortis de la mer. Ces matieres servent de base à une grande partie de l'Europe ; des collines fort hautes en sont composées, & on les retrouve dans plusieurs parties de l'ancien & du nouveau monde, à une égale hauteur. Mais leur dépôt ne peut s'expliquer par un aucun des mouvemens actuels de l'Océan. On a beau lui supposer des révolutions d'occident en orient, jamais on ne lui fera rien élever au dessus de son niveau. Si on cite quelques ports de la Méditerranée qui en effet ont été laissés à sec par la mer, il n'est pas moins certain qu'il y en a un bien plus grand nombre sur les mêmes côtes qui n'en ont point été abandonnés. Voici ce que dit à ce sujet le judicieux observateur Maundrel, dans son voyage d'Alep à Jérusalem, en 1699 : » Dans le golfe Adriatique, le fare d'Arminium ou Rimini » est à une lieue de la mer ; mais Ancone » bâtie par les Syracusains, est toujours » sur le même rivage. L'arc de Trajan, » qui rendit son port plus commode aux » marchands, est situé immédiatement au

» deſſus. Béritte, ſi aimée d'Auguſte, qui » lui donna le nom de *Julia felix*, n'a » plus de ſon ancienne beauté que ſa ſi» tuation ſur le bord de la mer, au-deſſus » de laquelle elle n'eſt élevée qu'autant » qu'il le faut pour n'être pas ſujette aux » inondations de cet élément. »

Le témoignage des voyageurs les plus exacts eſt conforme à celui de ce ſavant Anglois. Son compatriote le docteur Richard Pockoke, qui voyageoit en Egypte en 1737 avec moins de goût, mais avec encore plus d'exactitude, atteſte que la Méditerranée a gagné autant de terrain qu'elle en a perdu (1). " Il ſuffit, dit-il, " pour s'en convaincre, d'en examiner le " rivage; & l'on voit non-ſeulement dans " la mer quantité d'ouvrages taillés dans " le roc, mais encore les ruines de plu" ſieurs édifices. Environ à deux milles " d'Alexandrie on apperçoit dans l'eau les " ruines d'un ancien temple. " Un anonyme Anglois, dans un voyage rempli d'excellentes obſervations, décrit pluſieurs villes fort anciennes de l'Archipel, telles que Samos, dont les ruines ſont ſur le bord de la mer. Voici ce qu'il dit de Délos, qui eſt, comme on ſait, au centre des Cyclades (2) : " Nous ne trouvâmes rien

(1) Voyage en Egypte, tom. 1, pag. 4 & 30.

(2) Voyage en France, en Italie, & aux îles de l'Archipel, 1763, 4 vol., lett. 127, pag. 255.

„ autre chose le long de la côte,
„ des restes d'ouvrages superbes, &
„ apperçumes jusques dans l'eau des
„ dations de quelques grands édific
„ n'ont jamais été continués, & des
„ d'autres qui ont été détruits. L
„ semble avoir anticipé sur l'île de
„ & comme l'eau étoit claire & le
„ calme, nous eûmes la commod
„ voir des restes de beaux édifices
„ endroits où les poissons nagent à
„ & sur lesquels les petits vaisseaux
„ cantons voguent pour arriver à la

Les ports de Marseille, de Carthag Malte, de Rhode, de Cadix, &c. son core fréquentés des navigateurs, q ils l'étoient dans la plus haute ant La méditerranée n'eût pu baisser d seul point de ses rivages, qu'elle ne abaissée dans tous les autres, car le se mettent toujours de niveau da bassin. Ce raisonnement peut s'éten toutes les côtes de l'Océan.. Si on tro quelque part, des plages abandonnée n'est point la mer qui se retire, c terre qui s'avance. Ce sont des allu occasionnées souvent par les dégorge des fleuves, & quelquefois par les tr imprudens des hommes. Les invasion la mer dans les terres sont également cales, & ont pour cause quelque tr blement de terre dont l'effet ne s'est étendu fort loin. Comme ces empiéte réciproques des deux élémens sont p

& ſouvent en oppoſition ſur les
vages, qui ont d'ailleurs conſervé
ıent leur ancien niveau, on n'en
clure aucune loi générale pour
emens de l'Océan.
ıllons examiner bientôt comment
orps marins foſſiles ont pu ſortir
; & nous oſons croire qu'en nous
ınt à des traditions reſpectables,
ons à ce ſujet des choſes dignes de
ı des lecteurs. Pour revenir donc
s montagnes, telles que celles de
ui ſont les plus élevées du globe,
r formation n'eſt pas attribuée à la
rce qu'elles ne contiennent aucun
i atteſte ſon paſſage, les mêmes
s emploient un autre ſyſtême pour
expliquer l'origine. Ils ſuppoſent
primitive qui avoit de hauteur
s'élevent aujourd'hui les pics les
és des Andes, du mont Taurus,
, &c. qui ſont reſtés comme au-
émoins de l'exiſtence de ce pre-
enſuite ils emploient les neiges,
, les vents & je ne ſais quoi en-
égrader cet ancien continent juſ-
ıge de la mer; enſorte que nous
s que le fond de cette énorme
Cette idée a quelque choſe d'im-
'abord, parce qu'elle fait peur: de
e qu'elle eſt conforme au tableau
que nous préſente le globe; mais
ıouit par une ſimple queſtion.

„ autre chose le long de la côte, que
„ des restes d'ouvrages superbes, & nous
„ apperçumes jusques dans l'eau des fon-
„ dations de quelques grands édifices qui
„ n'ont jamais été continués, & des ruines
„ d'autres qui ont été détruits. La mer
„ semble avoir anticipé sur l'île de Délos;
„ & comme l'eau étoit claire & le temps
„ calme, nous eûmes la commodité de
„ voir des restes de beaux édifices à des
„ endroits où les poissons nagent à l'aise,
„ & sur lesquels les petits vaisseaux de ces
„ cantons voguent pour arriver à la côte. „
Les ports de Marseille, de Carthage, de Malte, de Rhode, de Cadix, &c. sont encore fréquentés des navigateurs, comme ils l'étoient dans la plus haute antiquité. La méditerranée n'eût pu baisser dans un seul point de ses rivages, qu'elle ne se fût abaissée dans tous les autres, car les eaux se mettent toujours de niveau dans un bassin. Ce raisonnement peut s'étendre à toutes les côtes de l'Océan. Si on trouve, quelque part, des plages abandonnées, ce n'est point la mer qui se retire, c'est la terre qui s'avance. Ce sont des alluvions occasionnées souvent par les dégorgemens des fleuves, & quelquefois par les travaux imprudens des hommes. Les invasions de la mer dans les terres sont également locales, & ont pour cause quelque tremblement de terre dont l'effet ne s'est pas étendu fort loin. Comme ces empiétemens réciproques des deux élémens sont par-

ticuliers & souvent en opposition sur les mêmes rivages, qui ont d'ailleurs conservé constamment leur ancien niveau, on n'en peut conclure aucune loi générale pour les mouvemens de l'Océan.

Nous allons examiner bientôt comment tant de corps marins fossiles ont pu sortir de son lit; & nous osons croire qu'en nous conformant à des traditions respectables, nous dirons à ce sujet des choses dignes de l'attention des lecteurs. Pour revenir donc aux autres montagnes, telles que celles de granite qui sont les plus élevées du globe, & dont la formation n'est pas attribuée à la mer, parce qu'elles ne contiennent aucun dépôt qui atteste son passage, les mêmes physiciens emploient un autre systême pour nous en expliquer l'origine. Ils supposent une terre primitive qui avoit de hauteur celle où s'élevent aujourd'hui les pics les plus élevés des Andes, du mont Taurus, des Alpes, &c. qui sont restés comme autant de témoins de l'existence de ce premier sol: ensuite ils emploient les neiges, les pluies, les vents & je ne sais quoi encore à dégrader cet ancien continent jusqu'au rivage de la mer; ensorte que nous n'habitons que le fond de cette énorme fondriere. Cette idée a quelque chose d'imposant; d'abord, parce qu'elle fait peur; de plus, parce qu'elle est conforme au tableau de ruine que nous présente le globe; mais elle s'évanouit par une simple question.

ſter ſur le baſſin deſſéché de cette mer, ſans tempérer leur chaleur par aucune humidité, frapperoient d'une ſtérilité brûlante toute cette vaſte partie de l'Europe qui s'étend depuis le détroit de Gibraltar juſqu'au pont Euxin, & aſſécheroient toutes les terres d'où coulent aujourd'hui une multitude de fleuves, tels que le Rhône, le Pô, le Danube, &c. Il ne ſuffit pas d'ailleurs de ſuppoſer que la mer s'eſt ouvert un paſſage dans le baſſin de la Méditerranée, comme une riviere qui ſe répand dans une prairie après avoir rompu ſes digues; il faut ſuppoſer encore que ce terrain inondé ait été plus bas que l'Océan, ce qui ne ſe rencontre nulle part dans aucunes parties de la terre ferme, qui ſont toutes au deſſus du niveau de la mer, à l'exception de celles qui ont été enlevées aux eaux par les travaux des hommes, comme on le voit en Hollande. Il faut de plus ſuppoſer qu'il ſe ſoit fait un aſſaiſſement latéral de la terre tout autour du baſſin de la Méditerranée, pour régler les circuits, pentes, canaux & détours de tant de fleuves qui viennent s'y rendre de ſi loin, & que cet affaiſſement ſe ſoit fait avec des proportions admirables: car ces fleuves partant ſouvent de la même montagne, arrivent, par les mêmes pentes, à des diſtances fort différentes, ſans que leur canal ceſſe d'être plein & que leurs eaux s'écoulent trop vîte ou trop lentement, malgré la différence de leurs

„ & que les embarquemens que l'on feroit „ pour y aller feroient totalement inutiles. „ Cependant la mer du Pont eft aujour„ d'hui auffi navigable que du temps de „ Polybe. »

Les baies, les golfes & les méditerranées ne font pas plus des irruptions de l'Océan dans les terres, que les montagnes ne font des productions du mouvement centrifuge. Ces prétendus défordres font néceffaires à l'harmonie de toutes les parties de la terre. Qu'on fuppofe, par exemple, que le détroit de Gibraltar foit fermé, comme on dit qu'il l'étoit autrefois, & que la Méditerranée n'exifte plus. Que deviendront tant de fleuves de l'Europe, de l'Afie & de l'Afrique, qui font entretenus par les vapeurs qui s'élevent de cette mer & qui y rapportent leurs eaux dans une proportion admirable, comme les calculs de plufieurs favans l'ont très-bien démontré? Les vents du nord qui rafraîchiffent conftamment l'Egypte en été, & qui chaffent les émanations de la Méditerranée jufqu'aux montagnes de l'Ethiopie pour entretenir les fources du Nil, paffant alors fur un efpace fans eau, porteroient l'aridité & la féchereffe fur toute la partie feptentrionale de l'Afrique & jufques dans l'intérieur de fon continent. Il arriveroit encore pis aux parties méridionales de l'Europe; car les vents chauds & brûlans de l'Afrique, qui fe chargent de tant de nuées pluvieufes en traverfant la Méditerranée, venant à fouf-

portée, lorſque nous en occupons le milieu, & qui nivelle, met à plomb, liſſe & polit les pierres qu'elle y emploie, afin que nos monumens ſoient doux au toucher & à la vue. Les convenances de la nature ne ſont pas celle d'un Sybarite; mais elles ſont celles du genre humain, & de tous les êtres. Quand la nature éleve un rocher, elle y met des fentes, des anfractuoſités, des carnes, des pitons. Elle le creuſe & l'exaſpere avec le ciſeau du temps & des élémens; elle y plante des herbes, des arbres; elle y loge des animaux, & elle le place au ſein des mers & au foyer des tempêtes, afin qu'il y offre des aſyles aux habitans de l'air & des eaux.

Quand la nature a voulu de même creuſer des baſſins aux mers, elle n'en a ni arrondi, ni aligné les bords; mais elle y a ménagé des baies profondes & abritées, des courans généraux de l'Océan, afin que dans les tempêtes les fleuves puſſent s'y dégorger en ſûreté; que les légions de poiſſons vinſſent s'y réfugier en tout temps, y lécher les alluvions des terres qui s'y déchargent avec les eaux douces; qu'ils y vinſſent frayer, pour la plupart, en remontant juſques dans les rivieres, où ils viennent chercher des abris & des pâtures pour leurs petits. C'eſt pour le maintien de ces convenances, que la nature a fortifié tous les rivages, de longs bancs de ſable, de reſcifs, d'énormes roches & d'îles qui en ſont placées à des diſtances convenables

nables pour les protéger contre les fureurs de l'Océan.

Elle a employé des dispositions équivalentes pour les bassins des fleuves, comme nous en dirons quelque chose dans la suite de cette Etude, quoique le lieu ne nous permette que d'effleurer une matiere si riche & si nouvelle en observations. Ainsi, elle ne fait point courir les eaux des fleuves en ligne droite, comme elles devroient couler à la longue par les loix de l'hydraulique, à cause de la tendance de leurs mouvemens vers un seul point; mais elle les fait serpenter long-temps au sein des terres avant qu'elles se rendent à la mer. Pour régler le cours de ces fleuves & l'accélérer ou le retarder, suivant le niveau des terres où ils coulent, elle y fait tomber des rivieres latérales qui l'accélerent dans un pays uni, lorsqu'elles forment un angle aigu avec la source de ces fleuves; ou qui le retardent dans un pays élevé, en formant un angle droit & quelquefois obtus, avec la source de ces mêmes fleuves. Ces loix sont si certaines, qu'on peut juger, sur une simple carte, si les fleuves qui arrosent un pays, sont lents ou rapides, & si ce pays est uni ou élevé, par l'angle que forment avec leurs cours les rivieres confluentes. Ainsi, la plupart de celles qui se jettent dans le Rhône, forment avec ce fleuve rapide des angles droits, pour modérer son cours. Il y a de ces rivieres confluentes qui sont de véritables digues, &

qui traversent un fleuve de part en part ; ensorte que le fleuve traversé, qui est fort rapide au dessus du confluent, coule fort lentement au dessous. C'est ce qu'on peut observer sur plusieurs fleuves de l'Amérique, & notamment sur le Méchassipi. On peut conclure de ces simples perceptions, que je n'ai ici que le temps d'indiquer, qu'il est aisé de retarder ou d'accélérer le cours d'un fleuve, en changeant simplement l'angle d'incidence de ses rivieres confluentes. C'est ce que je présente, non comme un conseil, mais comme une spéculation très-curieuse ; car il est toujours dangereux à l'homme de déranger les plans de la nature.

Les fleuves, se jetant dans la mer, apportent à leur tour, par les directions de leurs embouchures, du retardement ou de l'accélération aux cours des marées. Mais je ne m'engagerai pas plus avant dans l'étude de ces grandes & sublimes harmonies. Il me suffit d'en avoir dit assez pour convaincre que le bassin des mers a été creusé exprès pour en recevoir les eaux.

Cependant, voici encore un raisonnement propre à lever, à ce sujet, toute espece de doute. Si le bassin des mers avoit été formé, comme on le suppose, par un affaissement des terres du globe, les rivages des mers, sous les eaux, auroient les mêmes pentes que le continent voisin. Or, c'est ce qui ne se trouve sur nulle côte. La pente du bassin de la mer est beau-

coup plus rapide que celles des terres limitrophes, & n'en eſt point le prolongement. Par exemple, Paris eſt élevé au deſſus du niveau de la mer de 26 braſſes environ, en comptant du bas du Pont Notre-Dame. Ainſi, la Seine, depuis ce point juſqu'à ſon embouchure dans la mer, n'a que 130 pieds de pente, dans une diſtance de quarante lieues, tandis qu'à compter depuis ſon embouchure, juſqu'à une lieue & demie en mer ſeulement, on trouve tout d'un coup 60 ou 80 braſſes d'inclinaiſon, qui eſt la profondeur que les vaiſſeaux ont au mouillage de la rade du Havre-de-Grace. Ces différences du niveau des terres, au niveau du fond du baſſin de la mer dans le même alignement, ſe rencontrent ſur toutes les côtes du plus au moins. A la vérité, l'Anglois Dampier a obſervé que les mers ont beaucoup de profondeur le long des côtes élevées, & qu'elles en ont fort peu le long des côtes baſſes; mais il y a toutefois cette notable différence, que le long des terres baſſes, le fond de la mer eſt beaucoup plus incliné que le ſol du continent voiſin, & que le long des terres hautes, on ne trouve quelquefois point de fond du tout. Ceci prouve donc, évidemment, que les baſſins des mers ont été creuſés exprès pour les contenir. La pente de leurs excavations a été réglée par des loix infiniment ſages; car ſi elle étoit la même que celle des terrains environnans, les flots de la

mer, au moindre vent du large, s'étendroient à des diſtances conſidérables ſur les terres voiſines. C'eſt ce qui arrive en effet, lorſque daus des tempêtes, ou des marées extraordinaires, les flots ſurmontent leurs rivages accoutumés ; car alors, trouvant une pente foible & douce, en comparaiſon de celle de leur lit, ils s'étendent quelquefois à pluſieurs lieues de diſtance dans le ſein des terres. C'eſt ce qui arrive de temps en temps à l'île Formoſe, dont il eſt probable que les habitans ont détruit autrefois les digues naturelles, tels que les mangliers. C'eſt par une raiſon à-peu-près ſemblable, que la Hollande ſe trouve expoſée aux inondations, parce qu'elle a empiété ſur le lit même de la mer. C'eſt principalement ſur le rivage de l'Océan qu'eſt placée cette borne inviſible que l'Auteur de la nature a preſcrite à ſes flots. C'eſt là où vous appercevez que vous êtes à l'interſection de deux plans différens, dont l'un termine la pente des terres, & l'autre commence celle de la mer.

On ne peut pas dire que ce ſont les courans de la mer qui en ont creuſé le baſſin ; car dans quel lieu en auroient-ils porté les terres ? ils ne peuvent rien élever au-deſſus de leur niveau. On ne peut pas dire même que les canaux des fleuves aient été creuſés par le cours de leurs propres eaux ; car il y en a pluſieurs qui paſſent par des routes ſouterraines, à travers des

masses de roc vif, d'une dureté & d'une épaisseur impénétrables aux pioches & aux pics de nos ouvriers. D'ailleurs, ces fleuves auroient dû former, à leur embouchure dans la mer, des bancs de sable, & des langues de terre d'une grandeur proportionnée à la quantité de terre qu'ils auroient excavée, en formant leurs lits, & la plupart au contraire, comme nous l'avons observé, se déchargent aux fonds des baies creusées exprès pour les recevoir. Comment n'ont-ils pas rempli ces baies depuis qu'ils y apportent sans cesse les alluvions des terres? Comment le bassin de l'Océan ne s'est-il pas comblé lui-même, lui qui reçoit perpétuellement les dépouilles des végétaux, les sables, les roches & les débris des terres qui rendent, à la moindre pluie, les fleuves qui s'y déchargent tous jaunes? Les eaux de l'Océan n'ont pas haussé d'un pouce depuis que les hommes observent, comme il est aisé de le prouver par l'état des plus anciens ports de mer de l'univers, qui sont encore, pour la plupart, au même niveau. Je n'ai pas le temps de parler ici des moyens dont la nature s'est servi pour la construction, la protection & le nettoiement de ce bassin. Ils nous donneroient de nouveaux sujets d'admiration. J'en ai dit assez, pour montrer que ce qui nous paroît dans la nature l'ouvrage de la ruine & du hasard, est souvent celui de l'intelligence la plus profonde. Non-seulement il ne tombe pas un

cheveu de notre tête, ni un moineau d'un arbre; mais un caillou n'est pas roulé sur les rivages de la mer, sans la permission de Dieu; suivant l'expression sublime de Job: *Tempus posuit tenebris, & universorum finem ipse considerat, lapidem quoque caliginis & umbram mortis* (1). „ Il » a borné le temps des ténebres, & il con» sidere lui-même la fin de toutes cho» ses; il voit jusqu'à la pierre ensevelie » dans l'obscurité de la terre, & dans l'om» bre de la mort. " Il connoît aussi le moment où elle doit en sortir pour servir de monument aux nations.

Indépendamment des preuves géographiques innombrables qui attestent que l'Océan n'a, par ses irruptions, creusé aucune baie, ni détaché aucune partie du continent, il y en a encore qui peuvent se tirer des végétaux, des animaux & des hommes. Ce n'est pas ici le lieu de m'y arrêter: mais je citerai en passant, une observation végétale, qui prouve, par exemple, que l'Angleterre n'a jamais été jointe au continent de l'Europe, comme on le suppose, & qu'elle en a toujours été séparée par la Manche. C'est que César remarque dans ses Commentaires, qu'il n'y avoit, dans le temps qu'il y passa, ni hêtres, ni sapins; quoique ces arbres fussent fort

(1) Job, chap. 28, ℣. 3.

communs dans les Gaules, le long de la Seine & du Rhin. Si donc ces fleuves avoient coulé autrefois sur l'Angleterre, ils y auroient porté les semences des végétaux qui croissoient à leurs sources & sur leurs rivages. Les hêtres & les sapins, qui réussissent fort bien aujourd'hui en Angleterre, n'auroient pas manqué d'y croître dans ce temps-là, d'autant qu'ils n'auroient pas changé de latitude, & qu'ils sont, comme nous le verrons ailleurs, du genre des arbres fluviatiles, dont les semences se ressement par le moyen des eaux. D'ailleurs, d'où la Seine, le Rhin, la Tamise & tant d'autres fleuves qui entretiennent leur cours des émanations de la Manche, auroient-ils tiré leurs eaux? La Tamise auroit donc coulé sur la France, ou la Seine sur l'Angleterre, ou pour mieux dire, les pays que ces fleuves arrosent aujourd'hui auroient été à sec.

Ce sont nos cartes qui, comme la plupart des instrumens de nos sciences, nous induisent en erreur. En y voyant tant d'enfoncemens & de découpures dans les côtes du continent, nous avons été portés à croire que c'étoient les courans de la mer qui les avoit dégradées. Nous venons de voir qu'ils n'ont pas produit cet effet : nous allons montrer maintenant, qu'ils n'ont jamais pu le faire.

L'Anglois Dampier, qui n'est pas le premier voyageur qui ait fait le tour du globe, mais qui est, à mon gré, celui qui

l'a le mieux obſervé, dit, dans ſon excellent traité des vents & des marées : „ (1) „ *Que les baies n'ont preſque point de* „ *courans, ou ſi elles en ont, ce ne ſont* „ *que des contre-courans qui vont d'une* „ *pointe à l'autre.* " Il cite en preuve pluſieurs obſervations, & on en trouve beaucoup de ſemblables, éparſes dans les autres voyageurs. Quoiqu'il n'ait traité que des courans entre les tropiques, avec même un peu d'obſcurité, nous allons généraliſer ce principe, & l'appliquer aux principales baies des continens.

Je réduis à deux courans généraux ceux de l'Océan. Tous les deux viennent des poles, & ſont produits, à mon avis, par la fuſion alternative de leurs glaces. Quoique ce ne ſoit pas ici le lieu d'en examiner la cauſe, elle me paroît ſi naturelle, ſi neuve & ſi curieuſe à développer, que le lecteur ne ſera pas fâché que je lui en donne, en paſſant, une idée.

Les poles me paroiſſent être les ſources de la mer, comme les montagnes à glaces ſont les ſources des principaux fleuves. Ce ſont, ce me ſemble, les glaces & les neiges qui couvrent le nôtre, qui renouvellent chaque année les eaux de la mer compriſes entre notre continent & celui de l'Amérique, dont les parties ſaillantes

---

(1) Tome 2, pag. 389.

& rentrantes correſpondent d'ailleurs entre elles comme les bords d'un fleuve. On peut d'abord remarquer, ſur une mappe-monde, que le baſſin de l'Océan Atlantique va en s'étréciſſant vers le nord, & en s'élargiſſant vers le midi ; & que la partie ſaillante de l'Afrique correſpond à cette grande partie rentrante de l'Amérique, au fond de laquelle eſt ſitué le golfe du Mexique, comme la partie ſaillante de l'Amérique méridionale correſpond au vaſte golfe de Guinée ; enſorte que ce baſſin a dans ſa configuration, les proportions, les ſinuoſités, la ſource & l'embouchure d'un canal fluviatile. Obſervons maintenant que les glaces & les neiges forment au mois de janvier, ſur notre hémiſphere, une coupole dont l'arc a plus de deux mille lieues d'étendue ſur les deux continents, & une épaiſſeur de quelques lignes en Eſpagne, de quelques pouces en France, de pluſieurs pieds en Allemagne, de pluſieurs toiſes en Ruſſie, & de quelques centaines de pieds au-delà du ſoixantieme degré, comme celles des glaces que Henri (1) Ellis & les autres Navigateurs du Nord y ont rencontrées en mer au milieu même de l'été, & dont quelques-unes, ſuivant Ellis, avoient quinze à dix-huit cents pieds au-deſſus de ſon niveau ; car leur élévation doit aller probablement en

(1) Ellis, Voyage à la baie d'Hudſon.

croissant jusqu'au pole, en suivant les mêmes proportions que celles qui couronnent nos montagnes à glaces; ce qui doit leur donner sous le pôle même une hauteur qu'on ne peut assigner. On entrevoit par ce simple apperçu, quel amas énorme d'eaux est fixé par le froid de l'hiver, sur notre hémisphere, au-dessus du niveau de l'Océan. Il est si considérable, que je me crois fondé à attribuer à sa fusion périodique le mouvement général de notre mer, & celui de nos marées. On peut appliquer de même les effets de la fusi onde glaces du pole austral, qui y sont encore en plus grand nombre, aux mouvemens de son Océan.

On n'a tiré jusqu'à présent aucune conséquence relative aux mouvemens de la mer, de deux volumes de glaces aussi considérables, accumulés sur les poles du monde. Ils doivent cependant apporter une augmentation bien sensible à ses eaux, lorsqu'ils y rentrent par l'action du soleil qui les fait fondre en partie chaque année, ou une grande diminution lorsqu'ils en ressortent, par l'effet des évaporations qui les fixent en glace sur les poles, lorsque le soleil s'en éloigne. Voici à ce sujet quelques réflexions & observations, j'ose dire, très-intéressantes: j'en laisse le jugement au lecteur sans systême & sans partialité. Je tâcherai de les abréger le plus que je pourrai, & j'espere qu'on me les pardonnera, au moins en faveur de

leur nouveauté. Je vais déduire, des simples effusions des glaces polaires, les mouvemens généraux des mers, que l'on a attribués jusqu'ici à la gravitation ou à l'attraction du soleil & de la lune sur l'équateur.

On ne sauroit nier, en premier lieu, que les courans & les marées ne viennent du pole dans le voisinage du cercle polaire.

Fréderic Martens qui, dans son voyage au Spitzberg en 1671, s'avança jusqu'au 81e, degré de latitude nord, dit positivement, que les courans dans les glaces, portent au midi. Il ajoute d'ailleurs qu'il ne peut rien dire d'assuré touchant le flux & reflux des marées. Notez bien ceci.

Henry Ellis observa avec étonnement dans son voyage à la baie d'Hudson, en 1746 & 1747, que les marées y venoient du nord, & qu'elles avançoient au lieu de retarder, à mesure qu'il s'élevoit en latitude. Il assure que ces effets, si contraires à leurs effets ordinaires sur nos rivages où elles viennent du sud, prouvent que les marées de ces côtes ne viennent point de la Ligne, ni de l'Océan Atlantique. Il les attribue à une prétendue communication de la baie d'Hudson à la mer du Sud; communication qu'il cherchoit avec beaucoup d'ardeur, & qui étoit l'objet de son voyage; mais on est très-assuré aujourd'hui qu'elle n'existe point, par les tentatives infructueuses que le capitaine Cook a faites, en dernier lieu, pour la trouver par la mer du

ſud au nord de la Californie, ſuivant le conſeil qu'en avoit donné, long-temps auparavant, le fameux marin Dampier, dont les lumieres & les vues, pour le dire en paſſant, ont beaucoup ſervi au capitaine Cook dans toutes ſes découvertes.

Ellis obſerva encore que le cours de ces marées ſeptentrionales de l'Amérique étoit ſi violent au détroit de Wager, par le 65ᵉ degré 37′, qu'il faiſoit huit à dix lieues par heure. Il le compare à l'écluſe d'un moulin. Il remarqua que la ſurface de l'eau y étoit douce, ce qui l'intrigua beaucoup, en affoibliſſant l'eſpérance qu'il avoit conçue d'une communication de cette baie avec la mer du Sud. Cependant il n'en reſta pas moins perſuadé que ce paſſage exiſtoit, ainſi que font les hommes préoccupés de leurs opinions, qui ſe refuſent à l'évidence même.

Le Hollandois Jean Hugues de Linſchoten (1) avoit fait à-peu-près les mêmes remarques ſur le cours des marées ſeptentrionales de l'Europe, lorſqu'il fut au détroit de Waigats, par le 70ᵉ degré 20′. Dans les deux voyages que cet obſervateur exact fit vers ce détroit en 1594 & en 1595, pour trouver un paſſage à la Chine par le

(1) Voyez les premier & ſecond voyages au Waigats, par J. H. de Linſchoten, Voyages au Nord, tom. 4, pag. 204.

nord de l'Europe, il réitéra ces observations : » Nous observâmes, dit-il, encore » une fois, au cours de la marée, ce que » nous avions déja remarqué avec beaucoup » d'exactitude, qu'elle vient de l'est. « Il observa aussi que les eaux y étoient saumaches ou à demi salées, ce qu'il attribue à la fusion d'une quantité prodigieuse de glaces flottantes qui lui fermerent le passage au détroit de Waigats ; car la glace formée dans l'eau de la mer même, est douce. Mais Linschoten ne tire pas plus de conséquences qu'Ellis, de ces marées d'eaux à demi douces qui descendent du Nord ; & plein de son objet comme le voyageur Anglois, il les attribue à une mer qu'il suppose libre à l'est, au-delà du Waigats, par où il se proposoit d'aller à la Chine.

Son compatriote l'infortuné Guillaume Barents (1) qui fit les mêmes voyages dans la même flotte, sur un autre vaisseau, & qui finit ses jours sur les côtes septentrionales de la nouvelle Zemble où il avoit hiverné, trouva au nord & au sud de cette île un courant perpétuel de glaces qui venoient de l'est avec une rapidité qu'il compare comme Ellis, à celle d'une écluse. Il y avoit de ces glaces qui avoient jusqu'à 36 brasses de profondeur dans l'eau, & 16

(1) Voyez le second & le troisieme voyage des Hollandois par le Nord, dans le premier volume des Voyages de la Compagnie des Indes Orientales.

brasses d'élévation au-dessus. C'étoit au détroit de Waigats dans les mois de juillet & d'août. Il y trouva des pêcheurs Russes de Petzora, qui navigeoient dans ces mers couvertes de rochers flottans de glaces dans une barque d'écorces d'arbres cousues. Ces pauvres gens offrirent aux Hollandois des oies grasses avec de grands témoignages d'amitié ; car l'infortune est bien propre à rapprocher les hommes dans tous les climats. Ils lui apprirent que ce même détroit de Waigats qui dégorgeoit tant de glaces, seroit tout-à-fait fermé vers la fin d'octobre, & qu'on pourroit aller en Tartarie sur les glaces par la mer qu'ils nommoient de Marmare.

Il est certain que tous les effets que je viens de rapporter, ne peuvent venir que des effusions des glaces qui environnent le pole. Je remarquerai ici, en passant, que ces glaces qui s'écoulent avec tant de rapidité au nord de l'Amérique & de l'Europe, vers les mois de juillet & d'août, contribuent à nous donner nos grandes marées de l'équinoxe de septembre, & que lorsque leurs effusions s'arrêtent dans le mois d'octobre, comme celles du Waigats, c'est aussi le temps où nos marées commencent à diminuer.

On peut me demander à présent pourquoi les marées viennent du nord & de l'est au nord de l'Amérique & de l'Europe, & qu'elles viennent du sud sur nos côtes & sur celles de l'Amérique qui sont aux mêmes

latitudes.

Il me suffiroit d'en avoir dit assez pour prouver que toutes les marées ne viennent pas de la pression du soleil & de la lune sur l'équateur ; j'aurois démontré l'insuffisance de nos systêmes qui les attribuent à cette cause : mais je vais remplacer ce que je viens de détruire par d'autres observations, & prouver qu'il n'y a aucune marée, sur quelque rivage que ce soit, qui ne doive son origine aux effusions polaires.

Une observation de Dampier (1) servira, d'abord, de base à mes raisonnemens. Cet habile observateur distingue entre courans & marées. Il pose pour principe, d'après beaucoup d'expériences qu'il rapporte, que *les courans ne se font guere sentir qu'en pleine mer, & les marées sur les côtes.* Ceci posé, les effusions polaires, qui font des marées du nord ou de l'est pour ceux qui sont dans le voisinage du pole ou des baies qui y communiquent, prennent leur cours général au milieu du canal de l'Océan Atlantique, attirées vers la ligne par la diminution des eaux que le soleil y évapore continuellement. Elles produisent, par leur courant général, deux courans contraires ou remoux collatéraux, comme les fleuves en produisent de pareils sur leurs bords.

Je ne suppose point gratuitement l'exis-

(1) Voyez Dampier, traité des vents & des marées.

tence de ces contre-courans ou remoux, à la maniere de ceux qui font des fyftêmes, qui créent de nouvelles caufes, à mefure que la nature leur préfente de nouveaux effets. Ces remoux font des réactions hydrauliques dont la géométrie explique les loix, & dont on peut s'affurer par l'expérience. Si vous regardez couler un petit ruiffeau, vous verrez fouvent les pailles qui flottent le long de fes bords remonter contre fon cours, & lorfqu'elles arrivent aux points où les contre-courans croifent le courant général, vous les voyez agitées par ces deux puiffances oppofées, tournoyer & pirouetter long-temps jufqu'à ce qu'elles foient à la fin entraînées par le courant général. Ces contre-courans font encore plus fenfibles, lorfque ce ruiffeau s'écoule dans un baffin qui n'a point lui-même d'écoulement; car la réaction eft alors fi confidérable dans toute la circonférence du baffin, que les contre courans emmenent tous les corps qui y flottent, jufqu'à l'endroit même où le ruiffeau fe dégorge.

Ces contre-courans latéraux font fi fenfibles fur le bord des fleuves, que les bateaux en profitent fouvent pour remonter contre leurs cours. Ils font encore plus marqués fur les bords des lacs. Le pere Charlevoix, qui a donné de judicieufes obfervations fur le Canada, dit que lorfqu'il s'embarqua fur le lac Michigan, il fit huit bonnes lieues dans un jour, à l'aide de ces contre-courans latéraux, quoiqu'il eût le

vent contraire. Il ſuppoſe avec raiſon que les rivieres qui ſe jettent dans ce lac produiſent au milieu de ſes eaux de grands courans contraires ; mais ces grands cou-„ rans, dit-il (1), ne ſe font ſentir qu'au „ milieu du canal, & produiſent ſur leurs „ bords des remoux ou contre-courans „ dont on profite quand on va terre à terre, „ comme ſont obligés de faire ceux qui „ voyagent en canots d'écorces. "

Dampier eſt rempli d'obſervations ſur les contre-courans de la mer, qui ſont très-communs ſur-tout dans les détroits des îles ſituées entre les tropiques. Il parle ſouvent des effets extraordinaires que produiſent leurs rencontres avec les courans particu-culiers qui les occaſionnent ; mais comme il n'a pas conſidéré les marées elles-mêmes comme des remoux du courant général de l'Océan Atlantique, & que je ne crois pas même qu'il ait ſoupconné l'exiſtence de ſon courant général, quoiqu'il ait parlé à fond des deux courans ou mouſſons de l'Océan Indien, nous allons rapporter quelques faits qui établiſſent les plus grandes conſonnances avec ceux qu'il a lui-même obſervés dans les mers des Indes & du Sud. Ces faits prouveront, de plus, d'une maniere évidente, l'exiſtence de ces effuſions polaires : car par-tout où ces effuſions viennent à

(1) Voyez Charlevoix, hiſtoire de la Nouvelle France, tom. 6, pag. 2.

rencontrer en allant au midi leurs remoux qui remontent au nord, elles produisent par leur choc les marées les plus terribles & qui ont les mouvemens les plus opposés. Considérons-les seulement à leur point de départ au nord de l'Europe, où elles commencent à quitter nos côtes pour s'étendre en pleine mer. Pontoppidan dit dans son Histoire de Norwege, qu'il y a au dessus de Bergen un endroit, appellé *Maleström*, très-redouté des marins, où la mer forme un tournoiement prodigieux de plusieurs milles de diametre, & où quantité de vaisseaux ont été engloutis. James Beeverell dit positivement (1) qu'il y a dans les îles Orcades deux marées opposées entr'elles, l'une venant du nord-ouest & l'autre du sud-est, qu'elles jettent leurs flots fumans jusqu'aux nues, & qu'elles semblent vouloir convertir le détroit qui les sépare en écume. Les Orcades sont placées un peu au dessous de la latitude de Bergen & dans le prolongement de la côte septentrionale de Norwege, c'est-à-dire, au confluent des effusions polaires & de leurs remoux.

Les autres îles de la mer sont dans de semblables positions, comme nous le pourrions prouver si le lieu nous le permettoit. Par exemple, le canal de Bahama qui court avec tant de rapidité au nord, entre le con-

(1) Voyez James Beeverell, Délices de l'Ecosse, tom. 7, pag. 1450.

tinent de l'Amérique & les îles Lucayes, produit autour de ces îles, par sa rencontre avec le courant général de cette mer, les marées les plus tumultueuses & semblables à celles des Orcades.

Ces remoux du cours de l'Océan Atlantique occasionnent donc nos marées d'Europe & d'Amérique qui vont au nord sur nos côtes, tandis que son courant général va au sud, du moins pendant l'été. Je pourrois rapporter mille autres observations sur l'existence de ces courans contraires ; mais une seule, plus générale que celles que j'ai citées, me suffira par son importance & son authenticité, puisque c'est la premiere de toutes celles qui en ont été faites en Europe, & peut-être la seule : c'est celle de Cristophe Colomb partant pour la découverte du nouveau monde. Il mit à la voile aux Canaries vers le commencement de septembre, & fit route à l'ouest. Il trouva pendant les premiers jours de sa navigation, que les courans portoient au nord-est. Quand il fut à deux ou trois cents lieues de terre, il éprouva qu'ils se dirigeoient vers le sud, ce qui effraya beaucoup ses compagnons qui croyoient que la mer se portoit là vers un précipice. Enfin aux approches des îles Lucayes, il retrouva les courans portans au nord. On peut voir le journal de son voyage dans Herrera. Je pense que ce courant général qui flue de notre pôle en été avec tant de rapidité, & qui est si violent vers sa source, comme

l'ont éprouvé Ellis & Linſchoten, traverſe la ligne équinoxiale, d'autant qu'il n'y eſt point arrêté par les effuſions du pôle auſtral qui dans cette ſaiſon ſe couvre de glace. Je préſume, par cette même raiſon, qu'il va au-delà du Cap de Bonne-Eſpérance, d'où il ſe porte vers la zone torride où il eſt attiré par le déplacement des eaux que le ſoleil y pompe chaque jour, & qu'étant dirigé vers l'orient par la poſition de l'Afrique & de l'Aſie, il détermine l'Océan Indien à ſe porter du même côté, contre ſon mouvement ordinaire. Je le regarde donc comme le premier moteur de la mouſſon occidentale qui arrive dans les mers des Indes au mois d'avril, & qui ne finit qu'en ſeptembre.

Je penſe auſſi que le courant général qui part pendant l'hiver, du pôle auſtral que le ſoleil échauffe alors de ſes rayons, rétablit l'Océan Indien dans ſon mouvement naturel vers l'occident, qui eſt déterminé d'ailleurs de ce côté-là par les impulſions générales du vent d'eſt qui ſouffle ordinairement dans la zone torride, lorſque rien n'en dérange le cours. Je préſume auſſi que ce courant pénetre à ſon tour dans notre Océan Atlantique, en dirige le mouvement vers le nord par la poſition de l'Amérique, & apporte pluſieurs autres changemens à nos marées. En effet, Froger dit qu'au Bréſil les courans ſuivent le ſoleil. Ils vont au ſud quand il eſt au ſud, & au nord quand il eſt au nord. (1)

(1) Voyage à la Mer du Sud.

Ceux qui ont éprouvé ces effusions polaires australes au-delà du cap Horn, ont trouvé que dans l'été du pole austral, les marées portent au nord, comme l'observa Guillaume Schouten, qui découvrit le détroit de la Maire en janvier 1661 : mais ceux au contraire qui y ont passé dans l'hiver de ce pays, ont trouvé que les marées portoient au sud, & venoient du nord, comme l'observa Fraisier au mois de mai de l'an 1712. Il me semble maintenant qu'on peut expliquer, par ces effusions polaires, les principaux phénomenes de nos marées. On voit, par exemple, pourquoi celles du soir sont plus fortes en été que celles du matin ; parce que le soleil agit plus fortement le jour que la nuit sur les glaces de notre pole qui sont sous notre méridien. Cet effet ressemble à l'intermittence de certaines fontaines, qui coulent des montagnes à glace, & fluent plus abondament le soir que le matin. On voit encore pourquoi il arrive que nos marées du matin sont en hiver plus considérables que celles du soir ; & pourquoi l'ordre de nos marées changent au bout de six mois, suivant la remarque de Bouguer (1), qui trouve la chose étonnante, sans en donner aucune raison ; puisque le soleil étant alors au pôle sud, les effets des marées doivent être opposés, comme les causes qui les produisent.

(1) Bouguer, Traité de la Navigation, page 153.

Mais voici des concordances
mer & les poles, encore plus ét
plus frappantes. C'est aux solstic
rivent les plus basses marées de
ce sont aussi les temps où il y a l
glace sur les deux poles, & p
quent, le moins d'eau dans la mer
la raison. Le solstice d'hiver est,
port à nous, le temps du plus gra
il y a donc alors sur notre pole &
hémisphere le plus grand volume
possible. C'est, à la vérité, le sol
pour le pole sud; mais il y a pe
ces fondues sur ce pole, parce
tion de la plus grande chaleur ne
sentir, comme chez nous, que l
terre a une chaleur acquise, joi
chaleur actuelle du soleil, ce qui
que dans les six semaines qui su
solstice d'été, qui nous donnent à n
tres, dans notre été, les jours
chauds de l'année, que nous a
jours caniculaires.

C'est aux équinoxes, au contraire
rivent les plus grandes marées. C
aussi les temps où il y a le moins
ces sur les deux poles, & par con
le plus grand volume d'eau dans l
A l'équinoxe de septembre, la plus
partie des glaces de notre pole, qui
porté toutes les chaleurs de l'été, e
due, & celles du pole sud comm
à fondre. Vous remarquerez enco
les marées de l'équinoxe de mars so

considérables que celles de septembre, parce que c'est la fin de l'été du pole sud qui a beaucoup plus de glaces que le nôtre, & qui donnent par conséquent à l'Océan un plus grand volume d'eau. Il a plus de glace, parce que le soleil est six jours de moins dans son hémisphere, que dans le nôtre. Si on me demande maintenant pourquoi le soleil ne partage pas également sa chaleur & sa lumiere aux deux poles, j'en laisserai chercher la cause aux savans; mais j'en attribuerai la raison à la bonté divine, parce qu'il a voulu partager plus favorablement la partie du globe qui contient le plus grand espace de la terre & le plus grand nombre d'habitans.

Je ne dirai rien de l'intermittence de ces effusions polaires qui donnent sur nos côtes deux flux & deux reflux, à-peu-près dans le même temps que le soleil, faisant le tour du globe sur notre hémisphere, échauffe alternativement deux continens & deux mers, c'est-à-dire, dans l'espace de vingt-quatre heures, pendant lesquelles son influence agit deux fois, & deux fois suspendue ; je ne parlerai pas non plus de leur retard qui est de près de trois quarts d'heures d'une marée à l'autre, & qui semble réglé par les différens diametres de la coupole polaire de glaces dont les bords, fondus par le soleil, diminuent & s'éloignent de nous chaque jour, & dont les effusions doivent par conséquent mettre plus de temps à venir

à la ligne, & à revenir de la ligne à nous; ni des autres rapports que ces périodes du pole ont avec les phases de la lune, surtout lorsqu'elle est pleine; car ses rayons ont une chaleur évaporante, comme l'ont démontré les dernieres expériences faites à Rome & à Paris : il me faudroit rapporter une suite d'observations & de faits qui me meneroient trop loin.

Je m'engagerai encore bien moins à parler des marées du pole austral, qui, dans l'été de ce pole, en pleine mer, viennent immédiatement du sud & du sud-ouest par grosses houles, commme l'éprouva le Hollandois Abel Tasman en janvier & février 1692, & de leur irrégularité sur les côtes de cet hémisphere, telles que sur celles de la nouvelle Hollande, où Dampier, dans le mois de javier 1688, éprouva, à son grand étonnement, que la plus grande marée qui venoit de l'est-quart-nord n'arriva que trois jours après la pleine lune, & où les gens de son équipage consternés, crurent pendant plusieurs jours que leur vaisseau, qu'ils avoient échoué sur le rivage pour le radouber, y resteroit, faute de pouvoir être remis à flot (1). Je ne dirai rien de celle de la nouvelle Guinée où, vers la fin d'avril, le même voyageur en rencontra au contraire plusieurs dans une seule

(1) Voyage de Dampier, traité des vents & des marées, page 378 & 379.

ſeule nuit, qui s'étendoient, à l'oppoſite des nôtres, du nord au ſud, & venoient de l'oueſt par refreins très-rapides, tumultueux, & précédés de grandes houles qui ne briſoient pas; ni du peu d'élévation de ces marées ſur la côte du Bréſil, & dans la plupart des îles de la mer du ſud & des Indes orientales, où elles ne montent qu'à 5, 6, 7 pieds, tandis qu'Ellis les a trouvées de 25 pieds à l'entrée de la baie d'Hudſon, & le chevalier Narbrough, de 20 pieds à l'entrée du détroit de Magellan. Leurs cours vers l'équateur dans la mer du ſud, leurs retardemens & leurs accélérations ſur ſes rivages, leurs directions, tantôt orientales, tantôt occidentales ſuivant les mouſſons; enfin, leurs aſcenſions qui augmentent à meſure qu'on s'approche du pole, & qui diminuent à meſure qu'on s'en éloigne, entre les tropiques mêmes, prouvent que leur foyer n'eſt point ſous la ligne. La cauſe de leurs mouvemens ne dépend point de l'attraction ou de la preſſion du ſoleil & de la lune ſur cette partie de l'Océan; car ces forces y agiroient ſans doute avec la plus grande énergie, & dans des périodes auſſi réguliers que le cours de ces aſtres; mais elle ſemble dépendre entiérement de la chaleur combinée de ces mêmes aſtres ſur les poles du monde, dont les effuſions irrégulieres n'étant point reſſerrées dans l'hémiſphere auſtral, comme dans le nôtre, par le canal des deux continens voiſins,

produisent sur les rivages des mers Indiennes & Orientales des expansions vagues & intermittentes.

Il suffit donc d'admettre ces effusions alternatives des glaces polaires, que l'on ne peut révoquer en doute, pour expliquer, avec la plus grande facilité, tous les phénomenes des marées & des courans de l'Océan, qui présentent, dans les journaux des voyageurs les plus éclairés, une obscurité perpétuelle & une multitude de contradictions, lorsque ces mêmes voyageurs, sans avoir égard aux courans généraux des poles qui se portent vers la ligne, & à leurs contre-courans qui retournant vers les poles, donnent les marées, & aux révolutions que l'hiver & l'été apportent à ces deux mouvemens, ils veulent en rapporter les causes à la pression de la lune & du soleil sur l'équateur.

On a supposé à la vérité, dans ces derniers temps, que la mer devoit être libre de glaces sous les poles, d'après cette étrange assertion, que la mer ne geloit que le long des terres; mais cette supposition a été faite par des hommes de cabinet, contre l'expérience des plus fameux navigateurs. Les tentatives du capitaine Cook, vers le pole austral, en ont démontré l'erreur. Ce hardi marin n'a jamais pu approcher, au mois de février, dans les jours caniculaires de cet hémisphere, de ce pole où il n'y a aucune terre plus près que le 70e dégré, c'est-à-

re, à cinq cents lieues, quoiqu'il eût
urné pendant l'été tout autour de sa cou-
le de glace; encore cette distance ne
soit pas la moitié de l'amplitude de
tte coupole, & il ne s'est avancé si loin
'à la faveur d'une baie ouverte dans une
rtie de sa circonférence, qui avoit par-
ut ailleurs beaucoup plus d'étendue. Ces
ies, ou ouvertures, ne se forment dans
glaces que par l'influence même des
res les plus voisines, où la nature a dis-
ɔué des zones sablonneuses pour accé-
er la fusion des glaces polaires dans le
nps convenable. Telles sont, pour le dire
passant, car je n'ai pas le temps de dé-
opper ici tous les plans de cette admi-
le architecture; tels sont, dis je, ces
gues bandes de sable qui coupent l'A-
rique septentrionale, dans la terre Ma-
anique, & celle de la Tartarie qui
nmencent en Afrique, au Zara ou Dé-
, & viennent se terminer au nord de
sie. Les vents portent en été les parti-
es ignées, dont ces zones sont remplies,
s les poles où elles accélerent l'action du
il sur les glaces. Il est aisé de conce-
r, indépendamment de l'expérience, que
sables multiplient la chaleur du soleil
les réflexions de leurs parties spéculaires
brillantes, & la conservent long-temps
is leurs interstices. Il est certain du
is que les plus grandes ouvertures des
es polaires se rencontrent toujours
s la direction des vents chauds & sous

l'influence de ces terres ſablonneuſes, comme je pourrois le démontrer ſi c'en étoit ici le lieu. Mais nous en pouvons voir des exemples, ſans ſortir de notre continent, & même de nos jardins. En Ruſſie, les rivieres & les lacs dégelent toujours par leurs rivages, & la fuſion de leurs glaces s'accélere d'autant plus vîte que leurs greves ſont plus ſablonneuſes, & qu'elles ſe rencontrent par rapport à elles, dans la direction du vent du midi. Nous voyons les mêmes effets dans nos jardins, à la fin de l'hiver. La glace qui eſt ſur le ſable des allées, fond d'abord la premiere; enſuite, celle qui eſt ſur la terre; & en dernier lieu, celle qui eſt dans les baſſins. La fuſion de celle-ci commence par les bords, & elle eſt d'autant plus de temps à s'achever, que les baſſins ont plus d'étendue, enſorte que la partie du milieu de la glace qui eſt la plus éloignée de la terre eſt auſſi la derniere qui dégele.

On ne peut donc pas douter que les poles ne ſoient couverts d'une coupole de glaces, d'après l'expérience des marins; & d'après la raiſon naturelle. Nous avons jeté un coup-d'œil ſur celle de notre pole, qui le couvre en hiver dans une étendue de plus de dix mille lieues ſur les continens. Il n'eſt pas auſſi aiſé de déterminer ſon élévation au centre, & ſous le pole même; mais elle doit être d'une hauteur prodigieuſe.

L'astronomie nous en présente quelquefois dans les cieux une image si considérable, que la rotondité de la terre en paroît être notablement altérée.

Voici ce que je trouve, à ce sujet, dans l'Anglois Childrey, Histoire Naturelle d'Angleterre, pag. 246 & 247. Ce Naturaliste suppose, comme moi, que la terre est couverte de glaces aux poles, à une telle hauteur que sa figure en est rendue sensiblement ovale. C'est ce qu'il prouve par deux observations astronomiques fort curieuses. « Ce » qui m'oblige encore, dit-il, à embrasser ce paradoxe, c'est qu'il sert admirablement bien à résoudre une difficulté » d'importance, qui a fort embarrassé Tycho-Brahé & Kepler, touchant les éclipses » centrales de la lune, qui se font proche de l'équateur; comme étoit celle » que Tycho observa en l'année 1588, & » celle que Kepler observa en l'année 1624, » de laquelle voici comme il parle : *Notandum est hanc lunæ eclipsim* (*instar illius quam Tycho, anno* 1588, *observavit totalem & proximam centrali*), *egregiè calculum fefellisse; nam non solum mora totius lunæ in tenebris brevis fuit, sed & duratio reliqua multò magis; perindè quasi tellus elliptica esset, dimetientem breviorem habens sub æquatore, longiorem à polo uno ad alterum.* C'est-à-dire, » il faut remarquer que cette éclipse de » lune (il entend parler de celle du 26 » septembre 1624), pareille à celle que

» Tycho observa en l'année 1588, c'est-
» à dire, totale & quasi centrale, me
» trompa fort dans ma supputation; car
» non-seulement la durée de son obscu-
» rité totale fut fort courte, mais le reste
» de la durée de devant & d'après l'obs-
» curité totale le fut encore davantage;
» comme si la terre étoit elliptique &
» qu'elle eût un diametre plus court sous
» l'équateur que d'un pole à l'autre.

Les débris, à demi fondus, qui se détachent tous les ans de la circonférence de cette coupole, & que l'on rencontre bien loin du pole, flottans sur la mer vers le 55e degré, sont si élevés, qu'Ellis, Cook, Martens, & les autres voyageurs du nord & du sud les plus exacts dans leurs récits, les représentent pour le moins aussi hauts que des vaisseaux à la voile. Ellis même, comme nous l'avons dit, n'hésite pas à leur donner 15 à 1800 pieds d'élévation. Ils disent unanimement que ces glaces jettent des lueurs qui les font appercevoir avant d'être sur l'horizon. Je remarquerai en passant, que nos aurores boréales pourroient bien devoir leur origine à de pareilles réflexions des glaces polaires, dont peut-être un jour on déterminera l'élévation par l'étendue de ces mêmes lumieres. Quoi qu'il en soit, Denis, gouverneur du Canada, en parlant
glaces qui descendent du nord, tous
és sur le grand banc de Terre-Neu-
lit qu'elles sont plus hautes que les

tours de Notre-Dame, & qu'on les voit de 15 à 18 lieues; les navires en sentent le froid à pareille distance : » Elles sont, dit-» il (1), quelquefois en si grand nombre, » étant toutes conduites du même vent, » qu'il s'est trouvé des navires allans à » terre pour le poisson sec, qui en ont » rencontré de cent cinquante lieues de » longueur & encore plus, qui les ont » côtoyées un jour ou deux avec la nuit, » bon frais, portant toutes voiles, sans en » trouver le bout. Ils vont comme cela » tout le long, pour trouver quelque ou-» verture à passer leur navire; s'ils en ren-» contrent, ils y passent, comme par un » détroit, autrement il faut aller jusqu'au » bout pour y passer ; car les glaces bar-» rent le chemin. Ces glaces-là ne fondent » point, que lorsqu'elles attrapent les » eaux chaudes vers le midi, ou bien » qu'elles sont poussées par le vent du cô-» té de la terre. Il en échoue jusqu'à 25 » & 30 brasses d'eau; jugez de leur hau-» teur, sans ce qui est sur l'eau. Des pê-» cheurs m'ont assuré en avoir vu une » échouée sur le grand banc à 45 brasses » d'eau, qui avoit bien dix lieues de tour. » Il falloit qu'elle eût une grande hauteur. » Les navires n'approchent point de ces » glaces-là ; l'on appréhende qu'elles ne

(1) Denis, Hist Nat de l'Amérique septent, tom. 2. chap. 1, page. 44. & 45.

» tournent d'un côté ſur l'autre, à me-
» ſure qu'elles ſe déchargent du côté où
» elles ont plus de chaleur. «

Nous obſerverons que ces glaces ſont déjà plus d'à-moitié fondues lorſqu'elles arrivent ſur le banc de Terre-Neuve, car en effet elles ne vont gueres plus loin. C'eſt la chaleur de l'été qui les détache du nord, & elles ne font même tant de chemin au midi, qu'à la faveur de leurs écoulemens qui les entraînent vers la ligne où ils vont remplacer les eaux que le ſoleil y évapore. Ces glaces polaires dont nos marins ne voient que les liſieres & les débris, doivent avoir à leur centre une élévation proportionnée à leur étendue. Pour moi, je conſidere les deux hémiſpheres de la terre comme deux montagnes qui ſont jointes enſemble ſous la ligne, les poles comme les ſommets glacés de ces montagnes, & les mers comme des fleuves qui découlent de ces ſommets. Si donc nous venons à nous repréſenter les proportions que les glacieres de la Suiſſe ont avec leurs montagnes, & avec les fleuves qui en découlent, nous pourrons nous former une idée de celles que les glacieres de poles ont avec le globe entier & avec l'Océan. Les Cordilieres du Pérou qui ne ſont que des taupinieres auprès des deux hémiſpheres, & dont les fleuves qui en ſortent ne ſont que des filets d'eau auprès de la mer, ont des liſieres de glaces de vingt à trente lieues de largeur,

hérissées à leur centre de pyramides de neige de douze à quinze cents toises d'élévation. Quelle doit donc être le hauteur des deux coupoles de glaces polaires qui ont en hiver des bases de deux mille lieues d'étendue ? Je ne doute pas que leur épaisseur aux poles n'y fasse paroître la terre ovale dans les éclipses centrales de lune, comme l'ont observé Tycho-Brahé & Kepler.

Voici une autre conséquence que je tire de cette configuration. Si la hauteur des glaces polaires est capable d'altérer dans les cieux la forme du globe, leur poids doit être assez considérable pour influer sur son mouvement dans l'écliptique. Il y a en effet une concordance très-singuliere entre le mouvement par lequel la terre présente alternativement ses deux poles au soleil dans un an, & les effusions alternatives des glaces polaires qui arrivent dans le cours de la même année. Voici comme je conçois que ce mouvement de la terre est l'effet de ces effusions. En admettant, avec les astronomes, les loix de l'attraction parmi les astres, la terre doit certainenement présenter au soleil qui l'attire, la partie la plus pesante de son globe. Or cette partie la plus pesante doit être un de ses poles, lorsqu'il est surchargé d'une coupole de glace d'une étendue de deux mille lieues & d'une élévation supérieure à celle des continents. Mais comme la glace de ce pole,

que sa pesanteur incline vers le soleil, se fond à mesure qu'elle s'en approche verticalement, & qu'au contraire la glace du pole opposé augmente à mesure qu'elle s'en éloigne, il doit arriver que le premier pole devenant plus léger & le second plus pesant, le centre de gravité passe alternativement de l'un à l'autre, & que de ce balancement réciproque doit naître ce mouvement du globe dans l'écliptique, qui nous donne l'été & l'hiver.

Il s'ensuit de cette pesanteur versatile, que notre hémisphere ayant plus de terres que l'hémisphere austral, & étant par conséquent plus pesant, il doit s'incliner plus long-temps vers le soleil; c'est ce qui arrive en effet, puisque nous avons cinq ou six jours d'été plus que d'hiver. Il s'ensuit encore, que notre pole ne peut perdre son centre de gravité, que lorsque le pole opposé se charge d'un poids de glace supérieur au poids de notre continent & des glaces de notre hémisphere; & c'est ce qui arrive aussi, car les glaces du pole austral sont plus élevées & plus étendues que celles de notre pole, puisque les marins n'ont pu pénétrer que jusqu'au 70e degré de latitude sud, tandis qu'ils ont navigué jusqu'au 82e degré de latitude nord. On peut entrevoir ici une des raisons pour lesquelles la nature a divisé ce globe en deux hémispheres, dont l'un renferme la plus grande partie des terres, & l'autre la plus grande partie des mers, afin que ce

mouvement du globe eût à la fois de la constance & de la versatilité. On voit encore pourquoi le pole austral est placé immédiatement au milieu des mers, sans qu'aucune terre l'avoisine, afin qu'il pût se charger d'un plus grand volume d'évaporations maritimes, & que ces évaporations accumulées en glace autour de lui, pussent balancer le poids des continens dont notre hémisphere est surchargé.

On peut me faire ici une très-forte objection. C'est que, si les effusions polaires occasionnoient le mouvement de la terre dans l'écliptique, il arriveroit un moment où ses deux poles étant en équilibre, elle ne présenteroit plus que son équateur au soleil.

J'avoue que je n'ai rien à répondre à cette difficulté, sinon qu'il faut recourir à une volonté immédiate de l'Auteur de la nature, qui détruit l'instant de cet équilibre, & qui rétablit le balancement de la terre sur ses poles, par des loix qui nous sont inconnues. Au reste, cet aveu n'affoiblit pas plus la vraisemblance de la cause hydraulique que j'y applique, que celle du principe d'attraction des corps célestes qui sert à l'expliquer, j'ose dire, avec moins de clarté. Cette attraction même interdiroit bientôt à la terre toute espece de mouvement, si elle agissoit seule dans les astres. Si nous voulons être de bonne foi, c'est à l'aveu d'une intelligence supérieure à la nôtre, qu'aboutissent toutes les

causes mécaniques de nos systêmes les plus ingénieux. La volonté de Dieu est l'*ultimatum* de toutes les connoissances humaines.

Je tirerai cependant de cette objection des conséquences qui vont répandre un nouveau jour sur d'anciens effets des effusions polaires, & sur la maniere dont elles ont pu occasionner le déluge (1).

---

(1) Les prêtres de l'Egypte assuroient, suivant Hérodote, que le soleil avoit plusieurs fois changé de cours ; ainsi notre hypothese n'a rien de nouveau. Ils en avoient peut-être tiré les mêmes conséquences. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils croyoient que la terre périroit un jour par un incendie général, comme elle avoit péri par un déluge universel. Je crois même que ce fut un de leurs Rois, qui dans l'alternative de l'un ou l'autre événement, fit bâtir deux pyramides ; l'une de brique pour échapper au feu, l'autre de pierre pour se préserver de l'eau. L'opinion d'un incendie futur de la terre, est répandue chez beaucoup de nations. Mais de si terribles effets, qui résulteroient bientôt des causes mécaniques par lesquelles l'homme tâche d'expliquer les loix de la nature, ne peuvent arriver que par l'ordre immédiat de la Divinité. Elle conserve ses ouvrages avec la même sagesse qu'elle les a créés. Les Astronomes observent depuis un grand nombre de siecles le mouvement annuel de la terre dans l'écliptique, & jamais ils n'ont vu le soleil en-deçà ou au-delà des tropiques, seulement d'une simple seconde. Dieu gouverne le monde par des puissances mobiles, & il en tire des harmonies invariables. Le soleil ne parcourt ni l'équateur où il rempliroit la terre de feux, ni le méridien où il l'inonderoit d'eaux ; mais sa route est tracée dans l'écliptique, où il décrit une ligne spirale entre les deux poles du monde. Il répand dans sa course harmonique, le froid & le chaud, la sécheresse & l'humidité, & il fait résulter de ces puissances destructives, chacune en particulier, des latitudes si variées & si douces par toute la terre, qu'une infinité de créatures d'une delicatesse extrême y trouvent tous les degrés de température convenables à leur fragile existence.

Si on suppose donc l'équilibre rétabli entre les poles, & que la terre présentât constamment son équateur au soleil, il est très-vraisemblable qu'elle s'embrâseroit alors. En effet, dans cette hypothese, les eaux qui sont sous l'équateur étant évaporées par l'action constante du soleil, se fixeroient irrévocablement en glaces sur les poles, où elles recevroient sans effet les influences de cet astre, qui seroit pour elles perpétuellement à l'horizon. Les continens étant alors desséchés sous la zone torride, & échauffés par une chaleur qui croîtroit de jour en jour, ne tarderoient pas à s'enflammer. Or, s'il est probable que la terre périroit par le feu, si le soleil n'en parcouroit que l'équateur ; il ne l'est pas moins qu'elle a dû périr par les eaux, lorsque le soleil en parcouroit un méridien. Des moyens opposés produisent des effets contraires.

Nous venons de voir que les simples effusions alternatives d'une partie des glaces polaires étoient suffisantes pour renouveller toutes les eaux de l'Océan, opérer tous les phénomenes des marées, & produire le balancement de la terre dans l'écliptique. Nous les croyons capables d'inonder le globe en entier, si elles venoient à s'écouler toutes à la fois. Remarquez bien que la seule effusion d'une partie des glaces des Cordilieres du Pérou, suffit chaque année pour faire déborder l'Amazone, l'Orenoque & plusieurs autres grands fleu-

ves du nouveau Monde, & pour inonder une grande partie du Brésil, de la Guiane & de la Terre-ferme d'Amérique; que la fonte d'une partie des neiges des monts de la Lune en Afrique, occasionne chaque année les débordemens du Sénégal, contribue à ceux du Nil, & inonde de grandes contrées dans la Guinée & toute l'Egypte inférieure; & que de semblables effets se reproduisent tous les ans par de pareilles causes dans une partie considérable de l'Asie méridionale, dans les royaumes du Bengale, de Siam, du Pégu & de la Cochinchine, & sur les territoires qu'arrose le Tigre, l'Euphrate, beaucoup d'autres fleuves de l'Asie, qui ont leurs sources dans les chaînes de montagnes toujours glacées du Taurus & de l'Imaüs. Qui doutera donc que l'effusion totale des glaces des deux poles ne suffise pour surmonter les bassins de l'Océan, & submerger les deux continens en entier? L'élévation de ces deux coupoles de glaces polaires aussi vastes que des Océans, ne doit-elle pas surpasser de beaucoup la hauteur des terres les plus élevées, puisque les simples fragmens de leurs extrémités, à demi dissous, sont hauts comme les tours de Notre-Dame, & ont même jusqu'à quinze à dix-huit cents pieds de hauteur au dessus de la mer? Le territoire de Paris qui est à quarante lieues du rivage de la mer, n'a pas plus de vingt-deux toises d'élévation au dessus du niveau des basses marées, &

il n'en a pas dix-huit au dessus des plus hautes. Une grande partie de l'ancien & du nouveau Monde, en a beaucoup moins.

Pour moi, si j'ose le dire, j'attribue le déluge universel à l'effusion totale des glaces polaires, à laquelle on peut joindre celle des montagnes à glace, comme celles des Cordilieres & du Taurus, qui en ont des chaînes de douze à quinze cents lieues de longueur, sur vingt ou trente de largeur, & sur douze à quinze cents toises d'elévation. On peut y ajouter encore les eaux dispersées dans l'atmosphere en nuages & en vapeurs insensibles, qui ne laisseroient pas de forme un volume d'eau très-considérable, si elles étoient rassemblées sur la terre.

Je suppose donc, qu'à l'époque de ce terrible événement, le soleil sorti de l'écliptique, s'avança du midi au nord, & parcourut un des méridiens qui passe par le milieu de l'Océan Atlantique & de la mer du Sud. Il n'échauffa dans cette route qu'une zone d'eau, tant fluide que gelée, qui, dans la plus grande partie de sa circonférence, a quatre mille cinq cents lieues de largeur. Il fit sortir de longues bandes de brouillards & de brumes, qui accompagnent la fonte de toutes les glaces, de la chaîne des Cordilieres, des diverses branches des montagnes à glace du Mexique, du Taurus & de l'Imaüs, qui courent, comme elles, nord & sud; des flancs de l'Atlas, des sommets de Téné-

riffe, du mont Jura, de l'Ida, du Liban, & de toutes les montagnes couvertes de neiges, qui se trouverent exposées à son influence directe. Bientôt il embrasa de ses feux verticaux la constellation de l'ourse, & celle de la croix du sud; & aussitôt les vastes coupoles des glaces des poles, fumerent de toutes parts. Toutes ces vapeurs, réunies à celles qui s'élevoient de l'Océan, couvrirent la terre d'une pluie universelle. L'action de la chaleur du soleil fut encore redoublée par celle des vents brûlans des zones sablonneuses de l'Afrique & de l'Asie, qui soufflant, comme tous les vents, vers les parties de la terre où l'air étoit le plus raréfié, se précipiterent comme des béliers de feu vers les poles du monde, où le soleil agissoit alors avec toute son énergie.

Bientôt des torrens innombrables jaillirent du pole du nord, qui étoit alors le plus chargé de glaces, puisque le déluge commença le 17 février, qui est le temps de l'année où l'hiver a exercé tout son empire sur notre hémisphere. Ces torrens sortirent à-la-fois de toutes les portes du nord, des détroits de la mer d'Anadir, du golfe profond du Kamschatka, de la mer Baltique, du détroit de Waigats, des écluses inconnues du Spitzberg & du Groënland, de la baie d'Hudson, & de celle de Baffin qui est encore plus reculée. Leurs eaux mugissantes se précipiterent en partie par le canal de l'Océan

Atlantique, bouleverserent le fond de son bassin, pénétrerent au-delà de la ligne, & leurs remoux collatéraux revenant sur leurs pas, repoussés & augmentés par les courans du pole austral, qui s'écouloient dans le même temps, étalerent sur nos rivages la plus effroyable des marées. Ils roulerent dans leurs flots une partie des dépouilles de l'Océan situé entre l'ancien & le nouveau monde. Ils étendirent les larges coquillages qui pavent le fond des mers des îles Antilles & du Cap-Verd, sur les plaines de la Normandie, & ils porterent même ceux qui s'attachent aux rochers du détroit de Magellan, jusques dans les campagnes qu'arrose la Saône. Rencontrés par le courant général du pole, ils formerent à leurs confluens d'horribles contre-marées qui conglomrent, dans leurs vastes entonnoirs, les sables, les cailloux & les corps marins, en masses de grès tourbillonnées, en collines irrégulieres, en rochers pyramidaux, qui hérissent en plusieurs endroits le sol de la France & de l'Allemagne. Ces deux courans généraux des poles, venant à se rencontrer entre les tropiques, souleverent, du fond des mers, de grands bancs de mandrépores, & les jeterent tout entiers sur les rivages des îles voisines, où ils subsistent encore (1).

(1) J'ai vu à l'île de France de ces grands bancs de madrépores, de sept à huit pieds de hauteur,

Ailleurs, leur eaux, ralenties à l'extrémité de leur cours, s'épandirent au sein

---

semblables à des remparts, restés à sec à plus de trois cents pas du rivage. L'Océan a laissé dans toutes les terres des traces de ses anciennes excursions. On trouve dans les falaises du pays de Caux une très-grande coquille des îles Antilles appellée la Thuilée dans les vignobles de Lyon, celle qu'on appelle le coq & la poule, qu'on n'a pêchée vivante dans aucune mer qu'au détroit de Magellan; des dents & des mâchoires de requins dans les sables d'Etampes.. Nos carrieres sont pleines des dépouilles de l'Océan méridional. D'un autre côté, suivant les Mémoires du Pere le Comte, Jésuite, il y a la Chine des couches de terre végétale de trois à quatre cents pieds de profondeur. Ce Missionnaire leur attribue, avec raison, l'extrême fécondité de ce pays. Nos meilleurs terrains en Europe n'en ont pas plus de trois ou quatre pieds. Si nous avions des Cartes géographiques qui représentassent les différentes couches de nos coquillages fossiles, on pourroit y reconnoître les directions & les foyers des anciens courans qui les ont apportés. Je n'étendrai pas cette vue plus loin; mais en voici une autre qui peut présenter de nouveaux objets de curiosité aux savans qui font plus de cas des monumens des hommes, que de ceux de la nature. C'est que, comme on trouve dans les fossiles de nos contrées occidentales, une multitude de monumens de la mer, on pourroit peut être rencontrer ceux de notre ancienne terre dans ces couches de terre végétale de trois à quatre cents pieds d'épaisseur des contrées orientales. D'abord, il est certain d'après le témoignage du même Missionnaire que je viens de citer, que le charbon de terre est si commun à la Chine, que la plupart des Chinois n'emploient pas d'autre matiere pour se chauffer. Or, on sait que le charbon de terre doit son origine à des forêts qui ont été ensevelies dans le sein de la terre. On pourroit donc trouver au milieu de ces débris de végétaux ceux des animaux terrestres, des hommes & des premiers arts du monde qui avoient quelque solidité.

des terres en vastes nappes, & déposerent, à plusieurs reprises, en couches horisontales, les débris & les glutens d'une infinité de poissons, d'oursins, de fucus, de coquillages, de coralloïdes; & ils en formerent les lits de sable, les pâtes de marbre, de marne, de plâtre & de pierre calcaire, qui font aujourd'hui le sol d'une grande partie de l'Europe. Chaque couche de nos fossiles fut le résultat d'une marée universelle. Pendant que les effusions des glaces polaires couvroient les extrémités occidentales de notre continent des dépouilles de la mer, elles étaloient sur ses extrémités orientales celles de la terre même, & déposoient sur le sol de la Chine des lits de terre végétale, de trois à quatre cents pieds de profondeur. Ce fut alors que tous les plans de la nature furent renversés. Des îles entieres de glaces flottantes, chargées d'ours blancs, vinrent s'échouer parmi les palmiers de la zone torride, & les éléphans de l'Afrique furent roulés jusques dans les sapins de la Sibérie, où l'on retrouve encore leurs grands ossemens. Les vastes plaines de la terre, inondées par les eaux, n'offrirent plus de carrieres aux agiles coursiers, & celles de la mer en fureur cesserent d'être navigables aux vaisseaux. En vain l'homme crut trouver une retraite dans les hautes montagnes. Mille torrens s'écouloient de leurs flancs, & mêloient le bruit confus de leurs eaux aux gémissemens des

vents & aux roulemens des tonnerres. Les noirs orages se rassembloient autour de leurs sommets, & répandoit une nuit affreuse au milieu du jour. En vain il chercha dans les cieux le lieu où devoit reparoître l'aurore. Il n'apperçut à l'horison que de longues files de nuages redoublés qui s'élevoient de toutes parts; de pâles éclairs sillonnoient au loin leurs sombres & innombrables bataillons; & l'astre du jour, voilé par leurs ténebres, jetoit à peine assez de lumiere pour laisser entrevoir dans le firmament son disque sanglant, parcourant de nouvelles constellations. Au désordre des cieux, l'homme désespéra du salut de la terre: ne pouvant trouver en lui-même la derniere consolation de la vertu, celle de périr sans être coupable, il chercha au moins à finir ses derniers momens dans le sein de l'amour ou de l'amitié. Mais dans ce siecle criminel, où tous les sentimens naturels étoient éteints, l'ami repoussa son ami, la mere son enfant, l'époux son épouse. Tout fut englouti dans les eaux: cités, palais, majestueuses pyramides, arcs de triomphe chargés des trophées des Rois, & vous aussi qui auriez du survivre à la ruine même du monde, paisibles grottes, tranquilles bocages, humbles cabanes, asyles de l'innocence! Il ne resta sur la terre aucune trace de la gloire ou du bonheur des mortels, dans ces jours de vengeance où la nature détruisoit ses propres monumens.

De pareils bouleversemens dont il reste encore une infinité de traces sur la surface & dans le sein de la terre, n'ont pu, en aucune maniere être produits par la simple action d'une pluie universelle.

Je sais que le texte de l'Ecriture est formel à cet égard; mais les circonstances qu'elle y joint semblent admettre les moyens qui, suivant mon hypothese, opérerent cette terrible révolution.

Il est dit dans la Genese, qu'il plut sur toute la terre pendant quarante jours & quarante nuits. Cette pluie, comme nous l'avons dit, fut le résultat des vapeurs qui s'élevoient de la fonte des glaces, tant terrestres que maritimes, & de la zone d'eau que le soleil parcouroit alors au méridien. Quant au terme de quarante jours, ce temps nous paroît suffisant à l'action verticale du soleil sur les glaces polaires, pour les mettre au niveau des mers, puisqu'il ne faut gueres que trois semaines du voisinage du soleil au tropique du cancer, pour fondre une bonne partie de celles de notre pole. Il ne faut même alors que quelques bouffées de vent de sud ou de sud-ouest pendant quelques jours, pour dégager de glaces la côte de méridionale de la nouvelle Zemble, & déboucher le détroit de Waigats, ainsi que l'ont observé Martens, Barents, & d'autres navigateurs du Nord.

La Genese dit de plus, que les *sources du grand abyme des eaux* furent rompues,

& que les *cataractes du ciel* furent ouvertes. L'expression de *sources du grand abyme*, ne peut s'appliquer, à mon avis, qu'à une effusion des glaces polaires qui sont les véritables *sources de la mer*, comme les effusions des glaces des montagnes, sont les sources de tous les grands fleuves. L'expression de *cataractes du ciel* désigne aussi, ce me semble, la résolution universelle des eaux répandues dans l'atmosphere, qui y sont soutenues par le froid, dont les foyers se détruisoient alors aux poles.

La Genese dit ensuite, qu'après qu'il eut plu pendant quarante jours, Dieu fit souffler un vent qui fit disparoître les eaux qui couvroient la terre. Ce vent, sans doute, reporta vers les pôles, les évaporations de l'Océan, qui s'y fixerent de nouveau en glace. La Genese ajoute ensuite des circonstances qui semblent rapporter tous les effets de ce vent aux poles du monde; car elle dit: „ Les sources de „ l'abyme furent fermées, aussi bien que „ les cataractes du ciel, & les pluies du ciel „ furent arrêtées. Les eaux étant agitées „ *de côté & d'autre* se retirerent & com„ mencerent à diminuer *après cent cin*„ *quante jours*. " Gen. chap. 8, ✠. 2, & 3.

L'agitation de ces eaux de côté & d'autre, convient parfaitement au mouvement des mers, de la ligne aux poles, qui devoit se faire alors sans aucun obstacle, puisque le globe n'étoit plus qu'un globe

aquatique, & que l'on peut suppoſer que ſon balancement annuel dans l'écliptique, dont les glaces polaires ſont en même temps les reſſorts & les contre-poids, étoit dégénéré alors en une titubation journaliere, ſuite de ſon premier mouvement. Ces eaux ſe retirerent donc de l'Océan lorſqu'elles vinrent à ſe convertir de nouveau en glaces ſur les poles; & il eſt remarquable que l'eſpace de cent cinquante jours qu'elles mirent à s'y fixer, eſt préciſément le temps que chacun des poles emploie chaque année à ſe charger de ſes congélations ordinaires.

On trouve encore, à la ſuite du même récit, des expreſſions analogues aux mêmes cauſes: „ Dieu dit enſuite à Noé, » tant que la terre durera, la ſemence » & la moiſſon, le froid & le chaud, » l'été & l'niver, la nuit & le jour ne » ceſſeront point de s'entreſuivre. „ Gen. chap. 8, ℣. 22. Il ne doit y avoir rien de ſuperflu dans les paroles de l'Auteur de la Nature, ainſi que dans ſes ouvrages. Le déluge, comme nous l'avons dit, commença le dix-ſeptieme jour du ſecond mois de l'année, qui étoit, chez les Hébreux comme chez nous, le mois de février. Les hommes avoient donc alors enſemencé les terres & ils ne les moiſſonnerent point. Le froid ne ſuccéda point cette année-là au chaud, ni l'été à l'hiver, parce qu'il n'y eut ni hiver, ni froid, par la fuſion générale des glaces polaires,

qui en ſont les foyers naturels; & la nuit, proprement dite, ne ſuivit point le jour, parce qu'il n'y eut point alors de nuit aux poles, où il y en a alternativement une de ſix mois, parce que le ſoleil parcourant une méridien éclairoit toute la terre, comme il arrive lorſqu'il eſt l'équateur.

J'ajouterai à l'autorité de la Geneſe un paſſage très-curieux du livre de Job, qui décrit le déluge & les poles du monde, avec les principaux caracteres que je viens d'en préſenter.

Cap. 38.

℣. 4. Ubi eras quando ponebam fundamenta terræ? Indica mihi, ſi habes intelligentiam.

5. Quis poſuit menſuras ejus, ſi noſti? vel quis tetendit ſuper eam, lineam?

6. Super quo baſes illius ſolidatæ ſunt? aut quis demiſit lapidem angularem ejus,

7. Cùm manè laudarent ſimul aſtra matutina, & jubilarent omnes filii Dei?

8. Quis concluſit oſtiis (1) mare, quando erumpebat quaſi de vulva procedens:

---

(1) Quoique le ſens que je donne à ce paſſage ne differe pas beaucoup de celui que lui donne M. de Saci dans ſa belle traduction de la Bible, il y a cependant pluſieurs expreſſions auxquelles je donne un ſens oppoſé à celui de ce ſavant homme.

1°. *Oſtium* veut proprement dire des ouvertures, des dégorgeoirs, des écluſes, des portes, des embouchures, & non pas des barrieres, comme l'a traduit Saci. Obſervez que le ſens de ce verſet & celui du ſuivant, conviennent admirablement à l'état de con-

9. Cùm

). Cùm ponerem nubem vestimentum ejus, & caligine illud, quasi pannis infantiæ, obvolverem?

. Circumdedi illud terminis meis, & posui vectem & ostia.

. Et dixi : usque huc venies, & non procedes ampliùs; & hîc confringes tumentes fluctus tuos.

.. Numquid post ortum tuum præcepisti diluculo, & ostendisti (2) auroræ locum suum?

. Et tenuisti concutiens extrema terræ, & excussisti impios ex ea?

. Restituetur ut lutum (3) signaculum, & stabit sicut vestimentum.

ıte & d'inertie où la mer est retenue sur les poles, ronnée de nuées & d'obscurité, comme un enfant ɔandelettes dans son berceau. Ils exprimeut encore brouillards qui environnent la base des glaces po- :s, comme le savent tous les marins du Nord. Les épithetes précédentes, de *fondemens de la* :, de *bases consolidées*, de *point d'où l'on a gé les niveaux*, *d'écluses* d'où la mer sort comme ıe matrice, déterminent particuliérement les poles monde, d'où les mers s'écoulent sur le reste du ɔe. L'épithete de *pierre augulaire* semble aussi dé- er d'une maniere plus particuliere notre pole, qui listingue, par son attraction magnétique, de tous points de la terre

2) *Auroræ locum suum*, le lieu de l'aurore. Peut- est-il question ici de l'aurore boréale. Le froid poles produit l'aurore, car il n'y en a presque nt entre les tropiques. Ainsi le pole est propre- ıt le lieu naturel de l'aurore. Le verset suivant, *ıisti concutiens extıema terræ*, caractérise évidem- ıt les effusions totales des glaces polaires, situées extremités de la terre, qui occasionnerent le ıge universel.

3) *Restituetur ut lutum signaculum*. Ce verset est obscur dans la traduction de Saci. Il me paroît

15. Auferetur ab impiis lux sua, & brachium excelsum confringetur.

16. Numquid ingressus es profunda maris, & in novissimis (4) abyssi deambulasti?

17. Numquid apertæ sunt tibi portæ mortis, (5) & ostia tenebrosa vidisti?

18. Numquid considerasti latitudinem terræ? (6) Indica mihi, si nosti omnia.

19. In quâ viâ lux habitet, & tenebrarum quis locus sit.

---

désigner ici les coquillages fossiles, qui sont par toute la terre les monumens du déluge.

(4) *In novissimis abyssi*, aux sources de l'abîme. Saci a traduit, *dans les extrémités de l'abîme*. Il fait disparoitre la consonnance de cette expression avec celle des autres caracteres polaires, si clairement exposés auparavant, & l'antithese de *novissima*, avec celle de *profunda maris* qui la précede, en lui donnant le même sens. L'antithese est une figure fréquemment employée par les Orientaux, & sur-tout dans le Livre de Job. *Novissima abyssi* signifie littéralement les lieux qui renouvellent l'abîme, les sources de la mer, & par conséquent les glaces polaires.

(5) *Portæ mortis, & ostia tenebrosa;* les portes de la mort, ces dégorgeoirs ténébreux. Les poles qui sont inhabitables, sont vraiement les portes de la mort. L'épithete de ténébreux désigne ici les nuits de six mois qui y regnent. Ce sens est encore confirmé dans les versets suivans par *locus tenebrarum*, le lieu des ténébres, & par *thesauros nivis*, les réservoirs de la neige. Les pôles sont à la fois le lieu des ténébres & celui de l'aurore.

(6) *Latitudinem terræ*. Mot à mot: avez-vous considéré la latitude de la terre? En effet, tous les caracteres du pole ne pouvoient être connus que de ceux qui avoient parcouru la terre en latitude. Il y avoit du tems de Job, beaucoup de voyageurs Arabes qui alloient à l'orient, à l'occident & au midi, mais fort peu qui eussent voyagé au nord, c'est-à-dire, en latitude.

20. Ut ducas unumquodque ad terminos suos, & intelligas semitas domûs ejus.

21. Sciebas tunc quòd nasciturus esses? & numerum dierum tuorum noveras?

22. Numquid ingressus es thesauros nivis, aut thesauros grandinis aspexisti?

23. Quæ præparavi in tempus hostis, in diem pugnæ & belli?

« Où étiez-vous quand je posois les » fondemens de la terre? Dites-le moi, » si vous avez de l'intelligence. Savez » vous qui est-ce qui en a déterminé les » mesures, ou qui en a réglé les niveaux? » Sur quoi ses bases sont-elles affermies, » ou qui en a posé la pierre angulaire, » lorsque les astres du matin me louoient » tous ensemble, & que tous les enfans » de Dieu étoient transportés de joie? » Qui a donné des portes à la mer pour » la renfermer, lorsqu'elle se débordoit » sur la terre, en sortant comme du » sein de sa mere; lorsque je lui donnai » des nuages pour vêtement, & que je » l'enveloppai d'obscurité, comme on en» veloppe un enfant de bandelettes? Je » l'ai resserrée dans des bornes qui me » sont connues; je lui ai donné une digue » & des écluses, & je lui ai dit, vous » viendrez jusques là, vous ne passerez » pas plus loin, & vous y briserez l'or» gueil de vos flots. Est-ce vous qui, en » en ouvrant vos yeux à la lumiere, avez » ordonné au point du jour de luire, & » qui avez montré à l'aurore le lieu où

» elle devoit naître? Eſt-ce vous qui,
» tenant dans vos mains les extrémités
» de la terre, l'avez ébranlée & qui en
» avez ſecoué les impies? Une multitude
» de petits monumens de cet événement,
» en reſteront empreints dans l'argile &
» ſubſiſteront comme des dépouilles de
» cette ruine. La lumiere des impies leur
» ſera ôtée & leur bras élevé ſera briſé.
» Avez-vous pénétré au fond de la mer,
» & vous êtes-vous promené ſur les ſour-
» ces qui renouvellent l'abîme? Vous a-
» t-on ouvert ces portes de la mort, &
» en avez-vous vu les dégorgeoirs téné-
» breux? Avez-vous obſervé où ſe ter-
» mine la latitude de la terre? Si toutes
» ces choſes vous ſont connues, déclarez-
» le-moi. Dites-moi où habite la lumiere,
» & quel eſt le lieu des ténebres, afin
» que vous les conduiſiez chacune à leur
» deſtination, quand vous ſaurez les routes
» de leurs demeures. Saviez-vous, lorſ-
» que ces choſes exiſtoient déja, que vous
» deviez naître vous-même, & aviez-
» vous connu alors le nombre rapide de
» vos jours? Etes-vous entré enfin dans
» les tréſors de la neige, & avez-vous vu
» ces affreux réſervoirs de grêle que j'ai
» préparés pour le temps de l'ennemi,
» & pour le jour de la guerre & du com-
» bat? »

J'ai cru que le lecteur ne trouveroit pas mauvais que je m'écartaſſe un peu de mon ſujet, pour lui préſenter la concordance

de mon hypothese avec les traditions de l'Ecriture-Sainte, & sur-tout avec celles, quoique un peu obscures, du livre peut-être le plus ancien qu'il y ait au monde. De savans théologiens croient que Job a écrit avant Moïse. Personne n'a peint la nature avec plus de sublimité.

On pourra de plus s'assurer de l'effet général des effusions polaires sur l'Océan, par les effets particuliers des effusions des glaces de montagnes sur les lacs & les rivieres du continent. Je rapporterai ici quelques exemples de ces dernieres; car l'esprit humain, par sa foiblesse naturelle, aime à particulariser tous les objets de ses études. Voilà pourquoi il saisir beaucoup plus vîte les loix de la nature dans les petits objets, que dans les grands.

Adisson, dans ses remarques sur le voyage d'Italie de Misson, page 322, dit qu'il y a, en été, vers le soir, dans le lac de Geneve, une espece de flux & reflux, causé par la fonte des neiges, qui y tombe en plus grande quantité l'après midi, qu'à d'autres heures du jour. Il explique encore avec beaucoup de clarté, suivant sa coutume, par les effusions alternatives des neiges des montagnes de la Suisse, l'intermittence de quelques fontaines de ce pays qui coulent seulement à certaines heures du jour.

Si cette disgression n'étoit pas déja trop longue, je ferois voir qu'il n'y a ni fontaine, ni lac, ni fleuve sujets à des flux &

reflux particuliers, qui ne les doivent à des montagnes à glaces, placées à leurs sources. Je dirai seulement encore de ceux de l'Euripe, dont les mouvemens fréquens & irréguliers ont tant embarrassé les Philosophes de l'antiquité, & qu'il est si aisé d'expliquer par les effusions glaciales des montagnes voisines. On sait que l'Euripe est un détroit de l'Archipel qui sépare l'ancienne Béotie de l'île d'Eubée, aujourd'hui Négrepont. Environ au milieu de ce détroit, dans sa partie la plus resserrée, on voit les eaux affluer tantôt du nord, tantôt du midi, dix, douze, quatorze fois par jour, avec la rapidité d'un torrent. On ne sauroit rapporter ces mouvemens multipliés, & très-souvent inégaux aux marées de l'Océan, qui sont à peine sensibles dans la Méditerranée. Un Jésuite, cité par Spon (1), tâche de les accorder avec les phases de la lune; mais en supposant que la table qu'il en donne soit juste, il resteroit toujours à expliquer leur régularité & leur irrégularité. Il réfute Seneque le tragique, qui n'attribue à l'Euripe que sept flux, pendant le jour seulement:

Dùm lassa Titan mergat Oceano juga.

Il ajoute de plus, je ne sais d'après qui,

(1) Voyage en Grece & au Levant, par Spon, tom. 2, pag. 340.

que dans la mer Persique le flux n'arrive jamais que la nuit, & que sous le pole arctique, au contraire, il se fait sentir deux fois le jour, sans qu'on en voie jamais la nuit. Il n'en est pas de même, dit-il, de l'Euripe. J'observerai, en passant, que sa remarque à l'occasion du pole, en la supposant vraie, confirme que ses deux flux diurnes sont des effets du soleil qui n'agit que pendant le jour sur les deux extrémités glacées des continens du nouveau monde & de l'ancien. Quant à l'Euripe, la variété, le nombre & la précipitation de ses flux prouvent qu'ils ont pareillement leurs origines dans des montagnes à glaces, situées à différentes distances & sous divers aspects du soleil. Car, suivant ce même Jésuite, l'île d'Eubée, qui est d'un côté du détroit, a des montagnes couvertes de neige six mois de l'année; & nous savons pareillement que la Béotie, qui est de l'autre côté, a plusieurs montagnes aussi élevées, & quelques-unes même où la glace se conserve en tout temps, telle que celle du mont Oëta. Si ces flux & reflux de l'Euripe arrivent aussi fréquemment en hiver, ce que l'on ne dit pas, il faut en attribuer la cause aux pluies qui tombent dans cette saison sur les croupes de ces hautes montagnes collatérales.

Je mettrai le lecteur en état de se former une idée de ces causes peu apparentes des mouvemens de l'Euripe, en transcrivant

ici ce que Spon rapporte ailleurs (1) du lac de Livadie ou Copaïde, qui eſt dans ſon voiſinage. Ce lac reçoit les premiers flux des effuſions glaciales des montagnes de la Béotie, & les communique ſans doute à l'Euripe, à travers la montagne qui l'en ſépare. « Il reçoit, dit-il, pluſieurs petites rivie- » res, le Cephiſſus & les autres qui arroſent » cette belle plaine qui a environ quinze » lieues de tour, & eſt abondante en bleds » & en pâturages. Auſſi étoit-ce autrefois un » des quartiers le plus peuplé de la Béoce. » Mais l'eau de cet étang s'enfle quelquefois » ſi fort par les pluies & les neiges fondues, » qu'elle inonda une fois deux cents villages » de la plaine. Elle ſeroit même capable » de ſe déborder réglément toutes les an- » nées, ſi la nature, aidée (2) peut-être

(1) *Ibid.* pag. 88 & 89.

(2) Spon ſans doute n'y penſe pas, en ſoupçonnant que l'art ait pu aider la nature dans la conſtruction de cinq canaux ſouterrains, chacun de dix milles de long, à travers un rocher. Ces canaux ſouterrains ſe rencontrent fréquemment dans les pays de montagnes, comme j'en pourrois citer mille exemples. Ils ſervent à la circulation des eaux qui ne pourroient autrement en traverſer les chaînes. La nature perce les rochers, & y fait paſſer les fleuves, comme elle a percé pluſieurs os du corps humain pour la communication des veines. Je laiſſe le lecteur ſur cette nouvelle vue. J'en ai dit aſſez pour le convaincre que ce globe n'eſt pas l'ouvrage du déſordre & du hazard.

Je finirai ces obſervations par une réflexion ſur les deux voyageurs que je viens de citer ; elle pourra être utile à nos mœurs. Spon étoit François, & Georges

„ de l'art, ne lui avoit procuré une sortie
„ par cinq grands canaux, sous la monta-
„ gne voisine de l'Euripe, entre Négre-
„ pont & Talanda, par où l'eau du lac
„ s'engouffre, & se va jeter dans la mer
„ de l'autre côté de la montagne. Les Grecs
„ appellent ce lieu-là, Catabatrha. Stra-
„ bon parlant de cet étang, dit néamoins

Wheler Anglois. Ils voyagerent en société dans l'Archipel. Le premier nous en a rapporté beaucoup d'inscriptions & d'épitaphes grecques, & nos savans du dernier siecle l'ont fort vanté. L'autre nous a donné les noms & les caracteres de beaucoup de plantes fort curieuses qui croissent sur les ruines de la Grece, & qui jettent, à mon gré, un intérêt fort touchant dans ses relations. Il est peu connu parmi nous. Suivant les titres que l'un & l'autre se donnent, Jacob Spon étoit Médecin agrégé de Lyon, & fort curieux des monumens des hommes. Georges Wheler étoit Gentilhomme, & enthousiaste de ceux de la nature. Il semble que leurs goûts devoient être tout-à-fait differens; que le Gentilhomme devoit aimer les monumens, & le Médecin les plantes; mais, comme nous le verrons dans la suite de ces études, nos passions naissent des contraires, & sont presque toujours opposées à nos états. C'est par une suite de cette loi harmonique de la nature, que, quoique ces voyageurs fussent, l'un Anglois & l'autre François, ils vécurent dans la plus parfaite union. Je remarque à leur louange qu'ils se sont cités mutuellement avec éloge. Ministres d'état, voulez-vous former des sociétés qui soient bien unies entr'elles? ne mettez pas des Académiciens avec des Académiciens, des Militaires avec des Militaires, des Marchands avec des Marchands, des Moines avec des Moines: mais rapprochez les hommes d'états opposés, & vous verrez régner entr'eux l'harmonie; pourvu toutefois que vous en écartiez les ambitieux; ce qui n'est pas aisé, puisque l'ambition est un des premiers vices que nous inspire notre éducation.

„ qu'il n'y paroissoit point de sortie de son
„ temps, si ce n'est que le Cephissus s'en
„ faisoit quelquefois une sous terre. Mais il
„ ne faut que lire les changemens qu'il rap-
„ porte de ce marais, pour ne pas s'étonner
„ de celui-ci. M. Wheler, qui alla voir ce
„ lieu-là après mon départ de Grece, dit
„ que c'est une des choses les plus curieuses
„ du pays, la montagne ayant près de
„ dix milles de large, & presque toute de
„ rocher. "

Je ne doute pas qu'il n'y ait plusieurs objections à faire contre l'explication rapide que je viens de donner du cours des marées, du mouvement de la terre dans l'écliptique, & du déluge universel par les effusions des glaces polaires; mais, j'ose le répéter, ces causes physiques se présentent avec plus de vraisemblance, de simplicité, & de conformité à la marche générale de la nature, que les causes astronomiques si éloignées de nous, par lesquelles on les explique. C'est au lecteur impartial à me juger. S'il est en garde contre la nouveauté des systêmes qui n'ont pas encore de prôneurs, il ne doit pas l'être moins contre l'ancienneté de ceux qui en ont beaucoup.

Revenons maintenant à la forme du bassin de l'Océan. Deux courans principaux le traversent d'orient en occident & du nord au midi. Le premier, venant du pole sud, donne le mouvement à la mer des Indes, &, dirigé par l'étendue orientale de l'ancien continent, va d'orient en

occident & d'occident en orient dans le cours de la même année, formant aux Indes ce qu'on y appelle les moussons. C'est ce que nous avons déja dit ; mais ce que nous n'avons pas encore observé & qui mérite bien de l'être, c'est que toutes les baies, anses & méditerranées de l'Asie méridionale, telles que les golfes de Siam & de Bengale, le golfe Persique, la mer Rouge & une multitude d'autres, sont dirigées par rapport à lui nord & sud, ensorte qu'elles n'en sont point rencontrées. De même le second courant, venant du pole nord, donne un mouvement opposé à notre mer, & renfermé entre le continent de l'Amérique & le nôtre, il va du nord au midi & il revient du midi au nord dans la même année, formant comme celui des Indes des moussons véritables, quoique peu observées par nos marins. Toutes les baies & méditerranées de l'Europe, comme la mer Baltique, celle de la Manche, du golfe de Gascogne, de la Méditerranée proprement dite, & toutes celles de l'Amérique orientale, comme la baie de Baffin, la baie d'Hudson, le golfe du Mexique, ainsi qu'une multitude d'autres, sont dirigées par rapport à lui est & ouest ; ou, pour parler avec plus de précision, les axes de toutes les ouvertures de la terre dans l'ancien & le nouveau monde sont perpendiculaires aux axes de ces courans généraux, ensorte que leur embouchure seulement en est traversée, & que leur profondeur n'est

point exposée aux impulsions des mouvemens généraux de la mer. C'est à cause de la tranquillité des baies que tant de vaisseaux y vont chercher des mouillages, & c'est pour cette raison que la nature a placé, dans leurs fonds, les embouchures de la plupart des fleuves, comme nous l'avons dit, afin que leurs eaux pussent se dégorger dans l'Océan sans être repercutées par la direction de ses courans. Elle a employé même ces précautions en faveur des moindres rivieres qui s'y jettent. Il n'y a point de marin expérimenté qui ne sache qu'il n'y a guere d'anse qui n'ait son petit ruisseau. Sans la sagesse de ces dispositions, les eaux destinées à arroser la terre, l'auroient souvent innondée.

La nature employe encore d'autres moyens pour assurer le cours des fleuves, & sur-tout pour protéger leur embouchure. Les principaux sont les îles. Les îles présentent aux fleuves, des canaux qui ont des directions différentes, afin que si les vents ou les courans de la mer barroient un de leurs débouchés, leurs eaux puissent s'écouler par un autre. On peut remarquer qu'elle a multiplié les îles aux embouchures des fleuves les plus exposés à ces deux inconvéniens, comme à celle de l'Amazone, toujours battue du vent d'est, & située à une des parties les plus saillantes de l'Amérique. Elles y sont en si grand nombre & forment entr'elles des canaux qui ont des cours si différens, qu'il y a telle de leur

ouvertures qui regarde le nord-eſt, & telle autre le ſud-eſt, & que de la premiere à la derniere il y a plus de cent lieues de diſtance. Les îles fluviatiles ne ſont pas formées, comme on le croit communément, par les alluvions des fleuves; elles ſont au contraire, pour la plupart, fort exhauſſées au-deſſus du niveau de ces fleuves, & pluſieurs d'entr'elles ont des montagnes & des rivieres qui leur ſont propres. Ces îles élevées ſe trouvent encore fréquemment au confluent d'une riviere & d'un fleuve. Elles ſervent à faciliter leur communication & à ouvrir un double paſſage au courant de la riviere. Toutes les fois donc que vous voyez des îles le long d'un fleuve, vous pouvez être certain qu'il y a quelque riviere ou ruiſſeau latéral dans le voiſinage. Il y a, à la vérité, beaucoup de ces ruiſſeaux confluens qui ont été taris par les travaux imprudens des hommes, mais vous trouverez toujours vis-à-vis des îles qui diviſoient leur embouchure, une vallée correſpondante où l'on retrouve leur ancien canal. Il y a auſſi de ces îles au milieu du cours des fleuves dans les lieux expoſés aux vents. J'obſerverai, en paſſant, que nous nous écartons beaucoup des intentions de la nature, lorſque nous réuniſſons les îles d'une riviere au continent voiſin; car ſes eaux ne s'écoulent plus alors que par un ſeul canal, & lorſque les vents viennent à ſouffler dans ſa direction, elles ne peuvent

s'échapper ni à droite ni à gauche ; elles se gonflent, se débordent, inondent les campagnes, renversent les ponts, & occasionnent la plupart des ravages qui sont aujourd'hui si fréquens dans nos villes.

Ce ne sont donc point des baies ou des golfes qui se trouvent aux extrémités des courans de l'Océan, ce sont, au contraire, des îles. A l'extrémité du grand courant oriental de la mer des Indes, se trouve l'île de Madagascar, qui protege l'Afrique contre sa violence. Les îles de la Terre-de-Feu, défendent de même l'extrémité australe de l'Amérique au confluent des mers orientales & occidentales du Sud. Les archipels nombreux de la mer des Indes & de celle du Sud, se trouvent vers la ligne où aboutissent les deux courans généraux des mers australes & septentrionales. C'est encore avec les îles que la nature protege l'ouverture des baies & des méditerranées. L'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande couvrent celle de la Baltique ; les îles de Welcom & de Bonne-fortune, la baie d'Hudson ; l'île de saint-Laurent, l'entrée de son golfe ; la chaîne des îles Antilles, le golfe du Mexique ; les îles du Japon, le double golfe formé par la presqu'île de Corée avec les terres voisines. Tous les courans portent dans les îles. La plupart d'entr'elles sont, par cette raison, fameuses par leurs grosses mers & par leurs coups de vent : telles sont les Açores, les Bermudes, l'île de Tristan d'Acunha, &c. Ce n'est pas qu'elles en renferment les causes

en elles-mêmes, mais, c'eſt parce qu'elles ſont placées aux foyers des révolutions de l'Océan & même de l'atmoſphere, afin d'en affoiblir les effets. Elles ſont dans des poſitions, à-peu-près ſemblables à celles des caps, qui ſont auſſi tous célebres par leurs tempêtes; comme le cap Finiſtere à l'extrémité de l'Europe, le cap de Bonne-Eſpérance à celle de l'Afrique, le cap Horn à celle de l'Amérique. C'eſt de-là qu'eſt venu le proverbe marin *doubler le cap*, pour dire ſurmonter une grande difficulté. Ainſi l'Océan, au lieu de ſe porter dans les enfoncemens du continent, ſe dirige au contraire ſur les parties qui en ſont les plus ſaillantes, & il les auroit bientôt détruites ſi la nature ne les avoit fortifiées d'une maniere admirable.

L'Afrique occidentale eſt bordée d'un long banc de ſable où ſe briſent perpétuellement les flots de l'Océan Atlantique. Le Bréſil dans toute l'étendue de ſes côtes oppoſe aux vents perpétuels de l'eſt & aux courans de la mer, une longue bande de rochers de plus de mille lieues de longueur, d'une vingtaine de pas de largeur à ſon ſommet, & d'une épaiſſeur inconnue à ſa baſe. Elle eſt diſtante du rivage d'une portée de mouſquet. La mer la couvre entiérement quand elle eſt haute, & quand elle baiſſe, elle la découvre de la hauteur d'une pique. Cette digue eſt d'une ſeule piece dans ſa longueur, comme on l'a reconnue par différentes ſondes; & il feroit

impossible d'aborder au Brésil avec nos vaisseaux, si elle n'étoit ouverte en plusieurs endroits, par où ils entrent & ils sortent(1).

Allez du midi au nord, vous trouvez des précautions équivalentes. La côte de Norwege a une défense à peu près semblable à celle de Brésil. Pontoppidan dit que cette côte, qui a près de trois cents lieues de longueur, est le plus communément escarpée, angulaire & pendante; de sorte que la mer y a quelquefois jusqu'à trois cents brasses de profondeur près de terre. Cela n'empêche pas que la nature n'ait protégé ces rivages par une multitude d'îles grandes & petites: « Par un » tel rempart, dit-il, qui consiste peut-» être en un million ou plus de colon-» nes de pierres fondées au plus profond » de la mer, dont les chapiteaux ne mon-» tent gueres qu'à quelques brasses au » dessus des vagues, toute la Norwege » est défendue à l'ouest tant contre les » ennemis que contre la mer. » On trouve les port de la côte, derriere ces especes de brise-mer d'une construction si merveilleuse. Mais comme il est quelquefois à craindre, ajoute-t-il, que les vents & les courans qui sont très-violens dans les détroits de ces roches & de ces îles, & la difficulté d'ancrer à une si grande profondeur, ne brisassent les vaisseaux avant

(1) V. Hist. des troubles du Brésil, par Pierre-Moreau.

qu'ils eussent atteint un port, le gouvernement a fait sceller plusieurs centaines de grands anneaux de fer dans les roches, à plus de deux toises au-dessus de l'eau, afin que les vaisseaux puissent s'y amarrer.

La nature à varié à l'infini ces moyens de protection, sur-tout dans les îles qui protegent elles-mêmes le continent. Par exemple, elle a environné l'île de France d'un banc de madrépores, qui n'est ouvert qu'aux endroits où se dégorgent les rivieres de cette île dans la mer. D'autres îles, comme plusieurs des Antilles, étoient défendues par des forêts de mangliers qui croissent dans l'eau de la mer, & brisent la violence des flots en cédant à leurs mouvemens. C'est peut-être à la destruction de ces fortifications végétales qu'il faut attribuer les irruptions de la mer fréquentes aujourd'hui dans plusieurs îles, comme dans celle de Formose. Il y en a d'autres qui sont de roc tout pur & qui s'élevent du sein des flots comme de gros moles, tel est le Maritimo dans la Méditerranée; d'autres volcaniennes, comme l'île de Feu près du Cap Verd, & plusieurs autres semblables dans la mer du sud, s'élevent comme des pyramides avec des feux à leurs sommets, & servent de phare aux matelots, pendant la nuit par leurs feux, & le jour par leurs fumées. Les îles Maldives sont protégées contre l'Océan avec des précautions admirables. A la vérité elles sont plus exposées que beaucoup d'autres,

car elles ſont au milieu de ce grand courant de la mer des Indes, dont nous avons parlé, qui y paſſe & repaſſe deux fois par an. Elles ſont d'ailleurs ſi baſſes qu'elles ſont preſque à fleur d'eau; & elles ſont ſi petites & en ſi grand nombre, qu'on en compte douze mille & qu'il y en beaucoup où on peut aller en ſautant d'un bord à l'autre. La nature les a d'abord réunies en Atollons ou Archipels ſéparés entre eux par des canaux profonds qui vont de l'eſt à l'oueſt, & qui préſentent pluſieurs paſſages au courant général de la mer des Indes. Ces atollons ſont au nombre de treize & s'étendent à la file les uns des autres, depuis le 8me degré de latitude ſeptentrionale juſqu'au 4me. de latitude méridionale, ce qui leur donne une longueur de trois cents de nos lieues de 25 au dégré. Mais laiſſons-en décrire l'architecture à l'intéreſſant & infortuné François Pyrard, qui paſſa ſes plus beaux jours dans l'eſclavage, & qui nous en a laiſſé la meilleure deſcription que nous en ayons, comme s'il falloit en tout genre, que les choſes les plus dignes de l'eſtime des hommes fuſſent les fruits de quelque malheur. « C'eſt » une merveille, dit-il (1), de voir chacun » de ces atollons environné d'un grand » banc de pierre tout-au-tour, n'y ayant » point d'artifice humain qui puiſſe ſi bien » fermer de murailles un eſpace de terre

(1) Voyage aux Maldives, chap. 10.

» comme eſt cela. Ces atollons ſont quaſi
» tous ronds ou en ovale, ayant chacun
» trente lieues de tour; les uns quelque
» peu plus, les autres quelque peu moins,
» & ſont tout de ſuite bout-à-bout ſans
» aucunement s'entre-toucher. Il y a entre
» deux des canaux de mer, les uns lar-
» ges, les autres fort étroits. Etant au
» milieu d'un atollon, vous voyez autour
» de vous ce grand banc de pierres que
» j'ai dit qui environne & qui défend les
» îles contre l'impétuoſité de la mer. Mais
» c'eſt choſe effroyable, même aux plus
» hardis, d'approcher de ce banc, & de
» voir venir de bien loin les vagues ſe rom-
» pre avec fureur tout-au-tour; car alors
» je vous aſſure, comme choſe que j'ai
» vue une infinité de fois, que le fallin
» ou le bouillon eſt alors plus gros qu'une
» maiſon & auſſi blanc que du coton: tel-
» lement que vous voyez autour de vous
» comme une muraille fort blanche, prin-
» cipalement quand la mer eſt haute. »
Pyrard obſerve de plus que la plupart des îles qui y ſont renfermées, ſont environnées chacune en particulier d'un banc qui les défend encore de la mer. Mais le courant de la mer des Indes qui paſſe dans les canaux paralleles de ces atollons, eſt ſi violent qu'il feroit impoſſible aux hommes de communiquer de l'un à l'autre, ſi la Providence n'y avoit pourvu d'une maniere admirable. Elle a diviſé chacun de ces atollons par deux canaux

particuliers qui les coupent en diagonales ; & dont les extrémités viennent aboutir aux extrémités des grands canaux paralleles qui les séparent. Ensorte que si vous voulez passer d'un de ces archipels dans l'autre, lorsque le courant est à l'est, vous sortez de celui où vous êtes, par le canal diagonal de l'est où l'eau est tranquille, & vous abandonnant ensuite au courant qui passe par le canal parallele, vous allez aborder, en derivant, à l'atollon opposé, où vous entrez par l'ouverture de son canal diagonal qui est à l'ouest. Vous faites le contraire quand le courant change six mois après. C'est par ces communications intérieures que les Insulaires parcourent en toutes saisons leurs îles du nord au midi, malgré la violence des courans qui les traversent.

Chaque île a sa fortification, qui est proportionnée, si j'ose dire, au danger où elle est exposée de la part des flots de l'Océan. Il n'est pas besoin de se figurer des tempêtes pour se former une idée de leur fureur. La simple action du vent alisé, toute uniforme qu'elle est, suffit pour leur donner à la longue l'impulsion la plus violente. Chacun de ces flots, joignant à la vîtesse constante, qu'il reçoit à chaque instant du vent, une vîtesse acquise par son mouvement particulier, formeroit au bout d'un long espace, un volume d'eau prodigieux, si sa course n'étoit retardée par des courans qui la croisent, par des

calmes qui la ralentissent, mais sur-tout, par les bancs, les écueils & les îles qui la brisent. On voit un effet sensible de cette vîtesse accélérée des flots, sur les côtes du Chili & du Pérou, qui n'éprouvent cependant que le simple ressac des eaux de la mer du Sud. Leurs rivages sont inabordables dans toute leur étendue, si ce n'est au fond de quelque baie, ou derriere quelque île située près de la côte. Toutes les îles de cette vaste mer, si paisible qu'elle en porte le nom de Pacifique, sont inaccessibles du côté qui est exposé aux courans occasionnés par les seuls vents alisés, à moins que quelques rescifs ou rochers n'y rompent l'impétuosité des flots. C'est alors un spectacle à la fois superbe & terrible de voir les gerbes épaisses d'écume qui s'élevent sans cesse du sein de leurs noires anfractuosités, & d'entendre leurs bruits rauques que les vents portent à plusieurs lieues de là, sur-tout pendant la nuit.

Les îles ne sont donc point des débris des continens. Leur position dans la mer, la maniere dont elles y sont protégées, & leur longue durée, en sont des preuves suffisantes. Depuis le temps que l'Océan les bat en ruine, elles devroient être totalement détruites; cependant Carybde & Scylla font toujours entendre aux extrémités de la Sicile leurs anciens mugissemens. Ce n'est pas ici le lieu de dire quels moyens la nature emploie pour entretenir les îles & les réparer, ni les autres preu-

ves végétales, animales & humaines qui attestent qu'elles ont existé dès l'origine du globe, telles que nous les voyons aujourd'hui; il me suffit de donner une idée de leur construction pour achever de convaincre qu'elles ne sont en rien l'ouvrage du hasard. Elles ont, comme les continens eux-mêmes, des montagnes, des pics, des lacs, des rivieres qui sont proportionnés à leur petitesse. Pour démontrer cette nouvelle vérité, je serai encore obligé de dire quelque chose sur la distribution de la terre; mais je ne serai pas long, & je tâcherai de ne dire que ce qu'il faut pour me faire entendre.

On doit remarquer d'abord que les chaînes des montagnes, dans les deux continens, sont paralleles aux mers qui les avoisinent; ensorte que, si vous voyez le plan d'une de ces chaînes avec ses diverses branches, vous pouvez déterminer les rivages de la mer qui leur correspondent; car, comme je viens de le dire, ces montagnes leur sont toujours paralleles. Vous pouvez de même, en voyant les sinuosités d'un rivage, déterminer celles des chaînes de montagnes qui sont dans l'intérieur d'un pays; car les golfes d'une mer répondent toujours aux vallées des montagnes du continent latéral. Ces correspondances sont sensibles dans les deux grandes chaînes de l'ancien & du nouveau monde. La longue chaîne du Taurus court est & ouest, comme l'océan Indien, dont elle renferme

les différens golfes par des branches qu'elle prolonge jusqu'aux extrémités de la plupart de leurs Caps. Au contraire, la chaîne des Andes en Amérique court nord & sud, comme l'océan Atlantique. Il y a encore ceci de digne de remarque, & j'ose dire d'admiration, c'est que ces chaînes de montagnes sont opposées aux vents réguliers qui traversent ces mers, & qui leur en apportent les émanations, & que leur élévation est proportionnée à la distance où elles sont de ces rivages; ensorte que, plus ces montagnes sont loin de la mer, plus elles sont élevées dans l'atmosphere. C'est par cette raison que la chaîne des Andes est placée le long de la mer du sud où elle reçoit les émanations de l'océan Atlantique, que lui apporte le vent d'est, par dessus le vaste continent d'Amérique. Plus l'Amérique est large, plus cette chaîne est élevée. Vers l'isthme de Panama où il y a peu de continent, & partant peu de distance de la mer, elle n'a pas une grande élévation; mais elle s'éleve tout à coup, précisement dans la même proportion que le continent de l'Amérique s'élargit. Ses plus hautes montagnes regardent la partie la plus large de l'Amérique, & sont situées à la hauteur du Cap Saint-Augustin. La situation & l'élévation de cette chaîne étoient également nécessaires à la fécondité de cette grande partie du nouveau monde. Car, si cette chaîne, au lieu d'être le long de la mer du sud, étoit le long des côtes

du Bréſil, elle intercepteroit toutes les vapeurs apportées ſur le continent par le vent d'eſt; & ſi elle n'étoit pas élevée juſqu'à la région de l'atmoſphere où il ne peut monter aucune vapeur à cauſe de la ſubtilité de l'air & de la rigueur du froid, tous les nuages, apportés par les vents d'eſt paſſeroient au-delà, dans la mer du ſud. Dans l'une & l'autre ſuppoſition, la plupart des fleuves de l'Amérique méridionale reſteroient à ſec.

On peut appliquer le même raiſonnement à la chaîne du Taurus: elle préſente à la mer du Nord & à la mer de l'Inde un double ados d'où coulent la plupart des fleuves de l'ancien continent, les uns au nord, les autres au midi. Ses branches ont la même diſpoſition; elles ne côtoyent point les preſqu'îles de l'Inde ſur leurs bords; mais elles les traverſent au milieu, dans toute leur longueur: car les vents de ces mers ne ſoufflent pas toujours d'un ſeul côté, comme le vent d'eſt dans l'Océan Atlantique; mais ils ſoufflent ſix mois d'un côté & ſix mois de l'autre. Ainſi, il étoit convenable de leur partager le terrain qu'ils devoient arroſer.

Il me reſte à ajouter encore quelques obſervations ſur la configuration de ces montagnes, pour confirmer l'uſage auquel la nature les deſtine. Elles ſont ſurmontées de diſtance en diſtance par de longs pics, ſemblables à de hautes pyramides. Ces pics, comme on l'a fort bien obſervé,

ſont

ſont de granite, du moins pour la plupart. Je ne ſai pas de quoi le granite eſt compoſé; mais je ſai bien que ces pics attirent les vapeurs de l'atmoſphere & les fixent autour d'eux en ſi grande quantité, que ſouvent ils diſparoiſſent à la vue. C'eſt ce que j'ai remarqué une infinité de fois au pic de Piterboth, à l'île de France, où j'ai vu les nuages chaſſés par le vent d'eſt, ſe détourner ſenſiblement de leur direction & ſe raſſembler autour de lui; de ſorte qu'ils lui formoient quelquefois un chapeau fort épais qui en faiſoit diſparoître le ſommet. J'ai eu la curioſité d'examiner la nature du rocher dont il eſt compoſé. Au lieu d'être formé de grains, il eſt rempli de petits trous, comme les autres rochers de l'île; il ſe fond au feu, & quand il eſt fondu, on apperçoit à ſa ſurface de petits grains de cuivre. On ne peut douter qu'il ne ſoit rempli de ce métal, & c'eſt peut-être au cuivre qu'il faut attribuer la vertu qu'il a d'attirer les nuages. Car nous ſavons, par expérience, que ce métal, ainſi que le fer, a celle d'attirer le tonnerre. J'ignore de quelle matiere les autres pics ſont compoſés; mais il eſt remarquable que c'eſt au ſommet des Andes & ſur leurs croupes que ſe trouvent les fameuſes mines d'or & d'argent du Pérou & du Chili, & qu'en général, toutes les mines de fer & de cuivre ſe trouvent à la ſource des rivieres & ſur les lieux élevés, où elles ſe manifeſtent ſouvent par les brouillards

qui les environnent. Quoi qu'il en soit, soit que cette qualité attractive soit commune au granite, & à d'autre nature de rochers; soit qu'elle dépende de quelque métal qui leur est amalgamé, je regarde tous les pics du monde comme de véritables aiguilles électriques.

Mais ce n'étoit pas assez que les nuages fussent fixés au sommet des montagnes, les fleuves qui y ont leurs sources n'auroient eu qu'un cours intermittent. Quand la saison des pluies auroit été passée, les fleuves auroient cessé de couler. La nature, pour remédier à cet inconvénient, a ménagé dans le voisinage de leurs pics, des lacs qui sont de vrais réservoirs, ou châteaux d'eau, pour fournir constamment & réguliérement à leur dépense. La plupart de ces lacs ont des profondeurs incroyables; ils servent encore à plusieurs usages, tels que de recevoir les fontes des neiges des montagnes voisines, qui s'écouleroient trop rapidement. Quand ils sont une fois pleins, il leur faut un temps considérable avant de s'épuiser. Ils existent, ou intérieurement, ou extérieurement, à la source de tous les courans d'eau réguliers; mais quand ils sont extérieurs, ils sont proportionnés, ou par leur étendue, ou par leur profondeur & par leurs dégorgeoirs, au volume du fleuve qui doit en sortir, ainsi que les pics qui sont dans le voisinage. Il faut que ces correspondances aient été con-

nues de l'antiquité, car il me semble avoir vu des médailles fort anciennes, où des fleuves étoient représentés appuyés sur une urne, & couchés au pied d'une pyramide; ce qui désignoit, peut-être, à-la-fois leur source & leur embouchure.

Si, donc, nous venons à appliquer ces dispositions générales de la nature à la configuration particuliere des îles, nous verrons qu'elles ont, comme les continens, des montagnes qui ont des branches paralleles à leurs baies; que ces montagnes sont d'une élévation correspondante à leur distance de la mer; & qu'elles ont des pics, des lacs & des rivieres, qui sont proportionnés à l'étendue de leur terrain. Elles ont aussi leurs montagnes disposées comme celles des continens, par rapport aux vents qui soufflent sur les mers qui les environnent. Celles qui sont dans la mer de l'Inde, comme les Moluques, ont leurs montagnes vers leur centre, ensorte qu'elles reçoivent l'influence alternative des deux moussons atmosphériques. Celles au contraire qui sont sous l'influence réguliere des vents d'est dans l'Océan Atlantique, comme les Antilles, ont leurs montagnes jetées à l'extrémité de l'île qui est sous le vent, précisément comme les Andes par rapport à l'Amérique méridionale. La partie de l'île qui est au vent, est appelée aux Antilles *cabsterre*, comme qui diroit *caput terræ*, & celle qui est au dessous du vent,

basse-terre ; quoique pour l'ordinaire, dit le P. du Tertre (1), celle-ci soit plus haute & plus montagneuse que l'autre.

L'île de Juan Fernandez qui est dans la mer du sud, mais fort au-delà des tropiques, par le 33e degré 40 minutes de latitude sud, a sa partie septentrionale formée de rochers très-hauts & très-escarpés, & sa partie méridionale plate & basse pour recevoir les influences du vent du-sud, qui y souffle presque toute l'année. Voyez sa description dans le Voyage de l'amiral Anson.

Les îles qui s'écartent de ces dispositions, & qui sont en bien petit nombre, ont des relations éloignées, encore plus merveilleuses, & certainement bien dignes d'être étudiées. Elles fournissent encore, par leurs végétaux & leurs animaux, d'autres preuves qu'elles sont de petits continens en abrégé. Mais ce n'est pas ici le lieu de les rapporter. Si elles étoient, comme on le prétend, les restes d'un grand continent submergé, elles auroient conservé une partie de leur ancienne & vaste fabrique. On verroit s'élever, immédiatement du milieu de la mer, de grands pics, comme ceux des Andes, de douze à quinze cents toises de haut, sans montagnes qui les supportent. Ailleurs,

(1) Histoire Naturelle des Antilles, page 12.

on verroit ces pics ſupportés par d'énormes montagnes qui leur ſeroient proportionnées & qui renfermeroient dans leurs enceintes de grands lacs, comme celui de Geneve, d'où ſortiroient des fleuves comme le Rhône, qui ſe précipiteroient tout d'un coup dans la mer, ſans arroſer aucune terre. Il n'y auroit, au pied de leurs croupes majeſtueuſes, ni plaines, ni provinces, ni royaumes. Ces grandes ruines du continent, au milieu de la mer, reſſembleroient à ces énormes pyramides élevées dans les ſables de l'Egypte, qui ne préſentent au voyageur que de frivoles ſtructures, ou bien à ces vaſtes palais des rois, renverſés par le temps, où l'on apperçoit des tours, des colonnes, des arcs de triomphe; mais dont les parties habitables ſont abſolument détruites. Les ſages travaux de la nature ne ſont point inutiles & paſſagers comme les ouvrages des hommes. Chaque île a ſes campagnes, ſes vallées, ſes collines, ſes pyramides hydrauliques & ſes naïades, qui ſont proportionnés à ſon étendue.

Quelques îles, à la vérité, mais en bien petit nombre, ont des montagnes plus élevées que ne comporte leur territoire. Telle eſt celle de Ténériffe: ſon pic eſt ſi haut, qu'il eſt couvert de glace une grande partie de l'année. Mais cette île a des montagnes peu élevées qui ſont proportionnées à ſes baies; celle de ſes montagnes qui ſupporte le pic, s'éleve

au milieu des autres en forme de dôme, à-peu-près comme celui des Invalides au-dessus des bâtimens qui l'environnent. Je l'ai observé & dessiné moi-même en allant à l'île de France. Les montagnes inférieures appartiennent à l'île, & le pic à l'Afrique. Ce pic, couvert de glace, est situé précisément vis-à-vis l'entrée du grand désert de sable appellé Zara, & il sert, sans doute, à en rafraîchir les rivages & l'atmosphere par l'effusion de ses neiges qui arrive au milieu de l'été. La nature a placé encore d'autres glacieres à l'entrée de ce désert brûlant, telles que le mont Atlas. Le mont Ida, en Crete, avec ses montagnes collatérales couvertes de neiges en tout temps, suivant l'observation de Tournefort, est situé précisément vis-à-vis le désert brûlant de Barca, qui côtoye l'Egypte du nord au sud. Ces observations nous donneront encore lieu de faire quelques réflexions sur les chaînes de montagnes à glace & sur les zones de sable répandues sur la terre.

Je demande pardon au lecteur, de ces digressions où je suis insensiblement entraîné; mais je les rendrai les plus courtes qu'il me sera possible, quoique je leur ôte une grande partie de leur clarté en les abrégeant. Les montagnes à glaces paroissent principalement destinées à porter la fraîcheur sur les bords des mers situées entre les tropiques; & les zones de sable, au contraire, à accélérer par leur

chaleur la fusion des glaces des poles.

Nous ne pouvons indiquer qu'en passant ces harmonies admirables ; mais il suffit de considérer les journaux des navigateurs & les cartes géographiques pour voir que la principale partie du continent de l'Afrique est située de sorte que c'est le vent du pole nord qui souffle le plus constamment sur ses côtes ; & que le rivage de l'Amérique méridionale s'avance au-delà de la ligne, de maniere qu'il est rafraîchi par le vent du pole sud. Les vents alisés, qui regnent dans l'Océan Atlantique, participent toujours de ces deux poles ; celui qui est de notre côté tire beaucoup vers le nord, & celui qui est au-delà de la ligne dépend beaucoup du pole sud. Ces deux vents ne sont pas orientaux, comme on le croit communément, mais ils soufflent à-peu-près dans les directions du canal qui sépare l'Amérique de l'Afrique.

Ce sont les vents chauds de la zone torride qui soufflent à leur tour le plus constamment vers les poles : & il est bien remarquable, que comme la nature a mis des montagnes de glaces dans son voisinage, pour rafraîchir ses mers conjointement avec celles des poles, comme le Taurus, l'Atlas, le pic de Téneriffe, le mont Ida, &c. ; elle y a mis aussi une longue zone de sable pour augmenter la chaleur du vent de sud qui vient échauffer les mers du Nord. Cette zone commence au-delà du mont Atlas & ceint la terre en

baudrier, s'étendant depuis la pointe la plus occidentale de l'Afrique jusqu'à l'extrémité la plus orientale de l'Asie, dans une distance réduite de plus de trois mille lieues. Quelques branches s'en détachent & s'avancent directement vers le nord. Nous avons déja remarqué qu'une plage de sable est si chaude, même dans nos climats, par la réflexion multipliée de ses grains brillans, qu'on n'y voit jamais la neige s'y arrêter long-temps, au milieu même de nos hivers les plus rudes. Ceux qui ont traversé les sables d'Etampes en été & en plein midi, savent à quel point la chaleur y est réverbérée. Elle est si ardente dans certains jours de l'été, qu'il y a une vingtaine d'années que quatre ou cinq paveurs qui travailloient au grand chemin de cette ville, entre deux bancs de sable blanc, y furent suffoqués. Ainsi, on peut conclure de ces appercus, que sans les glaces du pole & des montagnes du voisinage de la zone torride, une grande portion de l'Afrique & de l'Asie seroit inhabitable, & que sans les sables de l'Afrique & de l'Asie, les glaces de notre pole ne fondroient jamais.

Chaque montagne à glaces a aussi, comme les poles, sa zone sablonneuse, qui accélere la fusion de ses neiges. C'est ce qu'on peut remarquer dans la description de toutes les montagnes de cette espece, comme du pic Ténériffe, du mont Ararat, des Cordilieres, &c. Non-seulement

ces zones de sable entourent leurs bases, mais il y en a encore au haut de ces montagnes, au pied de leurs pics ; il faut y marcher pendant plusieurs heures pour les traverser. Ces zones sablonneuses ont encore un autre usage, c'est de fournir à la réparation du territoire des montagnes : il en sort des tourbillons perpétuels de poussiere qui s'élevent, en premier lieu sur les rivages de la mer où l'Océan forme les premiers dépôts de ces sables, qui s'y réduisent en poudre impalpable par le battement perpétuel des flots qui s'y brisent ; ensuite, on retrouve ces tourbillons de poussiere dans le voisinage des hautes montagnes. Les transports de ces sables se font des rivages de la mer dans l'intérieur du continent, en différentes saisons & de différentes manieres. Les principaux arrivent aux équinoxes, car alors les vents soufflent des mers, sur les terres. Voyez ce que Corneille le Bruyn dit d'un orage de sable qu'il essuya sur le rivage de la mer Caspienne. Ces transports de sable appartiennent à la révolution générale des saisons. Mais il y en a de journaliers pour l'intérieur des terres, qui sont très-sensibles vers les parties hautes des continens. Tous les voyageurs qui ont été à Pékin, conviennent qu'il n'est pas possible de sortir une partie de l'année dans les rues de cette ville, sans avoir le visage couvert d'un voile, à cause du sable dont l'air est rempli. Lorsque

Isbrand-Ides arriva vers les frontieres de la Chine, à la sortie des montagnes voisines de Xaixigar, c'est-à-dire, à cette partie de la crête la plus élevée du continent de l'Asie, où les fleuves prennent leur cours, les uns au nord, les autres au midi, il observa une période réguliere de ces émanations. „ Tous les jours, dit-il, ré-
„ guliérement à midi, il y souffle un grand
„ vent qui dure deux heures, lequel, joint
„ à la chaleur journaliere du soleil, seche
„ tellement la terre, qu'il s'en éleve une
„ poussiere presque insupportable. Je m'é-
„ tois déja apperçu de ce changement
„ d'air. A environ cinq milles au-dessus de
„ Xaixigar, j'avois trouvé le ciel nébu-
„ leux sur toute l'étendue des montagnes;
„ & lorsque je fus sur le point d'en sortir,
„ je le vis fort serein. Je remarquai même
„ à l'endroit où elles finissoient, un arc
„ de nuées qui régnoit de l'ouest à l'est,
„ jusqu'aux montagnes d'Albase, & qui
„ sembloit faire une séparation de cli-
„ mat. " (1) Ainsi les montagnes ont à la fois des attractions nébuleuses, & des attractions fossiles. Les premieres fournissent de l'eau aux sources des fleuves qui en sortent, & les secondes du sable à l'entretien de leur territoire & de leurs minéraux.

Les zones glacées & sablonneuses se retrouvent dans une autre harmonie sur le

---

(1) Voyage de Moscou à la Chine, chap. 11.

continent du nouveau Monde. Elles courent, comme ces mers, du nord au ſud, tandis que celles de l'ancien ſont dirigées, ſuivant la longueur de l'Océan Indien, d'occident en orient.

Il eſt très-remarquable que l'influence des montagnes à glaces, s'étend plus ſur les mers que ſur les terres. Nous avons vu celles des deux poles ſe diriger dans le canal de l'Océan Atlantique. Les neiges qui couvrent la longue chaîne des Andes en Amérique, ſervent pareillement à rafraîchir toute la mer du ſud, par l'action du vent d'eſt, qui paſſe par deſſus ; mais comme la partie de cette mer & de ſes rivages, qui eſt à l'abri de ce vent, par la hauteur même des Andes, auroit été expoſée à une chaleur exceſſive, la nature a fait faire un coude vers l'oueſt à la pointe la plus méridionale de l'Amérique, qui eſt couverte de montagnes à glaces, enſorte que le vent frais qui en ſort perpétuellement, vient prendre en écharpe les rivages du Chili & du Pérou. Ce vent, qu'on appelle vent du Sud, y regne toute l'année, ſuivant le témoignage de tous les voyageurs. Il ne vient pas, en effet, du pole ſud ; car s'il en venoit, jamais les vaiſſeaux ne pourroient doubler le cap Horn : mais il vient de l'extrémité de la terre Magellanique, évidemment recourbée par rapport aux rivages de la mer du ſud. Les glaces des poles renouvellent donc les eaux de la mer, comme les glaces

des montagnes, celles des grands fleuves. Ces effusions des glaces polaires se portent vers la ligne, par l'action du soleil qui pompe sans cesse les eaux de la mer dans la zone torride, & détermine, par cette diminution de volume, les eaux des poles à s'y porter. C'est la cause premiere du mouvement des mers méridionales, comme nous l'avons dit. Il paroît vraisemblable que les effusions polaires sont en proportion avec les évaporations de l'Océan. Mais sans sortir de l'objet qui nous occupe, nous examinerons pourquoi la nature a pris encore plus de soin de rafraîchir les mers que les terres de la zone torride; car il est digne d'attention, que non-seulement les vents polaires qui y soufflent, mais la plupart des fleuves qui s'y jettent, ont leurs sources dans des montagnes à glaces, telles que le Zaïre, l'Amazone, l'Orénoque, &c.

La mer étoit destinée à recevoir, par les fleuves, toutes les dépouilles des végétaux & des animaux de la terre; & comme son cours est déterminé vers la ligne, par la diminution journaliere de ses eaux, que le soleil y évapore continuellement, ses rivages sous la zone torride auroient été bientôt exposés à la putréfaction, si la nature n'avoit employé ces divers moyens pour les rafraîchir. C'est, disent quelques Philosophes, pour cette raison qu'elle y est salée. Mais elle l'est aussi dans le nord, & même, suivant les expériences modernes

de l'intéressant M. de Pagès, elle l'est davantage. Elle est la plus salée & la plus pesante qui soit au monde, écrivoit le capitaine Wood, Anglois, en 1676. D'ailleurs, la salure de la mer ne préserve point ses eaux de corruption, comme on le croit communément. Tous ceux qui ont navigué savent que si on en remplit une bouteille, ou un tonneau, dans les pays chauds, elles ne tardent pas à se corrompre. L'eau de la mer n'est point une saumure ; c'est au contraire une véritable eau lixivielle qui dissout très-vîte les corps morts. Quoiqu'elle soit salée, elle dessale plus vîte que l'eau douce, comme l'éprouvent tous les jours les matelots, qui n'en emploient pas d'autres pour dessaler leurs viandes. Elle blanchit sur ses rivages tous les ossemens des animaux, ainsi que les madrépores qui, étant dans un état de vie, sont bruns, roux & de toutes les couleurs ; mais qui, étant déracinés & mis dans l'eau de la mer sur le bord du rivage, deviennent en peu de temps blancs comme la neige. De plus, si vous pêchez dans la mer un crabe, ou un oursin, & que vous les fassiez sécher, pour les conserver, sans les laver auparavant dans l'eau douce, toutes les partes du crabe & toutes les pointes de l'oursin tomberont. Les charnieres qui attachent leurs membres se dissolvent à mesure que l'eau marine, dont ils étoient mouillés, s'évapore. J'en ai fait moi-même l'expérience

à mes dépens. L'eau de la mer n'eſt pas ſeulement impregnée de ſel, mais de bitume, & encore de quelqu'autre choſe que nous ne connoiſſons pas; mais le ſel y eſt dans une telle proportion qu'il aide à la diſſolution des cadavres qui y flottent, comme celui que nous mêlons à nos alimens aide à notre digeſtion. Si la nature en avoit fait une ſaumure, l'Océan ſeroit couvert de toutes les immondices de la terre, qui s'y conſerveroient perpétuellement.

Ces obſervations nous indiqueront l'uſage des volcans. Ils ne viennent point des feux intérieurs de la terre, mais ils doivent leur naiſſance & les matieres qui les entretiennent aux eaux. On peut s'en convaincre, en remarquant qu'il n'y a pas un ſeul volcan dans l'intérieur des continens, ſi ce n'eſt dans le voiſinage de quelque grand lac, comme celui du Mexique. Ils ſont ſitués, pour la plupart, dans des îles à l'extrémité ou au confluent des courans de la mer, & dans le remou de leurs eaux. Voilà pourquoi ils ſont en grand nombre vers la ligne & le long de la mer du ſud, où le vent de ſud, qui y ſouffle perpétuellement, ramene toutes les matieres qui y nagent en diſſolution. Une autre preuve qu'ils doivent leur entretien à la mer, c'eſt que dans leurs irruptions ils vomiſſent ſouvent des torrens d'eau ſalée. Newton attribuoit leur origine & leur durée, à des cavernes de ſoufre qui étoient dans l'intérieur de la terre. Mais ce grand homme

n'avoit pas réfléchi à la position des volcans dans le voisinage des eaux, ni calculé la quantité prodigieuse de soufre qu'exigeroit le volume & la durée de leurs feux. Le seul Vésuve qui brûle jour & nuit, depuis un temps immémorial, en auroit consommé une masse plus grande que le royaume de Naples. D'ailleurs, la nature ne fait rien en vain. A quoi serviroient de pareils magasins de soufre dans l'intérieur de la terre ? On les retrouveroit tout entiers dans les lieux où ils ne sont point embrasés. On ne trouve nulle part de mines de soufre, que dans le voisinage des volcans. Qu'est-ce qui les renouvelleroit d'ailleurs, quand elles sont épuisées ? Les provisions si constantes des volcans ne sont point dans la terre, elles sont dans la mer. Elles sont fournies par les huiles, les bitumes & les nitres des végétaux & des animaux, que les pluies & les fleuves charient de toutes parties dans l'Océan, où la dissolution de tous les corps est achevée par son eau lixivielle. Il s'y joint des dissolutions métalliques, & sur-tout celles du fer qui, comme on sait, abonde par toute la terre. Les volcans s'allument & s'entretiennent de toutes ces matieres. Le chimiste Lémery a imité leurs effets par un mélange de limaille de fer, de soufre & de nitre humecté d'eau, qui s'enflamma de lui-même. Si la nature n'avoit allumé ces vastes fourneaux sur les rivages de l'Océan, ses eaux seroient couvertes

d'huiles végétales & animales, qui ne s'évaporeroient jamais, car elles résistent à l'action de l'air. On les y remarque souvent à leur couleur gorge de pigeon, lorsqu'elles sont dans quelque bassin tranquille. La nature purge les eaux par les feux des volcans, comme elle purifie l'air par ceux du tonnerre ; & comme les orages sont plus communs dans les pays chauds, elle y a multiplié, par la même raison, les volcans. Elle brûle, sur les rivages, les immondices de la mer, comme un jardinier brûle, à la fin de l'automne, les mauvaises herbes de son jardin. On trouve, à la vérité, des laves qui sont dans l'intérieur de terres ; mais une preuve qu'elles doivent leur origine aux eaux, c'est que les volcans qui les ont produites, se sont éteints quand les eaux leur ont manqué. Ces volcans s'y sont allumés, comme ceux d'aujourd'hui, par des fermentations végétales & animales, dont la terre fut couverte après le déluge, lorsque les dépouilles de tant de forêts & de tant d'animaux, dont les troncs & les ossemens se trouvent encore dans nos carrieres, nageoient à la surface de l'Océan, & formoient des dépôts monstrueux que les courans accumuloient dans les bassins des montagnes. Il n'est pas douteux qu'ils s'y enflammerent par le simple effet de la fermentation, comme nous voyons des ...ulons de foin mouillé s'enflammer dans ... prairies. On ne peut douter de ces

anciens incendies, dont les traditions se sont conservées dans l'antiquité, & qui suivent immédiatement celles du déluge. Dans la Mythologie des anciens, l'histoire du serpent Python, né de la corruption des eaux, & celle de Phaéton, qui embrasa la terre, suivent immédiatement l'histoire de Philémon & Baucis échappés aux eaux du déluge; & sont des allégories de la peste & des volcans qui furent les premiers résultats de la dissolution générale des animaux & des végétaux

Il ne me reste plus qu'à détruire l'opinion de ceux qui font sortir la terre du soleil. Les principales preuves dont ils l'appuient sont ses volcans, ses granites, les pierres vitrifiées répandues à sa surface, & son refroidissement progressif d'années en années. Je respecte le célebre écrivain qui l'a mise en avant, mais j'ose dire que la grandeur des images que cette idée lui a présentées, a séduit son imagination.

Nous en avons dit assez sur les volcans, pour prouver qu'ils ne viennent point de l'intérieur de la terre. Quant aux granites, ils ne présentent dans l'agrégation de leurs grains aucun vestige de l'action du feu. J'ignore leur origine; mais certainement on n'est pas fondé à la rapporter à cet élément, parce qu'on ne peut l'attribuer à l'action de l'eau, & parce qu'on n'y trouve pas de coquilles. Comme cette assertion est dénuée de preuves, elle n'a pas besoin de réfutation. J'observerai ce-

pendant que les granites ne paroissent point être l'ouvrage du feu, en les comparant aux laves des volcans; la différence de leur matiere suppose des causes différentes dans leur formation.

Les agathes, les cailloux & toutes les especes de silex, semblent avoir des analogies avec des vitrifications, par leur demi-transparence, & parce qu'on les trouve pour l'ordinaire, dans des lits de marne qui ressemblent à des bancs de chaux éteinte; mais ces matieres ne sont point des productions du feu, car les laves n'en présentent jamais de semblables. J'ai ramassé, sur des collines caillouteuses de la basse Normandie, des coquilles d'huître très-entieres, amalgamées avec des cailloux noirs qu'on appelle *bisets*. Si ces bisets eussent été vitrifiés par le feu, ils eussent calciné, ou au moins altéré les écailles d'huître qui leur étoient adhérentes; mais elles étoient aussi saines que si elles sortoient de l'eau. Les falaises des bords de la mer, le long du pays de Caux, sont formées des couches alternatives de marne & de bisets, ensorte que, comme elles sont coupées à pic, vous diriez d'une grande muraille dont un architecte auroit réglé les assises; & avec d'autant plus d'apparence, que les gens du pays bâtissent leurs maisons des mêmes matieres, disposées dans le même ordre. Ces bancs de marne ont de largeur depuis un pied jusqu'à deux, & les rangées de cailloux

qui les séparent ont trois ou quatres pouces d'épaisseur. J'ai compté soixante-dix ou quatre-vingt de ces couches horisontales, depuis le niveau de la mer jusqu'à celui de la campagne. Les plus épaisses sont en bas, & les plus minces sont en haut, ce qui fait paroître du rivage, ces falaises plus hautes qu'elles ne sont : comme si la nature eût voulu employer quelque perspective pour en augmenter l'élévation; mais sans doute elle a été déterminée à cet arrangement par les raisons de solidité qu'on apperçoit dans tous ses ouvrages. Or, ces bancs de marne & de cailloux sont remplis de coquilles qui n'ont éprouvé aucune altération du feu, & qui seroient parfaitement conservées si le poids de cette énorme masse n'eût brisé les plus grandes. J'y ai vu tirer des fragmens de celle qu'on appelle *la tuilée*, qu'on ne trouve vivante que dans les mers de l'Inde, & dont les débris étant réunis, formoient une coquille beaucoup plus considérable que celles de la même espece qui servent de bénitier à Saint-Sulpice. J'y ai remarqué aussi un lit de cailloux qui se sont tous amalgamés, & qui forme une seule table dont on apperçoit la coupe d'environ un pouce d'épaisseur, sur plus de trente pieds de longueur. Sa profondeur dans la falaise m'est inconnue, mais avec un peu d'art on pourroit l'en détacher, & en tirer la plus superbe table d'agathe qu'il y ait au monde. Partout où l'on trouve de ces marnes & de

ces cailloux, on y trouve des coquilles en grand nombre, de sorte que, comme la marne a été évidemment formée par leurs débris, il me paroît très-vraisemblable que les cailloux l'ont été par la substance même des poissons qui y étoient renfermés. Cette opinion paroîtra moins extraordinaire, si on observe que beaucoup de cornes d'ammon & d'univalves fossiles, qui par leurs formes ont résisté à la pression des terres, & qui n'en ayant point éte comprimées, n'ont pas mis dehors, comme les bivales, la matiere animale qu'elles renfermoient, la font voir au-dedans sous la forme de cristaux, dont on les trouve communément remplies, tandis que les bivales en sont totalement privées. Je présume que les substances animales de ces dernieres, confondues avec leurs débris, ont formé les différentes pâtes colorées des marbres, & leur ont donné la dureté & le poli dont ces marbres sont susceptibles. Cette matiere se présente même dans les coquillages vivans avec les caracteres de l'agathe, comme on peut le voir dans plusieurs nacres, & entre autres, dans le bouton demi-transparent & très-dur qui termine celle qu'on appelle *la harpe*. Enfin, cette substance lapidique se trouve encore dans les animaux terrestres; car j'ai vu en Silésie des œufs d'une espece de bécasse qu'on y estime beaucoup, non-seulement parce qu'ils sont très-délicats à manger, mais parce que, lorsqu'ils sont secs, leur

glaire devient dure comme un caillou, & susceptible d'un si beau poli, qu'on les taille & qu'on les monte en bagues.

Je pourrois m'étendre sur l'impossibilité géométrique que notre globe ait pu être détaché de celui du soleil par le passage d'une comete, parce qu'il auroit dû, suivant l'hypothese même de cette impulsion, être entraîné dans la sphere d'attraction de la comete, ou être ramené dans celle du soleil. A la vérité, il est resté dans celle de cet astre; mais il n'est pas aisé de concevoir comment il ne s'en est pas rapproché davantage, comment il s'en tient, à-peu-près, à trente-deux millions de lieues, sans qu'aucune comete l'empêche de retourner à l'endroit d'où il est parti. Le soleil, dit-on, a une force centrifuge. Le globe de la terre doit donc s'en écarter. Non, ajoute-t-on, parce que la terre tend toujours vers lui. Elle a donc perdu la force centrifuge qui devoit adhérer à sa nature, comme étant une portion du soleil. Je pourrois m'étendre encore sur l'impossibilité physique que la terre puisse renfermer dans son sein tant de matieres hétérogenes, en sortant d'un corps aussi homogene que le soleil; & en faisant voir qu'elles ne peuvent en aucune façon être considérées comme des débris de matieres solaires & vitrifiables, (si tant est que nous puissions avoir une idée des matieres d'où sort la lumiere), puisque quelques-uns de nos élémens terrestres, tels que

l'eau & le feu, ſont abſolument incompatibles. Mais je m'en tiendrai au refroidiſſement qu'on attribue à la terre, parce que les témoignages dont on appuie cette opinion, ſont à la portée de tous les hommes, & importent à leur ſécurité. Si la terre ſe refroidit, le ſoleil d'où on la fait ſortir doit ſe refroidir à proportion, & l'affoibliſſement mutuel de la chaleur dans ces deux globes, doit ſe manifeſter de ſiecles en ſiecles, au moins à la ſurface de la terre, dans les évaporations des mers, dans la diminution des pluies, & ſur-tout dans la deſtruction ſucceſſive d'un grand nombre de plantes, qu'un ſimple affoibliſſement de quelques dégrés de chaleur fait périr aujourd'hui, lorſqu'on les change de climat. Cependant, il n'y a pas une ſeule plante de perdue de celles qui étoient connues de Circé, la plus ancienne des Botaniſtes, dont Homere nous a en quelque ſorte conſervé l'herbier. Les plantes chantées par Orphée, exiſtent encore avec leurs vertus. Il n'y en a pas même une ſeule qui ait perdu quelque choſe de ſon attitude. La jalouſe Clytie ſe tourne toujours vers le ſoleil, & le beau fils de Liriope, Narciſſe, s'admire encore ſur le bord des fontaines.

Tels ſont les témoignages du regne végétal ſur la conſtance de la température du globe; examinons ceux du genre humain. Il y a des habitans de la Suiſſe qui ſe ſont apperçus, diſent-ils, d'un accroiſſe-

ment progressif de glaces dans leurs montagnes. Je pourrois leur opposer d'autres Observateurs modernes qui, pour faire leur cour à des princes du nord, prétendent, avec aussi peu de fondement, que le froid y a diminué, parce que ces princes y ont fait abattre des forêts; mais je m'en tiendrai au témoignage des anciens, qui sur ce point ne vouloient flatter personne. Si le refroidissement de la terre est sensible dans la vie d'un homme, il doit l'être bien davantage dans la vie du genre humain : or, toutes les températures décrites par les historiens les plus anciens, comme celle de l'Allemagne par Tacite, des Gaules par César, de la Grece par Plutarque, de la Thrace par Xénophon, sont précisément les mêmes aujourd'hui que de leur temps. Le livre de l'Arabe Job, que l'on croit être plus ancien que Moïse, lequel contient des connoissances de la nature beaucoup plus profondes qu'on ne le pense, & dont les plus communes nous étoient inconnues il y a deux siecles, parle fréquemment de la chûte des neiges dans son pays, qui étoit vers le trentieme degré de latitude nord. Le mont Liban porte dans la plus haute antiquité le nom arabe de *Liban*, qui signifie blanc, à cause des neiges dont son sommet est couvert en tout temps. Homere rapporte qu'il neigeoit à Itaque quand Ulysse y arriva, ce qui l'obligea d'emprunter un manteau du bon Eumée. Si, depuis trois mille ans & davan-

tage, le froid eût été chaque année en croiſſant dans tous ces climats, il devroit y être aujourd'hui auſſi long & auſſi rude que dans le Groënland. Mais le Liban & les hautes provinces de l'Aſie, ont conſervé la même température. La petite île d'Ithaque ſe couvre encore en hiver de frimats; & elle porte, comme du temps de Télémaque, des lauriers & des oliviers.



ETUDE



ÉTUDE CINQUIEME.

Réponse aux objections contre la Providence, tirée des désordres du regne végétal.

La terre est, dit-on, un jardin fort mal ordonné. Des hommes d'esprit qui n'avoient point voyagé, se sont plus à nous la peindre sortant des mains de la nature, comme si les géants y eussent combattu. Ils nous ont représenté ses fleuves vaguans çà & là, ses marais fangeux, les arbres de ses forêts renversés, ses campagnes couvertes de roches, de ronces & d'épines, tous ses chemins rendus impraticables, toutes ses cultures devenues l'effort du génie. J'avoue que ces tableaux, quoique pittoresques, m'ont quelquefois attristé, parce qu'ils me donnoient de la méfiance de l'Auteur de la nature On avoit beau supposer d'ailleurs qu'il avoit comblé l'homme de bienfaits; il avoit oublié un de nos premiers besoins, s'il avoit négligé de prendre soin de notre habitation.

Les inondations des fleuves, telles que celles de l'Amazone, de l'Orenoque & de quantité d'autres, sont périodiques. Elles fument les terres qu'elles submergent. On sait d'ailleurs que les bords de ces fleuves

étoient peuplés de nations avant les établissemens des Européens : elles tiroient beaucoup d'utilité de leurs débordemens, soit par l'abondance des pêches, soit par les engrais de leurs champs. Loin de les considérer comme des convulsions de la nature, elles les regardoient comme des bénédictions du ciel, ainsi que les Egyptiens considéroient les inondations du Nil. Etoit-ce donc un spectacle si déplaisant pour elles, de voir leurs profondes forêts coupées, de longues allées d'eau, qu'elles pouvoient parcourir sans peine, en tous sens, dans leurs pirogues, & dont elles recueilloient les fruits avec la plus grande facilité ? Quelques peuplades même, comme celle de l'Orénoque, déterminées par ces avantages, avoient pris l'usage étrange d'habiter le sommet des arbres, & de chercher sous leur feuillage, comme les oiseaux, des logemens, des vivres & des forteresses. Quoiqu'il en soit, la plupart d'entre elles n'habitoient que les bords des fleuves, & les préféroient aux vastes déserts qui les environnoient & qui n'étoient point exposés aux inondations.

Nous ne voyons l'ordre que là où nous voyons notre bled. L'habitude où nous sommes de resserrer dans des digues le canal de nos rivieres, de sabler nos grands chemins, d'aligner les allées de nos jardins, de tracer leurs bassins au cordeau, d'équarrir nos parterres & même nos arbres, nous accoutume à considérer tout ce qui

s'écarte de notre équerre, comme livré à la confusion. Mais c'est dans les lieux où nous avons mis la main, que l'on voit souvent un véritable désordre. Nous faisons jaillir des jets d'eau sur des montagnes; nous les plantons de peupliers & de tilleuls; nous mettons des vignobles dans des vallées, & des prairies sur des collines. Pour peu que ces travaux soient négligés, tous ces petits nivellemens sont bientôt confondus sous le niveau général des continens, & toutes ces cultures humaines disparoissent sous celles de la nature. Les pieces d'eau se changent en marais, les murs de charmilles se hérissent, tous les berceaux s'obstruent, toutes les avenues se ferment; les végétaux naturels à chaque sol, déclarent la guerre aux végétaux étrangers; les chardons étoilés & les vigoureux verbascums étouffent sous leurs larges feuilles les gazons anglois; des foules épaisses de graminées & de trefles se réunissent autour des arbres de Judée; les ronces de chien y grimpent avec leurs crochets comme si elles y montoient à l'assaut; des touffes d'orties s'emparent de l'urne des Naïades, & des forêts de roseaux, des forges de Vulcain; des plaques verdâtres de mnium rongent les visages des Vénus, sans respecter leur beauté. Les arbres mêmes assiégent le château; les cerisiers sauvages, les ormes, les érables montent sur ses combles, enfoncent leurs longs pivots dans ses frontons élevés, &

dominent enfin sur ses coupoles orgueilleuses. Les ruines d'un parc ne sont pas moins dignes des réflexions du sage que celles des empires : elles montrent également combien le pouvoir de l'homme est foible, quand il lutte contre celui de la nature.

Je n'ai pas eu le bonheur, comme les premiers marins qui découvrirent des îles inhabitées, de voir des terres sortir pour ainsi dire de ses mains ; mais j'en ai vu des portions assez peu altérées pour être persuadé que rien alors ne devoit égaler leurs beautés virginales. Elles ont influé sur les premieres relations qui en ont été faites, & elles y ont répandu une fraîcheur, un coloris, & je ne sais quelle grace naïve qui les distinguera toujours avantageusement, malgré leur simplicité, des descriptions savantes qu'on en a faites dans les derniers temps. C'est à l'influence de ces premiers aspects que j'attribue les grands talens des permiers écrivains qui ont parlé de la nature, & l'enthousiasme sublime dont Homere & Orphée ont rempli leurs poésies. Parmi les modernes, l'historien de l'amiral Anson, Cook, Banck, Solander & quelques autres, nous ont décrit plusieurs de ces sites naturels dans les îles de Tinian, de Nasso, de Juan Fernandès & de Taïti, qui ont ravi tous les gens de goût, quoique ces îles eussent été dégradées en partie par les Indiens & *par* les Espagnols.

Quoique je n'aie vu que des pays fréquentés par les Européens & désolés par la guerre ou par l'esclavage, je me rappellerai toujours avec plaisir deux de ces sites, l'un en-deçà du tropique du capricorne, l'autre au-delà du 60ème degré nord. Malgré mon insuffisance, je vais essayer d'en tracer une esquisse, afin de donner au moins une idée de la maniere dont la nature dispose ses plans dans des climats aussi opposés.

Le premier étoit une partie alors inhabitée de l'île de France, de quatorze lieues d'étendue, qui m'en parut la plus belle portion, quoique les noirs Marons qui s'y réfugient, y eussent coupé, sur les rivages de la mer, des lataniers dont ils font des ajoupa, & dans les montagnes des palmistes dont ils mangent les sommités, & des liannes dont ils font des filets pour la pêche. Ils dégradent aussi les bords des ruisseaux en y fouillant les oignons des nymphæa dont ils vivent, & les rivages mêmes de la mer dont ils mangent sans exception toutes les especes de coquillages, dont ils laissent çà & là de grands amas brûlés. Malgré ces désordres, cette portion de l'île avoit conservé des traits de son antique beauté. Elle est exposée au vent perpétuel du sud-est, qui empêche les forêts qui la couvrent de s'étendre jusqu'au bord de la mer; mais une large lisiere de gazon d'un beau verd gris qui l'environne, en facilite la communication tout autour, & s'harmonie d'un côté, avec la verdure des

bois, & de l'autre, avec l'azur des flots. La vue ſe trouve ainſi partagée en deux aſpects, l'un terreſtre & l'autre maritime. Celui de la terre préſente des collines qui fuient les unes derriere les autres en amphithéâtre, & dont les contours, couverts d'arbres en pyramides, ſe profilent avec majeſté ſur la voûte des cieux. Au-deſſus de ces forêts s'éleve comme une ſeconde forêt de palmiſtes, qui balancent au-deſſus des vallées ſolitaires leurs longues colonnes couronnées d'un panache de palmes & ſurmontées d'une lance. Les montagnes de l'intérieur préſentent au loin des plateaux de rochers garnis de grands arbres & de lianes pendantes qui flottent, comme des draperies, au gré des vents. Elles ſont ſurmontées de hauts pitons autour deſquels ſe raſſemblent ſans ceſſe des nuées pluvieuſes; & lorſque les rayons du ſoleil les éclairent, on voit les couleurs de l'arc-en-ciel ſe peindre ſur leurs eſcarpemens, & les eaux des pluies couler ſur leurs flancs bruns, en nappes brillantes de criſtal ou en longs filets d'argent. Aucun obſtacle n'empêche de parcourir les bords qui tapiſſent leurs flancs & leurs baſes, car les ruiſſeaux qui deſcendent des montagnes, préſentent le long de leurs rives des liſieres de ſable ou de larges plateaux de roches qu'ils ont dépouillés de leurs terres. De plus, ils frayent un libre paſſage depuis leurs ſources juſqu'à leurs embouchures, en détruiſant les arbres qui croîtroient dans

leurs lits, & en fertilisant ceux qui naissent sur leurs bords ; & ils ménagent au-dessus d'eux, dans tout leur cours, de grandes voûtes de verdure qui fuient en perspective & qu'on apperçoit des bords de la mer. Des liannes s'entrelacent dans les ceintres de ces voûtes, assurent leurs arcades contre les vents, & les décorent de la maniere la plus agréable, en opposant à leurs feuillages d'autres feuillages, & à leur verdure des guirlandes de fleurs brillantes ou de gousses colorées. Si quelque arbre tombe de vétusté, la nature, qui hâte par-tout la destruction de tous les êtres inutiles, couvre son tronc de capillaire du plus beau verd, & d'agarics ondés de jaune, d'aurore & de pourpre, qui se nourrissent de ses débris. Du côté de la mer, le gazon qui termine l'île est parsemé çà & là de bosquets de lataniers, dont les palmes, faites en éventail & attachées à des queues souples, rayonnent en l'air comme des soleils de verdure. Ces lataniers s'avancent jusques dans la mer sur les caps de l'île, avec les oiseaux de terre qui les habitent, tandis que de petites baies, où nagent une multitude d'oiseaux de marine, & qui sont pour ainsi dire pavées de madrépores couleur de fleur de pêcher, de roches noires couvertes de nérittes couleur de roses, & de toutes sortes de coquillages, pénétrent dans l'île, & réfléchissent, comme des miroirs, tous les objets de la terre & des cieux. Vous croiriez y voir les oiseaux

voler dans l'eau & les poissons nager dans les arbres, & vous diriez du mariage de la Terre & de l'Océan qui entrelacent & confondent leurs domaines. Dans la plupart même des îles inhabitées, situées entre les tropiques, on a trouvé, lorsqu'on en a fait la découverte, les bancs de sable qui les environnent remplis de tortues qui y venoient faire leur ponte, & de flamans couleur de rose qui ressemblent sur leurs nids à des brandons de feu. Elles étoient encore bordées de manglièrs couverts d'huitres, qui opposoient leurs feuillages flottans à la violence des flots, & de cocotiers chargés de fruits, qui, s'avançant jusques dans la mer le long des rescifs, présentoient aux navigateurs l'aspect d'une ville avec ses remparts & ses avenues, & leur annonçoient de loin les asyles qui leur étoient préparés par le dieu des mers. Ces divers genres de beauté ont dû être communs à l'île de France comme à beaucoup d'autres îles, & ils auront sans doute été détruits par les besoins des premiers marins qui y ont abordé. Tel est le tableau bien imparfait d'un pays dont les anciens philosophes jugeoient le climat inhabitable, & dont les philosophes modernes regardent le sol comme une écume de l'Océan ou des volcans.

Le second lieu agreste que j'ai vu, étoit dans la Finlande Russe, lorsque j'étois employé, en 1764, à la visite de ses places avec les Généraux du corps du Génie, dans lequel je servois. Nous voyagions entre la

Suede & la Russie, dans des pays si peu fréquentés, que les sapins avoient poussé dans le grand chemin de démarcation qui sépare leur territoire. Il étoit impossible d'y passer en voiture, & il fallut y envoyer des paysans pour les couper, afin que nos équipages pussent nous suivre. Cependant nous pouvions pénétrer par-tout à pied & souvent à cheval, quoiqu'il nous fallût visiter les détours, les sommets & les plus petits recoins d'un grand nombre de rochers, pour en examiner les défenses naturelles, & que la Finlande en soit si couverte, que les anciens grographes lui en ont donné le surnom de *Lapidosa*. Non-seulement ces rochers y sont répandus en grands blocs à la surface de la terre, mais les vallées & les collines toutes entieres y sont, en beaucoup d'endroits, formées d'une seule piece de roc vif. Ce roc est un granite tendre qui s'exfolie, & dont les débris fertilisent les plantes en même temps que ses grandes masses les abritent contre les vents du nord, & réfléchissent sur elles les rayons du soleil par leurs courbures & par les particules de mica dont il est rempli. Les fonds de ces vallées étoient tapissés de longues lisieres de prairies qui facilitent par-tout la communication. Aux endroits où elles étoient de roc tout pur, comme à leur naissance, elles étoient couvertes d'une plante appellée *Kloukva*, qui se plaît sur les rochers. Elle sort de leurs fentes, & ne s'éleve gueres à plus d'un pied & demi de

hauteur ; mais elle trace de tous côtés, & s'étend fort loin. Ses feuilles & sa verdure ressemblent à celles du buis, & ses rameaux sont parsemés de fruits rouges bons à manger, semblables à des fraises. Les collines étoient couvertes de sapins, de bouleaux & de sorbiers qui végétoient à merveille sur leurs flancs, quoique souvent ils y trouvassent à peine assez de terre pour y enfoncer leurs racines. Les sommets de la plupart de ces collines de roc, étoient arrondis en forme de calotte, & étoient tout luisans par des eaux qui suintoient à travers de longues fêlures, dont ils étoient sillonnés. Plusieurs de ces calottes étoient toutes nues, & si glissantes, qu'à peine pouvoit-on y marcher. Elles étoient couronnées tout autour d'une large ceinture de mousses d'un verd d'émeraude, d'où sortoient çà & là une multitude infinie de champignons de toutes les formes & de toutes les couleurs. Il y en avoit de faits comme de gros étuis couleur d'écarlate, piquetés de points blancs ; d'autres de couleur d'orange, formés en parasols ; d'autres jaunes comme du safran, & alongés comme des œufs. Il y en avoit du plus beau blanc & si bien tournés en rond, qu'on les eût pris pour des dames d'ivoire. Ces mousses & ces champignons se répandoient le long des filets d'eau qui couloient de sommets de ces collines de roc, en longs rayons jusqu'à travers les bois qui croissoient sur leurs flancs & à leurs bases,

& venoient border leurs lisieres en se confondant avec une multitude de fraisiers & de framboisiers. La nature a dédommagé ce pays de la rareté des fleurs apparentes qu'il produit en petit nombre, en donnant les parfums à plusieurs plantes, telles qu'au calamus aromaticus, au bouleau qui exhale au printemps une forte odeur de rose, au sapin dont les pommes sont odorantes; & elle a répandu les couleurs les plus agréables & les plus brillantes sur les végétations les plus communes, telles que sur les cônes du mélese qui sont d'un beau violet, sur les graines écarlates du sorbier, sur les mousses, les champignons, & même sur les choux-raves. Voici ce que dit, à l'occasion de ces derniers végétaux, l'exact Corneille le Bruyn dans son voyage à Archangel:
» : (1) Pendant le séjour que nous fîmes,
» *chez les Samoiedes*, on nous apporta
» plusieurs sortes de navets de différentes
» couleurs, d'une beauté surprenante. Il y
» en avoit de violets, comme les prunes
» parmi nous, de gris, de blancs & de
» jaunâtres, tous tracés d'un rouge sembla-
» ble au vermillon ou à la plus belle laque,
» & aussi agréables à la vue qu'un œillet.
» J'en peignis quelques-uns à l'eau sur du
» papier, & en envoyai en Hollande, dans
» une boite remplie de sable sec, à un de
» mes amis, amateur de ces sortes de cu-

(1) Tome 1, pag. 21.

» riosités. Je portai ceux que j'avois peints » à Archangel, où on ne pouvoit croire » qu'ils fussent d'après nature, jusqu'à ce que » j'eus produit les navets mêmes : marque » qu'on n'y fait gueres d'attention à ce que » la nature y peut former de rare & de cu- » rieux. «

Je pense que ces navets sont des choux-raves, dont les raves croissent au-dessus de la terre. Du moins je le présume, par le dessin même qu'en donne Corneille le Bruyn, & parce que j'en ai vu de semblables en Finlande; ils ont un goût supérieur à celui de nos choux, & semblable à celui des culs d'artichaux. J'ai rapporté ces témoignages d'un Peintre, & d'un Peintre Hollandois, sur la beauté de ces couleurs, pour détruire le préjugés où l'on est, que ce n'est qu'aux Indes où le soleil colore magnifiquement les végétaux. Mais rien n'égale, à mon avis, le beau verd des plantes du nord, au printemps. J'y ai souvent admiré celui des bouleaux, des gazons, & des mousses dont quelques-unes sont glacées de violet & de pourpre. Les sombres sapins même se festonnent alors du verd le plus tendre; & lorsqu'ils viennent à jeter, de l'extrémité de leurs rameaux, des touffes jaunes d'étamines, ils paroissent comme de vastes pyramides toutes chargées de lampions. Nous ne trouvions nul obstacle à marcher dans leurs forêts. Quelquefois nous y rencontrions des bouleaux renversés; mais en mettant les pieds sur leur écorce, elle

nous supportoit comme un cuir épais. Le bois de ces bouleaux pourrit fort vîte, & leur écorce, qu'une humidité ne peut corrompre, est entraînée, à la fonte des neiges, dans les lacs sur lesquels elle surnage tout d'une piece. Quant aux sapins, lorsqu'ils tombent, l'humidité & les mousses les détruisent en fort peu de temps. Ce pays est entrecoupé de grands lacs qui présentent par-tout de nouveaux moyens de communication, en pénétrant par leurs longs golfes dans les terres, & offrent un nouveau genre de beauté, en réfléchissant dans leurs eaux tranquilles, les orifices des vallées, les collines mousseuses, & les sapins inclinés sur les promontoires de leurs rivages.

Il seroit difficile de rendre le bon accueil que nous recevions dans les habitations solitaires de ces lieux. Leurs maîtres s'efforçoient, par toutes sortes de moyens, de nous y retenir plusieurs jours. Ils envoyoient, à dix & quinze lieues delà, inviter leurs amis & leurs parens pour nous tenir compagnie. Les jours & les nuits se passoient en danses & en festins. Dans les villes, les principaux habitans nous traitoient tour à tour. C'est au milieu de ces fêtes hospitalieres que nous avons parcouru les villes de la pauvre Finlande, Wibourg, Villemanstrand, Frédériksham, Nisllot, &c. Le château de cette derniere est situé sur un rocher au dégorgement du lac Kiemen qui l'environne de deux ca-

taractes. De ses-plates-formes, on apperçoit la vaste étendue de ce lac. Nous dînâmes dans une de ses quatre tours, dans une petite chambre éclairée par des fenêtres qui ressembloient à des meurtrieres. C'étoit la même chambre où vécut longtemps l'infortuné Ivan, qui descendit du trône de Russie à l'âge de deux ans & demi. Mais ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur l'influence que les idées morales peuvent répandre sur les paysages.

Les plantes ne sont donc pas jettées au hasard sur la terre ; & quoiqu'on n'ait encore rien dit sur leur ordonnance en général dans les divers climats, cette simple esquisse suffit pour faire voir qu'il y a de l'ordre dans leur ensemble. Si nous examinons de même, superficiellement, leur développement, leur attitude & leur grandeur, nous verrons qu'il y a autant d'harmonie dans l'agrégation de leurs parties, que dans celle de leurs especes. Elles ne peuvent, en aucune maniere, être considérées comme des productions mécaniques du chaud & du froid, de la sécheresse & de l'humidité. Les systêmes de nos sciences nous ont ramenés précisément aux opinions qui jeterent les peuples barbares dans l'idolâtrie, comme si la fin de nos lumieres devoit être le commencement & le retour de nos ténebres. Voici ce que leur reproche l'auteur du livre de la Sagesse : » *Aut ignem, aut* » *spiritum, aut citatum aerem, aut gyrum*

„ *ſtellarum, aut nimiam aquam, aut ſo-*
„ *lem & lunam rectores orbis terrarum*
„ *Deos putaverunt* (1). Ils ſe ſont ima-
„ ginés que le feu, ou le vent, ou l'air
„ le plus ſubtil, ou l'influence des étoi-
„ les, ou la mer, ou le ſoleil & la lune,
„ régiſſoient la terre & en étoient les
„ Dieux. "

Toutes ces cauſes phyſiques réunies n'ont pas ordonné le port d'une ſeule mouſſe. Pour nous en convaincre, commençons par examiner la circulation des plantes. On a poſé, comme un principe certain, que leurs ſeves montoient par leur bois & redeſcendoient par leurs écorces. Je n'oppoſerai aux expériences qu'on en a rapportées, qu'un grand marronnier des Tuileries, voiſin de la terraſſe des Feuillans, qui, depuis plus de vingt ans, n'a point d'écorce autour de ſon pied, & qui cependant eſt plein de vigueur. Pluſieurs ormes des Boulevards ſont dans le même cas. D'un autre côté, on voit de vieux ſaules caverneux qui n'ont point du tout de bois. D'ailleurs, comment peut-on appliquer ce principe à la végétation d'une multitude de plantes, dont les unes n'ont que des tubes, & d'autres n'ont point du tout d'écorce & ne ſont revêtues que de pellicules ſeches?

Il n'y a pas plus de vérité à ſuppoſer

(1) *Sapientiæ* cap. XIII, ✠. 12.

qu'elles affectent la ligne perpendiculaire; & qu'elles sont déterminées à cette direction, par l'action des colonnes de l'air. Quelques-unes, à la vérité, la suivent, comme le sapin, l'épi de bled, le roseau. Mais un bien plus grand nombre s'en écarte, tels que les volubiles, les vignes, les liannes, les haricots, &c. .. D'autres montent verticalement, & étant parvenues à une certaine hauteur, en plein air, sans éprouver aucun obstacle, se fourchent en plusieurs tiges, & étendent horizontalement leurs branches, comme les pommiers; ou les inclinent vers la terre, comme les sapins; ou les creusent en forme de coupe, comme les sassafras; ou les arrondissent en têtes de champignon, comme les pins; ou les dressent vers le ciel, comme les peupliers; ou les tournent en laine de quenouille, comme les cyprès; ou les laissent flotter au gré des vents, comme les bouleaux. Toutes ces attitudes se voient sous le même rumb de vent. Il y en a même qui adoptent des formes auxquelles l'art des jardiniers auroit bien de la peine à les assujettir. Tel est le badamier des Indes, qui croît en pyramide comme le sapin, & la porte, divisée par étages, comme un roi d'échecs. Il y a des plantes très-vigoureuses qui, loin de suivre la ligne verticale, s'en écartent au moment même où elles sortent de la terre. Telle est la fausse patate des Indes, qui aime à se traîner sur le sable

des rivages des pays chauds, dont elle couvre des arpens entiers. Tel eſt encore le rotin de la Chine, qui croît ſouvent aux mêmes endroits. Ces plantes ne rampent point par foibleſſe, Les ſcions du rotin ſont ſi forts qu'on en fait à la Chine des cables pour les vaiſſeaux ; & lorſqu'ils ſont ſur la terre, les cerfs s'y prennent tout vivans, ſans pouvoir s'en dépêtrer. Ce ſont des filets dreſſés par la nature. Je ne finirois pas ſi je voulois parcourir ici les différens ports des végétaux ; ce que j'en ai dit ſuffit pour montrer qu'il n'y en a aucun qui ſoit dirigé par la colonne verticale de l'air. On a été induit à cette erreur, parce qu'on a ſuppoſé qu'ils cherchoient le plus grand volume d'air ; & cette erreur de phyſique en a produit une autre en géométrie ; car dans cette ſuppoſition, ils devroient ſe jeter tous à l'horizon, parce que la colonne d'air y eſt beaucoup plus conſidérables qu'au zénith. Il faut de même ſupprimer les conſéquences qu'on en a tirées & qu'on a poſées comme des principes de juriſprudence pour le partage des terres, dans des livres vantés de mathématique, tel que celui-ci, *qu'il ne croît pas plus de bois ni plus d'herbes ſur la pente d'une montagne, qu'il n'en croîtroit ſur ſa baſe.* Il n'y a pas de bûcheron ni de faneur qui ne vous démontre le contraire par l'expérience.

Les plantes, dit-on, ſont des corps mécaniques. Eſſayez de faire un corps

auſſi mince, auſſi tendre, auſſi fragile que celui d'une feuille qui réſiſte des années entieres aux vents, aux pluies, à la gelée & au ſoleil le plus ardent. Un eſprit de vie, indépendant de toutes les latitudes, régit les plantes, les conſerve & les reproduit Elles reparent leurs bleſſures, & elles recouvrent leurs plaies de nouvelles écorces. Les pyramides de l'Egypte s'en vont en poudre, & les graminées du temps des Pharaons ſubſiſtent encore. Que de tombeaux Grecs & Romains, dont les pierres étoient ancrées de fer, ont diſparu ! Il n'eſt reſté, autour de leurs ruines, que les cyprès qui les ombrageoient C'eſt le ſoleil, dit-on, qui donne l'exiſtence aux végétaux & qui l'entretient. Mais ce grand agent de la nature, tout puiſſant qu'il eſt, n'eſt pas même la cauſe unique & déterminante de leur développement. Si ſa chaleur invite la plupart de ceux de nos climats à ouvrir leurs fleurs, elle en oblige d'autres à les fermer. Tels ſont, dans ceux-ci, la belle-de-nuit du Pérou, & l'arbre triſte des Moluques, qui ne fleuriſſent que la nuit. Son éloignement même de notre hémiſphere n'y détruit point la puiſſance de la nature. C'eſt alors que végetent la plupart des mouſſes qui tapiſſent les rochers d'un verd d'émeraude, & que les troncs des arbres ſe couvrent, dans les lieux humides, de plantes imperceptibles à la vue, appelées Mnium & Lichem, qui les

font paroître au milieu des glaces, comme des colonnes des bronze verd. Ces végétations, au plus fort de l'hiver, détruisent tous nos raisonnemens sur les effets univerfels de la chaleur, puisque des plantes d'une organisation si délicate, semblent avoir besoin, pour se développer, de la plus douce température. La chûte même des feuilles, que nous regardons comme un effet de l'absence du soleil, n'est point occasionnée par le froid Si les palmiers les conservent toute l'année dans le midi, les sapins les gardent au nord en tout temps. A la vérité, les bouleaux, les mélezes & plusieurs autres especes d'arbres les perdent dans le nord à l'entrée de l'hiver ; mais ce dépouillement arrive aussi à d'autres arbres dans le midi Ce sont, dit-on, les résines qui conservent dans le nord celles des sapins ; mais le méleze qui est résineux, y laisse tomber les siennes ; & le filaria, le lierre, l'alaterne & plusieurs autres especes qui ne le sont point, les gardent chez nous toute l'année. Sans recourir à des causes mécaniques, dont les effets se contredisent toujours dès qu'on vent les généraliser, pourquoi ne pas reconnoître dans ces variétés de la végétation, la constance d'une Providence ? Elle a mis au midi des arbres toujours verds, & leur a donné un large feuillage pour abriter les animaux de la chaleur. Elle y est encore venue au secours des animaux en les cou-

vrant de robes à poil ras, afin de les vêtir à la légere ; & elle a tapissé la terre qu'ils habitent, de fougere & de liannes vertes, afin de les tenir fraîchement Elle n'a pas oublié les besoins des animaux du nord : elle a donné à ceux-ci pour toits, les sapins toujours verds, dont les pyramides hautes & touffues écartent les neiges de leurs pieds, & dont les branches sont si garnies de longues mousses grises, qu'à peine on en apperçoit le tronc ; pour litieres, les mousses mêmes de la terre, qui y ont en plusieurs endroits plus d'un pied d'épaisseur, & les feuilles molles & séches de beaucoup d'arbres qui tombent précisément à l'entrée de la mauvaise saison ; enfin, pour provisions, les fruits de ces mêmes arbres qui sont alors en pleine maturité. Elle y a ajouté çà & là les grappes rouges des sorbiers, qui brillantes au loin sur la blancheur des neiges, invitent les oiseaux à recourir à ces asyles ; ensorte que les perdrix, les coqs de bruyere, les oiseaux de neige, les lievres, les écureuils trouvent souvent à l'abri du même sapin de quoi se loger, se nourir & se tenir fort chaudement.

Mais un des plus grands bienfaits de la Providence envers les animaux du nord, est de les avoir revêtus de robes fourrées de poils longs & épais qui croissent précisément en hiver & qui tombent en été. Les naturalistes, qui regardent les poils des animaux comme des especes de végéta-

tions, ne manquent pas d'expliquer leurs accroissemens, par la chaleur. Ils confirment leur principe par l'exemple de la barbe & des cheveux de l'homme, qui croissent rapidement en été. Mais je leur demande pourquoi, dans les pays froids, les chevaux qui y sont ras en été, se couvrent en hiver d'un poil long & frisé comme la laine des moutons ? A cela ils répondent que c'est la chaleur intérieure de leur corps, augmentée par l'action extérieure du froid, qui produit cette merveille. Fort bien. Je pourrois leur objecter que le froid ne produit pas cet effet sur la barbe & sur les cheveux de l'homme, puisqu'il retarde leur accroissement; que de plus, dans les animaux revêtus en hiver par la Providence, les poils sont beaucoup plus longs & plus épais aux endroits de leurs corps qui ont le moins de chaleur naturelle, tels qu'à la queue qui est très-touffue dans les chevaux, les martes, les renards & les loups, & que ces poils sont courts & rares aux endroits où elles est la plus grande, comme au ventre. Leurs dos, leurs oreilles, & souvent même leurs pattes, sont les parties de leurs corps les plus couvertes de poil. Mais je me contente de leur proposer cette derniere objection : la chaleur extérieure & intérieure d'un lion d'Afrique doit être au moins aussi ardente que celle d'un loup de Sibérie ; pourquoi le premier est-il à poil ras, tandis que le second est velu jusqu'aux yeux ?

Le froid, que nous regardons comme un des plus grands obstacles de la végétation, est aussi nécessaire à certaines plantes, que la chaleur l'est à d'autres. Si celles du midi ne sauroient croître au nord, celles du nord ne réussissent pas mieux au midi. Les Hollandois ont fait de vaines tentatives pour élever des sapins au cap de Bonne-Espérance, afin d'avoir des mâtures de vaisseaux qui se vendent très-cher aux Indes. Plusieurs habitans ont fait à l'île de France des essais inutiles pour y faire croître la lavande, la marguerite des prés, la violette, & d'autres herbes de nos climats tempérés. Alexandre, qui transplantoit les nations à son gré, ne put jamais venir à bout de faire venir le lierre de la Grece dans le territoire de Babylone (1), quoiqu'il eût grande envie de jouer aux Indes le personnage de Bacchus avec tout son costume. Je crois cependant qu'on pourroit venir à bout de ces transmigrations végétales, en employant au midi des glacieres pour les plantes du nord, comme on emploie dans le nord des poëles pour les plantes du midi. Je ne pense pas qu'il y ait un seul endroit sur le globe, où avec un peu d'industrie, on ne puisse se procurer de la glace comme on s'y procure du sel. Je n'ai trouvé nulle part de température aussi chaude que celle de l'île de Malte,

(1) Voyez Plutarque & Pline.

quoique j'aie passé deux fois la ligne, & que j'aie vécu à l'île de France, où le soleil passe deux fois par an au zénith. Le sol de Malte est formé de collines de pierres blanches, qui réfléchissent les rayons du soleil avec tant de force, que la vue en est sensiblement affectée; & quand le vent d'Afrique, appellé Syroco, qui part des sables du Zara pour aller fondre les glaces du nord, vient à passer sur cette île, l'air y est aussi chaud que l'haleine d'un four. Je me rappelle que dans ces jours-là il y avoit un Neptune de bronze sur le bord de la mer, dont le métal devenoit si brûlant qu'à peine on y pouvoit tenir la main. Cependant, on apportoit dans l'île, de la neige du mont Etna, qui est à soixante lieues de là; on la conservoit pendant des mois entiers dans des souterrains sur de la paille, & elle ne valoit que deux liards la livre; encore y étoit-elle affermée. Puisqu'on peut avoir de la neige à Malte dans la canicule, je crois qu'on peut s'en procurer dans tous les pays du monde. D'ailleurs la nature, comme nous l'avons vu, a multiplié les montagnes à glaces dans le voisinage des pays chauds. On pourra peut-être me reprocher d'indiquer ici des moyens d'accroître le luxe: mais, puisque le peuple ne vit plus que du luxe des riches, celui-ci peut tourner au moins au profit des sciences naturelles.

Il s'en faut beaucoup que le froid soit

l'ennemi de toutes les plantes, puiſque ce n'eſt que dans le nord que l'on trouve les forêts les plus élevées & les plus étendues qu'il y ait ſur la terre. Ce n'eſt qu'au pied des neiges éternelles du mont Liban, que le cedre, le roi des végétaux, s'éleve dans toute ſa majeſté. Le ſapin, qui eſt, après lui, l'arbre le plus grand des forêts, ne vient à une hauteur prodigieuſe que dans les montagnes à glaces, & dans les climats froids de la Norvege & de la Ruſſie. Pline dit que la plus grande piece de bois qu'on eût vue à Rome juſqu'à ſon tems, étoit une poutre de ſapin de cent vingt pieds de long, & de deux pieds d'équarriſſage aux deux bouts, que Tibere avoit fait venir des froides montagnes de la Voltoline en Piémont, & que Néron employa à ſon amphithéatre. Jugez, dit-il, quelle devoit être la longueur de l'arbre entier, par ce qu'on en avoit coupé. Cependant, comme je crois que Pline parle de pieds romains, qui ſont de la même grandeur que ceux du Rhin, il faut diminuer cette dimenſion d'un douzieme à-peu-près. Il cite encore le mât de ſapin du vaiſſeau qui apporta d'Egypte l'obéliſque que Caligula fit mettre au Vatican; ce mât avoit quatre braſſes de tour. Je ne ſais d'où on l'avoit tiré. Pour moi, j'ai vu en Ruſſie des ſapins, auprès deſquels ceux de nos climats tempérés ne ſont que des avortons. J'en ai vu, entre autres, deux tronçons entre Pétersbourg & Moſcou, qui ſurpaſſoient en

en grosseur les plus gros mâts de nos vaisseaux de guerre, quoique ceux-ci soient faits de plusieurs pieces. Ils étoient coupés du même arbre, & servoient de montant à la porte de la basse-cour d'un paysan. Les bateaux qui apportent du lac de Ladoga des provisions à Pétersbourg, ne sont gueres moins grands que les bateaux qui remontent de Rouen à Paris. Ils sont construits de planches de sapin de deux à trois pouces d'épaisseur, quelquefois de deux pieds de large, & ils ont de longueur toute celle du bateau. Les charpentiers Russes des cantons où on les bâtit, ne font d'un arbre qu'une seule planche, le bois y étant si commun, qu'ils ne se donnent pas la peine de le scier. Avant que j'eusse voyagé dans les pays du Nord, je me figurois, d'après les loix de notre physique, que la terre devoit y être dépouillée de plantes par la rigueur du froid. Je fus fort étonné d'y voir les plus grands arbres que j'eusse vus de ma vie, & placés si près les uns des autres, qu'un écureuil pourroit parcourir une bonne partie de la Russie, sans mettre pied à terre, en sautant de branches en branches. Cette forêt de sapins couvre la Finlande, l'Ingrie, l'Estonie, tout l'espace compris entre Pétersbourg & Moscou, & delà s'étend sur une grande partie de la Pologne, où les chênes commencent à paroître, comme je l'ai observé moi-même en traversant ces pays. Mais ce que j'en ai vu n'en est que

la moindre partie, puiſqu'on ſait qu'elle s'étend depuis la Norvege juſqu'au Kamchatka, quelques déſerts ſablonneux exceptés; & depuis Breſlau juſqu'aux bords de la mer Glaciale.

Je terminerai cet article par réfuter une erreur dont j'ai parlé dans l'Etude précédente, qui eſt, que le froid a diminué dans le Nord, parce qu'on y a abattu des forêts. Comme elle a été miſe en avant par quelques-uns de nos écrivains les plus célebres, & répétée enſuite, comme c'eſt l'uſage, par la foule des autres, il eſt important de la détruire, parce qu'elle eſt très-nuiſible à l'économie rurale. Je l'ai adoptée long-temps, ſur la foi hiſtorique, & ce ne ſont point des livres qui m'en ont fait revenir: ce ſont des payſans.

Un jour d'été, ſur les deux heures après midi, étant ſur le point de traverſer la forêt d'Ivry, je vis des bergers avec leurs troupeaux qui s'en tenoient à quelque diſtance, en ſe repoſant à l'ombre de quelques arbres épars dans la campagne. Je leur demandai pourquoi ils n'entroient pas dans la forêt pour ſe mettre, eux & leurs troupeaux, à couvert de la chaleur. Ils me répondirent qu'il y faiſoit trop chaud, & qu'ils n'y menoient leurs moutons que le matin & le ſoir. Cependant, comme je deſirois parcourir en plein jour les bois où Henri IV avoit chaſſé, & arriver de bonne heure à Anet pour y voir la maiſon de plaiſance de Henri II, & le tombeau de

Diane de Poitiers, sa maîtresse ; j'engageai l'enfant d'un de ces bergers à me servir de guide, ce qui lui fut fort aisé, car le chemin qui mene à Anet, traverse la forêt en ligne droite ; & il est si peu fréquenté de ce côté-là, que je le trouvai couvert, en beaucoup d'endroits, de gazons & de fraisiers. J'éprouvai, pendant tout le temps que j'y marchai, une chaleur étouffante & beaucoup plus forte que celle qui régnoit dans la campagne. Je ne commençai même à respirer, que quand j'en fus tout-à-fait sorti, & que je fus éloigné des bords de la forêt de plus de trois portées de fusil. Au reste, ces bergers, cette solitude, ce silence des bois me parurent plus augustes, mêlés au souvenir de Henri IV, que les attributs de chasse en bronze, & les chiffres de Henri II entrelacés avec les croissans de Diane, qui surmontent, de toutes parts, les dômes du château d'Anet. Ce château royal chargé de trophées antiques d'amour, me donna d'abord un sentiment profond de plaisir & de mélancolie ; ensuite il m'en inspira de tristesse, quand je me rappellai que cet amour ne fut pas légitime ; mais il me remplit à la fin de vénération & de respect, quand j'appris que, par une de ces révolutions si ordinaires aux monumens des hommes, il étoit habité par le vertueux duc de Penthievre.

J'ai depuis réfléchi sur ce que m'avoient dit ces bergers, sur la chaleur des bois, & sur celle que j'y avois éprouvée moi-même ;

& j'ai remarqué en effet, qu'au printemps toutes les plantes sont plus précoces dans leur voisinage, & qu'on trouve des violettes en fleur sur leurs lisieres, bien avant qu'on en cueille sur les plaines & sur les collines découvertes. Les forêts mettent donc les terres à l'abri du froid, dans le nord; mais ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'elles les mettent à l'abri de la chaleur dans les pays chauds. Ces deux effets opposés viennent uniquement des formes & des dispositions différentes de leurs feuilles. Dans le Nord, celles des sapins, des mélezes, des pins, des cedres, des genevriers, sont petites, lustrées & vernissées; leur finesse, leur vernis & la multitude de leurs plans réfléchissent la chaleur autour d'elles en mille manieres: elles produisent à-peu-près les mêmes effets que les poils des animaux du Nord, dont la fourrure est d'autant plus chaude, que leurs poils sont fins & lustrés. D'ailleurs, les feuilles de plusieurs especes, comme celles des sapins & des bouleaux, sont suspendues perpendiculairement à leurs rameaux par de longues queues mobiles, ensorte qu'au moindre vent, elles réfléchissent autour d'elles les rayons du soleil, comme des miroirs. Au Midi, au contraire, les palmiers, les talipots, les cocotiers, les bananiers, portent de grandes feuilles qui, du côté de la terre, sont plutôt mattes que lustrées, & qui, en s'étendant horizontalement, forment au-dessous d'elles

de grandes ombres, où il n'y a aucune réflexion de chaleur. Je conviens cependant que le défrichement des forêts dissipe les fraîcheurs occasionnées par l'humidité; mais il augmente les froids secs & âpres du nord, comme on l'a éprouvé dans les hautes montagnes de la Norvege, qui étoient autrefois cultivées, & qui sont aujourd'hui inhabitables, parce qu'on les a totalement dépouillées de leurs bois. Ces mêmes défrichemens augmentent aussi la chaleur dans les pays chauds, comme je l'ai observé à l'île de France, sur plusieurs côtes qui sont devenues si arides depuis qu'on n'y a laissé aucun arbre, qu'elles sont aujourd'hui sans culture. L'herbe même qui y pousse pendant la saison des pluies, est en peu de temps rôtie par le soleil. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'il est résulté de la sécheresse de ces côtes, le desséchement de quantité de ruisseaux, car les arbres plantés sur les hauteurs y attirent l'humidité de l'air, & l'y fixent, comme nous le verrons dans l'Etude des plantes. De plus, en détruisant les arbres qui sont sur les hauteurs, on ôte aux vallons leurs engrais naturels, & aux campagnes les palissades qui les abritent des grands vents, qui désolent tellement les cultures en quelques endroits, qu'on n'y peut rien faire croître. J'attribue à ce dernier inconvénient la stérilité des landes de Bretagne. En vain, on a essayé de leur rendre leur ancienne fécondité: on n'en

viendra point à bout, si on ne commence par leur rendre leurs abris & leur température, en y ressemant des forêts. Mais avant tout, il faut que les paysans qui les cultivent soient heureux. La prospérité d'une terre dépend, avant toutes choses, de celle de ses habitans.





ÉTUDE SIXIEME.

Réponſes aux Objections contre la Providence, tirées des déſordres du regne animal.

NOUS continuerons de parler de la fécondité des terres du Nord, pour détruire le préjugé qui n'attribue le principe de la vie dans les plantes & dans les animaux, qu'à la chaleur du Midi. Je pourrois m'étendre ſur les chaſſes nombreuſes d'élans, de rennes, d'oiſeaux aquatiques, de francolins, de lievres, d'ours blancs, de loups, de renards, de martes, d'hermines, de caſtors, &c. que les habitans des terres ſeptentrionales font tous les ans, & dont les ſeules pelleteries qu'ils n'emploient pas à leurs uſages, leur produiſent une branche conſidérable de commerce par toute l'Europe. Mais je m'arrêterai ſeulement à leurs pêches, parce que ces préſens des eaux ſont offerts à toutes les nations, & ne ſont nulle part auſſi abondans que dans le Nord.

On tire des rivieres & des lacs du Nord une multitude prodigieuſe de poiſſons. Jean Schæffer, hiſtorien exact de Laponie, dit (1)

(1) Hiſtoire de Laponie, par Jean Schæffer.

qu'on prend chaque année à [illegible], juf-qu'à [illegible] tonnes de [illegible]; que les [illegible] y sont si grands, qu'il y en a de la longueur d'un homme, & qu'on en fait chaque année de quoi nourrir quatre royaumes du Nord. Mais ces pêches abondantes n'approchent pas encore de celles de ses mers (1). C'est dans leur sein qu'on prend ces monstrueuses baleines, qui ont pour l'ordinaire soixante pieds de longueur, vingt pieds de largeur au corps & à la queue, dix-huit pieds de hauteur, & qui donnent jusqu'à cent trente barriques d'huile. Leur lard a deux pieds d'épaisseur; & on est obligé de se servir de couteaux de six pieds de long pour le découper. Il sort tous les ans des mers du Nord une multitude effroyable de poissons qui enrichissent tous le pêcheurs de l'Europe; tels sont les morues, les anchois, les esturgeons, les dorches, les maqueraux, les sardines, les harengs, les chiens de mer, les belugas, les phoques, les marsouins, les chevaux-marins, les souffleurs, les licornes de mer, les poissons à scie, &c.... Ils y sont tous d'une taille plus considérable que dans les latitudes témpérées, & divisés en un plus grand nombre d'especes. On en compte jusqu'a douze dans celles des baleines; & les plies ou flétans y pesent jusqu'à quatre

(1) Voyez Frédéric Martens de Hambourg.

cents livres. Je ne m'arrêterai qu'à ceux des poissons qui nous sont les plus connus, tels que les harengs. C'est un fait certain qu'il en sort tous les ans une quantité plus que suffisante pour nourrir tous les habitans de l'Europe.

Nous avons des mémoires qui prouvent que la pêche s'en faisoit dès l'an 1163, dans le détroit du Sund, entre les îles de Schonen & de Séeland. Philippe de Mésieres, gouverneur de Charles VI, rapporte dans le *Songe du vieux Pélerin*, qu'en 1389, dans les mois de septembre & d'octobre, il y avoit une quantité si prodigieuse de harengs dans ce détroit, „ que dans l'espace de plusieurs lieues, „ on pouvoit, dit-il, les tailler à l'épée; „ & c'est commune renommée qu'ils sont „ quarante mille bateaux qui ne font autre chose en deux mois que pêcher le „ hareng, & en chacun bateaux il y a „ au moins six personnes & jusqu'à dix, „ & de plus il y a cinq cents grosses & „ moyennes nefs qui ne font que recueillir & saler les harengs en caque. „ Il fait monter le nombre des pêcheurs à trois cents mille hommes de la Prusse & de l'Allemagne. En 1610, les Hollandois, qui pêchent ce poisson encore plus au nord où il est meilleur, y employoient trois mille bateaux, cinquante mille pêcheurs, sans compter neuf mille autres vaisseaux qui l'encaquent & l'apportent en Hollande, & cent cinquante mille hom-

mes, soit sur terre, soit sur mer, occupés à le transporter, à l'apprêter & à le vendre. Ils en tiroient alors de revenu deux millions six cents cinquante-neuf mille livres sterling. J'ai vu moi-même à Amsterdam, en 1762, la joie du peuple qui met des banderolles & des pavillons aux boutiques où l'on vend ce poisson, à son arrivée : il y en a dans toutes les rues. J'y ai ouï dire que la compagnie formée pour la pêche du hareng, étoit plus riche & faisoit vivre plus de monde que la Compagnie des Indes. Les Danois, les Norwégiens, les Suédois, les Hambourgeois, les Anglois, les Irlandois, & quelques négocians de nos ports, comme de celui de Dieppe, envoient des vaisseaux à cette pêche, mais en trop petit nombre pour une manne aussi aisée à recueillir.

En 1782, à l'embouchure de la Gothela, petite riviere qui baigne les murs de Gothembourg, on en a salé cent trente neuf mille tonneaux, enfumé trois mille sept cents, & extrait deux mille huit cents quarante-cinq tonneaux d'huile de ceux qui ne pouvoient être conservés. La Gazette de France (1), qui rapporte cette pêche, remarque que jusques en 1752 ces poissons avoient été 72 ans sans y paroître. J'attribue leur éloignement de cette côte,

(1) Vendredi 11 octobre 1782.

à quelque combat naval qui les en aura éloignés, par le bruit de l'artillerie, comme il arrive aux tortues de l'île de l'Ascension d'abandonner la rade pendant plusieurs semaines, lorsque les vaisseaux qui y passent tirent du canon. C'est peut-être aussi quelque incendie de forêts qui aura détruit le végétal qui les attiroit sur la côte. Le bon évêque de Berghen, Pont-Oppidan, le Fénelon de la Norwege, qui mettoit dans ses sermons populaires des traits d'histoire naturelle tout entiers comme d'excellens morceaux de théologie, rapporte (1) que losque les harengs côtoyent les rivages de la Norwege, „ les baleines „ qui les poursuivent en grand nombre, „ & qui lancent en l'air leurs jets d'eau, „ font paroître la mer au loin comme si „ elle étoit couverte de cheminées fuman- „ tes. Les harengs poursuivis se jettent „ le long du rivage dans les enfoncemens „ & dans les criques, où l'eau auparavant „ tranquille forme des lames & des vagues „ considérables par-tout où ils se sauvent. „ Ils s'y retirent en si grand nombre, „ qu'on peut les prendre à pleine cor- „ beille, & que même les paysans les „ attrappent à la main. " Cependant ce que tous ces pêcheurs réunis en pêchent, n'est qu'une très-petite partie de leur co-

(1) Pont Oppidan, histoire naturelle de la Norwege.

lonne qui côtoye l'Allemagne, la France, l'Espagne, & s'avance jusqu'au détroit de Gibraltar; dévorée, chemin faisant, par une multitude innombrable d'autres poissons & d'oiseaux de mer qui la suivent nuit & jour jusqu'à ce qu'elle se perde sur les rivages de l'Afrique, ou qu'elle retourne, selon d'autres, dans les climats du nord.

Pour moi je ne crois pas plus que les harens retournent dans les mers du nord, que les fruits ne remontent aux arbres d'où ils sont tombés. La nature est si magnifique dans les festins qu'elle prépare aux hommes, qu'elle ne leur présente jamais deux fois le même mets. Je présume, d'après une observation du pere Lamberti, missionnaire en Mingrélie, que ces poissons achevent de circuire l'Europe en entrant dans la Méditerranée, & que le terme de leur émigration est à l'extrémité de la mer Noire, avec d'autant plus de fondement, que les sardines qui partent des mêmes lieux suivent la même route, comme le prouvent les pêches abondantes qu'en font les Provençaux sur leurs côtes & sur celles d'Italie. „ L'on „ voit, dit le pere Lamberti (1), quel„ quefois dans la mer Noire beaucoup de „ harengs; & ces années-là les habitans „ en tirent un présage que la pêche de

(1) Relation de Mingrélie, collection de Thevenot.

» l'esturgeon doit être fort abondante,
» & ils en font un jugement contraire
» quand il n'en paroît point. L'on en vit
» en 1642 une si grande quantité, que la
» mer les ayant jetés sur la plage qui est
» entre Trébisonde & le pays des Abcasses,
» elle s'en trouva toute couverte & bor-
» dée d'une digue de harengs qui avoit
» bien trois palmes de * haut. Ceux du
» pays appréhendoient que l'air ne s'em-
» pestât de la corruption de ces poissons;
» mais l'on vit en même temps la côte
» pleine de corneilles & de corbeaux qui
» les délivrerent de cette crainte en man-
» geant ces poissons. Ceux du pays disent
» que la même chose est arrivée autre-
» fois, mais non pas en aussi grande
» quantité. «

Ce nombre prodigieux de harengs a certainement de quoi étonner; mais l'admiration redoublera si l'on considere que cette colonne n'est par la moitié de celle qui sort du nord tous les ans. Elle se partage à la hauteur de l'Islande; & tandis qu'une partie vient répandre l'abondance sur les côtes de l'Europe, l'autre va la porter sur celles de l'Amérique. Anderson dit que les harengs sont si abondans sur les côtes de l'Islande, qu'une chaloupe peut à peine les traverser à la rame. Ils y sont accompagnés d'une multitude prodigieuse de sardines & de mournes, ce qui rend le poisson si commun dans cette île, que les habitans le font sécher & le ré-

duisent en farine avec les arêtes, pour en nourrir leurs bœufs & leurs chevaux. Le pere Rale, Jésuite, missionnaire en Amérique, en parlant des Sauvages qui sont entre l'Acadie & la nouvelle Angleterre, dit (1), „ qu'ils se rendent en „ un certain temps à une riviere peu „ éloignée, où, pendant un mois, les „ poissons montent en si grande quantité, qu'on en empliroit cinquante „ mille barriques en un jour, si l'on pouvoit suffire à ce travail. Ce sont des „ especes de gros harengs fort agréables „ au goût quand ils sont frais. Ils sont „ pressés les uns sur les autres à un pied „ d'épaisseur, & on les puise comme de „ l'eau. Les Sauvages les font sécher pendant huit ou dix jours, & ils en vivent „ pendant tout le temps qu'ils ensemencent leurs terres. „ Ce témoignage est confirmé par un grand nombre d'autres, & en particulier par un Anglois, né en Amérique, & qui a écrit l'Histoire de la Virginie. „ Au printemps, dit-il (2), les „ harengs montent en si grande foule „ dans les ruisseaux & les gués des rivieres, qu'il est presque impossible d'y „ passer à cheval sans marcher sur ces „ poissons.... De-là vient que dans cette „ saison de l'année les endroits des rivie-

(1) Lettres édifiantes, tome 23, pag. 129.
(2) Histoire de la Virginie, pag. 202.

» res où l'eau eſt douce, ſont empuantis
» par le poiſſon qu'il y a. Outre les ha-
» rengs, on voit une infinité d'aloſes,
» de rougets, d'eſturgeons, & quelque
» peu de lamproies qui paſſent de la mer
» dans les rivieres. «

Il paroît qu'une autre colonne de ces poiſſons ſort du pole nord à l'eſt de notre continent, & paſſe par le canal qui ſépare l'Amérique de l'Aſie. Car un miſſionnaire dit que les habitans de la terre d'Yeſſo vont vendre au Japon, entre autres poiſſons ſecs (1), des harengs. Les Eſpagnols, qui ont tenté des découvertes au nord de la Californie en ont trouvé tous les peuples Icthyophages & ne s'appliquans à aucune culture. Quoiqu'ils n'y aient abordé qu'au milieu de l'été, où la pêche de ces poiſſons ne ſe faiſoit peut-être pas encore, ils y trouverent une abondance prodigieuſe de ſardines, dont la patrie & les émigrations ſont les mêmes, car on en prend une grande quantité de petites à Archangel. J'ai ai mangé en Ruſſie chez M. le maréchal Munich, qui les appelloit des anchois du nord. Mais comme les mers ſeptentrionales qui ſéparent l'Amérique de l'Aſie nous ſont inconnues, je ne ſuivrai pas ce poiſſon plus loin. J'obſerverai toutefois, que plus de la

(1) Hiſtoire Eccléſiaſtique du Japon, par le Pere F. Solier, liv. 19, chap. 11.

moitié de ces harengs font remplis d'œufs, & que s'ils venoient tous à éclore pendant trois ou quatre générations seulement, l'Océan ne feroit pas capable de les contenir. Ils contiennent à vue d'œil au moins autant d'œufs que les carpes. M. Petit, célebre démonstrateur en Chirurgie & fameux Médecin, a trouvé que les deux paquets d'œufs d'une carpe de dix-huit pouces de longueur, pesoient huit onces deux gros, qui font quatre mille sept cents cinquante-deux grains, & qu'il falloit le poids de soixante & douze de ces œufs pour faire le poids d'un grain, ce qui fait trois cents quarante-deux mille cent quarante-quatre œufs compris dans les huit onces deux gros. Je me suis un peu étendu au sujet de ces poissons, non pas pour l'avantage de notre commerce, qui avec ses offices, ses privileges, ses exclusions, rend rare tout ce qu'il entreprend, mais à cause de la subsistance du peuple réduit en beaucoup d'endroits à ne manger que du pain, tandis que la Providence donne à l'Europe d'une main si libérale, les poissons, peut-être, les plus friands de la mer (1). Il n'en faut pas juger par ceux qu'on apporte à Paris dans l'arriere-saison,

---

(1) Plus d'un gourmand a déja fait cette observation; mais en voici une à laquelle peu d'hommes s'arrêtent, c'est qu'en tout genre, & par-tout pays, *les choses les plus communes sont les meilleures.*

& qu'on a pêchés à peu de distance de nos côtes ; mais par ceux qu'on pêche dans le nord, connus en Hollande sous le nom de *harengs-pecs*, qui sont épais, longs, gras, ayant un goût de noisette, si délicats & si fondans, qu'on ne peut les faire cuire, & qu'on les mange crus comme des anchois.

Le pole austral n'est pas moins poissonneux que le pole septentrional. Les peuples qui l'avoisinent, tels que les habitans des îles de la Géorgie, de la nouvelle Zélande, du détroit de le Maire, de la terre de Feu & du détroit de Magellan, sont Ichthyophages, & n'exercent aucune sorte d'agriculture. Le véridique chevalier Narbrugh dit, dans son Journal à la mer du sud, que le port Désiré, qui est par le 47e degré 48′ de latitude sud, est si rempli de pingouins, de veaux marins & de lions marins, que tout vaisseau qui y touchera, y trouvera des provisions en abondance. Tous ces animaux qui y sont fort gras, ne vivent que de poissons. Quand il fut dans le détroit de Magellan, il prit d'un seul coup de filet plus de cinq cents gros poissons, semblables à des mulets, aussi longs que la jambe d'un homme, des éperlans de vingt pouces de longueur, une grande quantité de poissons semblable aux anchois; enfin, ils en trouverent tant de toutes les sortes, qu'ils ne mangerent autre chose pendant tout le temps qu'ils y resterent. Les moules à belle nacre, con-

nües dans nos cabinets ſous le nom de moules de Magellan, y ſont d'une grandeur prodigieuſe & excellentes à manger. Les lépas de même y ſont très-grands. Il faut, dit-il, qu'il y ait ſur ces rivages une infinité de poiſſons pour nourrir les veaux marins, les pingouins & les autres oiſeaux qui ne vivent que de poiſſons, & qui ſont tous également gras, quoiqu'ils ſoient innombrables. Ils tuerent un jour quatre cents lions marins en une demi-heure. Il y en avoit qui avoient dix-huit pieds de long. Ceux qui en ont quatorze, ſont par milliers. Leur chair eſt auſſi belle & auſſi blanche que celle d'agneau, & très-bonne à manger fraîche; mais elle eſt bien meilleure quand on l'a tenue dans le ſel. Sur quoi j'obſerverai qu'il n'y a que les poiſſons des pays froids qui prennent bien le ſel, & qui conſervent dans cet état une partie de leur ſaveur. Il ſemble que la nature ait voulu faire participer, par ce moyen, tous les peuples de la terre à l'abondance des pêches qui ſortent des zones glaciales.

La côte occidentale de l'Amérique, dans cette même latitude, n'eſt pas moins poiſſonneuſe. « Dans toute la côte de la mer, » dit le Péruvien Garcillaſo de la Vega » (1), depuis Aréquipa juſqu'à Tarapaca, » où il y a plus de deux cents lieues de

(1) Hiſtoire des Incas, liv. 5, chap. 3.

» longueur, ils n'emploient d'autres fientes
» pour fumer les terres que la fiente de
» certains oiſeaux appellés paſſereaux ma-
» rins, dont il y a des troupes ſi nom-
» breuſes qu'on ne ſauroit les voir ſans en
» être étonné. Ils ſe tiennent dans les
» îles déſertes de la côte, & à force d'y
» fienter, ils les blanchiſſent d'une telle
» maniere, qu'on les prendroit de loin
» pour quelques montagnes couvertes de
» neige. Les Incas réſervoient ces îles
» pour en diſpoſer en faveur de telle pro-
» vince qu'ils jugeoient à propos. « Or,
cette fiente provenoit des poiſſons dont
vivent ces oiſeaux. » En d'autres pays de
» la même côte (2), dit-il, dans les con-
» trées d'Atica, d'Atitipa, de Villacori,
» de Malla & de Chilca, on engraiſſe les
» terres avec des têtes de ſardines qu'on y
» ſeme en abondance. On les enterre à une
» petite diſtance les unes des autres, après
» y avoir mis dedans deux ou trois grains
» de maïs. En certaine ſaiſon de l'année,
» la mer jette ſur le rivage une ſi grande
» quantité de ſardines vives, qu'ils en ont
» de reſte pour leur proviſion & pour en-
» graiſſer leurs champs; juſques-là même
» que s'ils les vouloient ramaſſer toutes,
» ils en pourroient charger pluſieurs na-
» vires. »

On voit que la côte du Pérou eſt à-

(2) *Ibidem.*

peu-près le terme de l'émigration des ſardines qui ſortent du pole ſud, comme les côtes de la mer Noire ſont le terme de celles des harengs qui ſortent du pole nord. Le développement de ces deux routes, des ſardines auſtraliennes & des harengs ſeptentrionaux, eſt à-peu-près de la même longueur, & leurs deſtinées ſont à la fin ſemblables. On croiroit que quelques Néréïdes ſoient chargées chaque année de conduire, depuis les poles, ces flottes innombrables de poiſſons, pour fournir à la ſubſiſtance des habitans des zones tempérées, & que, quand elles ſont arrivées au terme de leurs courſes, dans les pays chauds où les fruits abondent, elles vident ſur le rivage ce qui reſte dans leurs filets.

Il ne me ſera pas auſſi facile, je l'avoue, de rapporter à la bienfaiſance de la nature, les guerres que ſe font, entr'eux, les animaux. Pourquoi y a-t-il des bêtes carnacieres? Quand je ne reſoudrois pas cette difficulté, il ne faudroit pas accuſer la nature de cruauté, parce que je manquerois de lumieres. Elle a ordonné ce que nous connoiſſons, avec tant de ſageſſe, que nous en devons concIure, que la même ſageſſe regne dans ce que nous ne connoiſſons pas. Je me haſarderai cependant à dire mon ſentiment & à répondre à cette queſtion, d'autant que cela me donnera lieu de mettre en avant quelques obſervations que je crois neuves & dignes d'attention.

D'abord, les bêtes de proie sont nécessaires. Que deviendroient les cadavres de tant d'animaux qui périssent dans les eaux & sur la terre qu'ils souilleroient de leur infection ? A la vérité, plusieurs especes de bêtes carnacieres dévorent les animaux tous vivans. Mais que savons-nous si elles ne transgressent pas leurs loix naturelles ? L'homme à peine sait son histoire. Comment pourroit-il savoir celle des bêtes ? Le capitaine Cook a observé dans une île déserte de l'Océan austral, que les lions marins, les veaux marins, les ours blancs, les nigaux, les aigles & les vautours vivoient pêle-mêle, sans qu'aucune troupe cherchât en rien à nuire aux autres. J'ai observé la même paix parmi les foux & les frégates de l'île de l'Ascension. Mais dans le fonds, on ne doit pas leur savoir beaucoup de gré de leur modération. C'étoient corsaires contre corsaires. Ils s'accordoient entr'eux pour vivre aux dépens des poissons qu'ils avaloient tous vivans.

Remontons au grand principe de la nature. Elle n'a rien fait en vain. Elle destine peu d'animaux à mourir de vieillesse, & je crois même qu'il n'y a que l'homme à qui elle ait donné de parcourir la carriere entiere de la vie, parce qu'il n'y a que lui dont la vieillesse soit utile à ses semblables. A quoi serviroient, parmi les bêtes, des vieillards sans réflexion à des postérités qui naissent avec toute leur expérience ? D'un autre côté, comment des

peres décrépits trouveroient-ils des ſecours parmi des enfans qui les quittent dès qu'ils ſavent nager, voler ou marcher? La vieilleſſe ſeroit pour eux un poids, dont les bêtes féroces les délivrent. D'ailleurs, de leurs générations ſans obſtacles, naîtroient des poſtérités ſans fin auxquelles le globe ne ſuffiroit pas. La conſervation des individus entraîneroit la deſtruction des eſpeces. Les animaux pouvoient toujours vivre, dira-t-on, dans une proportion convenable aux lieux qu'ils habitent. Mais il falloit dès-lors qu'ils ceſſaſſent de multiplier; & adieu les amours, les nids, les alliances, les prévoyances, & toutes les harmonies qui regnent parmi eux. Tout ce qui naît doit mourir. Mais la nature, en les dévouant à la mort, en ôte ce qui peut en rendre l'inſtant cruel. C'eſt d'ordinaire pendant la nuit & au milieu du ſommeil qu'ils ſuccombent aux griffes & aux dents de leurs ennemis. Vingt bleſſures portées à-la-fois aux ſources de la vie, ne leur laiſſent pas le temps de ſonger qu'ils la perdent. Ils ne joignent à ce moment fatal aucun des ſentimens qui le rendent ſi amer à la plupart des hommes, les regrets du paſſé & les inquiétudes de l'avenir. Leurs ames inſouciantes s'envolent dans les ombres de la nuit, au milieu d'une vie innocente & ſouvent dans les illuſions de leurs amours.

Des compenſations inconnues adouciſſent peut-être encore ce dernier paſſage. Au moins, j'obſerverai comme une choſe digne

de la plus digne considération, que les especes d'animaux dont la vie est prodiguée au soutien de celle des autres, comme celle des insectes, ne paroissent susceptible d'aucune sensibilité. Si on arrache la jambe d'une mouche, elle va & vient comme si elle n'avoit rien perdu. Après le retranchement d'un membre aussi considérable, il n'y a ni évanouissement, ni convulsion, ni cri, ni aucun symptôme de douleur. Des enfans cruels s'amusent à leur enfoncer de longues pailles dans l'anus; elles s'élevent en l'air, ainsi empalées; elles marchent & font leurs mouvemens ordinaires sans paroître s'en soucier. D'autres prennent des hannetons, leur rompent une grosse jambe, leur passent dans les nerfs & les cartilages de la cuisse une forte épingle, & les attachent avec une bande de papier à un bâton. Ces insectes étourdis volent, en bourdonnant, tout-au-tour du bâton, sans se lasser & sans paroître éprouver la moindre souffrance. Reaumur coupa un jour la corne charnue & musculeuse d'une grosse chenille, qui continua de manger comme si rien ne lui fût arrivé. Peut-on penser que des êtres si tranquilles, entre les mains des enfans & des philosophes, éprouvent quelque sentiment de douleur quand ils sont gobés en l'air par les oiseaux?

Je peux étendre ces observations plus loin. C'est que les poissons de la classe de ceux qui n'ont ni os ni sang, & qui forment le plus grand nombre des habitans

de la mer, paroissent également insensibles. J'ai vu, entre les tropiques, un thon à qui un de nos matelots avoit enlevé un lopin de chair de la nuque, d'un coup de harpon qui se rebroussa contre sa tête, suivre notre vaisseau pendant plusieurs semaines, sans qu'aucun de ses compagnons le surpassât à nager, ou à faire des culbutes. J'ai vu des requins, percés de balles de fusils, revenir mordre à l'hameçon dont ils s'étoient déja échappés une fois, la gueule toute déchirée. On trouvera encore une plus grande analogie entre les poissons & les insectes, si on considere que les uns & les autres n'ont ni os ni sang, qu'ils ont une chair imprégnée d'une eau gluante, & qui paroît encore être la même dans les uns & les autres, en ce qu'elle jette la même odeur lorsqu'on la brûle; qu'ils ne respirent point par la bouche, mais par les côtés, les insectes par les trachées, les poissons par les ouïes; qu'ils n'ont point d'organe auditif, mais qu'ils entendent par le frémissement que leurs corps éprouvent par la commotion de l'élément fluide où ils vivent, qu'ils voient de tous côtés l'horison par la situation de leurs yeux; qu'ils accourent également à la lumiere; qu'ils ont la même avidité, & sont pour la plupart carnivores; que dans ces deux genres, les femelles sont plus grosses que les mâles; qu'elles jettent leurs œufs en nombre infini, sans les couver; que la plupart des poissons passent en

naissant

naissant par l'état d'insectes, sortans de leurs œufs en forme de vers, & quelques-uns même en celle de grenouille, comme une espece de poisson de Surinam; que les uns & les autres sont revêtus d'écailles; que plusieurs poissons ont des barbillons & des antennes, comme les insectes; que les uns & les autres renferment dans leurs cathégories, une variété incroyable de formes qui n'appartient qu'à eux; enfin, que leurs constitutions, leurs métamorphose, leurs mœurs, leur fécondité, étant les mêmes, on est tenté d'admettre entre ces deux grandes classes la même insensibilité.

Pour les animaux qui ont du sang, quoi qu'en ait dit Malebranche, ils sont sensibles. Ils manifestent la douleur par les mêmes signes que nous. Mais la nature les a remparés de cuirs épais, de longs poils, de plumages, qui les abritent contre les atteintes du dehors. D'ailleurs, ils ne sont gueres exposés aux mauvais traitemens, qu'entre les mains des hommes méchans.

Passons maintenant à la génération des animaux. Nous avons vu que les plus grandes & les plus nombreuses especes du globe dans le regne animal & végétal naissoient dans nord, indépendamment de la chaleur du soleil. Voyons si celle de la fermentation a plus de puissance au midi. Des Egyptiens ont dit à Hérodote, que quelques especes d'animaux étoient for-

mées des vases fermentées de l'Océan & du Nil. Quelque respect que je porte aux anciens, je récuse leur autorité en physique. La plupart de leurs philosophes ressembloient assez aux nôtres. Ils observoient fort peu, & ils raisonnoient beaucoup. Si quelques-uns, pour tranquilliser des princes voluptueux, ont avancé que tout sortoit de la corruption & y rentroit; d'autres de meilleure foi, les ont refutés, même dès ce temps-là. Non-seulement la corruption ne produit aucun corps vivant, mais elle leur est funeste, sur-tout à ceux qui ont du sang, & principalement à l'homme. Il n'y a d'air mal sain, que là où il y a corruption. Comment auroit-elle pu engendrer dans les animaux, des pieds assortis de molettes, d'ongles, de doigts; des peaux velues de tant de sortes de poils & de plumages; des mâchoires palissadées de dents taillées, les unes pour couper, d'autres pour moudre; des têtes ornées d'yeux & des yeux défendus de paupieres pour les garantir du soleil? Comment auroit-elle pu rassembler ces membres épars, les lier de nerfs, les soutenir d'ossemens avec des pivots & des charnieres; les nourrir de veines pleines d'un sang qui circule, soit que l'animal marche, soit qu'il se repose; les couvrir de peaux, si convenablement fourrées de poils pour les climats qu'ils habitent; & ensuite les faire mouvoir par l'action combinée d'un cœur & d'un cer-

veau, & donner à toutes ces machines, nées dans le même lieu, formées du même limon, des appétits & des instincts si différens ? Comment leur eût-elle donné le sentiment d'eux-mêmes, & allumé en eux le desir de se reproduire par d'autres voies que celle qui leur avoit donné l'existence ? La corruption, loin de leur donner la vie, eût dû la leur ôter, puisqu'elle fait naître des tubercules, enflamme les yeux, dissout le sang, & produit une infinité de maladies dans la plupart des animaux qui en respirent les émanations (1). La fer-

(1) De toutes les corruptions, celle de la chair humaine est la plus dangereuse. En voici un effet bien étrange, que rapporte Garcilaso de la Véga, dans son histoire des guerres civiles des Espagnols dans les Indes, Partie 2, tom. 1, chap. 42. Il observe d'abord que les Indiens des îles de Barlovento envenimoient leurs fleches, en en mettant les pointes dans des corps morts; & il ajoute ensuite: „ Je rapporterai ce que „ j'ai vu arriver de l'un des quartiers du corps de Carvajal, qu'on avoit mis sur le chemin de Collasuyu, „ qui est au midi de Cusco. Nous sortîmes un Dimanche pour aller à la promenade, dix ou douze „ écoliers que nous étions, tous mestifs, c'est-à-dire, fils d'Espagnols & d'Indiennes, dont le plus „ âgé n'avoit pas douze ans. Ayant apperçu à la „ campagne un des quartiers du corps de Carvajal, il „ nous prit envie de l'aller voir; & nous en étant „ approchés, nous trouvâmes que c'étoit une de ses „ cuisses dont la graisse étoit coulée à terre. La „ chair en étoit verdâtre & toute corrompue. Comme „ nous regardions cet objet funeste, l'un des plus „ hardis d'entre nous se mit à dire: je gage que „ personne ne l'oseroit toucher; un autre dit que si. „ Enfin, le plus hardi de tous, qu'on appeloit Barthelemy Monedero, croyant faire une action d-

mentation de quelque matiere que ce soit, n'a pu former aucun animal, pas même l'œuf d'où il est sorti. On trouve dans les voiries de nos grandes villes, où tant de matieres fermentent, des molécules or-

» courage, enfonça le pouce de sa main droite dans » cette cuisse corrompue, où il entra tout entier. » Cette action nous étonna tous, si bien que nous » nous éloignâmes de lui, de peur d'en être infec- » tés, en lui criant, ô le vilain! Carvajal te paiera » de ton effronterie. Cependant, il s'en alla droit à » un ruisseau qui étoit là tout auprès, où il se » lava la main plusieurs fois, & se la frotta de boue, » puis s'en retourna en son logis. Le lendemain il » revint à l'école, où il nous montra son pouce qui » s'étoit extrêmement enflé; mais sur le soir, toute » la main lui vint grosse jusqu'au poignet; & le jour » d'après qui étoit le mardi, elle s'enfla jusqu'au » coude, tellement que la nécessité le contraignit d'en » dire la cause à son pere. L'on appela d'abord les » Médecins qui lui banderent étroitement le bras, & » le lierent au-dessus de l'enflure, y apportant tous les » rèmedes qu'ils jugerent pouvoir servir de contre- » poison. Avec tout cela, néanmoins peu s'en fallut » que le malade n'en mourût; & il ne réchappa qu'a- » vec beaucoup de peine, après avoir été quatre » mois entiers sans tenir la plume à la main, tant » il l'avoit foible. «

On peut conclure de cet événement, combien les émanations putrides de nos cimetieres sont dangereuses pour les habitans des villes. Nos Eglises de Paroisse où l'on enterre tant de cadavres, se remplissent d'un air si corrompu, sur-tout au printemps, lorsque la terre vient à s'échauffer, que je les regarde comme une des principales sources des petites véroles & des fievres putrides qui regnent dans cette saison. Il en sort alors une odeur fade qui souleve le cœur. Je l'ai éprouvée, notamment dans quelques-unes des principales Eglises de Paris. Cette odeur est bien différente de celle que produit la foule des hommes vivans, car on ne sent rien de semblable dans les Eglises des couvens où l'on n'enterre que peu de monde.

ganiques de toutes especes, des corps entiers d'animaux, du sang, des plantes, des sels, des huiles, des flegmes, des esprits, des minéraux, des matieres plus hétérogenes & plus combinées par les caprices des hommes en société, que les flots de l'Océan n'en ont accumulé & confondu sur ses rivages : cependant, on n'y a jamais trouvé aucun corps organisé. Qu'on ne dise pas que la chaleur nécessaire à leur développement y manque. Il y en a de tous les degrés, depuis la glace jusques au feu. Les sels s'y cristallisent, & les soufres s'y forment. On a trouvé il y a quelques années, dans Paris même, du soufre formé par la nature, dans d'anciennes voiries du temps de Charles IX. Nous voyons tous les jours que la fermentation peut croître dans du fumier au point que le feu y prenne. Sa chaleur modérée est même si favorable au développement des germes, qu'on s'en est servi pour faire éclore des poulets. Mais les combinaisons de toutes ces matieres

Il seroit digne de la curiosité des Anatomistes d'examiner pourquoi la putréfaction des corps détruit l'économie animale de la plupart des êtres, & pourquoi elle ne dérange point celle des bêtes carnacieres. Beaucoup d'especes d'insectes & de poissons se nourrissent de cadavres. Je remarque que la plupart de ces animaux n'ont point de sang, qui est le premier fluide qui soit affecté par la corruption, & que les ouvertures par où ils respirent, ne sont point les mêmes que celles par où ils mangent. Mais ces raisons ne peuvent s'appliquer aux vautours, aux corbeaux, &c.

n'y ont jamais rien produit de vivant ni d'organisé. Que dis-je ? les premiers travaux de la nature que nous voulons expliquer, sont couverts de tant de mysteres, qu'un œuf tant soit peu ouvert, cesse d'être fécond. Le moindre contact de l'air extérieur suffit pour y détruire les premiers linéamens de la vie. Ce ne sont donc ni les matieres, ni les degrés de chaleur qui manquent à l'homme pour imiter la nature dans la prétendue création des êtres; & cette puissance toujours jeune & active, ne s'est point affoiblie, puisqu'elle a toujours le pouvoir de les reproduire, qui n'est pas moins grand que celui de leur donner l'existence.

La sagesse avec laquelle elle a ordonné leurs proportions, n'est pas moins digne d'admiration. Si on vient à examiner les animaux, on n'en trouvera aucun de défectueux dans ses membres, si on a égard à ses mœurs & aux lieux où il est destiné à vivre. Le long & gros bec du toucan, & sa langue faite en plume, étoient nécessairres à un oiseau qui cherche les insectes éparpillés dans les sables humides des rivages de l'Amérique. Il lui falloit à la fois une longue pioche pour y fouiller, une large cuiller pour les ramasser, & une langue frangée de nerfs délicats pour y sentir sa nourriture. Il falloit de longues jambes & de longs cous aux hérons, aux grues, aux flamans & aux autres oiseaux qui marchent dans les ma-

rais, & qui cherchent de la proie au fond de leurs eaux. Chaque animal a les pieds & la gueule, ou le bec, formés d'une maniere admirable pour le ſol qu'il doit parcourir, & pour les alimens dont il doit vivre. C'eſt de leurs configurations que les naturaliſtes tirent les caracteres qui diſtinguent les bêtes de proie de celles qui ſont frugivores. Ces organes n'ont jamais manqué aux beſoins des animaux, & ils ſont eux-mêmes indélébiles comme leurs inſtincts. J'ai vu dans des campagnes, des canards élevés loin des eaux depuis pluſieurs générations, qui avoient conſervé à leurs pieds les larges membranes de leur eſpece, & qui, aux approches des pluies, battoient des ailes, jetoient des cris, appelloient les nuées, & ſembloient ſe plaindre au ciel de l'injuſtice de l'homme qui les privoit de leur élément. Aucun animal n'a manqué d'un membre néceſſaire, ou n'en a reçu d'inutiles. Des philoſophes ont regardé les ergots appendices des pieds du porc, comme ſuperflus, parce qu'ils ne portent point à terre; mais cet animal, deſtiné à vivre dans les lieux marécageux où il aime à ſe veautrer, & à faire avec ſon boutoir des fouilles profondes, s'y fût ſouvent enfoncé par ſa gloutonnerie, ſi la nature n'eût diſpoſé au deſſus de ſes pieds deux ergots en ſaillie qui lui donnent les moyens de s'en retirer. Le bœuf, qui fréquente les bords marécageux des fleuves, en a d'à-peu-

près semblables. L'hippopotame, qui vit dans les eaux & sur les rivages du Nil, a le pied fourchu, & au dessus du paturon deux petites cornes qui plient contre terre quand il marche, de sorte qu'il laisse une empreinte sur le sable qu'on diroit être celle de quatre griffes. On peut voir la description de cet amphibie à la fin des voyages de Dampier.

Comment des hommes éclairés ont-ils pu méconnoître l'usage de ces membres accessoires, dont les paysans de quelques-unes de nos provinces imitent la forme dans les échasses, qu'ils appellent, par cette ressemblance même, *pieds de porc*, & dont ils se servent pour traverser les endroits marécageux ? Ces mêmes paysans ont imité pareillement celle des ergots pointus & écartés du pied de chevre, qui lui servent à gravir les rochers, dans ces pieux ferrés à deux pointes, qui retiennent dans la pente des montagnes les derrieres de leurs lourdes charrettes. La nature, qui varie ses moyens comme les obstacles, a donné les ergots appendices au pied du porc, par les mêmes raisons qu'elle a revêtu le rhinocéros d'une peau plissée de plusieurs plis, au milieu de la zone torride. On croiroit ce lourd animal couvert d'un triple manteau ; mais, destiné à vivre dans les marais fangeux de l'Inde, où il fouille avec la corne de son museau les longues racines des bambous, il y eût enfoncé par son poids énorme, s'il n'avoit l'étrange

faculté d'étendre, en se gonflant, les plis multipliés de sa peau, & de se rendre plus léger en occupant un plus grand volume. Ce qui nous paroît au premier coup-d'œil une défectuosité dans les animaux, est à coup sûr une compensation merveilleuse de la Providence, & ce seroit souvent une exception à ses loix générales, si elle en avoit d'autres que l'utilité & le bonheur des êtres. C'est ainsi qu'elle a donné à l'éléphant une trompe qui lui sert, comme une main, à grimper sur les plus rudes montagnes, où il se plaît à vivre, & à y cueillir l'herbe des champs & les feuillages des arbres auxquels la grosseur de son cou ne lui permettroit pas d'atteindre...

Elle a varié à l'infini, parmi les animaux, les moyens de se défendre comme ceux de subsister. On ne peut pas supposer que ceux qui marchent lentement ou qui jettent des cris, souffrent habituellement; car comment des races de malades auroient-elles pu se perpétuer, & devenir même une des plus répandues du globe? Le slugard ou paresseux, se trouve en Afrique, en Asie & en Amérique. Sa lenteur n'est pas plus une paralysie, que celle de la tortue & du limaçon. Les cris qu'il jette quand on l'approche, ne sont point des cris de douleur. Mais parmi les animaux, les uns étant destinés à parcourir la terre, d'autres à vivre à poste fixe, leurs défenses sont variées comme

leurs mœurs. Les uns échappent à leurs ennemis par la fuite, d'autres les repoussent par des sifflemens, des figures hideuses, des odeurs infectes, ou des voix lamentables. Il y en a qui disparoissent à leur vue, comme le limaçon, qui est de la couleur des murailles ou de l'écorce des arbres où il se réfugie; d'autres, par une magie admirable, prennent à leur volonté la couleur des objets qui les environnent, comme la caméléon. O que l'imagination des hommes est stérile auprès de l'intelligence de la nature! Ils n'ont rien produit, dans quelque genre que ce soit, qu'ils n'en aient trouvé le modele dans ses ouvrages. Le génie même dont ils font tant de bruit, ce génie créateur que nos beaux-esprits croient apporter en venant au monde, & perfectionner dans les cercles ou dans les livres, n'est autre chose que l'art de l'observer. On ne peut pas même sortir des routes de la nature pour s'égarer. On n'est sage que de sa sagesse: on n'est fou qu'en en dérangeant les plans. Le burin de Callot, si fertile en monstres, n'a composé tant de démons affreux, que des membres mal assortis de différens animaux, de becs de chat-huant, de gueules de crocodiles, de carcasses de chevaux, d'ailes de chauve-souris, de griffes & d'ergots qu'il a joints à la figure humaine, pour rendre ses contrastes plus odieux. Les femmes mêmes, qui, par de plus doux caprices, s'exer-

cent à broder sur leurs étoffes des fleurs de fantaisie, sont obligées d'en prendre les modeles dans nos jardins. Examinez sur leurs robes, les folâtres jeux de leur imagination ? vous y verrez des œillets sur les feuillages d'un myrte, des roses sur des roseaux, des grenades sur la tige d'une herbe. La nature seule ne produit que des accords raisonnables, & n'assortit dans ses animaux & dans les fleurs que des parties convenables aux lieux, à l'air, aux élémens & aux usages auxquels elle les destine. Jamais on n'a vu sortir aucune race de monstre de ses sublimes pensées.

J'ai entendu plusieurs fois annoncer dans nos foires, des monstres vivans; mais jamais je n'ai pu parvenir à en voir un seul, quelque peine que je me sois donnée. Un jour on afficha à la foire de Saint Ovide, une vache à trois yeux, & une brebis à six pattes. Je fus curieux de voir ces animaux, & d'examiner l'usage qu'ils faisoient d'organes & de membres qui me paroissoient leur être très-superflus. Comment, me disois-je, la nature a-t-elle pu poser le corps d'une brebis sur six pattes, lorsque quatre étoient suffisantes pour la porter? Cependant, je vins à me rappeller que la mouche, qui est bien plus légere qu'une brebis, en avoit six; & j'avoue que cette réflexion m'embarrassa. Mais ayant observé un jour une mouche qui s'étoit reposée sur mon papier, je remarquai qu'elle étoit fort occupée à se brosser alternative-

ment la tête & les ailes avec les deux pattes de devant, & avec celles de derriere. Je vis alors évidemment qu'elle avoit besoin de six pattes, afin d'être soutenue par quatre, lorsqu'elle en emploie deux à se brosser, sur-tout sur un plan perpendiculaire. L'ayant prise & considérée au microscope, je vis avec admiration que ses deux pattes du milieu n'avoient point de brosse, & que les quatre autres en avoient. Je remarquai encore que son corps étoit couvert de grains de poussiere qui s'y attachent, dans l'atmosphere où elle vole, & que ses brosses étoient doubles, garnies de poils fins, entre lesquels elle faisoit sortir & rentrer à volonté deux griffes semblables à celles d'un chat, mais incomparablement plus aiguës. Ces griffes servent aux mouches à s'accrocher sur les corps les plus polis, comme sur le verre des vitres où on les voit monter & descendre sans glisser. J'étois très-curieux de voir comment la nature avoit attaché deux nouvelles pattes au corps d'une brebis, & comment elle avoit formé pour les faire mouvoir, de nouveaux nerfs, de nouvelles veines & de nouveaux muscles avec leurs insertions. Le troisieme œil de la vache m'embarrassoit encore davantage, Je fus donc, comme les autres badauds, porter mon argent pour satisfaire ma curiosité. J'en vis sortir en foule, de la loge de ces animaux, très-émerveillés de les avoir vus. Enfin, je parvins comme eux

au bonheur de les contempler. Les deux pattes superflues de la brebis n'étoient que des peaux desséchées, découpées comme des courroies, & pendantes à sa poitrine sans toucher à terre, & sans pouvoir lui être d'aucun usage. Le troisieme œil prétendu de la vache, étoit une espece de plaie ovale au milieu du front, sans orbite, sans prunelle, sans paupiere, & sans aucune membrane qui présentât quelque partie organisée d'un œil. Je me retirai sans examiner si ces accidens étoient naturels ou artificiels; car en vérité, la chose n'en valoit pas la peine. Les monstres que l'on conserve dans des bocaux d'esprit-de-vin, tels que les petits cochons qui ont des trompes d'éléphant, & les enfans accouplés, & à deux têtes, que l'on montre dans nos cabinets avec une mystérieuse philosophie, prouvent bien moins le travail de la nature que son interruption. Aucun de ces êtres n'a pu parvenir à un développement parfait; & loin de témoigner que l'intelligence qui les a produits s'égaroit, ils attestent, au contraire, l'immuabilité de sa sagesse, puisqu'elle les a rejetés de son plan en leur refusant la vie.

Il y a dans la conduite de la Nature envers l'homme, une bonté bien digne d'admiration; c'est qu'en lui défendant, d'une part, d'altérer la régularité de ses loix, pour satisfaire ses caprices; de l'autre, elle lui permet souvent d'en déranger le

cours pour subvenir à ses besoins. Par exemple, elle fait naître, de l'accouplement de l'âne & de la jument, le mulet qui est si utile dans les montagnes ; & elle prive cet animal du pouvoir de se reproduire, afin de conserver les especes primitives qui sont d'une utilité plus générale. On peut reconnoître, dans la plupart de ses ouvrages, ces condescendances maternelles & ces prévoyances, si j'ose le dire, royales. Elles se manifestent sur-tout dans les productions de nos jardins. On les trouve dans celles de nos fleurs qui ont des surabondances de corolles, comme dans la rose double qui ne se reproduit point de graines, & que, pour cette raison, quelques botanistes ont osé qualifier de monstre, quoiqu'elle soit la plus belle des fleurs, au sentiment de toutes les peuples. Des naturalistes ont cru qu'elle sortoit des loix de la nature, parce qu'elle s'écartoit de leurs systêmes : comme si la premiere des loix, qui gouverne le monde, n'avoit pas pour objet le bonheur de l'homme ! Mais si les roses & les fleurs, qui ont une surabondance de corolles, sont des monstres, les fruits qui ont une surabondance de chairs fondantes & de pâtes sucrées, inutiles au développement de leur graines, comme les pommes, les poires, & les fruits qui n'ont pas même de semences, comme les ananas, les bananes, le fruit à pain, sont donc des monstres aussi. Les racines qui deviennent si charnues dans

nos jardins & qui se tournent en gros pivots, en glandes succulentes, en bulbes farineuses & inutiles au développement de leurs tiges, sont encore des monstres. La nature ne nourrit l'homme, en partie, que de cette surabondance végétale ; elle ne l'accorde qu'à ses travaux. Quelque fertile que soit un terrain, les végétaux des même especes que ceux de nos jardins y croissent sauvages, & s'y jettent en feuilles & en branches. S'ils portent du fruit, la chair en est toujours maigre, & la semence ou le noyau fort gros. N'est-ce donc pas une véritable complaisance de la part de la nature de transformer, sous la main de l'homme, en alimens, les mêmes sucs qui se convertiroient, dans les forêts, en hautes tiges & en fortes racines? Sans sa condescendance, en vain l'homme diroit à la seve des arbres, vous vous rendrez dans les fruits, & vous n'irez point au-delà. Il auroit beau, dans la terre la plus féconde, mutiler, étêter, ébourgeonner, l'amandier n'y couvrira point son amande d'une pulpe charnue & fondante, comme celle de la pêche. C'est la nature qui fait, de temps en temps, présent à l'homme des variétés utiles & agréables qu'elle tire du même genre. Tous nos arbres fruitiers sortent originairement des forêts, & aucun ne s'y reperpétue dans son espece. La poire apellée Saint-Germain, a été trouvée dans la forêt de Saint-Germain, avec la saveur que nous lui connoissons. La nature l'a

choisie, comme les autres fruits de nos vergers, sur la table des animaux pour la placer sur celle de l'homme ; & afin que nous ne pussions douter de son bienfait & de son origine, elle a voulu que ses semences ne reproduisissent que des sauvageons. Ah ! si elle suspendoit ses loix particulieres de bienfaisance dans les jardins de nos mécréans, pour y rétablir ces prétendues loix générales, quel seroit leur étonnement de ne retrouver dans leurs potagers & dans leurs vergers, que quelques misérables daucus, de petites roses de chien, des poires rêches & des fruits agrestes, tels qu'elle les produit dans les montagnes pour l'âpre palais des sangliers ! A la vérité, ils y trouveroient des tiges d'arbre bien hautes & bien vigoureuses. Leurs vergers croîtroient au double, & leurs fruits diminueroient de moitié.

La même métamorphose arriveroit dans les animaux de leurs métairies. La poule, qui pond des œufs beaucoup trop gros par rapport à sa taille, & pendant neuf mois de suite, contre toutes les loix de l'incubation des oiseaux, rentreroit dans l'ordre ; & n'en donneroit tout au plus qu'une vingtaine dans le cours d'une année. Le porc perdroit de même son lard superflu. La vache, qui fournit, dans les riches prairies de la Normandie, jusqu'à vingt-quatre bouteilles de lait par jour, n'en laisseroit couler que ce qui suffit à son veau.

Ils répondent à cela, que ces surabondances d'œufs, de lard & de crême, dans nos animaux domestiques, sont des effets de la nourriture qu'on leur prodigue. Mais ni la jument ne donne autant de lait que la vache, ni la cane ne pond autant d'œufs que la poule, ni l'âne ne se couvre de lard comme le porc, quoique ces animaux soient nourris aussi plantureusement les uns que les autres. D'ailleurs, la jument, la chevre, la brebis, l'ânesse, n'ont que deux mamelles, tandis que la vache en a quatre. La vache s'écarte, à cet égard, d'une maniere bien remarquable des loix générales de la nature, qui a proportionné dans toutes les especes le nombre des mamelles des meres à celui de leurs petits; elle a quatre mamelles, quoiqu'elle ne porte qu'un veau & bien rarement deux, parce que ces deux mamelles superflues étoient destinées à être les nourrices du genre humain. La truite, à la vérité, n'en a que douze, & elle nourrit jusqu'à quinze petits. Ici la proportion paroît défectueuse. Mais si la premiere a plus de mamelles qu'il n'en faut à sa famille, & si la seconde n'en a pas assez pour la sienne, c'est que l'une devoit donner à l'homme la surabondance de son lait, & l'autre celle de ses petits. Par tout pays, le porc est la viande du pauvre, à moins que la religion, comme en Turquie, ou la politique, comme dans les îles de la mer du Sud, ne le prive de ce bienfait de la nature. Nous

observerons, avec Pline, que de toutes les chairs c'est la plus savoureuse. On y distingue, dit-il, jusqu'à cinquante goûts différents. Elle sert dans les cuisines de nos riches à donner du goût à tous les alimens. Par tous pays, comme nous l'avons dit, ce qu'il y a de meilleur, est ce qu'il y a de plus commun.

N'est-il pas étrange que, lorsque tant de plantes & tant d'animaux nous présentent de si belles proportions, des convenances si admirables avec nos besoins, & des preuves si évidentes d'une bienveillance divine, on recueille des fœtus informes, des porcs avec de longs grouins, comme si c'étoient de petits éléphans nés dans nos basses-cours, pour les mettre en parade dans nos cabinets destinés à étudier la nature! Ceux qui les gardent comme des choses précieuses, & qui en tirent des conséquences & des doutes sur l'intelligence de son Auteur, ne sont-ils pas d'aussi mauvais goût & d'aussi mauvaise foi, que ceux qui dans l'atelier d'un fondeur ramasseroient les figures estropiées par quelque accident, les bouffissures & les moles de métal, & les montreroient comme une preuve de l'ignorance de l'artiste? Les anciens brûloient les monstres; les modernes les conservent. Ils ressemblent à ces mauvais enfans qui épient leur mere pour la surprendre en défaut, afin d'en conclure pour eux-même le droit de s'égarer. Oh! si la terre étoit en effet livrée au

ſordre, & qu'après une infinité de
mbinaiſons il parût enfin, au milieu des
onſtres qui la couvriroient, un ſeul
ırps bien proportionné & convenable
ıx beſoins des hommes, quelle joie ne
roit-ce pas pour des êtres ſenſibles &
alheureux, de ſoupçonner quelque part
ne intelligence qui s'intéreſſeroit à leurs
eſtinées ?





ÉTUDE SEPTIEME.

Réponſes aux Objections contre la Providence, tirées des maux du genre humain.

LES argumens qu'on tire des variétés du genre humain & des fléaux réunis ſur lui par la nature, par les gouvernemens & par les religions, tendent à prouver que les hommes n'ont ni la même origine, ni de ſupériorité naturelle au-deſſus des bêtes, & qu'il n'y a point d'eſpoir pour leurs vertus, ni de providence pour leurs beſoins. Nous examinerons ſucceſſivement ces maux, en commençant par ceux de la nature, dont nous ferons voir la néceſſité & l'utilité; & nous démontrerons que les maux politiques ne naiſſent que des écarts de la loi naturelle, & qu'ils ſont eux mêmes des preuves de l'exiſtence d'une Providence.

Nous commencerons ce ſujet intéreſſant par répondre aux objections tirées des variétés de l'eſpece humaine. A la vérité, il y a des hommes noirs & blancs, de cuivrés & de cendrés. Il y en a qui ont de la barbe, & d'autres qui n'en ont preſque point; mais ces prétendus caracteres ne ſont que des accidens, comme nous l'avons dit ail-

leurs. Des chevaux blancs, bais ou noirs, à poil frisé comme ceux de Tartarie, ou à poil ras, comme ceux de Naples, sont certainement des animaux de la même espece. Les *Albinos* ou Negres blancs, sont des especes de lépreux, & ils ne forment pas plus une race particuliere de Negres, que ceux qui sortent, parmi nous, d'avoir la petite-vérole, ne forment une race d'Européens mouchetés. Quoiqu'il n'entre pas dans mon plan de substituer ici toutes les convenances naturelles à toutes les inculpations de notre mauvaise physique, & que j'aie réservé dans cet ouvrage quelques études pour m'occuper principalement de cet objet suivant mes foibles lumieres, j'observerai cependant que la couleur noire est un bienfait de la Providence envers les peuples du midi. La couleur blanche réfléchit les rayons du soleil, & la noire les absorbe. Ainsi, la premiere redouble sa chaleur, & la seconde l'affoiblit; c'est ce que l'expérience démontre de mille manieres. La nature s'est servie, entre autres moyens, de l'effet opposé de ces couleurs, pour multiplier ou pour affoiblir sur la terre la chaleur de l'astre du jour. Plus on avance vers le midi, plus les hommes & les animaux sont noirs; & plus on va vers le nord, plus les uns & les autres sont blancs. Lorsque le soleil même s'éloigne des parties septentrionales, beaucoup d'animaux, qui y étoient en été de différentes couleurs, commencent à blanchir; tels sont

les écureuils, les loups, les lievres...; & ceux des parties méridionales dont il s'approche, se revêtissent alors de teintes absorbantes & plus foncées. Tels sont dans les oiseaux, la veuve, le cardinal, &c. qui sont beaucoup plus fortement colorés lorsque le soleil s'approche de la ligne que quand il s'en éloigne. C'est donc par des convenances de climat que la nature a rendu noirs les peuples de la zone torride, comme elle a blanchi ceux des zones glaciales. Elle a donné encore un autre préservatif contre la chaleur aux Negres qui habitent l'Afrique, qui est la partie la plus chaude du globe, principalement à cause de cette large zone de sable qui la traverse, & dont nous avons indiqué l'utilité. Elle a coiffé ces peuples insoucians & sans industrie, d'une chevelure plus crépue qu'un tissu de laine, qui abrite très-bien leur tête des ardeurs du soleil. Ils en reconnoissent si bien la commodité, qu'ils ne lui en substituent pas d'autre; & il n'y a pas de nation parmi lesquelles les coiffures artificielles, comme les bonnets, turbans, chapeaux, &c. soient plus rares que parmi les Negres. Ils ne se servent même de celles-ci qui leur sont étrangeres, que comme d'objets de vanité & de luxe; & je ne leur en connois point qui appartiennent proprement à leur nation. Les peuples de la presqu'île de l'Inde, sont aussi noirs qu'eux; mais leurs turbans donnent à leurs cheveux qui, sans leur

coiffure, feroient peut-être crépus, la facilité de croître & de se développer. Les peuples de l'Amérique qui habitent sous la ligne, ne sont pas noirs à la vérité; ils sont simplement cuivrés. J'attribue cet affoiblissement de la teinte noire à plusieurs causes qui sont particulieres à leur pays. La premiere, en ce qu'ils se frottent de rocou, qui garantit la surface de leur peau des impressions trop vives du soleil. La seconde, en ce qu'ils habitent un pays couvert de forêts, & traversé par le plus grand fleuve du monde qui le couvre de vapeurs. La troisieme, parce que leur territoire s'éleve insensiblement depuis les rivages du Brésil, jusqu'aux montagnes du Pérou; ce qui, lui donnant plus d'élévation dans l'atmosphere, lui procure aussi plus de fraîcheur. Quatriémement, enfin, parce que les vents d'est, qui y soufflent jour & nuit, le rafraîchissent perpétuellement. Enfin, les couleurs de tous ces peuples sont tellement des effets de leurs climats, que les descendans des Européens qui y sont établis, en prennent les teintes au bout de quelques générations. C'est ce qu'on peut voir évidemment aux Indes, chez les descendans des Mogols, peuples venus du nord de l'Asie, dont le nom signifie *blancs*, & qui sont aujourd'hui aussi noirs que les peuples qu'ils ont conquis.

La grandeur de la taille ne caractérise pas plus les especes, dans quelque genre que ce soit, que la différence des couleurs.

Un pommier nain & un grand pommier ſortent des mêmes greffes. Cependant, la nature l'a rendue invariable dans la ſeule eſpece humaine, parce que des variétés de grandeur euſſent détruit, dans l'ordre phyſique, les proportions de l'homme avec l'univerſalité de ſes ouvrages, & qu'elles euſſent entraîné, dans l'ordre moral, des conſéquences encore plus dangereuſes, en aſſerviſſant ſans retour les plus petites eſpeces d'hommes aux plus grandes.

Il n'y a point de races de nains, ni de géans. Ceux que l'on montre aux foires, ſont de petits hommes raccourcis, ou de grands hommes efflanqués ſans proportion & ſans vigueur. Ils ne ſe reproduiſent ni dans leur petiteſſe, ni dans leur grandeur, quelques tentatives que pluſieurs princes aient faites pour y réuſſir, entre autres, le feu roi de Pruſſe, Fréderic I. D'ailleurs, ſortent-ils aſſez des proportions de l'eſpece humaine, pour être appellés des nains & des géans? Y a-t-il ſeulement entre eux la même différence qu'entre un petit cheval de Sardaigne & un grand cheval Brabançon, qu'entre un épagneul & un de ces grands chiens danois qui courent devant nos carroſſes? Toutes les nations ont été & ſont encore de la même taille, à peu de différence près. J'ai vu des momies d'Egypte, & des corps de guanges des îles Canaries, enveloppés dans leurs peaux. J'ai vu tirer à Malte, d'un tombeau creuſé dans le roc vif, le ſquelette d'un Carthaginois,

ginois, dont tous les os étoient violets, & qui reposoit là, peut-être, depuis le regne de Didon. Tous ces corps étoient de la grandeur commune. Des voyageurs éclairés & sans enthousiasme, ont réduit à une taille peu différente de la nôtre, la taille prétendue gigantesque des Patagons. Je sais bien que j'ai déja allegué ailleurs ces mêmes raisons ; mais on ne sauroit trop les répéter, parce qu'elles détruisent sans retour, les prétendues influences du climat, qui sont devenues les principes de notre physique, & qui pis est, de notre morale.

Il y a eu, dit-on, autrefois de véritables géans. Cela est possible ; mais cette vérité nous est devenue inconcevable, comme toutes celles dont la nature ne nous offre plus de témoignages. S'il existoit des Polyphêmes de la hauteur d'une tour, ils enfonceroient en marchant la plupart des terrains. Comment leurs gros & longs doigts pourroient-ils traire les petites chevres, moissonner les bleds, faucher les prairies, cueillir les fruits des vergers? La plupart de nos alimens échapperoient à leur vue, comme à leurs mains. D'un autre côté, s'il y avoit des races de nains, comment pourroient-elles abattre les forêts pour cultiver la terre? Elles se perdroient dans les herbes Chaque ruisseau seroit pour elles un fleuve, & chaque caillou un rocher. Les oiseaux de proie les enleveroient dans leurs serres, à moins qu'elles

ne fissent la guerre à leurs œufs, comme Homere dit que les Pygmées la faisoient aux œufs des grues. Dans ces deux hypotheses, tous les rapports de l'ordre naturel sont rompus, & ces discordances entraînent nécessairement la ruine de l'ordre social. Supposons qu'une nation de géans existât avec notre industrie & nos passions féroces. Mettons à sa tête un Tamerlan, que deviendroient nos polygones & nos armées devant leur artillerie & leurs bayonnettes ?

Autant la nature a affecté de variété dans les especes d'animaux du même genre, quoiqu'ils habitassent le même sol, & qu'ils vécussent des mêmes alimens, autant elle a observé d'uniformité dans l'espece humaine, malgré la différence des climats & des nourritures. On a pris dans quelques individus humains un prolongement accidentel du coccix pour un caractere naturel, & on n'a pas manqué d'en conclure une nouvelle espece d'hommes à queues. Les passions des bêtes peuvent dégrader l'homme; mais jamais leurs queues, leurs pieds fourchus & leurs cornes n'ont déshonoré sa noble figure. On essaye en vain de le rapprocher de la classe des animaux par des passages insensibles. S'il y avoit quelque race d'hommes avec des formes d'animal, on les montreroit en public. On en verroit en Europe, sur-tout aujourd'hui, que la terre est parcourue par tant de voyageurs éclairés, & que, je ne dis

pas des princes, mais des joueurs de marionnettes, font apporter vivans dans nos foires les zebres si sauvages, les éléphans si lourds, les tigres, les lions, les ours blancs, & jusqu'à des crocodiles qu'on a montrés publiquement à Londres. En vain, on suppose des analogies entre la femme de l'homme & la femelle de l'orang-outang, dans la situation & la configuration du sein, dans les purgations périodiques du sexe, dans l'attitude, & même dans une sorte de pudeur. Quoique la femelle de l'orang-outang passe sa vie dans les forêts; certainement Allegrain, comme je l'ai dit, n'a point été prendre sur elle le modele de sa Diane qu'on voit à Lucienne. Il y a une bien plus grande différence encore de la raison de l'homme à celle des bêtes, qu'il n'y en a entre leurs formes; & il faut avoir égaré la sienne, pour avancer, comme l'a fait un célebre écrivain, qu'il y a plus de distance de l'intelligence de Newton à celle de tel homme, que de celle de cet homme à l'instinct d'un animal. Nous l'avons déja dit, le plus stupide des hommes fera usage du feu & de l'agriculture, dont le plus intelligent des animaux ne pourra jamais se servir; mais ce que nous n'avons pas dit, c'est que l'usage si simple du feu & de l'agriculture l'emporte de beaucoup sur toutes les découvertes de Newton.

L'agriculture est l'art de la nature, & le feu est son premier agent. Il résulte de

à enfoncer dans la chair des animaux, & une pompe par où il aspire leur sang. Cette trompe renferme encore une longue scie dont il découpe les petits vaisseaux sanguins au fond de la plaie qu'il a ouverte. Il a de plus des ailes pour se transporter où il veut, un corselet d'yeux autour de sa petite tête pour appercevoir tous les objets qui sont autour de lui, des griffes si aiguës qu'il se promene sur le verre poli & à-plomb, des pieds garnis de brosse pour se nettoyer, un panache sur son front, & l'équivalent d'une trompette dont il sonne ses victoires. Il habite l'air, la terre & l'eau, où il naît en forme de ver, & où il dépose ses œufs avant de mourir. Avec tous ces avantages, il est souvent la proie d'insectes plus petits & plus mal organisés que lui. La fourmi qui rampe & qui n'a pour tous outils que des pinces, lui est non-seulement redoutable, mais elle l'est à de bien plus gros animaux, & même à des quadrupedes. Elle connoît ce que peuvent les forces réunies de la multitude; elle forme des républiques; elle amasse des provisions; elle construit des villes souterraines; elle forme ses attaques en corps d'armées; elle s'avance par colonnes, & elle force quelquefois, dans les pays chauds, l'homme même de lui abandonner ses habitations. Bien loin que l'intelligence d'aucun animal dépende de ses membres, leur perfection est souvent, au contraire, en raison inverse de sa sagacité, & paroît être une compensation de

la nature envers lui. Attribuer l'intelligence de l'homme à ses mains, c'est faire dériver la cause des moyens, & les talens de l'outil. C'est comme si on disoit que le Sueur a dû l'heureuse naïveté de ses tableaux à un pinceau de poil de marte zibeline ; & Virgile, l'harmonie de ses vers à une plume de cygne de Mantoue.

Il est encore plus étrange de dire que la raison des hommes dépende du climat, parce qu'il y a entr'eux quelques variétés d'usages & de coutumes. Les Turcs se coiffent de turbans, & nous de chapeaux ; ils portent des robes & nous des habits écourtés. En Portugal, dit Montagne, ils boivent la fondrée des vins, & nous la jetons. Les autres exemples que je pourrois citer, sont de la même importance. Je réponds à cela, que nous agirions comme ces peuples si nous étions dans leur pays, & qu'ils feroient comme nous s'ils étoient dans le nôtre. Les turbans & les robes conviennent aux pays chauds, où il faut rafraîchir la tête & le corps, en renfermant dans la coiffure & dans les habits un grand volume d'air. De ce besoin, est venu l'usage des turbans chez les Turcs, les Persans & les Indiens, des mitres des Arabes, des bonnets en pain de sucre des Chinois & des Siamois, & celui des robes larges & flottantes que portent la plupart des peuples du Midi. C'est par un besoin contraire que les peuples du nord, comme les Polonois, les Russes & les Tartares portent des bonnets

fourrés & des robes étroites. Il nous faut à nous, dans nos climats pluvieux, trois goutieres sur la tête, & des habits écourtés pour les boues. Les Portugais boivent la fondrée des vins. Ainsi ferions-nous des vins de Portugal; car dans les vins de liqueur, comme ceux des pays chauds, le plus sucré est au fond du tonneau; & dans les nôtres qui sont spiritueux, il n'y a que de la lie; le meilleur est au-dessus. J'ai vu en Pologne où l'on boit beaucoup de vin de Hongrie, servir de préférence le fond de la bouteille. Ainsi, les variétés mêmes des usages des nations prouvent la constance de la raison humaine.

Le climat n'altere pas plus la morale des hommes, qui est la raison par excellence. Je conviens cependant que le grand chaud & le grand froid influent sur les passions. J'ai remarqué même que les jours les plus chauds de l'été, & les plus froids de l'hiver, étoient les jours de l'année où se commettoient le plus de crimes. La canicule, dit le peuple, est un temps de malheurs. Il en pourroit dire autant du mois de janvier. Je crois que c'est d'après ces observations, que les anciens législateurs avoient établi, dans ces temps de crise, des fêtes propres à dissiper la mélancolie des hommes; telles que les Saturnales chez les Romains, & les fêtes des Rois chez les Gaulois. Chez chaque peuple, des fêtes suivant son goût; chez ceux-là, des images de république; chez nous, de monarchie. Mais j'ai remarqué

aussi, que ces temps féconds en crimes sont ceux des plus grandes actions. Cette effervescence des saisons agit sur nos sens, comme celle du vin. Elle nous donne une grande impulsion, mais indifférente au bien & au mal. D'ailleurs, la nature a mis dans notre ame deux puissances qui se balancent toujours dans la même proportion. Lorsque le sens physique de l'amour nous abaisse, le sentiment moral de l'ambition nous éleve. L'équilibre nécessaire à l'empire de la vertu subsiste, & il n'est rompu que dans ceux chez lesquels il a été détruit par les habitudes de la société, & plus souvent encore par celles de l'éducation. Alors, la passion dominante n'ayant plus de contre-poids, se rend la maîtresse de toutes nos facultés; mais c'est la faute de la société qui en porte la punition, & non pas celle de la nature.

Je remarquerai cependant que ces mêmes saisons n'influent sur les passions de l'homme qu'en agissant sur son moral, & non pas sur son physique. Quoique cette réflexion ait l'air d'un paradoxe, je l'appuierai d'une observation fort remarquable. Si la chaleur d'un climat peut agir sur le corps humain, c'est certainement lorsqu'il est dans le sein de sa mere; car elle agit alors sur celui de tous les animaux, dont elle hâte le développement. Le P. du Tertre, dans son excellente Histoire des Antilles, dit que dans ces îles, tous les animaux de l'Europe portent moins longtemps que dans les climats tempérés, &

que les œufs de poule n'y font pas plus de temps à éclore que des graines d'oranger, ving-trois jours. Pline avoit obfervé en Italie qu'ils éclofent en dix-neuf jours en été, & en vingt-cinq en hiver. Par tout pays, la températare du climat accélere ou retarde le développement de toutes les plantes & la portée de tous les animaux, excepté la naiffance de l'homme : Remarquez bien ceci. « Aux îles Antilles, dit le » P. du Tertre, les femmes blanches ou » négreffes portent leur enfant neuf mois, » comme en France. « J'ai fait la même remarque dans tous les pays où j'ai voyagé, à l'île de France fous le tropique du capricorne, & au fond de la Finlande Ruffe. Cette obfervation eft très-importante. Elle prouve que le corps de l'homme n'eft pas foumis à cet égard aux mêmes loix que le refte des animaux. Elle manifefte dans la nature une intention morale, qui conferve l'équilibre dans la population des nations, lequel auroit été dérangé, fi la femme eût accouché plus fouvent dans les pays chauds que dans les pays froids. Cette intention fe manifefte encore dans l'admirable proportion avec laquelle les deux fexes viennent au monde en nombre à peu près égal, & dans la différence même qui fe trouve d'un pays à l'autre entre le nombre des mâles & des femelles : car elle eft compenfée du nord au midi ; enforte que s'il y a un peu plus de femmes au midi, il y a un peu plus d'hommes au nord ; com-

me si la nature vouloit inviter les peuples les plus éloignés à se raprocher par des mariages.

Le climat influe sur le moral, mais il ne le détermine pas ; & quoique cette détermination supposée soit regardée, dans beaucoup de livres modernes, comme la base fondamentale de la législation des peuples, il n'y a pas d'opinion philosophique mieux réfutée par tous les témoignages de l'histoire. » C'est, dit-on, dans les hautes » montagnes que la liberté a choisi son » asyle; c'est du Nord que sont sortis les » fiers conquérans du monde. C'est au » contraire dans les plaines méridionales de » l'Asie que regnent le despotisme, l'es» clavage, & tous les vices politiques & » moraux qui dérivent de la perte de la li» berté. « Faut-il donc que nous réglions à notre barometre & à notre thermometre les vertus & le bonheur des nations ? Nous n'avons pas besoin de sortir de l'Europe, pour y trouver une multitude de montagnes monarchiques, telles que celles de la Savoie, une partie des Alpes, des Apennins, & les Pyrénées tout entiers. Nous verrons, au contraire, dans ses plaines, plusieurs républiques, telles que celles de Hollande, de Venise, de Pologne, & de l'Angleterre même. D'ailleurs, chacun de ces territoires a éprouvé tour-à-tour diverses sortes de gouvernemens. Ni le froid, ni l'âpreté du sol, ne donnent aux hommes l'énergie de la liberté & encore moins l'injuste ambi-

tion d'entreprendre sur celle d'autrui. Les paysans de la Russie, de la Pologne & des froides montagnes de la Bohéme, sont esclaves depuis bien des siecles; tandis que les Angrias & les Marattes sont libres & tyrans dans le midi de l'Inde. Il y a plusieurs républiques sur la côte septentrionale de l'Afrique où il fait très-chaud. Les Turcs qui ont envahi la plus belle portion de l'Europe, sont venus du doux climat de l'Asie. On cite la timidité des Siamois & de la plupart des Asiatiques; mais elle vient, chez ces peuples, de la multitude de leurs tyrans, plutôt que de la chaleur de leur pays. Les Macassars, qui habitent l'île Célebes, située presque sous la ligne, ont un courage si intrépide, que le brave comte de Forbin rapporte qu'un bien petit nombre d'entr'eux mit en fuite, avec de simples poignards, tout ce qu'il y avoit de Siamois & de François sous ses ordres à Bancock, bien que les premiers fussent en fort grand nombre, & que les autres fussent armés de fusils & de bayonnettes.

Si du courage nous passons à l'amour, nous verrons que le climat n'y détermine pas davantage les hommes. Je m'en rapporte, sur les excès de cette passion, aux témoignages des voyageurs, pour savoir qui l'emporte à cet égard des peuples du Midi ou de ceux du Nord. Par tout pays l'amour est une zone torride pour le cœur de l'homme. Nous observerons que ces répartitions de l'amour aux peuples du midi, & du

courage aux peuples du nord, ont été imaginées par nos philosophes comme des effets du climat, seulement pour les peuples étrangers : car ils réunissent ces deux qualités, comme des effets du même tempérament, dans ceux de nos héros à qui ils veulent faire leur cour. A leur avis, un François grand homme en amour est aussi un grand homme à la guerre ; mais il n'en est pas de même des autres nations. Un Asiatique avec son sérail est un efféminé ; & un Russe, ou tel autre habitant du Nord, dont les cours font des pensions, est un dieu Mars. Mais toutes ces distinctions de tempérament, fondées sur les climats & injurieuses au genre humain, se détruisent par cette simple question. Les tourterelles de Russie sont-elles moins amoureuses que celles de l'Asie, & les tigres de l'Asie sont-ils moins féroces que les ours blancs de la nouvelle Zemble ?

Sans aller chercher parmi les hommes des objets de comparaison hors des mêmes lieux, nous trouverons plus de diversité en mœurs, en opinions, en vêtemens, en physionomie même, entre un acteur de l'Opéra & un Capucin, qu'il n'y en a entre un Suédois & un Chinois. Quelle différence des Grecs babillards, flatteurs, trompeurs, si attachés à la vie, aux Turcs silencieux, fiers, sinceres, & toujours dévoués à la mort ! Cependant ces hommes si opposés naissent dans les mêmes villes, respirent le même air, vivent des mêmes

alimens. Leurs race, dit-on, n'eſt pas la même; car l'orgueil attribue parmi nous un grand pouvoir aux effets du ſang. Mais la plupart de ces Janiſſaires ſi redoutables aux timides Grecs, ſont ſouvent leurs propres enfans qu'ils ſont forcés de donner en tribut, & qui paſſent dans la ſuite dans ce premier corps de la milice ottomane. Les bayaderes de l'Inde ſi voluptueuſes & ſes pénitens ſi auſteres, ne ſont-ils pas de la même nation, & ſouvent de la même famille? Je demande, moi, où l'on a jamais vu l'inclination au vice ou à la vertu ſe communiquer avec le ſang? Pompée ſi généreux, étoit fils de Strabon, noté d'infamie par le peuple Romain à cauſe de ſon avarice. Le cruel Domitien étoit frere du bon Titus. Caligula, & Agrippine mere de Néron, étoient à la vérité frere & ſœur; mais ils étoient enfans de Germanicus, l'eſpérance des Romains. Le barbare Commode étoit fils du divin Marc-Aurele. Quelle diſtance il y a ſouvent d'un homme à lui-même, de ſa jeuneſſe à ſon âge mur; de Néron, appellé le pere de la patrie lorſqu'il monta ſur le trône, à Néron, qui en fut déclaré l'ennemi avant ſa mort! de Titus, ſurnommé dans ſa jeuneſſe un ſecond Néron, à Titus mourant, honoré des larmes du Sénat, du peuple & des étrangers; & appellé d'une commune voix les délices du genre humain! Ce n'eſt donc pas le climat qui forme la morale des hommes, c'eſt l'opinion, c'eſt l'éducation; & tel eſt leur pouvoir, qu'elles

triomphent non-seulement des latitudes, mais même des tempéramens. César, si ambitieux, si débauché, & Caton si vertueux, étoient tous deux d'une foible santé. Le lieu, le climat, la nation, la famille, le tempérament, ne déterminent donc nulle part les hommes au vice ou à la vertu. Partout ils sont libres d'en faire le choix.

Avant de parler des maux qu'ils se sont faits à eux-mêmes, voyons ceux que leur a faits la nature. Il y a, dit-on, des bêtes de proie. Elles sont fort nécessaires. Sans elles, la terre seroit infectée de cadavres. Il périt chaque année de mort naturelle, au moins la vingtieme partie des quadrupedes, la dixieme des oiseaux, & un nombre infini d'insectes, dont la plupart des especes ne vit qu'un an. Il y a des insectes même qui ne vivent que quelques heures, tels que l'éphemere. Comme les eaux des pluies entraînent toutes ces dépouilles aux fleuves, & de-là aux mers, c'est aussi sur leurs rivages que la nature a rassemblé les animaux qui devoient les consommer. La plupart des bêtes féroces descendent la nuit des montagnes pour y diriger leurs chasses; il y en a même plusieurs classes qui ne sont créées que pour ces lieux-là, tels sont les amphibies, comme les ours blancs, les loutres, les crocodiles. C'est sur-tout dans les pays chauds, où les effets de la corruption sont les plus rapides & les plus dangereux, que la nature a multiplié les bêtes carnacieres. Les tribus des lions,

des tigres, des léopards, des pantheres, des civettes, des onces, des jacquals, des hyennes, des condords, &c. viennent y renforcer celles des loups, des renards, des martes, des loutres, des vautours, des corbeaux, &c. Des légions de crabes dévorantes sont nichées dans leurs sables; les caymans & les crocodiles sont en embuscade dans leurs roseaux; des coquillages d'especes innombrables, armés d'outils propres à sucer, à percer, à limer & à broyer, hérissent les rochers & pavent les lisieres de leurs mers; des nuées d'oiseaux de marine volent à grands cris au-dessus de leurs écueils, ou voguent tout autour au gré des lames, pour y chercher de la proie; les murenes, les becunes, les carangues, & toutes les especes de poissons cartilagineux qui ne vivent que de chair, tels que les hygiennes, les longs requins, les larges raies, les pantoufliers, les polypes armés de ventouses, & toutes les variétés des chiens de mer y nagent en foule, sans cesse occupés à dévorer les débris des corps qui y abordent. La nature appelle encore les insectes pour en hâter la destruction. Les guêpes armées de ciseaux en découpent les chairs, les mouches en pompent les liqueurs, les vers marins en dépecent les os. Ceux-ci sur les rivages méridionaux, & sur-tout à l'embouchure des rivieres, sont en si grand nombre, & armés de tarieres, si redoutables, qu'ils peuvent dévorer un vaisseau de guerre en moins de

temps qu'on en a mis à le conſtruire, & qu'ils ont forcé, dans ces derniers temps, les puiſſances maritimes de couvrir de cuivre les carênes des eſcadres, pour les préſerver de leurs attaques. Les débris de tous ces corps, après avoir ſervi de pâture aux tributs innombrables des autres poiſſons, dont les uns ont les becs faits en cuillers, & d'autres en chalumeau pour ramaſſer jusqu'aux miettes de cette vaſte table; enfin, reduits par tant de digeſtions en flegmes, en huiles, en bitumes, & joints aux pulpes des végétaux qui deſcendent de toutes parts dans l'océan, reproduiroient dans ſes eaux un nouveau chaos de putréfaction, ſi les courans n'en portoient la diſſolution aux volcans que leurs feux achevent de décompoſer, & de rendre aux élémens. C'eſt pour cette raiſon, comme nous l'avons déja indiqué, que les volcans ne ſont nombreux que dans les pays chauds; qu'ils ſont tous dans le voiſinage de la mer ou des grands lacs; qu'ils ſont ſitués à l'extrémité de leurs courans, & qu'ils ne doivent qu à l'épuration des eaux les ſoufres & les bitumes qui donnent un entretien perpétuel à leurs foyers.

Les animaux de proie ne ſont point à craindre pour l'homme. D'abord, la plupart ne ſortent que la nuit. Ils ont des caracteres ſaillans qui les annoncent avant même qu'on puiſſe les appercevoir. Les uns ont de fortes odeurs de muſc, comme la marte, la civette, le crocodile; d'au-

tres, des voix perçantes qui se font entendre la nuit de fort loin, comme les loups & les jacquals; d'autres ont des couleurs tranchées qui s'apperçoivent à de grandes distances sur la couleur fauve de leur peau; telles sont les raies obscures du tigre, & les taches foncées du léopard. Tous ont des yeux qui étincelent dans les ténebres. La nature a rendu même une partie de ces signes communs aux insectes carnivores & sanguisorbes; telles sont les guêpes à fond jaune, annelées de noir comme les tigres, & les cousins mouchetés de blanc sur un fond sombre, qui annoncent leurs approches par un bourdonnement aigu. Ceux même qui attaquent le corps humain, ont des indices remarquables. Ils ont, ou des odeurs fortes, comme la punaise; ou des oppositions de couleur sur les lieux où ils s'attachent, comme les insectes blancs sur les cheveux, ou la noirceur des puces sur la blancheur de la peau.

Bien des écrivains se sont récriés sur la cruauté des bêtes féroces, comme si nos villes étoient sujettes à être envahies par les loups, ou que les lions de l'Afrique fissent de temps en temps des incursions sur les colonies européennes. Elles fuient toutes le voisinage de l'homme; & comme je l'ai dit, la plupart ne sortent que la nuit. Ces habitudes sont attestées unanimement, par les Naturalistes, les Chasseurs & les Voyageurs. Lorsque j'étois au Cap de Bonne-Espérance, M. de Tolback

qui en étoit gouverneur, me dit que les lions étoient communs autrefois dans ce pays; mais que depuis que les Hollandois s'y étoient établis, il falloit aller à cinquante ou soixante lieues dans les terres pour en trouver. Après tout, que nous importent leur férocité? Quand nous n'aurions pas des armes auxquelles elles ne peuvent résister, & une industrie supérieure à toutes leurs ruses, la nature nous a donné des chiens qui suffisent pour les combattre; & elle a proportionné d'une maniere admirable leurs especes à celles des animaux les plus redoutables. Dans les pays où il y a des lions, il y a des races de chiens capables de les combattre corps à corps. Je citerai, d'après la traduction gauloise, mais savante de Dupinet, ce que rapporte Pline d'un chien de cette espece, qui fut donné à Alexandre, par un roi d'Albanie (1). « Soudain le roi Alexandre
» lui fit bailler un lion, lequel fut incon-
» tinent mis en pieces par ce chien. Après
» cela, il fit lâcher un éléphant, où il
» prit le plus grand plaisir qu'il eût oncques.
» Car le chien, du commencement se hé-
» rissonnant, commença à tourner & ja-
» per contre l'éléphant, puis le vint as-
» saillir, sautant de çà & de là, avec les
» plus grandes ruses qu'on pourroit ima-
» giner: maintenant l'assaillant, mainte-

(1) Histoire naturelle de Pline, liv. 8, chap. 40.

» nant se couchant de çà & de là, de
» sorte qu'il fit tant tourner & virer l'élé-
» phant, qu'il le contraignit de tomber,
» faisant trembler la terre du saut qu'il
» print, & le tua. » Je doute que ce chien
descendît de la même race que les bichons.

Les animaux redoutables aux hommes sont plus à craindre par leur petitesse, que par leur grandeur; cependant, il n'en est aucun qui ne tourne à son utilité. Les serpens, les cent-pieds, les scorpions, les crapauds n'habitent gueres que les lieux humides & mal sains, dont ils nous éloignent plus par leurs figures hideuses, que par leurs poisons. Les serpens véritablement dangereux, ont des signes qui les annoncent de loin; tels sont les grelots du serpent à sonnettes. Peu de gens périssent par leurs blessures, si ce ne sont quelques imprudens. D'ailleurs, nos porcs & nos volailles les mangent sans en éprouver aucune incommodité. Les canards, surtout, en sont très-avides, ainsi que de la plupart des plantes venimeuses. Ceux du royaume de Pont acqueroient par ces alimens qui y sont communs, tant de vertu, que Mithridate employoit leur sang dans ses fameux contre-poisons.

Il y a, à la vérité, des insectes nuisibles qui rongent nos fruits, nos grains, & même nos personnes. Mais si les chenilles, les hannetons & les sauterelles ravagent nos campagnes, c'est que nous détruisons les oiseaux de nos bocages qui

les mangent, ou parce qu'en transportant des arbres des pays étrangers dans le nôtre, tels que les marroniers-d'inde, les ébéniers, &c. nous avons transporté avec eux les œufs des insectes qu'ils nourrissent, sans apporter les oiseaux du même climat qui les mangent. Chaque pays a les siens qui en préserve ses plantes. J'en ai vu un au Cap de Bonne-Espérance, appellé l'oiseau du jardinier, continuellement occupé à prendre des vers & des chenilles qu'il accrochoit aux épines des buissons. J'ai vu aussi à l'île de France une espece de sansonnet appellé Martin, qui vient des Indes, & qui ne vit que de sauterelles & des insectes qui incommodent les bestiaux. Si on naturalisoit ces oiseaux en Europe, il n'y a point de découverte dans les sciences qui fût aussi utile aux hommes. Mais nos oiseaux de bocage suffisent encore pour nettoyer nos campagnes, pourvu qu'on défende aux oiseleurs d'en prendre, comme ils font, des volées entieres dans leurs filets, non pas pour les mettre en cage, mais souvent pour les manger. Il y a quelques années qu'on s'avisa en Prusse d'en proscrire les moineaux, comme nuisibles à l'agriculture. Chaque paysan y fut taxé à une capitation annuelle de douze têtes de ces oiseaux, dont on faisoit du salpêtre; car, dans ce pays, rien n'est perdu. A la seconde, ou à la troisieme année, on s'apperçut que les moissons étoient dévorées par les insectes, & on fut obligé de faire revenir bien

vite des moineaux des pays voiſins, pour en repeupler le royaume. A la vérité, ces oiſeaux mangent quelques grains de bled, quand les inſectes leur manquent ; mais ceux-ci, entre autres les charançons, en conſomment des boiſſeaux & des greniers entiers. Cependant, quand on pourroit éteindre la race des inſectes, il faudroit bien s'en garder ; car, on détruiroit avec elle celle de la plupart des oiſeaux de nos campagnes, qui n'ont pas d'autres pâtures à donner à leurs petits, lorſqu'ils ſont dans le nid.

Quant aux animaux qui viennent manger les bleds dans les greniers & les laines dans les magaſins, tels que ſont les rats, les ſouris, les charançons & les teignes, je trouve que les premieres ſont utiles en ce qu'ils nettoient la terre d'excrémens humains dont ils vivent en grande partie. D'ailleurs, la nature a donné à l'homme le chat qui en préſerve l'intérieur de ſa maiſon. Elle a doué cet animal non-ſeulement d'une légéreté, d'une patience & d'une ſagacité merveilleuſe, mais encore d'un eſprit de domeſticité convenable à cet office. Il ne s'attache qu'à la maiſon : ſi ſon maître en déménage, il y revient ſeul pendant la nuit. Il differe à cet égard eſſentiellement du chien, qui ne s'attache qu'à l'homme même. Le chat a l'affection d'un courtiſan, & le chien celle d'un ami ; le premier tient à la poſſeſſion, & le ſecond à la perſonne. Les charançons & les

teignes font, à la vérité, quelquefois de grands dommages dans les bleds & dans les laines. Quelques écrivains ont dit que les poules suffisoient pour en nettoyer les greniers : cela est possible. Nous avons d'ailleurs l'araignée & l'hirondelle qui les détruisent dans la saison où ils volent. Je ne considérerai ici que leur utilité politique. A la vue de ces gros magasins, où des monopoleurs ramassent la nourriture & les habillemens d'une province entiere, ne doit-on pas bénir la main qui a créé l'insecte qui les force de les vendre ? Si les grains étoient aussi inaltérables que l'or & l'argent, ils seroient bientôt aussi rares. Voyez sous combien de portes & de serrures sont renfermés ces métaux. Les peuples seroient privés à la fin de leur subsistance, si elle étoit incorruptible comme ce qui en est le signe. Les charançons & les teignes forcent d'abord l'avare d'employer beaucoup de bras pour remuer & pour vaner ses grains, en attendant qu'ils l'obligent à s'en défaire tout-à-fait. Que de pauvres iroient nuds, si les teignes ne devoroient les laines des riches ! Ce qu'il y a d'admirable, c'est que les matieres qui servent au luxe ne sont point sujettes à dépérir par les insectes, comme celles qui servent aux premiers besoins de la vie. On peut garder sans risque le café, la soie & le coton même, pendant des siecles ; mais aux Indes, où ces choses sont de premiere nécessité, il y a des insectes qui les detrui-

ſent très - promptement, particuliérement le coton. Les inſectes qui attaquent le corps humain, obligent également les riches à employer ceux qui n'ont rien, à entretenir, comme domeſtiques, la propreté autour d'eux. Les Incas du Pérou exigeoient même ce tribut des pauvres : car par tous pays ces inſectes s'attachent à l'homme, quoiqu'on ait dit qu'ils ne paſſoient pas la ligne. D'ailleurs, ces animaux ſont plus fâcheux que nuiſibles : ils tirent le mauvais ſang. Comme ils ne foiſonnent que dans les grandes chaleurs, ils nous invitent à recourir aux bains qui ſont ſi ſalutaires & ſi négligés parmi nous, parce qu'étant chers, ils ſont des objets de luxe. Après tout, la nature a mis près de nous d'autres inſectes qui les détruiſent; ce ſont les araignées (1). J'ai ouï dire à un vieil

(1) Je préſume que c'eſt une eſpece particuliere d'araignée. Je crois qu'il y en a d'autant d'eſpeces, qu'il y en a de celles des inſectes. Elles ne tendent pas toutes des filets ; il y en a qui attrapent leur proie à la courſe ; d'autres leur dreſſent des embûches. J'en ai vu une à Malte fort ſinguliere, & qui y eſt fort commune dans toutes les maiſons. La nature a donné à cette araignée, de reſſembler par la tête & la partie antérieure du corps à une mouche. Lorſqu'elle appperçoit une mouche ſur un mur, elle s'en approche d'abord fort vîte, en obſervant toujours de ſe mettre au-deſſus d'elle. Quand elle en eſt à cin[illegible]ces, elle s'avance fort le[illegible]ment, en lui préſentant une reſſemblance trompeuſe, & lorſqu'elle n'en eſt plus éloignée que de deux ou trois pouces, elle s'élance tout-à coup ſur elle. Ce ſaut fait ſur un plan perpendiculaire, devroit la précipiter à terre ; point

Officier,

Officier, qu'étant fort incommodé des punaises à l'hôtel des Invalides, il laissa les araignées se multiplier autour de son lit, & qu'elles le délivrerent de cette vermine. Il est vrai que ce remede paroîtra à bien de personnes pire que le mal. Mais je crois qu'on en peut trouver de plus agréables dans les parfums & dans les essences huileuses; du moins j'ai remarqué que l'odeur de plusieurs plantes aromatiques chasse ces vilains animaux.

Pour les autres fléaux de la nature, l'homme ne les éprouve que parce qu'il s'écarte de ses loix. Si les orages détruisent quelquefois ses vergers & ses moissons, c'est qu'il les place souvent dans des lieux où la nature ne les a pas destinés à croître. Les orages ne ravagent guere que les cultures de l'homme. Ils ne font aucun tort aux forêts & aux prairies naturelles. D'ailleurs ils ont leur utilité. Les tonnerres rafraîchissent l'air. Les grêles qui les accompagnent quelquefois, détruisent beaucoup d'insectes, & elle ne sont fréquentes que dans les saisons où ils éclosent & se multiplient, au printenps & en été. Sans les ouragans de la zone torride, les fourmis & les sauterelles rendroient inhabi-

---

du tout. On la revoit toujours sur le mur, soit qu'elle ait manqué ou saisi sa proie, parce qu'avant de s'élancer, elle y attache un fil qui l'y ramene. Philosophes Cartésiens, regardez donc les bêtes comme des machines!

tables les îles ſituées entre les tropiques. Nous avons déja parlé de la néceſſité & de l'utilité des volcans dont les feux purifient les eaux de la mer, comme ceux du tonnerre purifient l'air. Les tremblemens de terre viennent de la même cauſe. D'ailleurs, la nature nous prévient de leurs effets & des lieux où ſont placés leurs foyers. Les habitans de Lisbonne ſavent bien que leur ville a été détruite pluſieurs fois par leurs ſecouſſes, & qu'il n'y faut pas bâtir en pierre. On n'en a rien à craindre dans des maiſons de bois. Naples & Portici n'ignorent pas le ſort d'Herculanum. Après tout, les tremblemens de terre ne ſont point univerſels, ils ſont locaux & périodiques Pline a obſervé que les Gaules n'y étoient pas ſujettes, mais il y a bien d'autres pays qui n'y ſont pas expoſés. Ils ne ſe font guere ſentir que dans le voiſinage des volcans, ſur le bord des mers ou des grands lacs, & ſeulement dans quelques portions de leurs rivages.

Les maladies épidémiques de l'homme & les épizooties des animaux viennent des eaux corrompues. Les médecins qui en ont recherché les cauſes, les attribuent tantôt à la corruption de l'air, tantôt à la rouille des herbes, tantôt aux brouillards; mais toutes ces cauſes ne ſont que des effets de la corruption des eaux, d'où s'élevent des exhalaiſons putrides qui infectent l'air, les herbes & les animaux.

On doit l'attribuer presque toujours aux travaux imprudens des hommes. Les lieux les plus mal-sains de la terre, autant que je puis me les rappeller, sont en Asie, les bords du Gange d'où sortent chaque année des fievres mortelles qui, en 1771, coûterent au Bengale la vie à plus d'un million d'hommes. Elles ont pour foyer les rizieres, qui sont des marais artificiels formés le long du Gange pour y faire croître le riz. Après la récolte de ce grain, les racines & les pailles de ce végétal qu'on y laisse, y pourrissent & les changent en des bourbiers infects, d'où s'exhalent des vapeurs pestilentielles. C'est à cause de ces inconvénients que l'on en a défendu la culture en plusieurs endroits de l'Europe, sur-tout en Russie aux environs d'Otschacof, où on les cultivoit autrefois. En Afrique, l'air de l'île de Madagascar est corrompu, par la même cause, pendant six mois de l'année, & y sera toujours un obstacle invincible aux établissemens des Européens. Toutes les colonies Françoises qu'on y a établies, y ont péri successivement par la corruption de l'air ; & j'y aurois moi-même perdu la vie, si la Providence divine, par des moyens que je ne pouvois prévoir, n'avoit mis empêchement au voyage & au séjour que j'y devois faire. Ce sont des anciens canaux envasés de l'Egypte, que sortent perpétuellement la lepre & la peste. En Europe, les anciens marais salans de Brouage, où

l'eau de la mer ne vient plus, & dans lesquels les eaux des pluies séjournent, parce qu'elles y sont arrêtées par les digues & par les fossés des vieilles salines, sont devenus des sources constantes d'épizooties. Ces mêmes maladies, les fievres putrides & bilieuses, & le scorbut de terre, sortent tous les ans des canaux de la Hollande, qui se putréfient en été à tel point, que j'ai vu à Amsterdam les canaux couverts de poissons morts, & qu'il n'étoit pas possible de traverser certaines rues sans se boucher le nez avec son mouchoir. A la vérité on en fait écouler les eaux par des moulins à vent qui les pompent & les jettent par dessus les digues, dans les endroits où les canaux sont au-dessous du niveau de la mer ; mais ces machines n'y sont pas assez multipliées. Le mauvais air de Rome, en été, vient de ses anciens aqueducs, dont les eaux se sont répandues parmi les ruines, ou qui ont inondé des plaines dont les niveaux ont été interrompus par les travaux des Romains. Les fievres pourprées, les dyssenteries, les petites véroles, si communes dans nos campagnes après les chaleurs de l'été, ou dans des printemps chauds & humides, viennent, pour la plupart, des mares des paysans, dans lesquelles les feuilles & les herbes se putréfient. Beaucoup de maladies de nos villes sortent des voieries qui sont placées dans leur voisinage, & des cimetieres situés autour

de nos églises & jusques dans le sanctuaire. Je ne crois pas qu'il y eût un seul lieu de mal-sain sur la terre, si les hommes n'y avoient mis la main. On cite la malignité de l'air de saint-Domingue, de la Martinique, de Portobello, & de plusieurs autres endroits de l'Amérique, comme un effet naturel du climat. Mais ces lieux ont été habités par des sauvages qui de tous temps ont entrepris de détourner des rivieres & de barrer des ruisseaux. Ces travaux font même une partie essentielle de leur défense. Ils imitent les castors dans les fortifications de leurs villages, en s'entourant de terrains inondés. Cependant la nature prévoyante n'a placé ces animaux que dans les latitudes froides, où, à son imitation, ils forment des lacs qui en adoucissent l'air ; & elle a mis des eaux courantes dans les latitudes chaudes, parce que les lacs s'y changeroient bientôt, par les évaporations, en marais putrides. Les lacs qu'elle y a creusés, sont tous situés dans des montagnes aux sources des fleuves & dans une atmosphere fraîche. Je suis d'autant plus porté à attribuer aux sauvages la corruption de l'air, si meurtriere dans quelques-unes des Antilles, que toutes les îles que l'on a trouvées sans habitans étoient très-saines ; telles que les îles de France, de Bourbon, de Sainte-Helene, &c.

Comme la corruption de l'air nous intéresse particuliérement, je hasarderai ici,

en paſſant, quelques moyens ſimples d'y remédier. Le premier, eſt d'en détruire les cauſes, en ſubſtituant à l'uſage des mares dans nos campagnes, celui des citernes, dont les eaux ſont ſi ſalubres, quand elles ſont bien faites. On s'en ſert univerſellement dans toute l'Aſie. Il faut auſſi s'abſtenir de jeter des cadavres & des dépouilles d'animaux dans les voieries de nos villes, mais les porter aux rivieres qui en deviendront plus poiſſonneuſes. Si les villes manquent de rivieres qui puiſſent les emporter, ou ſi ce moyen préſente de trop grands inconvéniens, il faut au moins avoir l'attention de ne placer les voieries qu'au nord & au nord-eſt de nos villes, afin de leur éviter, ſur-tout pendant l'été, les fétides bouffées que les vents de ſud & de ſud-oueſt y apportent. Le ſecond, eſt de s'abſtenir de creuſer des canaux. On voit les maladies qui en ſont réſultées en Egypte, aux environs de Rome, &c. dès qu'on a négligé de les entretenir. D'ailleurs, leurs avantages ſont très-problématiques. A voir les médailles qu'on a frappées chez nous pour celui de Briare, ne ſembloit-il pas que le détroit de Gibraltar alloit devenir ſuperflu à la navigation de la France? Je ſuppoſe qu'il ſoit de quelque utilité au commerce intérieur du pays, a-t-on balancé le mal qu'il a fait à ſes campagnes? Tant de ruiſſeaux & de fontaines détournées & recueillies de tous côtés pour former un canal de naviga-

tion, n'ont-elles pas cessé d'arroser une grande étendue de terre ; & peut-on regarder comme utile au commerce ce qui est nuisible à l'agriculture ? Les canaux ne conviennent que dans les marais. C'est le troisieme moyen qui peut contribuer à y rétablir la salubrité de l'air. Les travaux qu'on a entrepris en France pour dessécher les marais, nous ont toujours coûté beaucoup de monde, & souvent, par cette raison, sont restés imparfaits Je n'en trouve point d'autre cause que la précipitation de ces sortes d'ouvrages, & l'ensemble qu'on a voulu y mettre. L'ingénieur donne son plan, l'entrepreneur son devis, le ministre son approbation, le prince de l'argent, l'intendant de la province des paysans ; tout concourt à la fois, excepté la nature. Du sein des terres pourries, s'élevent des émanations putrides qui ont bientôt répandu la mortalité parmi les ouvriers. Pour remédier à ces inconvéniens, je proposerai quelques observations que je crois vraies. Tout terrain entiérement couvert d'eau, n'est jamais malsain. Il ne le devient que lorsque l'eau qui le couvre s'évapore, & qu'il expose à l'air les vases de son fond & de ses rivages. On détruiroit d'une maniere aussi sûre la putridité d'un marais en le changeant en lac qu'en terre ferme. C'est sa situation qui doit déterminer l'un ou l'autre procédé. S'il est dans un fond, sans pente & sans écoulement, il faut suivre l'indica-

tion de la nature, & le couvrir d'eaux. Si elles ne suffisent pas pour l'inonder entiérement, il faut le couper de fosses profondes, & en jeter les déblais sur les terres voisines. On aura à la fois des canaux toujours pleins d'eau, & des îles afféchées qui seront très-fertiles & très-saines. Quant à la saison de ces travaux, il faut choisir le printemps & l'automne ; avoir grande attention à ne placer les travailleurs qu'au dessus du vent, & suppléer, par des machines, à la nécessité où ils sont souvent de plonger dans les boues & dans les vases pour les emporter.

Il m'a toujours paru inconcevable qu'en France, où il y a un si grand nombre de sages établissemens, il y eût des ministres pour les affaires étrangeres, la guerre, la marine, la finance, le commerce, les manufactures, le clergé, les bâtimens, l'équitation, &c... & qu'il n'y en eût pas pour l'agriculture. Cela vient, je crois, du mépris qu'on y fait des paysans. Tous les hommes cependant sont solidaires les uns pour les autres ; &, indépendamment de la taille & de la configuration uniforme du genre humain, je ne voudrois pas d'autres preuves qu'ils viennent d'une seule origine. C'est de la mare d'un pauvre homme dont on a détourné le ruisseau, que sortira l'épidémie qui emportera la famille du château voisin. L'Egypte se venge, par la peste qui sort de ses canaux, de l'oppression des Turcs qui empêchent

ſes habitans de les entretenir. L'Amérique, tombée ſous les coups des Européens, exhale de ſon ſein mille maladies funeſtes à l'Europe. Elle entraîne avec elle l'Eſpagnol mourant ſur ſes ruines. Ainſi le Centaure laiſſa à Déjanire ſa robe empoiſonnée du ſang de l'hydre, comme un préſent qui devoit être funeſte à ſon vainqueur. Ainſi les maux dont on accable les hommes, paſſent des étables aux palais, de la ligne aux poles, des ſiecles paſſés aux futurs; & leurs longs effets ſont des voix formidables qui crient aux puiſſances: apprenez à êtres juſtes, & à ne pas opprimer les malheureux.

Non-ſeulement les élémens, mais la raiſon elle-même ſe corrompt dans le ſein des miſérables. Que d'erreurs, de craintes, de ſuperſtitions, de querelles ſont ſorties des plus bas étages de la ſociété, & ont troublé le bonheur des trônes? Plus les hommes ſont opprimés, plus leurs oppreſſeurs ſont malheureux, & plus la nation qu'ils compoſent eſt foible; car la force que les tyrans emploient pour ſe conſerver au dedans, n'eſt jamais exercée qu'aux dépens de celle qu'ils pourroient employer à ſe maintenir au dehors.

D'abord, du ſein de la miſere ſortent les proſtitutions, les vols, les aſſaſſinats, les incendies, les brigandages, les révoltes, & une multitude d'autres maux phyſiques qui, par tout pays, ſont les fléaux de la tyrannie. Mais ceux de l'opinion ſont bien

plus terribles. Un homme en veut subjuguer un autre, moins pour s'emparer de son bien, que pour en être admiré & même adoré. Tel est le dernier terme que se propose l'ambition. Dans quelque état qu'il l'ait réduit; eût-il à sa discrétion sa fortune, ses travaux, sa femme, sa personne; il n'a rien s'il n'a son hommage. Ce n'étoit pas assez à Aman d'avoir la vie & les biens des Juifs, il vouloit voir Mardochée à ses pieds. Les oppresseurs sont ainsi les opprimés, les arbitres de leur bonheur; & ceux-ci, pour l'ordinaire, leur rendant injustice pour injustice, les environnent de faux rapports, de terreurs religieuses, de médisances, de calomnies, qui font naître parmi eux les soupçons, les craintes, les jalousies, les haines, les procès, les duels, & enfin les guerres civiles qui finissent par les détruire.

Examinons, dans quelques gouvernemens anciens & modernes, cette réaction de maux; nous la verrons s'étendre à proportion du mal qu'on y a fait au genre humain. A cette balance redoutable nous reconnoîtrons l'existence d'une justice suprême.

Sans avoir égard à leurs divisions communes (1) en démocratie, en aristocratie,

---

(1) Les politiques, en classant les Gouvernemens par ces ressemblances extérieures de forme, ont fait comme les Botanistes qui comprennent dans la même cathégorie les plantes qui ont des fleurs ou des feuilles

& en monarchie, qui ne ſont, au fond, que des formes politiques qui ne décident ni de leur bonheur, ni de leur puiſſance, nous ne nous arrêterons qu'à leur conſtitution morale. Tout gouvernement, quel qu'il ſoit, eſt heureux au dedans, & puiſſant au dehors, lorſqu'il donne à tous ſes ſujets le droit naturel de parvenir à la fortune & aux honneurs; & le contraire arrive,

---

ſemblables, ſans avoir égard à leurs vertus. Ceux-ci ont mis dans la même claſſe le chêne & la pimprenelle; ceux-là, la République Romaine & celle de Saint-Marin. Ce n'eſt pas ainſi qu'on doit obſerver la nature; elle n'eſt par-tout que convenance & harmonie Ce ne ſont pas ſes formes, c'eſt ſon eſprit qu'il faut étudier.

Si dans l'hiſtoire d'un peuple vous ne faites pas attention à ſa conſtitution morale & intérieure, dont preſque aucun hiſtorien ne s'occupe, il vous ſera impoſſible de concevoir comment des Républiques bien ordonnées en apparence, ſe ſont ruinées tout-à-coup; comment d'autres, au contraire, où tout paroît dans l'agitation, deviennent formidables; d'où vient la durée & le pouvoir des Etats deſpotiques ſi décriés par nos écrivains modernes; & d'où vient, enfin, qu'après ces beaux regnes de Marc-Aurele & d'Antonin, qu'ils ont ſi vantés, l'Empire Romain acheva de s'écrouler. C'eſt, je l'oſe dire, parce que ces bons princes ne ſongerent qu'à conſerver la forme extérieure du Gouvernement. Tout étoit tranquille autour d'eux, il y avoit une forme de ſénat; le bled ne manquoit point à Rome, les garniſons dans les provinces étoient bien payées. Point de ſédition, point de troubles, tout alloit bien en apparence; mais pendant cette léthargie, les riches augmentoient leurs grandes propriétés, le peuple perdoit les ſiennes; les emplois s'accumuloient dans les mêmes familles. Pour avoir de quoi vivre, il falloit s'attacher aux grands: Rome ne renfermoit plus qu'un peuple de valets. L'amour de la patrie s'éteignoit. Les male-

lorsqu'il réserve à une classe particuliere de citoyens, les biens qui doivent être communs à tous. Il ne suffit pas de prescrire au peuple des limites, & de l'y contenir par des phantômes effrayans. Il force bientôt ceux qui les font mouvoir de trembler plus que lui. Quand la politique humaine attache sa chaîne au pied d'un esclave, la justice divine en rive l'autre bout au cou du tyran.

Il y a eu peu de république plus également ordonnée que celle de Lacédémone. On y vit fleurir la vertu & le bonheur pendant

---

heureux ne savoient de quoi se plaindre. On ne leur faisoit point de tort. Tout étoit dans l'ordre ; mais par cet ordre, ils ne pouvoient plus parvenir à rien. On n'égorgeoit pas les citoyens comme sous Marius & Sylla, mais on les etouffoit.

Dans toute société humaine, il y a deux puissances, l'une temporelle & l'autre spirituelle. Vous les retrouvez dans tous les Gouvernemens du monde, en Europe, en Asie, en Afrique & en Amérique. Le genre humain est gouverné comme le corps humain. Ainsi l'a voulu l'Auteur de la Nature, pour la conservation & le bonheur des hommes. Lorsque les peuples sont opprimés par la puissance spirituelle, ils se réfugient auprès de la temporelle, quand celle-ci les opprime à son tour, ils ont recours à l'autre. Quand toutes deux s'accordent pour les rendre misérables, alors naissent en foule les héréfies, les schismes, les guerres civiles, & une multitude de puissances secondaires qui balancent les abus des deux premieres, jusqu'à ce qu'il en résulte une apathie générale, & que l'état se détruise. Nous approfondirons ce grand sujet tout à l'heure, en parlant de la France. Nous verrons que, quoiqu'il n'y ait de droit qu'une puissance, il y en a, en effet, cinq qui la gouvernent.

cinq cents ans. Malgré ſon peu d'étendue, elle donna la loi à la Grece & aux côtes ſeptentrionales de l'Aſie ; mais comme Lycurgue n'avoit compris dans ſon plan, ni les peuples qu'elle devoit s'aſſujettir, ni même les Ilotes qui labouroient la terre pour elle, ce fut par eux qu'entrerent les troubles qui l'agiterent, & qui finirent par la renverſer.

Dans la république Romaine, il y eut encore plus d'égalité, & partant plus de bonheur & de puiſſance. A la vérité elle étoit diviſée en patriciens & en plébéiens; mais comme ceux-ci parvenoient à toutes les dignités militaires, que d'ailleurs ils obtinrent le tribunal, dont le pouvoir égala & ſurpaſſa même celui des conſuls, la plus grande harmonie régna entre les deux ordres. On ne peut voir, ſans attendriſſement, la déférence & le reſpect que les plébéiens portoient aux patriciens, dans les beaux jours de la république. Ils choiſiſſoient parmi eux leurs patrons, ils les accompagnoient en foule lorſqu'ils alloient au ſénat: quand ils étoient pauvres, ils ſe quotiſoient entr'eux pour doter leurs filles. Les patriciens, d'un autre côté, s'intéreſſoient à toutes les affaires des plébéiens ; ils plaidoient leurs cauſes dans le ſénat ; ils leur faiſoient porter leurs noms, les adoptoient dans leurs familles, & leur donnoient leurs filles en mariage, quand ils ſe diſtinguoient par leurs vertus. Ces alliances avec des familles du peuple ne furent pas dédaignées

même des empereurs. Auguste donna en mariage Julie sa fille unique au plébéien Agrippa. La vertu régna dans Rome, & jamais on ne lui éleva de plus dignes autels sur la terre. On en peut juger par les récompenses qu'on y accordoit aux bonnes actions. Un homme criminel étoit condamné à mourir de faim en prison ; sa fille vint l'y trouver & l'y nourrit de son lait. Le sénat, instruit de cet acte de l'amour filial, ordonna que le pere fût rendu à la fille, & qu'à la place de la prison on élevât un temple à la pitié.

Lorsqu'on menoit un coupable au supplice, il étoit absous si une vestale venoit à passer. La peine due au crime disparoissoit en présence d'une personne vertueuse. Si, dans une bataille, un Romain en sauvoit un autre des mains de l'ennemi, on lui donnoit la couronne civique. Cette couronne n'étoit que de feuilles de chêne, & elle étoit même la seule des couronnes militaires qui n'eût pas d'or ; mais elle donnoit le droit de s'asseoir aux spectacles dans le banc le plus voisin de celui des sénateurs qui se levoient tous, par honneur, à l'arrivée de celui qui la portoit. C'étoit, dit Pline, la plus illustre des couronnes, & elle donnoit plus de privileges que les couronnes murales, obsidionales & navales, parce qu'il y a plus de gloire à sauver un seul citoyen, qu'à prendre des villes & qu'à gagner des batailles. Elle étoit la même, par cette raison, soit qu'on eût sauvé le général

de l'armée ou un simple soldat ; mais on ne l'eût pas obtenue pour avoir délivré un roi allié des Romains, qui seroit venu à leur secours. Rome, dans la distribution de ses récompenses, ne distinguoit que le citoyen. Avec ces sentimens patriotiques, elle conquit la terre ; mais elle ne fut juste que pour son peuple, & ce fut par ses injustices envers les autres hommes qu'elle devint foible & malheureuse. Ses conquêtes la remplirent d'esclaves qui, sous Spartacus, la mirent à deux doigts de sa perte, & qui la déciderent enfin par les armes de la corruption, plus dangereuses que celles de la guerre. Ce furent les vices & les flatteries des Grecs & des Asiatiques esclaves à Rome, qui y formerent les Catilinas, les Césars, les Nérons ; & tandis que leur voix corrompoit les maîtres du monde, celle des Goths, des Cimbres, des Teutons, des Gaulois, des Allobroges, des Vandales compagnons de leur sort, appelloit du nord & de l'orient ceux de leurs compatriotes qui la renverserent.

Les gouvernemens modernes nous présentent les mêmes réactions d'équité & de bonheur, d'injustice & d'infortune. En Hollande, où le peuple peut parvenir à tout, l'abondance est dans l'état, l'ordre dans les villes ; la fidélité dans les mariages ; la tranquillité dans tous les esprits ; les querelles & les procès y sont rares, parce que tout le monde y est content. Il n'y a point en Europe de nation dont le territoire soit

aussi petit, & qui ait étendu sa puissance aussi loin ; ses richesses sont immenses ; elle a soutenu seule la guerre contre l'Espagne dans sa splendeur, & ensuite contre la France & l'Angleterre réunies ; son commerce s'étend par toute la terre ; elle possede de puissantes colonies en Amérique, de riches comptoirs en Afrique, des royaumes formidables en Asie. Mais si on remonte à la source des maux & des guerres qu'elle a souffert depuis deux siecles, on verra qu'ils ne viennent que des injustices de quelques-uns de ses établissemens dans ces pays-là. Son bonheur & sa puissance ne sont point dus à sa forme républicaine, mais à cette communauté de biens qu'elle présente indistinctement à tous ses sujets, & qui produit les mêmes effets dans les gouvernemens despotiques dont on nous fait de si terribles tableaux.

Parmi les Turcs, comme parmi les Hollandois, il n'y a ni querelles, ni médisances, ni vols, ni prostitutions dans les villes. On ne trouveroit, peut-être pas même dans tout leur empire une seule femme turque faisant le métier de courtisanne. Il n'y a dans les esprits ni inquiétude ni jalousie. Chacun d'eux voit sans envie dans ses chefs, un bonheur où il peut atteindre, & est prêt à périr pour sa religion & pour son gouvernement. Leur force n'est pas moindre au-dehors que leur union est grande au dedans. Avec quelque mépris que nos historiens parlent de leur ignorance & de leur

ſtupidité, ils ont envahi les plus belles portions de l'Aſie, de l'Afrique, de l'Europe, & même l'empire des Grecs ſi ſavans & ſi ſpirituels, parce que le ſentiment de patriotiſme qui les unit, eſt ſupérieur à tout l'eſprit & à toutes les tactiques du monde. Ils éprouvent cependant des convulſions par les révoltes des peuples conquis; mais les plus dangereuſes viennent de leurs plus foibles ennemis, de ces Grecs mêmes dont ils pillent impunément les biens, & dont ils enlevent chaque année des tributs d'enfans pour le ſérail. Ce ſont de ces enfans d'où ſortent, par une providence réagiſſante, la plupart des janiſſaires, des agas, des bachas, des viſirs, qui oppriment les Turcs à leur tour, & qui ſe rendent redoutables même à leurs ſultans.

C'eſt cette même communauté d'eſpérances & de fortunes préſentée à toutes les conditions, qui a donné tant d'énergie à la Pruſſe dont nos écrivains ont ſi fort vanté la police au-dedans, & les victoires au-dehors; quoique le gouvernement en ſoit encore plus deſpotique que celui de la Turquie, puiſque le prince y eſt à la fois maître abſolu du temporel & du ſpirituel.

Au contraire la république de Veniſe, ſi connue par ſes courtiſannes, par les inquiétudes & par les eſpionages de ſon gouvernement, eſt d'une foibleſſe extrême au dehors, quoiqu'elle ſoit plus ancienne, dans une ſituation plus heureuſe, & ſous

un plus beau ciel que celle de Hollande. Venise est une puissance maritime à peine connue aujourd'hui dans la Méditerranée, tandis que la Hollande vivifie toute la terre par son commerce, parce que la premiere a restreint les droits de l'humanité à une classe de nobles, & que la seconde les a étendus à tout son peuple.

C'est encore par une suite de ce partage injuste que Malte, avec le plus beau port de la Méditerranée, situé entre l'Afrique & l'Europe, dans le voisinage de l'Asie, & remplie d'une jeune noblesse pleine de courage, ne sera jamais que la derniere puissance de l'Europe, parce que son peuple y est nul.

Nous observerons ici que l'hérédité de la noblesse dans un état, ôte à la fois l'émulation aux nobles & aux roturiers. Elle l'ôte aux premiers, parce que, pouvant par leur naissance prétendre à tout, ils n'ont pas besoin de mérite; & aux seconds, parce que ne pouvant prétendre à rien, il leur devient inutile. C'est-là le vice politique qui a ruiné la puissance du Portugal & celle de l'Espagne; & non pas l'esprit monastique, comme tant d'écrivains l'ont avancé. Les moines étoient tout puissans du temps de Ferdinand & d'Isabelle. Ce fut un moine qui décida à la cour le départ de Christophe Colomb pour la découverte d'un nouveau monde, dont la conquête quadrupla en Espagne le nombre des gentilshommes. Il ne passoit pas en Amérique un soldat

Espagnol qui ne s'y donnât pour noble, & qui retournant en Espagne avec un peu d'argent, ne s'y établit sur ce pied-là. La même chose arriva parmi les Portugais qui firent des conquêtes en Asie. L'ordre militaire, chez ces deux nations, fit alors des prodiges, parce que la carriere de l'ambition étoit ouverte au peuple dans les armes. Mais depuis qu'elle lui est fermée, par le nombre prodigieux de gentilshommes dont ces deux états sont remplis, il s'est jeté du côté de l'ordre monastique, & lui a donné la puissance tribunitive.

Quelque admirable que paroisse aux spéculations de nos politiques, le triple nœud qui forme le gouvernement de l'Angleterre, c'est aux agitations de ses trois puissances qu'on doit attribuer les querelles perpétuelles qui en troublent le bonheur, & la vénalité qui l'a enfin corrompu. Le peuple, à la vérité, forme une chambre dans son Parlement; mais le droit d'y entrer, comme député, n'étant réservé qu'aux seuls possesseurs de terres, doit en bannir bien des têtes sages, & y en admettre beaucoup qui ne le sont gueres. Alcibiade & Catilina y auroient joué de grands rôles; mais Socrate, le juste Aristide, Epaminondas qui donna l'empire de la Grece à Thebes, Attilius-Régulus qui fut choisi dictateur à la charrue, Menenius-Agrippa qui pacifia les différens du sénat & du peuple n'auroient pu y avoir de séances, attendu qu'ils n'avoient pas en fonds de terres cent livres

ſterling de revenus. L'Angleterre ſe détruiroit par ſa propre conſtitution, ſi elle n'ouvroit à tous ſes citoyens une carriere commune dans ſa marine. Tous les ordres de l'état concourent à ce point de réunion, & lui donnent une telle pondération qu'il fixe leur équilibre politique. Qui détruiroit la marine en Angleterre, en détruiroit le gouvernement. Ce concours unanime de toute la nation vers un ſeul art, lui a acquis le plus grand degré de perfection où il ſoit jamais parvenu chez aucun peuple, & en a fait l'unique inſtrument de ſa puiſſance.

Si nous parcourons les autres états qui portent le nom de républiques, nous y verrons les maux au dedans, & la foibleſſe au dehors, croître à proportion de l'inégalité de leurs citoyens. La Pologne a réſervé aux ſeuls nobles toute l'autorité, & a laiſſé ſon peuple dans le plus odieux eſclavage, enſorte que la guerre, qui établit entre les citoyens d'une même nation une communauté de dangers, n'établit entre ceux-ci aucune communauté de récompenſe. Son hiſtoire ne préſente qu'une longue ſuite de querelles de Palatinat à Palatinat, de ville à ville, de famille à famille, qui l'ont rendue fort malheureuſe dans tous le temps. Le plus grand nombre des nobles même y eſt ſi miſérable, qu'il eſt obligé pour vivre de ſervir les grands dans les plus vils emplois, comme autrefois les nôtres parmi nous dans le gouvernement

féodal, & comme encore aujourd'hui ceux du Japon; car par-tout où les payſans ſont eſclaves, les gentilshommes ſont domeſtiques. Enfin il eſt arrivé, de nos jours, à la Pologne le malheur qu'elle auroit éprouvé il y a long-temps, ſi les royaumes qui l'environnent n'avoient pas eu alors les mêmes défauts dans leur conſtitution. Elle a été envahie par ſes voiſins, malgré ſes longues diſcuſſions politiques, comme l'empire des Grecs le fut par les Turcs, lorſque quelques prêtres s'y étant emparés de tout, ne les occupoient plus que de ſubtilités théologiques.

Au Japon, les maux des nobles y ſont proportionnés à leur tyrannie. Ils formerent d'abord un gouvernement féodal, ſi aiſé à renverſer, comme tous ceux de cette nature, que le premier d'entre eux qui s'en voulut faire le ſouverain, en vint à bout par une ſeule bataille. Il leur ôta le pouvoir de décider leurs querelles par des guerres civiles, mais il leur laiſſa tous leurs autres privileges; celui de maltraiter les payſans qui y ſont ſerfs, le droit de vie & de mort ſur tous ceux qui ſont à leurs gages, & même ſur leurs femmes. Le peuple qui, dans l'extrême miſere, n'a guere pour ſubſiſter d'autre moyen que d'effrayer ou de corrompre ſes tyrans, produit au Japon une multitude incroyable de bonzes de toutes les ſectes, qui y ont élevé des temples ſur toutes les montagnes, de comédiens & de farceurs qui ont des théâ-

tres à tous les carrefours des villes, & de courtisannes qui y sont en si grand nombre, qu'on en trouve sur toutes les routes & à toutes les auberges où l'on arrive. Mais ce même peuple met à si haut prix la considération que les nobles exigent de lui, que pour peu qu'ils se regardent entre eux de travers, il faut qu'ils se battent; & si l'insulte est un peu grave, il faut que l'offensé & l'agresseur s'ouvrent le ventre, sous peine d'infamie. C'est à cette haine pour ses tyrans qu'il faut attribuer le singulier attachement qu'il témoigna pour la Religion Chrétienne, qu'il croyoit devoir effacer par sa morale des différences si odieuses entre les hommes; & c'est aux préjugés populaires qu'il faut rapporter dans les nobles Japonois, le mépris qu'ils marquent, en mille occasions, pour une vie rendue si versatile par l'opinion d'autrui.

Une sage égalité proportionnée aux lumieres & aux talens de tous ses sujets, a rendu long-temps la Chine la portion la plus heureuse de la terre; mais le goût des voluptés y ayant à la fin corrompu les mœurs, l'argent qui les procure est devenu le premier mobile du gouvernement. La vénalité y a divisé la nation en deux grandes classes, de riches & de pauvres. Les anciens degrés qui y élevoient les hommes à tous les emplois, subsistent encore; mais il n'y a que les riches qui y montent. Ce vaste & populeux empire n'ayant plus de patriotisme

que dans quelques vaines cérémonies, a été plusieurs fois envahi par les Tartares qui y ont été appellés par les malheurs des peuples.

On regarde, en général, les Negres comme l'espece d'hommes la plus infortunée qu'il y ait au monde. En effet, il semble que quelque destinée les condamne à l'esclavage. On croit reconnoître en eux l'effet de cette ancienne malédiction (1): » Que Chanaan soit maudit! qu'il soit à » l'égard de ses freres l'esclave des escla- » ves! « Ils la confirment eux-mêmes par leurs traditions. Selon le Hollandois (2) Bosman, » les Negres de la Guinée » disent que Dieu ayant créé des noirs » & des blancs, leur proposa deux dons; » savoir, ou de posséder l'or, ou de sa- » voir lire & écrire; & comme Dieu » donna le choix aux noirs, ils choisirent » l'or, & laisserent aux blancs la con- » noissance des lettres: ce que Dieu leur » accorda. Mais qu'étant irrité de cette » convoitise qu'ils avoient pour l'or, il » résolut en même temps que les blancs » domineroient éternellement sur eux, & » qu'ils seroient obligés de leur servir d'es- » claves (1). « Ce n'est pas que je veuille appuyer par des autorités sacrées, ni par

---

(1) Genese, chap. IX, ℣. 25.

(2) Bosman, voyage de Guinée, lettre 10.

(1) Ce jugement des Negres modernes leur fait beaucoup d'honneur. Ils sentent le prix inestimable

celles que ces infortunés fournissent eux-mêmes, la tyrannie que nous exerçons à leur égard. Si la malédiction d'un pere a

---

des lumieres; mais s'ils avoient vu en Europe le sort de la plupart des gens de lettres, & celui des gens qui y ont de l'or, ils auroient renversé leur tradition.

Des traditions semblables se retrouvent chez les autres noirs de l'Afrique, & entre autres, chez les noirs des îles du Cap Verd, comme on peut le voir dans l'excellente relation que Georges Roberts nous en a donnée. Cet infortuné navigateur se réfugia dans celle de Saint-Jean, où il reçut de la part de ses habitans les preuves les plus touchantes de générosité & d'hospitalité, après avoir éprouvé un traitement atroce de la part des Pirates Anglois ses compatriotes, qui lui pillerent son vaisseau.

Cependant, il faut l'avouer, si quelques peuplades de l'Afrique nous surpassent en qualités morales, en général les Negres sont très-inférieurs aux autres nations par celles de l'esprit. Ils n'ont pas encore eu l'industrie de dompter l'éléphant, comme les Asiatiques. Ils n'ont perfectionné aucune espece de culture. Ils doivent celle de la plupart de leurs végétaux alimentaires aux Portugais & aux Arabes. Ils n'exercent aucuns des Arts Libéraux qui faisoient cependant des progrès chez les habitans du nouveau Monde, bien plus modernes qu'eux. Ils sont dans une partie du continent, d'où ils pouvoient aisément pénétrer jusques en Amérique, puisque les vents d'est les y portent, vent arriere; & ils n'avoient pas même découvert les îles qui sont dans leur voisinage, telles que les îles Canaries & celles du Cap Verd. Les puissances noires de l'Afrique n'ont jamais eu l'esprit de construire un brigantin. Loin de s'étendre au-dehors, elles ont laissé les peuples étrangers s'emparer de toutes leurs côtes. Car dans les anciens temps, les Egyptiens & les Phéniciens se sont établis sur leurs côtes orientales & septentrionales qui sont aujourd'hui au pouvoir des Turcs & des Arabes; & depuis quelques siecles, les Portuagis, les Anglois, les Danois, les Hollandois & les François, se sont saisis de ce qui en restoit à l'Orient, au Midi & à

pu

pu avoir tant d'influence sur sa postérité, la bénédiction de Dieu, qui, par notre religion, s'étend sur eux comme sur nous, les rétablit dans toute la liberté de la loi naturelle. Le texte de l'Evangile, qui nous ordonne de regarder tous les hommes comme nos freres, parle pour eux comme pour nos compatriotes. Si c'en étoit ici le lieu, je ferois voir comme la Providence fait observer en leur faveur les loix de la justice universelle, en rendant leurs tyrans dans nos colonies, cent fois plus misérables qu'eux. D'ailleurs, combien de guerres les traites de l'Afrique n'ont-elles pas fait naître parmi les puissances maritimes de l'Europe? Combien de maladies & d'abatardissemens de races les Negres n'ont-ils

l'Occident, uniquement pour avoir des esclaves. Il faut, après tout, qu'une Providence particuliere préserve le patrimoine de ces enfans de Chanaan, de l'avidité de leurs freres, les enfans de Sem & de Japhet; car il est étonnant que nous autres sur tout, fils de Japhet, qui, comme des cadets, cherchons fortune par tout le monde, & qui, suivant la bénédiction de Noé notre pere, nous logeons jusques dans les tentes de Sem notre aîné, nous n'ayons pas établi des colonies dans une partie de la terre aussi belle que l'Afrique, si voisine de nous, où la canne à sucre, le café, & la plupart des productions de l'Amérique & de l'Asie peuvent croître, & enfin où les esclaves sont tout portes.

Les politiques attribueront les différens caracteres des Negres & des Européens, à telles causes qu'il leur plaira. Pour moi, je le dis du fond de mon cœur, je ne connois point de livres où il y ait des monumens plus certains de l'histoire des nations & de celle de la nature, que la Genese.

pas occaſionnés parmi nous ? Mais je ne m'arrêterai qu'à leur condition dans leurs pays, & à celle de leurs compatriotes qui abuſent ſur eux de leur pouvoir. Je ne ſache pas qu'il y ait jamais eu chez eux, une ſeule république, ſi ce n'eſt quelque petite ariſtocratie le long de la côte occidentale d'Afrique, telle que celle de Fantim. Ils ont une multitude de petits rois qui les vendent quand bon leur ſemble. Mais d'un autre côté, le ſort de ces rois eſt rendu ſi déplorable par les prêtres, les fétiches, les grigris, les révolutions ſubites, l'indigence même d'alimens, qu'il y a fort peu de nos matelots qui vouluſſent changer d'état avec eux. D'ailleurs, les Negres échappent à la plupart de leurs maux par leur inſouciance & la mobilité de leur imagination. Ils danſent au milieu de la famine comme de l'abondance, dans les fers comme en liberté. Si une patte de poulet leur fait peur, un petit morceau de papier blanc les raſſure. Chaque jour ils font & défont leurs dieux à leur fantaiſie.

Ce n'eſt point dans la ſtupide Afrique, mais aux Indes, dont l'antique ſageſſe eſt ſi renommée, que les maux du genre humain ſont portés à leur comble. Les Brames, jadis appellés Brachmanes, qui en ſont les prêtres, y ont diviſé la nation en pluſieurs caſtes, dont ils ont voué quelques-unes à l'opprobre, comme celle des Parias. On peut bien croire qu'ils ont

rendu la leur ſacrée. Perſonne n'eſt digne de les toucher, de manger avec eux, encore moins d'y contracter aucune alliance. Ils ont étayé cette grandeur imaginaire de ſuperſtitions incroyables. C'eſt de leurs mains que ſortent ce nombre infini de dieux de formes monſtrueuſes qui ont effrayé toutes les imaginations de l'Aſie. Le peuple, par une réaction naturelle d'opinions, les rend à leur tour les plus miſérables de tous les hommes. Il les oblige, afin de conſerver leur réputation, de ſe laver de la tête aux pieds au moindre attouchement, de jeûner ſouvent & rigoureuſement, de faire devant leurs idoles ſi redoutables, des pénitences horribles; & comme il ne peut s'allier à leur ſang, il force, par le pouvoir des préjugés ſur les tyrans, leurs veuves de ſe brûler vives avec le corps de leurs maris. N'eſt-ce donc pas un ſort bien affreux pour des hommes qui paſſent pour ſages, & qui donnent la loi à leur nation, de voir périr, par cet horrible genre de ſupplice, leurs amies, leurs parentes, leurs filles, leurs ſœurs & leurs meres? Des voyageurs ont vanté leurs lumieres; mais n'eſt-ce pas une odieuſe alternative pour des hommes éclairés, ou d'effrayer perpétuellement des ignorans par des opinions qui, à la longue, ſubjuguent même ceux qui les prêchent; ou, s'ils ſont aſſez heureux pour conſerver leur raiſon, d'en faire un uſage honteux & coupable, en l'employant à

débiter des mensonges ? Comment peuvent-ils s'estimer les uns & les autres ? Comment peuvent-ils rentrer en eux-mêmes, & lever les yeux vers cette divinité dont ils ont, dit-on, de si sublimes idées, & dont ils présentent au peuple de si effroyables images ? Quel que soit, pour leur ambition, le triste fruit de leur politique, elle a entraîné les malheurs de ce vaste empire, situé dans la plus belle région de la terre. Sa milice est formée de nobles, appellés Naïres, qui tiennent le second rang dans l'état. Les Brames, pour se maintenir par la force, autant que par la ruse, les ont associés à une partie de leurs privileges. Voici ce que dit Gautier Schouten, de l'indifférence que leur porte le peuple dans les malheurs qui leur arrivent. Après un rude combat où les Hollandois tuerent beaucoup de ces Naïres, qui avoient embrassé le parti des Portugais (1) : « Il ne fut fait, dit-il, aucun outrage, ni insulte aux gens de métier, » paysans, pêcheurs, ou autres habitans » Malabares, non pas même dans la fureur du combat. Aussi ne s'en étoient-ils point fui. Il y en avoit beaucoup de » postés en divers endroits pour être spectateurs de l'action, & ils ne parurent » nullement s'intéresser à la perte des Naïres. » J'ai vu la même apathie chez les

(1) Voyage aux Indes Orientales, tom. 1, pag. 367.

peuples dont la noblesse forme une nation à part, entre autres, en Pologne. Le peuple des Indes fait partager à ses Naïres, comme à ses Brames, les maux de l'opinion. Ils ne peuvent contracter de mariages légitimes. Plusieurs d'entre eux connus sous le nom d'Amoques, sont obligés de se dévouer dans les combats, ou à la mort de leurs Rois. Ils sont les victimes de leur honneur injuste, comme les Brames le sont de leur religion inhumaine. Leur courage, qui n'est qu'un esprit de corps, loin d'être utile à leur pays, lui est souvent funeste. Dans tous les temps, il a été désolé par leurs guerres intestines; & il est si foible au-dehors, que des poignées d'Européens s'y sont établis par-tout où ils ont voulu. A la fin de l'avant-derniere guerre en 1762, un Anglois proposa au Parlement d'Angleterre d'en faire la conquête, & de payer les dettes de sa nation avec les richesses qu'il se proposoit d'y enlever, si on vouloit l'y transporter avec une armée de cinq mille Européens. Son projet n'étonna aucun de ceux de ses compatriotes qui connoissent la foiblesse de ce pays-là; & il ne fut rejeté, dit-on, que parce qu'il étoit injuste.

En France, le peuple ne parvient à rien dans le gouvernement, depuis Jules Cesar qui est le premier des écrivains qui ait fait cette observation, & qui n'est pas le dernier politique qui en ait profité pour s'en rendre aisément le maître, jusqu'au car-

dinal Richelieu qui abattit le pouvoir féodal. Dans ce long intervalle, notre histoire n'offre qu'une suite de dissentions, de guerres civiles, de mauvaises mœurs, d'assassinats, de loix gothiques, de coutumes barbares, & est très-peu intéressante à lire, quoiqu'en dise le président Hainaut, qui la compare à l'histoire romaine. Ce n'est pas seulement parce que les fables des Romains sont plus ingénieuses que les nôtres; mais c'est que dans notre histoire on ne voit point l'histoire d'un peuple, mais seulement celle de quelque grande maison. Il faut cependant en excepter les vies de quelques bons rois, telles que celles de S. Louis, de Charles V, de Henri IV, & de quelques gens de bien qui intéressent par cela même qu'ils se sont intéressés pour la nation. Par-tout ailleurs, vous ne voyez pas que le gouvernement s'en occupât, il ne songeoit qu'aux intérêts des nobles. Elle fut tour-à-tour subjuguée par les Romains, les Francs, les Goths, les Alains& les Normands. La facilité avec laquelle elle se fit chrétienne, prouve qu'elle chercha dans la religion une protection contre les maux de l'esclavage. C'est à ce sentiment de confiance que le Clergé a dû le premier rang qu'il a obtenu dans l'Etat : mais bientôt le Clergé dégénéra de son premier esprit; & loin de songer à détruire la tyrannie, il se rangea du côté des tyrans; il adopta toutes leurs coutumes, il se revêtit de leurs titres, s'appliqua leurs droits &

leurs revenus, & se servit même de leurs armes pour défendre des intérêts si étrangers à sa morale. Beaucoup d'églises avoient des chevaliers & des champions qui se battoient pour elles en duel.

Il ne faut pas attribuer à la religion les maux occasionnés par l'avarice & par l'ambition de ses ministres. Elle nous apprend elle-même à connoître leurs défauts, & elle nous ordonne de nous en méfier. Les plus grands saints entr'autres (1) S. Jérome, les leur ont reprochés avec plus de force que ne l'ont fait les philosophes modernes. On a beaucoup écrit dans ces derniers temps contre la religion, pour affoiblir le pouvoir des prêtres. Mais par-tout où elle est tombée, leur puissance s'est augmentée. C'est la religion elle-même qui les contient. Voyez dans l'Archipel & ailleurs combien de superstitions frauduleuses & lucratives les papas & caloyers grecs ont substitués à l'esprit de l'évangile. Quelques reproches d'ailleurs qu'on puisse faire aux nôtres, ils peuvent répondre qu'ils ont été, dans tous les temps, les enfans de leur siecle comme leurs compatriotes. Les nobles, les magistrats, les militaires, les rois mêmes des temps passés, ne valoient pas mieux. On les accuse de porter par-tout l'esprit d'intolérance, & de vouloir être les maîtres en prêchant l'humilité. Mais la

(1) Voyez ses Lettres.

plupart d'entr'eux, répoussés par le monde, portent dans leurs corps cet esprit d'intolérance du monde, dont ils ont été la victime; & leur ambition n'est bien souvent qu'une suite de cette ambition universelle que l'éducation nationale & les préjugés de la société inspirent à tous les membres de l'Etat. Sans vouloir faire leur apologie, & encore moins leur satyre, ni celle d'aucun corps, dont je n'ai voulu découvrir les maux qu'afin de leur indiquer les remedes qui me sembloient être à leur portée, je me bornerai ici à quelques réflexions sur la religion qui est, dès cette vie même, le fléau des méchans, & la consolation des gens de bien.

Le monde regarde aujourd'hui la religion comme le partage du peuple, & comme un moyen politique imaginé pour le contenir. Il lui met en opposition la philosophie de Socrate, d'Epictete, de Marc-Aurele; comme si la morale de ces sages étoit moins austere que celle de Jesus-Christ; & comme si les biens qu'il s'en promet, étoient plus assurés que ceux de l'Evangile! Quelle connoissance profonde du cœur de l'homme, quelle convenance admirable avec ses besoins, quels traits touchans de sensibilité sont renfermés dans ce livre divin! Je laisse à part ses mysteres. Nous en avons pris, dit-on, une partie dans Platon. Mais Platon lui-même les avoit tirés de l'Egypte, où il avoit voyagé; & les Egyptiens les devoient, comme nous,

aux patriarches. Ces Mysteres, après tout, ne sont pas plus incompréhensibles, que ceux de la nature, & que celui de notre propre existence. D'ailleurs, nous contribuons dans leur examen à nous égarer. Nous voulons remonter à leurs sources, & nous ne pouvons que sentir leurs effets. Toute cause surnaturelle & naturelle, est également impénétrable à l'homme. L'homme n'est lui-même qu'un effet, qu'un résultat passager, qu'une combinaison d'un moment. Il ne peut juger des choses divines suivant leur nature, mais suivant la sienne & par les seules convenances qu'elles ont avec ses besoins. Si nous nous servons de ces témoignages de notre foiblesse, & de ces indications de notre cœur pour étudier la religion, nous verrons qu'il n'y en a point sur la terre qui convienne autant aux besoins du genre humain. Je ne parle pas de l'antiquité de ces traditions. Les poëtes de la plupart des nations, entre autres Ovide, ont chanté la création, le bonheur de l'âge d'or, l'indiscrette curiosité de la premiere femme, les malheurs sortis de la boîte de Pandore, & le déluge universel, comme s'ils avoient pris ces histoires dans la Genese. On objecte à la nouveauté du monde l'ancienneté & la multiplicité de quelques laves dans les volcans; mais ces observations ont-elles été bien faites ? Les volcans ont dû couler plus fréquemment dans les premiers temps, lorsque la terre étoit plus couverte de fo-

rêts, & que l'Océan chargé de ses dépouilles végétales fournissoit plus abondamment à leurs foyers. D'ailleurs, comme je l'ai dit dans le cours de cet ouvrage, nous ne saurions distinguer ce qui est vieux & ce qui est moderne dans la fabrique du monde. La création a dû y manifester l'empreinte des siecles, dès sa naissance. Si on le suppose éternel & abandonné aux simples loix du mouvement, il y a long-temps qu'il ne devroit plus avoir la moindre colline à sa surface. L'action des pluies, des vents & de la pesanteur, auroit mis toutes les terres au niveau des mers. Ce n'est point dans les ouvrages de Dieu, mais dans ceux des hommes, que nous pouvons distinguer des époques. Tous nos monumens nous annoncent la nouveauté de la terre que nous habitons. Si elle étoit, je ne dis pas éternelle, mais seulement un peu ancienne, nous trouverions des ouvrages de l'industrie humaine bien plus vieux que de trois ou quatre mille ans, comme tous ceux que nous connoissons. Nous avons des matieres que le temps n'altere point sensiblement. J'ai vu chez le savant comte de Caylus des anneaux d'or constellés, ou talismans égyptiens, aussi entiers que s'ils sortoient des mains de l'ouvrier. Les Sauvages qui ne connoissent pas le fer, connoissent l'or & le recherchent autant pour sa durée que pour son éclat. Au lieu donc de ne trouver que des antiquités de trois ou quatre mille ans, comme sont celles des nations les plus

anciennes, nous en devrions voir de soixante, de cent, de deux cents mille ans. Lucrece qui attribuoit la création du monde aux atômes, par une physique inintelligible, avoue qu'il est tout nouveau.

Præterea, si nulla fuit genitalis origo
Terraï & cœli, semperque æterna fuêre,
Cur super à bellum Thebanum & funera Trojæ
Non alias alii quoque res cecinêre Poetæ ?

Lucretius de rerum natura, lib. 5, ℣. 325.

« Si le ciel & la terre n'ont eu aucune „ origine, & s'ils sont éternels, pourquoi „ n'y a-t-il pas de poëtes qui aient chanté „ d'autres guerres avant la guerre de The- „ bes & la ruine de Troie ? »

La terre est remplie de nos traditions religieuses : elles servent de fondement à la religion des Turcs, des Persans & des Arabes : elles s'étendent dans la plus grande partie de l'Afrique : nous les retrouvons dans l'Inde, dont tous les peuples & tous les arts sont originairement sortis : nous les y démêlons dans l'antique & ténébreuse religion des Brames (1), dans l'histoire de Brama ou d'Abraham, de sa femme Saraï ou Sara, dans les incarnations de Wistnou ou de Christnou; enfin elles sont éparses jusques chez les sauvages errans de l'Amérique. Je ne parle pas des monu-

(1) Voyez Abraham Rogers, mœurs des Bramines.

mens de notre religion, aussi répandus que ses traditions, dont l'un, inexpliquable par les loix de notre physique, prouve un déluge universel par les débris des corps marins qui sont répandus sur la surface du globe; l'autre, incompréhensible aux loix de notre politique, atteste la réprobation des Juifs, dispersés dans toutes les régions, haïs, méprisés, persécutés, sans gouvernement, sans territoire, & cependant toujours nombreux, toujours subsistans, & toujours fideles à leur loi. Envain on a voulu trouver des ressemblances de leur sort avec celui de plusieurs autres peuples, comme les Arméniens, les Guebres & les Banians. Mais ces peuples-là ne sortent guere de l'Asie: ils y sont en petit nombre: ils ne sont ni haïs, ni persécutés des autres nations: ils ont une patrie: enfin, ils n'ont point conservé la religion de leurs ancêtres. Des écrivains illustres ont fait valoir ces preuves surnaturelles d'une justice divine. Je me bornerai à en rapporter d'autres plus touchantes par leur convenance avec la nature & avec nos besoins.

On a attaqué la morale de l'Evangile, parce que Jesus-Christ, dans la contrée des Géraséniens, fit passer une légion de démons dans un troupeau de deux mille porcs, qui furent se précipiter dans la mer. Pourquoi, dit-on, ruiner les maîtres de ces animaux? Jesus-Christ a fait en cela un acte de législateur: ceux qui élevoient ces porcs, étoient Juifs; ils pé-

choient donc contre leur loi, qui déclare ces animaux immondes. Autre objection contre Moïse. Pourquoi ces animaux sont-ils immondes? Parce qu'ils sont sujets à la lepre dans le climat de la Judée. Nos esprits-forts triomphent ici. La loi de Moïse, disent-ils, étoit donc relative au climat ; ce n'étoit donc qu'une loi politique. Je répondrai à cela, que si je trouvois dans l'ancien ou le nouveau Testament quelque usage qui ne fût par relatif aux loix de la nature, je m'en étonnerois bien davantage. C'est le caractere d'une religion divinement inspirée, de convenir parfaitement au bonheur des hommes, & aux loix précédemment établies par l'Auteur de la nature. C'est par ce défaut de convenance, qu'on peut distinguer toutes les fausses religions. Au reste, la loi de Moïse, par ses privations, ne devoit être que la loi d'un peuple particulier ; & la nôtre, par son universalité, devoit s'étendre à tout le genre humain.

Le paganisme, le judaïsme, le mahométisme, ont tous défendu l'usage de quelque espece d'animal, ensorte que si une de ces religions étoit universelle, elle entraîneroit ou sa destruction totale, ou sa multiplication à l'infini ; ce qui contrarie évidemment le plan de la création. Les Juifs & les Turcs proscrivent le porc ; les Indiens du Gange réverent la vache & le paon. Il n'y a point d'animal qui ne serve de Fétiche à quelque negre, ou

de Manitou à quelque ſauvage. La religion chrétienne permet, ſeule, l'uſage néceſſaire de tous les animaux, & elle ne preſcrit particuliérement l'abſtinence de ceux de la terre, que dans la ſaiſon où ils ſe multiplient & où ceux de la mer abondent ſur les rivages, au commencement du printemps. Toutes les religions ont rempli leurs temples de carnage, & immolé à Dieu la vie des bêtes. Les Brames mêmes, ſi pitoyables envers elles, offrent à leurs idoles le ſang & la vie des hommes. Les Turcs immolent des chameaux & des moutons. Notre religion plus pure, quand on n'auroit égard qu'à la matiere de ſon ſacrifice, préſente en hommage à Dieu le pain & le vin, qui ſont les plus doux préſens qu'il ait faits à l'homme. Nous obſerverons même que la vigne, qui croît depuis la ligne jusqu'au-delà du cinquante-deuxieme degré de latitude nord, & depuis l'Angleterre juſqu'au Japon, eſt le plus répandu de tous les arbres fruitiers; que le bled eſt preſque la ſeule des plantes alimentaires qui vienne dans tous les climats; & que la liqueur de l'une & la farine de l'autre peuvent ſe conſerver pendant des ſiecles & ſe tranſporter par toute la terre. Toutes les religions ont accordé aux hommes la pluralité des femmes dans le mariage; la nôtre n'en a permis qu'une, bien avant que nos politiques euſſent obſervé que les deux ſexes naiſſoient en nombre égal. Toutes ſe ſont glo-

rifiées de leurs généalogies; &, regardant avec mépris la plupart des nations, elles se sont permis, quand elles l'ont pu, de les réduire en esclavage : la nôtre seule a protégé la liberté de tous les hommes, & elle les a rappellés à une même fin, comme à une même origine. La religion des Indiens promet dans ce monde des plaisirs, celle des Juifs des richesses, celle des Turcs des victoires : la nôtre nous ordonne des vertus, & elle n'en promet la récompense que dans le ciel. Elle seule a connu que nos passions infinies étoient d'institution divine. Elle n'a pas borné, dans le cœur humain, l'amour à une femme & à des enfants, mais elle l'étend à tous les hommes : elle n'y a pas circonscrit l'ambition à la gloire d'un parti ou d'une nation, mais elle l'a dirigée vers le ciel & à l'immortalité : elle a voulu que nos passions servissent d'ailes à nos vertus (1). Bien loin qu'elle nous lie sur la

(1) Il n'y a que la religion qui donne à nos passions un grand caractere. Elle répand des charmes ineffables sur l'innocence, & donne une majesté divine à la douleur. J'en citerai deux exemples. L'un est tiré d'une relation assez peu estimée de l'île de Saint-Erini (chap. 12), par le pere François Richard, jésuite missionnaire ; mais où il y a des choses qui me plaisent par leur naïveté. J'ai été témoin de l'autre.

» Après-dîner, dit le pere Richard, je me retirai à » Saint-Georges, qui est l'église principale de l'île de » Stampalia. Ce fut là qu'un papa m'apporta un livre » d'Evangile pour savoir si je lisois en leur langue aussi

terre pour nous rendre malheureux, c'est elle qui y rompt les chaînes qui nous y

---

» bien que j'y parlois : un autre me vint demander si
» notre Saint Pere le Pape étoit marié. Mais ce qui
» me parut plus plaisant, fut la demande d'une vieille
» femme, qui, après m'avoir fort long-temps regar-
» dé, me pria de lui dire, si véritablement je croyois
» en Dieu & en la sainte Trinité. Oui, lui dis-je;
» & pour l'assurer davantage, je fis le signe de la
» croix. O! que cela va bien, dit elle, que tu sois
» chrétien! Nous en doutions. Sur cela, je tirai de
» mon sein la croix que je portois : cette femme
» toute ravie d'aise s'écria : Que cherchons-nous da-
» vantage pour savoir s'il est bon catholique, puis-
» qu'il adore la croix? Après celle ci, vint une au-
» tre à qui je demandai si elle vouloit se confesser.
» Hé! quoi, dit elle, n'y a-t-il point de péché de
» se confesser à vous autres? Non, dis je, car,
» quoique je sois Franc, je confesse en grec. Je
» m'en vais le demander à notre évêque, reprit-elle.
» Un peu après elle retourna toute joyeuse d'en avoir
» obtenu la permission. Après sa confession, je lui
» donnai un *Agnus Dei*, qu'elle ne manqua pas de
» montrer à tous, comme une chose qu'ils n'avoient
» jamais vue. Incontinent je fus accablé d'une mul-
» titude de femmes & d'enfans, qui me pressoient
» de leur en donner. Je fis réponse que ces *Agnus*
» ne se donnoient qu'à ceux qui s'étoient confessés :
» ils s'offrirent pour en avoir, de se confesser, &
» le vouloient faire deux à deux, à savoir, un fille
» avec sa confidente un jeune garçon avec son in-
» time qu'on appelloit ἀδελφοποιΐτον, Adelphopoi-
» ton, frere de confiance, apportant pour raison,
» qu'ils n'avoient qu'un cœur; & partant, rien ne
» devoit être secret entre eux. J'eus de la peine
» de les séparer, toutefois ils furent obligés d'o-
» béir. «

Il y a quelques années que j'étois à Dieppe, vers l'équinoxe de septembre; & un coup de vent s'étant élevé, comme c'est l'ordinaire dans ce temps là, j'en fus voir l'effet sur le bord de la mer. Il pouvoit être midi; plusieurs grands bateaux étoient sortis le

tiennent captifs. Que de maux elle y a adoucis! que de larmes elle y a essuyées!

---

matin du port pour aller à la pêche. Pendant que je considerois leurs manœuvres, j'apperçus une troupe de jeunes paysannes, jolies comme le sont la plupart des Cauchoises, qui sortoient de la ville avec leurs longues coëffures blanches que le vent faisoit voltiger autour de leurs visages. Elles s'avancerent en folâtrant jusqu'à l'extrémité de la jetée, que des ondées d'écume marine couvroient de temps en temps. Une d'entre elles se tenoit à l'écart, triste & rêveuse. Elle regardoit au loin les bateaux, dont quelques-uns s'appercevoient à peine au milieu d'un horizon fort noir. Ses compagnes d'abord se mirent à la railler pour tâcher de la distraire. Est-ce que tu as, là-bas ton bon ami, lui disoient-elles? Mais comme elles la voyoient toujours sérieuse, elles lui crierent: allons, ne restons pas là! Pourquoi t'affliges-tu? Reviens, reviens avec nous; & elles reprirent le chemin de la ville. Cette jeune fille les suivit lentement sans leur répondre; & quand elles furent à peu-près hors de sa vue, derriere des monceaux de galets qui sont sur le chemin, elle s'approcha d'un grand calvaire qui est au milieu de la jetée, tira quelque argent de sa poche, le mit dans le tronc qui étoit au pied; puis elle s'agenouilla, & fit sa priere, les mains jointes & les yeux levés au ciel. Les vagues qui assourdissoient en brisant sur la côte, le vent qui agitoit les grosses lanternes du crucifix, & le danger sur la mer, l'inquiétude sur la terre, la confiance dans le ciel, donnoient à l'amour de cette pauvre paysanne, une étendue & une majesté que les palais des grands ne sauroient donner à leurs passions.

Elle ne tarda pas à se tranquilliser; car tous les bateaux rentrerent dans l'après-midi, sans avoir éprouvé aucun dommage.

On a souvent calomnié la religion, en lui attribuant nos malheurs politiques. Voici ce qu'en dit Montagne, qui a vécu au milieu de ses guerres civiles: « Confessons la vérité; qui tireroit de l'ar-
» mée même légitime ceux qui y marchent par le
» zele d'une affection religieuse, & encore ceux qui
» regardent seulement la protection des loix de leur

que d'efpérances elle a fait naître quand il n'y avoit plus rien à efpérer ! que de repentirs ouverts au crime ! que d'appuis donnés à l'innocence ! Ah ! lorfque fes autels s'éleverent au milieu de nos forêts enfanglantées par les couteaux des Druides, que les opprimés vinrent en foule y chercher des afyles, que des ennemis irréconciliables s'y embrafferent en pleurant, les tyrans émus fentirent, du haut des tours, les armes tomber de leurs mains. Ils n'avoient connu que l'empire de la terreur, & ils voyoient naître celui de la charité. Les amans y accoururent pour y jurer de s'aimer, & de s'aimer encore au-delà du tombeau. Elle ne donnoit pas un jour à la haine, & elle promettoit l'éternité aux amours. Ah ! fi cette religion ne fut faite que pour le bonheur des miférables, elle fut donc faite pour celui du genre humain !

Quoi qu'on ait dit de l'ambition de l'Eglife Romaine, elle eft venue fouvent au fecours des peuples malheureux. En voici un exemple pris au hafard, & que je foumets au jugement du lecteur. C'eft au fujet du commerce des efclaves d'Afrique, embraffé fans fcrupule pa toutes les puiffances chrétiennes & maritimes de l'Eu-

---

» pays, ou fervice du prince, il n'en fauroit bâtir » une compagnie de gendarmes complette. „ *Effais*, livre 2, chapitre 12, page 317.

rope, & blâmé par la cour de Rome (1).
» Dans la ſeconde année de ſa miſſion,
» Merolla ſe trouva ſeul à Sogno, par la
» mort du ſupérieur général, dont le pere
» Joſeph Buſſeto alla remplir la place au
» couvent d'Angola. Vers le même temps,
» les miſſionnaires Capucins reçurent une
» lettre du cardinal Cibo, au nom du ſa-
» cré College. Elle contenoit des plaintes
» ameres ſur la continuation de la vente
» des eſclaves, & des inſtances pour faire
» ceſſer enfin cet odieux uſage. Mais ils
» virent peu d'apparence de pouvoir exé-
» cuter les ordres du Saint Siege, parce
» que le commerce du pays conſiſte uni-
» quement en ivoire & dans la traite des
» eſclaves. » Tous les efforts des Miſſion-
naires n'aboutirent qu'à exclure les Anglois
de ce commerce.

La terre ſeroit un paradis, ſi la reli-
gion chrétienne y étoit obſervée. C'eſt elle
qui a aboli l'eſclavage dans la plus grande
partie de l'Europe. Elle tira, en France,
de grandes poſſeſſions des mains des Iarles
& des Barons, & elle y détruiſit une
partie de leurs droits inhumains par les
terreurs d'une autre vie. Mais le peuple
oppoſa encore un autre boulevard à ſes
tyrans, ce fut le pouvoir des femmes.

---

(1) Extrait de l'Hiſtoire générale des Voyages, par
l'abbé Prévoſt, liv. 12, pag. 180, Mérolla, année
1633.

Nos historiens remarquent bien l'influence que quelques femmes ont eue sous certains regnes, & jamais celle du sexe en général. Ils n'écrivent point l'histoire de la nation, mais celle des princes. Les femmes ne sont rien pour eux, si elles ne sont qualifiées. Ce fut cependant de cette foible portion de la société, que la Providence fit sortir de temps en temps, ses principaux défenseurs. Je ne parle pas de celles qui ont repoussé, même par les armes, les ennemis du dehors, telle qu'une Jeanne d'Arc, à qui Rome & la Grece eussent élevé des autels : je parle de celles qui ont défendu la nation des ennemis du dedans, encore plus redoutables que ceux du dehors ; de celles qui sont fortes de leur foiblesse, & qui n'ont rien à craindre, parce qu'elles n'ont rien à espérer. Depuis le trône jusqu'à la houlette, il n'y a peut-être point de pays en Europe où les femmes soient aussi maltraitées par les loix qu'en France, & il n'y en a point où elles aient plus de pouvoir. Je crois que c'est le seul royaume de l'Europe où elles ne peuvent jamais régner. Dans mon pays, un pere peut marier ses filles, sans leur donner d'autre dot qu'un chapeau de roses : à sa mort, elles n'ont toutes ensemble qu'une portion de cadet. Ce droit injuste est commun au paysan comme au gentilhomme. Dans le reste du royaume, si elles sont plus riches, elles ne sont pas plus heureuses. Elles sont vendues plutôt

que données en mariage. De cent filles qui s'y marient, il n'y en a pas une qui y épouse son amant. Leur sort y étoit encore plus malheureux autrefois. César dit dans ses Commentaires : « Que le » mari avoit puissance de vie & de mort » sur elle, ainsi que sur ses enfans : que » lorsqu'un noble mouroit, ses parens » s'assembloient : s'il y avoit quelque » soupçon contre sa femme, on la met- » toit à la torture comme une esclave ; » & si on la trouvoit criminelle, on la » brûloit, après lui avoir fait souffrir de » cruels supplices. (1). » Ce qu'il y a d'étrange, c'est que dès ce temps-là, & même auparavant elles jouissoient du plus grand pouvoir. Voici ce qu'en dit le bon Plutarque dans le style du bon Amyot. » Avant que les Gaulois passassent les » montagnes des Alpes, & qu'ils eussent » occupé cette partie de l'Italie où ils ha- » bitent maintenant, une grande & vio- » lente sédition s'émeut entre eux, qui » passa jusqu'à une guerre civile : mais » leurs femmes, ainsi que les deux ar- » mées furent prêtes à s'entre-choquer, » se jetterent au milieu des armes ; & » prenant leurs différens en main, les » accorderent & jugerent avec si grande » équité, & si au contentement de toutes

---

(1) Guerre des Gaules, l. 6, pag. 168, traduction de d'Ablancourt.

» les deux parties, qu'il s'en engendra une » amitié & bienveillance très-grande, ré» ciproquement entre eux tous, non-seu» lement de ville à ville, mais aussi de » maison à maison : tellement que depuis » ce temps-là, ils ont toujours continué » de consulter des affaires, tant de la » guerre que de la paix, avec leurs fem» mes, & de pacifier les querelles & les » différens qu'ils avoient avec leurs voi» sins & alliés, par le moyen d'elles : & » partant en la composition qu'ils firent » avec Hannibal, quand il passa par les » Gaules, entre autres articles, ils y mi» rent que, s'il avenoit que les Gaulois » prétendissent que les Carthaginois leur » tinssent quelque tort, les capitaines & » gouverneurs Carthaginois qui étoient en » Espagne, en seroient les juges; & si » au contraire, les Carthaginois vouloient » dire que les Gaulois leur eussent fait » quelque tort, les femmes des Gaulois en » jugeroient (1). » Ces deux autorités paroîtront difficiles à concilier à qui ne fait pas attention à la réaction des choses humaines. Le pouvoir des femmes venoit de leur oppression. Le peuple, aussi opprimé qu'elles, leur donna sa confiance, comme elles l'avoient donnée au peuple. C'étoient deux malheureux qui s'étoient

(1) Plutarque, tome 2, in-folio; les vertueux faits des femmes, pag. 233.

rapprochés, & qui avoient mis leur misere en commun. Elles jugeoient d'autant mieux, qu'elles n'avoient rien à gagner ni à perdre. C'est aux femmes qu'il faut attribuer l'esprit de galanterie, l'insouciance, la gaieté, & sur-tout le goût pour la raillerie, qui ont de tout temps caractérisé notre nation. Avec une simple chanson, elles ont fait trembler plus d'une fois nos tyrans. Leurs vaudevilles y ont mis bien des bannieres en campagne, & encore plus en déroute. C'est par elles que le ridicule a acquis tant de force en France, qu'il y est devenu l'arme la plus terrible qu'on y puisse employer, quoique ce ne soit que l'arme des foibles, parce que les femmes s'en saisissent d'abord, & que dans le préjugé national, leur estime étant le premier des biens, il s'ensuit que leur mépris est le plus grand malheur du monde (1).

---

(1) Une Académie de province proposa il y a quelques années pour sujet du prix de la Saint Louis, cette question : « Comment l'éducation des femmes » pourroit contribuer à rendre les hommes meil- » leurs. « Je la traitai, & je fis deux fautes, par ignorance ; sans compter les autres. La premiere, d'entreprendre d'écrire sur un pareil sujet, après que Fenelon avoit fait un fort bon livre sur l'éducation des filles ! la seconde, de débattre de la vérité dans une Académie. Celle-ci ne donna point de prix, & retira son sujet. Tout ce qu'on peut dire sur cette question, c'est que par tout pays les femmes n'ont dû leur empire qu'à leurs vertus, & qu'à l'intérêt qu'elles ont pris pour les malheureux.

Enfin, le cardinal de Richelieu ayant rendu aux Rois la puiſſance légiſlative, il ôta bien par-là aux nobles le pouvoir de ſe nuire par des guerres civiles; mais il ne put abolir parmi eux la fureur des duels, parce que la racine de ce préjugé eſt dans le peuple, & que les édits ne peuvent rien ſur ſes opinions quand il eſt opprimé. L'édit du prince défend à un gentilhomme d'aller ſur le pré, & l'opinion de ſon valet l'y contraint. Les nobles ſe ſont arrogé tout l'honneur national, mais le peuple leur en détermine l'objet, & leur en diſtribue la meſure. Louis XIV, cependant, rendit au peuple une partie de ſa liberté naturelle par ſon deſpotiſme même. Comme il ne vit guere que lui dans le monde, tout le monde lui parut à-peu-près égal. Il voulut qu'il fût permis à tous ſes ſujets de travailler pour ſa gloire, & il les récompenſa à proportion que leurs travaux y avoient du rapport. Le deſir de plaire au prince, rapprocha les conditions. On vit alors une foule d'hommes célebres ſe diſtinguer dans toutes les claſſes. Mais les malheurs de ce grand Roi, & peut-être ſa politique, l'ayant forcé de recourir à la vénalité des charges dont le fatal exemple lui avoit été donné par ſes prédéceſſeurs, & qui s'eſt étendue après lui juſqu'aux plus vils emplois; il acheva bien d'ôter par-là à la nobleſſe ſon ancienne prépondérance, mais il fit naître dans la nation une puiſſance bien plus dangereuſe: ce fut celle

celle de l'or. Celle-là y a subjugué toutes les autres, même celle des femmes (1).

D'abord, la noblesse ayant conservé une partie de ses privileges dans les campagnes, les bourgeois qui ont quelque fortune, ne veulent point y habiter, pour n'être point exposés, d'une part, à ses incartades, & pour n'être pas confondus de l'autre avec les paysans en payant la taille & en tirant à la milice. Ils aiment mieux demeurer dans les petites villes, où une multitude de charges & de rentes financieres les font subsister dans l'oisiveté & dans l'ennui, que de vivifier des terres qui avilissent leurs cultivateurs. Il arrive delà que les petites propriétés rurales ont peu de valeur, & que chaque année elles s'aggregent aux grandes. Les riches qui en font l'acquisition, parent aux inconvéniens qui

(1) Comme la plupart des hommes ne sont choqués des abus que dans le détail, parce que tout ce qui est grand, leur impose du respect, je ne citerai ici que quelques effets de la vénalité dans la bourgeoisie. Tous les états subalternes, subordonnés aux autres de droit, en sont devenus les supérieurs de fait, par cela seulement qu'ils sont les plus riches. Ainsi, ce sont aujourd'hui les Apothicaires qui emploient les Médecins; les Procureurs, les Avocats; les Marchands, les Artistes; les maîtres Maçons, les Architectes; les Libraires, les Gens de Lettres, même ceux de l'Académie; les Loueuses de chaises dans les Eglises, les Prédicateurs, &c.. . Je n'en dirai pas davantage. On sent où cela mene. De cette vénalité seule doit s'ensuivre la décadence de tous les talens. Elle est, en effet, bien sensible, quand on compare ceux de ce siecle à ceux du siecle de Louis XIX.

les accompagnent, ou par leur noblesse personnelle, ou en acquérant les privileges pour de l'argent. Je sais bien qu'un parti fameux il y a quelques années, a beaucoup vanté les grands propriétaires, parce que, disoit-il, ils labourenr à meilleur marché que les petits : mais sans considérer s'ils en vendent le bled moins cher, & toutes les autres conséquences du *produit net*, dont on a voulu faire l'unique objet de l'agriculture, & même de la morale; il est certain que si un certain nombre de familles riches acquéroit chaque année les terres qui sont à sa bienséance, cette marche économique deviendroit bientôt funeste à l'état. Je me suis étonné, bien des fois, qu'il n'y eût point en France de loi qui mît des bornes aux grandes propriétés. Les Romains avoient des censeurs qui fixerent d'abord pour chaque particulier, l'étendue de sa possession à sept arpens, comme suffisante pour la subsistance d'une famille. Ils entendoient par arpent, ce qu'un joug de bœufs pouvoit labourer dans un jour. Dans le luxe de Rome, on la régla à cinq cents ; mais cette loi, malgré son indulgence, fut bientôt enfreinte, & son infraction entraîna la perte de la république. » Les grands parcs & les grands do» maines, dit Pline (1), ont ruiné notre

(1) Histoire Naturelle, liv. 18, chap. 3. & 6.

» Italie & les provinces que les Romains
» ont conquises; car, ce qui causa les vic-
» toires que Néron (le consul) obtint en
» Afrique, vint de ce que six hommes te-
» noient en propriété près de la moitié de
» la Numidie, quand Néron les défit. «
Plutarque disoit, que de son temps, sous Trajan, on n'auroit pas levé trois mille soldats dans la Grece, qui avoit fourni autrefois des armées si nombreuses, & qu'on y voyageoit quelquefois tout un jour sans rencontrer d'autres personnes que quelques bergers le long des chemins. C'est que les terres de la Grece étoient presque toutes tombées en partage à de grands propriétaires. Les conquérans ont toujours trouvé une foible résistance dans les pays divisés en grandes propriétés. Nous en avons des exemples dans tous les siecles, depuis l'invasion du bas-empire, faite par les Turcs, jusqu'à celle de la Pologne, arrivée de nos jours. Les grandes propriétés ôtent à la fois le patriotisme à ceux qui ont tout, & à ceux qui n'ont rien. » Les gerbes,
» disoit Xénophon, donnent à ceux qui
» les font croître, le courage de les défen-
» dre. Elles sont dans les champs, com-
» me un prix, au milieu d'un jeu, pour
» le vainqueur. «

Tel est le danger auquel des possessions trop inégales, exposent un état au dehors; voyons le mal qu'elles font au dedans. J'ai ouï raconter à une personne très-digne de foi, qu'un ancien contrôleur général

s'étant retiré dans la province où il étoit né, y acheta une terre considérable. Il y avoit aux environs une cinquantaine de fiefs qui pouvoient rapporter depuis quinze cents livres, jusqu'à deux mille livres de rente. Leurs possesseurs étoient de bons gentilshommes qui donnoient de pere en fils, à la patrie de braves officiers, & des meres de familles respectables. Le contrôleur général désirant d'aggrandir sa terre, les invita dans son château, les traita splendidement, leur fit goûter le luxe de Paris, & finit par leur offrir le double de la valeur de leurs fonds, s'ils vouloient s'en défaire. Tous accepterent son offre, croyant doubler leurs revenus, & dans l'espérance, non moins trompeuse pour un gentilhomme campagnard, de s'acquérir un protecteur puissant à la cour. Mais la difficulté de placer convenablement leur argent, le goût de la dépense inspiré par des sommes qu'ils n'avoient jamais vues rassemblées dans leurs coffres, enfin les voyages à Paris, réduisirent bientôt à rien le prix de leurs patrimoines. Toutes ces familles honorables disparurent d'abord du pays; & trente ans après, un de leurs descendans, qui comptoit dans ses ancêtres une longue suite de capitaines de cavalerie & de chevaliers de Saint-Louis, parcouroit à pied leurs anciens domaines, sollicitant pour vivre une place de garde de sel.

Voilà le mal que les grandes propriétés

font aux citoyens. Celui qu'elles font à la terre n'eſt pas moindre. J'étois il y a quelques années en Normandie chez un gentilhomme aiſé, qui fait valoir lui-même un grand pâturage ſitué à mi-côte ſur un aſſez mauvais fonds. Il me promena tout autour de ſon vaſte enclos, juſqu'à un eſpace conſidérable qui n'étoit couvert que de mouſſes, de prêles & de chardons. On n'y voyoit pas un brin de bonne herbe. A la vérité, ce terrain étoit à la fois ferrugineux & marécageux. On l'avoit coupé de pluſieurs tranchées pour en faire écouler les eaux, mais c'étoit en vain: rien n'y pouvoit croître. Immédiatement au-deſſous, il y avoit une ſuite de petites métairies, dont le fonds étoit couvert de gazons frais, planté de pommiers chargés de fruits, & entouré de grands aunes. Quelques vaches paiſſoient ſous ces vergers, tandis que des payſannes filoinet en chantant à la porte de leurs maiſons. Ces voix champêtres qui ſe répétoient de diſtance en diſtance ſous ces bocages, donnoient à ce petit hameau un air vivant, qui augmentoit encore la nudité & la triſte ſolitude de la lande où nous étions. Je demandai à ſon poſſeſſeur pourquoi des terrains ſi voiſins étoient de rapports ſi différens. » Ils ſont de même nature, » me dit-il, & il y avoit autrefois ſur » le lieu où nous ſommes, de petites » maiſons ſemblables à celles que vous » voyez là. J'en ai fait l'acquiſition, mais

» à ma perte. Leurs habitans ayant du » loisir & peu de terre à soigner, l'émouss» soient, l'échardonnoient, le fumoient; » l'herbe y venoit. Vouloient-ils y plan» ter? Ils y creusoient des trous, ils en » ôtoient les pierres, & ils les rempliss» soient de bonne terre qu'ils alloient » chercher au fond des fossés, & le long » des chemins. Leurs arbres prenoient » racine & prospéroient. Mais tous ces » soins me coûteroient beaucoup de temps » & de dépenses. Je n'en tirerois jamais » l'intérêt de mon argent. « Il faut remarquer que ce mauvais économe, mais bon gentilhomme dans toute la force du terme, faisoit l'aumône à la plupart de ces anciens métayers qui n'avoient plus de quoi vivre. Ainsi, voilà encore du terrain & des hommes rendus inutiles par les grandes propriétés. Ce n'est point dans les grands domaines, mais dans les bras des cultivateurs, que le pere des hommes verse les fruits de la terre.

Il me feroit possible de démontrer que les grandes propriétés sont les causes principales de la multitude de pauvres qu'il y a dans le royaume, par la raison même qui leur a mérité tant d'éloges de plusieurs de nos écrivains, qui est, qu'elles épargnent aux hommes les travaux de l'agriculture. Il y a beaucoup d'endroits où on n'a aucun ouvrage à donner aux paysans pendant une grande partie de l'année; mais je ne m'arrêterai qu'à leur mi-

sere, qui semble croître avec la richesse de chaque canton.

Le pays de Caux est le pays le plus fertile que je connoisse au monde. Ce qu'on appelle la grande agriculture, y est portée à sa perfection. L'épaisseur de son humus qui a en quelques endroits cinq à six pieds de profondeur, les engrais que lui fournissent le fond de marne sur lequel il est élevé, & celui des plantes marines de ses rivages qu'on répand à sa surface, concourent à le couvrir de superbes végétaux. Les bleds, les arbres, les bestiaux, les femmes & les hommes y sont plus beaux & plus robustes que par-tout ailleurs: mais comme les loix y ont donné, dans toutes les familles, les deux tiers des biens de campagne aux aînés, on y voit d'un côté la plus grande abondance, & de l'autre une indigence extrême. Je traversois un jour ce pays; j'admirois ses campagnes si bien labourées & si vastes, que la vue n'en atteint pas le terme. Leurs longs sillons de bleds qui suivent les ondulations de la plaine, & qui ne se terminent qu'aux villages & aux châteaux entourés d'arbres de haute futaie, me les faisoient paroître semblables à une mer de verdure, d'où s'élevoient çà & là quelques îles à l'horizon. C'étoit au mois de mars, au petit point du jour. Il soufloit un vent de nord-est très-froid. J'apperçus quelque chose de rouge qui couroit au loin à travers les champs, & qui se diri-

geoit vers la grande route, environ un quart de lieue devant moi. Je hâtai mon pas, & j'arrivai assez à temps pour voir que c'étoient deux petites filles en corsets rouges & en sabots, qui traversoient, avec bien de la peine, le fossé du grand chemin. La plus grande, qui pouvoit avoir six à sept ans, pleuroit amérement. Mon enfant, lui dis-je, pourquoi pleurez-vous, & où allez-vous si matin? » Monsieur, me répon-» dit-elle, ma mere est malade. Il n'y » a pas de bouillon dans notre paroisse. » Nous allons à ce clocher tout là-bas » chez un autre Curé pour lui en deman-» der. Je pleure, parce que ma petite sœur » ne peut plus marcher. « En disant ces mots, elle s'essuyoit les yeux avec un morceau de sarpilliere qui lui servoit de jupon. Pendant qu'elle levoit cette guenille jusqu'à son visage, j'apperçus qu'elle n'avoit pas même de chemise. La misere de ces enfans si pauvres, au milieu de ces campagnes si riches, me pénétra de douleur. Mais je ne pouvois leur donner qu'un bien foible secours. J'allois voir moi-même une autre espece de misérables.

Le nombre est si grand dans les meilleurs cantons de cette province, qu'il y égale le quart & même le tiers des habitans dans chaque paroisse. Il y augmente tous les ans. Je tiens ces observations de mon expérience, & du témoignage de plusieurs curés dignes de foi. Quelques seigneurs y font distribuer du pain toutes les

semaines à la plupart de leurs paysans, pour les aider à vivre. Economistes, songez que la Normandie est la plus riche de nos provinces, & étendez vos calculs & vos proportions au reste du royaume ! Substituez la morale financiere à celle de l'Evangile ; pour moi, je ne veux pas d'autres preuves de la supériorité de la religion sur les raisonnemens de la philosophie, & de la bonté du cœur national sur les grandes vues de notre politique : c'est que, malgré la défectuosité de nos loix & nos erreurs en tout genre, l'état se soutient encore, parce que la charité & l'humanité y viennent presque par-tout au secours du gouvernement.

La Picardie, la Bretagne & d'autres provinces sont incomparablement plus à plaindre que la Normandie. S'il y a vingt-un millions d'hommes en France, comme on le prétend, il y a donc au moins sept millions de pauvres. Cette proportion ne diminue pas dans les villes, comme on peut le voir par le nombre des Enfans-Trouvés à Paris, qui monte, année commune, à six ou sept mille, tandis que celui des autres enfans qui n'ont pas été abandonnés par leurs parens n'y va pas à plus de quatorze ou quinze mille. On peut bien juger que dans ces derniers, il y en a encore beaucoup qui appartiennent à des familles indigentes. Les autres, à la vérité, sont en partie les fruits du libertinage ; mais le désordre des mœurs prouve également la misere du peuple, & même plus forte-

ment, puiſqu'elle le contraint de renoncer à la fois & à la vertu, & aux premiers ſentimens de la nature.

L'eſprit de finance a occaſionné ces maux dans le peuple, en lui enlevant la plupart des moyens de ſubſiſter ; mais ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'il a corrompu ſa morale. Il n'eſtime & il ne loue plus que ceux qui font fortune. S'il porte encore quelque reſpect aux talens & aux vertus, c'eſt qu'il les regarde comme des moyens de s'enrichir. Ce qu'on appelle même la bonne compagnie, ne penſe guere autrement. Mais je voudrois bien ſavoir s'il y a quelque moyen honnête de faire fortune, pour un homme ſans argent, dans un pays où tout eſt vénal. Il faut au moins intriguer, plaire à un parti, ſe faire des protecteurs & des prôneurs ; & pour cela, il faut être de mauvaiſe foi, corrompre, flatter, tromper, épouſer les paſſions d'autrui, bonnes ou mauvaiſes, ſe dévoyer enfin par quelque endroit. J'ai vu des gens parvenir dans toutes ſortes d'états ; mais j'oſe le dire publiquement, quelques louanges qu'on ait données à leur mérite, & quoique pluſieurs d'entre eux en euſſent en effet, je n'ai vu les plus honnêtes s'élever & ſe maintenir qu'aux dépens de quelque vertu.

Voyons maintenant les réactions de ces maux. Le peuple balance à l'ordinaire les vices de ſes oppreſſeurs par les ſiens. Il oppoſe corruption à corruption. Il fait ſortir de ſon ſein une multitude prodigieuſe de

farceurs, de comédiens, d'ouvriers de luxe, de gens de lettres même, qui, pour flatter les riches & échapper à l'indigence, étendent le désordre des mœurs & des opinions jusqu'aux extrémités de l'Europe. C'est sur-tout dans la classe de ses célibataires qu'il leur oppose sa plus forte digue. Comme ceux-ci sont très-nombreux & qu'ils comprennent non-seulement la jeunesse des deux sexes qui chez nous se marie tard, mais encore une infinité d'hommes qui, par état ou par défaut de fortune, sont privés, comme elle, des honneurs de la société & des premiers plaisirs de la nature; ils forment un corps redoutable qui dispose de toutes les réputations, & qui trouble la paix de tous les mariages. Ce sont eux qui, pour prix d'un dîner, distribuent cette foule d'anecdotes en bien ou en mal, qui déterminent en tout genre l'opinion publique. Il ne dépend pas d'un homme riche d'avoir une jolie femme & d'en jouir en paix; ils l'obligent, sous peine du ridicule, c'est-à-dire, sous la plus grande des peines pour un François, d'en faire le centre de toutes les sociétés, de la promener à tous les spectacles, & d'adopter les mœurs qui leur conviennent, quelque contraires qu'elles soient à la nature & au bonheur conjugal. Pendant qu'en corps d'armée ils disposent de la réputation & des plaisirs des riches, deux de leurs colonnes attaquent de front leur fortune par deux chemins différens.

L'une s'occupe à les effrayer, & l'autre à les séduire.

Je n'arrêterai pas ici mes réflexions sur le pouvoir & les richesses qu'ont acquis peu à peu plusieurs ordres religieux, mais sur le nombre en général. Il y a des politiques qui prétendent que la France seroit trop peuplée s'il n'y avoit pas de couvens. La Hollande & l'Angleterre qui n'en ont point, sont-elles trop peuplées? C'est connoître d'ailleurs bien peu les ressources de la nature. Plus la terre a d'habitans, plus elle rapporte. La France nourriroit, peut-être, quatre fois plus de peuple qu'elle n'en contient, si elle étoit, comme la Chine, divisée en un grand nombre de petites propriétés. Il ne faut pas juger de sa fertilité par ses grands domaines. Ces vastes terres désertes, ne rapportent que de deux ans l'un, ou tout au plus deux sur trois. Mais de combien de récoltes & d'hommes se couvrent les petites cultures! Voyez, aux environs de Paris, le Pré de Saint-Gervais. Le fond, en général en est médiocre; & cependant il n'y aucune espece de végétal de nos climats, que l'industrie de ses cultivateurs ne lui fasse produire. On y voit à la fois des pieces de bleds, des prairies, des légumes, des quarrés de fleurs, des arbres à fruits & de haute futaie. J'y ai vu, dans le même champ, des cerisiers au milieu des pommes de terre, des vignes qui grimpoient sur les cerisiers, & de grands noyers qui

s'élevoient au-dessus des vignes ; quatre récoltes l'une sur l'autre, dans la terre, sur la terre & dans l'air. On n'y voit point de haies qui y partagent les possessions, non plus que si c'étoit au temps de l'âge d'or. Souvent un jeune paysan avec un panier & une échelle, monté sur un arbre fruitier, vous présente l'image de Vertumne ; tandis qu'une jeune fille qui chante dans quelque détour de vallon, pour en être apperçue, vous rappelle celle de Pomone. Si des préjugés cruels ont frappé de stérilité & de solitude une grande partie de la France, & ne la réservent désormais qu'à un petit nombre de propriétaires, pourquoi, au lieu de fondateurs d'ordres, ne s'éleve-t-il pas parmi nous de fondateurs de colonies, comme chez les Egyptiens & chez les Grecs ? La France n'aura-t-elle jamais ses Inachus & ses Danaüs? Pourquoi forçons-nous les peuples de l'Afrique de cultiver nos terres en Amérique, tandis que nos paysans manquent chez nous de travail ? Que n'y transportons-nous nos familles les plus misérables toutes entieres, enfans, vieillards, amans, cousines ; les cloches mêmes & les saints de chaque village, afin qu'elles retrouvent dans ces terres lointaines les amours & les illusions de la patrie ? Ah ! si dans ces pays, où les cultures sont si faciles, on avoit appellé la liberté & l'égalité, les cabannes du nouveau Monde seroient aujourd'hui préférables aux palais de l'ancien.

Ne reparoîtra-t-il jamais, dans quelque coin de la terre, une nouvelle Arcadie? Lorſque je me ſuis cru quelque crédit auprès des hommes puiſſans, j'ai tenté de l'employer à des projets de cette nature, mais je n'en ai pas rencontré un ſeul qui s'occupât fortement du bonheur des hommes. J'ai eſſayé d'en tracer au moins le plan pour le laiſſer à d'autres, mais les nuages du malheur ont obſcurci ma propre vie; & je n'ai pu être heureux même en ſonge.

Des politiques ont regardé la guerre même comme néceſſaire à un état, parce qu'elle y détruit, diſent-ils, la ſurabondance des hommes. En général ils connoiſſent fort peu la nature. Indépendamment des reſſources des petites propriétés qui multiplient par-tout les fruits de la terre, on peut aſſurer qu'il n'y a aucun pays qui n'ait à ſa portée des moyens d'émigration, ſur-tout depuis la découverte du nouveau Monde. De plus, il n'y a pas un ſeul état, même parmi les plus peuplés, qui n'ait quantité de terres incultes dans ſon territoire. La Chine & le Bengale ſont, je penſe, les pays du monde où il y a le plus d'habitans: cependant, la Chine a quantité de déſerts au milieu de ſes provinces, parce que l'avarice porte leurs cultivateurs dans le voiſinage des grands fleuves, & dans les villes pour s'y livrer au commerce. Pluſieurs voyageurs éclairés en ont fait l'obſervation. Voici ce que dit des déſerts

du Bengale, le bon Hollandois Gautier Schouten (1). « Du côté du sud, le long » des côtes de la mer, à l'embouchure du » Gange, il y a une assez grande partie qui » est inculte & déserte par la paresse & l'oi- » siveté des habitans, & aussi par la crainte » qu'ils ont des courses de ceux d'Arracan » & des crocodiles & autres monstres qui » dévorent les hommes, & qui se tien- » nent dans les déserts, le long des ruis- » seaux, des rivieres, des marais & dans » les cavernes. « Bien foibles obstacles, sans doute, pour une nation dont les peres vendent quelquefois leurs enfans faute de moyens pour les nourrir! Le médecin Bernier remarque aussi dans son voyage du Mogol, qu'il trouva quantité d'îles très-fertiles & désertes à l'embouchure du Gange.

C'est, en général, au grand nombre d'hommes célibataires qu'il faut attribuer celui des filles du monde, qui, par-tout pays leur est proportionné. Ce mal est encore l'effet d'une réaction naturelle. Les deux sexes naissant & mourant en nombre égal, chaque homme vient au monde & en part avec sa femme. Tout homme donc qui se voue au célibat, y voue nécessairement une fille. L'ordre ecclésiastique enleve aux femmes la plupart de leurs maris, & l'ordre social les moyens de

(1) Gautier Schouten, voyage aux Indes Orientales. pag. 154. tome 2.

ſubſiſter. Nos manufactures & nos machines ſi induſtrieuſes, leur ont ôté preſque tous les arts qui les faiſoient vivre. Je ne parle pas de celles qui fabriquent les bas, les tapiſſeries, les étoffes, &c. qui occupoient autrefois tant de meres de familles, & qui n'emploient plus aujourd'hui que des gens de métier ; mais il y a des tailleurs, des cordonniers & des coiffeurs pour femmes. Il y a des hommes qui ſont marchands de mode, de linge, de gaze, de mouſſeline, de fleurs artificielles. Les hommes ne rougiſſent pas de prendre pour eux les métiers commodes, & de laiſſer les plus rudes aux femmes. Parmi celles-ci, on trouve des marchandes de bœufs & de porcs qui courent les foires à cheval ; il y en a qui vendent de la brique & qui naviguent dans des bateaux, toutes brûlées du ſoleil ; d'autres, qui travaillent dans les carrieres. On en voit des multitudes dans Paris porter d'énormes paquets de linge ſur le dos, des porteuſes d'eau, des décroteuſes ſur les quais ; d'autres qui ſont attelées, comme des chevaux, à de petites charrettes. Ainſi les ſexes ſe dénaturent, les hommes s'efféminent, & les femmes s'homaſſent. A la vérité, le plus grand nombre d'entre elles trouve plus aiſé de tirer parti de ſes charmes que de ſes forces. Mais que de déſordres les filles du monde occaſionnent chaque jour ! Combien d'infidélités dans les mariages, de vols dans les familles, de querelles, de batteries,

de duels, dont elles font la caufe ! A peine la nuit paroît, qu'elles inondent toutes les rues ; elles parcourent toutes les promenades, & elles fe portent à tous les carrefours. D'autres, connues fous le nom, déja confidéré dans le peuple, de *filles entretenues*, roulent aux fpectacles en fuperbes équipages. Elles préfident aux bals & aux fêtes de la moyenne bourgeoifie. C'eft en partie pour elles qu'on éleve dans les fauxbourgs, au milieu des jardins anglois, une multitude de palais voûtés à l'égyptienne. Il n'en eft point qui ne s'occupe à détruire quelque fortune. Ainfi, Dieu punit les oppreffeurs d'un peuple, par la main des opprimés. Pendant que les riches croient partager en paix fa fubftance, des hommes fortis de fon fein les dépouillent à leur tour, par les inquiétudes de l'opinion : s'ils leur échappent, les filles du monde s'en emparent ; & au défaut des peres, elles font bien fûres au moins de fe dédommager fur les enfans.

On a effayé depuis quelques années d'encourager à la vertu, par des fêtes appellées *Rofieres*, les pauvres filles de nos campagnes ; car pour celles qui font riches, & pour les bourgeoifes, le refpect qu'elles doivent à leur fortune, ne leur permet pas de fe mettre fur la même ligne, au pied même des autels. Mais vous qui donnez des couronnes à la vertu, ne craignez-vous pas de la flétrir ? Savez-vous bien que chez les peuples qui l'ont honorée véritablement,

il n'y avoit que le prince ou la patrie qui osât la couronner ? Le proconſul Apronius refuſa de donner la couronne civique à un ſoldat qui l'avoit méritée ; il regardoit ce privilege comme n'appartenant qu'à l'empereur. Tibere la lui donna, & il ſe plaignit qu'Apronius ne l'eût pas fait en qualité de proconſul (1). Savez-vous bien comment les Romains honoroient la virginité ? Ils faiſoient porter devant les veſtales les maſſes des préteurs. Nous avons vu ailleurs que leur ſeule préſence délivroit le criminel qu'on menoit au ſupplice, pourvu toutefois qu'elles affirmaſſent qu'elles ne s'étoient pas trouvées ſur ſon chemin de propos délibéré. Elles avoient un banc particulier dans les fêtes publiques ; & pluſieurs impératrices demanderent, comme le comble de l'honneur, le privilege d'y être aſſiſes. Et des bourgeois de Paris couronnent nos veſtales champêtres (2) ! Grand & généreux effort ! ils donnent, à la campagne, des roſes à la vertu indigente, & ils couvrent, à la ville, le vice de diamans.

D'un autre côté, les punitions du crime ne me paroiſſent pas mieux ordonnées que les récompenſes de la vertu. On n'entend crier dans nos carrefours, que ces mots ter-

(1) Annales de Tacite, liv iij, année 6.

(2) *Ils daignent* auſſi les faire manger avec eux ce jour-là. Voyez les journaux du temps, qui ſe ſont extaſiés à cette occaſion.

ribles, *arrêt qui condamne*, & jamais *arrêt qui récompense*. On réprime le crime par des punitions infâmes. Une de leurs simples flétrissures empire un coupable, au lieu de le corriger, & détermine souvent sa famille au vice. Où voulez-vous d'abord que se réfugie un homme fouetté, marqué & banni? La nécessité en a fait un voleur, la rage en fera un assassin. Ses parens déshonorés abandonnent le pays, & deviennent vagabonds. Ses sœurs se livrent à la prostitution. On regarde ces effets de la crainte que le bourreau inspire au peuple, comme des préjugés qui lui sont salutaires. Mais ils produisent, à mon avis, un bien grand mal. Le peuple les étend aux actions les plus indifférentes, & en augmente le poids de sa misere. J'en ai vu un exemple sur un vaisseau où j'étois passager : c'étoit en revenant de l'île de France. Je remarquai qu'aucun des matelots ne vouloit manger avec le cuisinier du vaisseau ; ils daignoient même à peine lui parler. J'en demandai la raison au capitaine, il me dit, qu'étant au Pégu, il y avoit environ six mois, il avoit laissé cet homme à terre pour y garder un magasin que les gens du pays lui avoient prêté. Ces gens, à l'entrée de la nuit, en fermerent la porte à la clef, & l'emporterent chez eux. Le gardien qui étoit dedans ne pouvant sortir pour satisfaire à ses besoins naturels, fut obligé de se soulager dans un coin. Par malheur, ce magasin étoit un temple. Le matin venu,

les gens du pays lui en ouvrirent la porte ; mais s'appercevant que ce lieu étoit souillé, ils se jeterent à grands cris sur le malheureux gardien, le lierent & le mirent entre les mains des bourreaux qui l'alloient pendre, si lui, capitaine du vaisseau, secondé d'un évêque Portugais & du frere du Roi, n'y fussent accourus pour le tirer de leurs mains. Depuis ce moment, les matelots regardoient leur compatriote comme déshonoré, pour avoir, disoient-ils, passé par les mains du bourreau. Ce préjugé ne fut ni chez les Grecs, ni chez les Romains. Il ne se trouve point chez les Turcs, les Russes & les Chinois. Il ne vient point du sentiment de l'honneur, ni même de la honte du crime ; il ne tient qu'au genre du supplice. Une tête tranchée pour crime de trahison & de perfidie, ou une tête cassée pour crime de désertion, ne déshonore point la famille d'un coupable. Le peuple avili ne méprise que ce qui lui est propre, & il est sans pitié dans ses jugemens, parce qu'il est malheureux.

Ainsi la misere du peuple est la principale source de nos maladies physiques & morales. Il y en a une autre qui n'est pas moins féconde en maux, c'est l'éducation des enfans. Cette partie de la politique a fixé, dans l'antiquité, l'attention des plus grands législateurs. Les Perses, les Egyptiens & les Chinois, en firent la base de leur gouvernement. Ce fut sur elle que Lycurgue posa les fondemens de sa république. On

peut même dire que là où il n'y a point d'éducation nationale, il n'y a point de légiſlation durable. Chez nous l'éducation n'a aucun rapport avec la conſtitution de l'état. Nos écrivains les plus célebres, tels que Montagne, Fénelon, J. J. Rouſſeau, ont bien ſenti les défauts de notre police à cet égard; mais, déſeſpérant peut-être de les réformer, ils ont mieux aimé propoſer des plans d'éducation particuliere & domeſtique, que de réparer l'ancien, & de l'aſſortir à toutes les inconſéquences de notre ſociété. Pour moi qui ne remonte à l'origine de nos maux qu'afin d'en diſculper la nature, & que quelque heureux génie puiſſe y apporter un jour quelque remede, je me trouve encore engagé à examiner l'influence de l'éducation ſur notre bonheur particulier, & ſur celui de la patrie en général.

L'homme eſt le ſeul être ſenſible qui forme ſa raiſon d'obſervations continuelles. Son éducation commence avec ſa vie, & ne finit qu'à ſa mort. Ses jours s'écouleroient dans une perpétuelle incertitude, ſi la nouveauté des objets, & la flexibilité de ſon cerveau dans l'enfance, ne donnoient aux impreſſions du premier âge, un caractere ineffaçable; c'eſt alors que ſe forment les goûts, & les averſions qui dirigent toute notre vie. Nos premieres affections ſont encore les dernieres. Elles nous accompagnent au milieu des événemens dont nos jours ſont mêlés: elles reparoiſſent dans la vieilleſſe, & nous rappellent alors les épo-

ques de l'enfance avec encore plus de force que ceux de l'âge viril. Les premieres habitudes influent même sur les animaux, jusqu'à détruire en eux l'instinct naturel. Lycurgue en montra un exemple frappant aux Lacédémoniens, dans deux chiens de chasse, pris de la même litée, dans l'un desquels l'éducation avoit tout-à-fait triomphé de la nature. Mais j'en connois de plus forts parmi les hommes, en ce que les premieres habitudes y triomphent quelquefois de l'ambition. Il y a plusieurs de ces exemples dans l'histoire; cependant j'en choisirai un qui n'y est pas, & qui est, en apparence, peu important, mais qui m'intéresse, parce qu'il rappelle à mon souvenir des hommes qui m'ont été chers.

Lorsque j'étois au service de Russie, j'allois souvent dîner chez son excellence M. de Villebois (1), grand-maître de l'ar-

---

(1) Nicolas de Villebois étoit né en Livonie, d'une famille françoise originaire de Bretagne. Il décida, à la bataille de Francfort, la victoire pour les Russes, en chargeant les Prussiens à la tête d'un régiment de fusilliers de l'artillerie dont il étoit alors colonel. Cette action, jointe à son mérite personnel, lui valut le cordon bleu de S. André, & bientôt après la place de grand-maître d'artillerie, dont il étoit revêtu quand j'arrivai en Russie. Quoique son crédit s'affoiblît alors, ce fut lui qui m'admit au service de sa majesté Catherine II, & qui me fit l'honneur de me présenter à elle comme un des officiers de son corps du génie. Il m'y préparoit de l'avancement, conjointement avec le général Daniel du Bosquet, chef du corps des ingénieurs; ils firent l'un

tillerie, & général du corps du génie où je servois. J'avois remarqué qu'on lui présentoit toujours sur une assiette je ne sais quoi de gris, & de semblable, pour la forme, à de petits cailloux. Il mangeoit de ce mets avec fort bon appétit, & il n'en offroit à personne; quoique sa table fût honorablement servie, & qu'il n'y eût pas un seul plat qui n'y fût présenté au moindre convive. Il s'apperçut un jour que je regardois son assiette favorite avec attention. Il me demanda en riant si j'en voulois goûter: j'acceptai son offre, & je trouvai que c'étoient de petits blocs de lait caillé, salés, & par-

---

& l'autre tout ce qu'ils purent, pour me retenir au service, & en me le rendant agréable de toutes les manieres, & en me proposant des établissemens honorables & avantageux. Mais l'amour de ma patrie que j'avois servie précédemment, & le desir de la servir encore, que des hommes à grand caractere nourrissoient de vaines espérances, me firent persister à demander mon congé, que j'obtins en 1765, avec le grade de capitaine. Au partir de Russie, je fis à mes frais une tentative pour le service de la France, en Pologne, en me jetant dans le parti qu'elle protégeoit, j'y courus de grands risques, puisque j'y fus fait prisonnier par le parti polonois-russe. De retour à Paris, j'ai donné des mémoires sur le Nord, aux affaires étrangeres, où je présageois le partage futur de la Pologne, par les puissances limitrophes. Ce partage s'est effectué quelques années après. Depuis j'ai cherché à bien mériter de ma patrie par mes services, tant militaires aux îles, où j étois capitaine ingénieur du roi, que littéraires en France: & j'ose dire aussi par ma conduite; mais je n'ai pas encore eu le bonheur d'éprouver, dans ma fortune, qu'elle eût agréé les sacrifices en tout genre que je lui avois faits.

ſemés de grains d'anis ; mais ſi durs & ſi coriaces, que j'avois toutes les peines du monde à y mordre, & qu'il me fut impoſſible d'en avaler. » Ce ſont, me dit le » grand-maître, des fromages de mon pays. » C'eſt un goût de l'enfance. J'ai été élevé » parmi nos payſans à manger de ces gros » laitages. Quand je voyage, & que je » ſuis loin des villes, aux approches d'un » village, je fais aller devant moi mes gens » & mon équipage ; & mon plaiſir alors eſt » d'entrer tout ſeul, bien enveloppé dans » mon manteau, chez le premier payſan, » & d'y manger une terrine de lait caillé » avec du pain bis. A ma derniere tournée » en Livonie, il m'arriva à cette occaſion » une aventure qui m'amuſa beaucoup. » Pendant que je déjeûnois ainſi, je vois » entrer dans la maiſon un homme qui chan- » toit, & qui portoit un paquet ſur ſon » épaule. Il s'aſſit auprès de moi, & dit à » l'hôte de lui donner un déjeûner ſemblable » au mien. Je demandai à ce voyageur ſi » gai d'où il venoit, & où il alloit. Il me » dit, je ſuis matelot, je viens des grandes » Indes. J'ai débarqué à Riga, & je m'en » retourne à Herland mon pays, d'où il y » a trois ans que je ſuis parti. J'y reſterai » juſqu'à ce que j'aie mangé les cent écus » que voilà, me dit-il, en me montrant un » ſac de cuir qu'il faiſoit ſonner. Je le queſ- „ tionnai ſur les pays qu'il avoit vus, & il „ me répondit avec beaucoup de bon ſens. „ Mais, lui dis-je, quand vous aurez mangé

» vos

„ vos cent écus, que ferez-vous ? Je m'en
„ retournerai, répondit-il, en Hollande me
„ rembarquer pour les grandes Indes, afin
„ d'en gagner d'autres, & revenir me di-
„ vertir à Herland mon pays, en Franco-
„ nie. La bonne humeur & l'insouciance de
„ cet homme, me plurent tout-à-fait, con-
„ tinua le grand maître. En vérité, j'en-
„ viois son sort."

La sage nature, en donnant tant de force aux habitudes du premier âge, a voulu faire dépendre notre bonheur de ceux à qui il importe le plus de le faire, c'est-à-dire, de nos parens, puisque c'est des affections qu'ils nous inspirent alors, que dépend celle que nous leur porterons un jour. Mais parmi nous, dès qu'un enfant est né, on le livre à une nourrice mercenaire. Le premier lien qui devoit l'attacher à ses parens, est rompu avant d'être formé. Un jour viendra, peut-être, où il verra sortir leur pompe funebre de la maison paternelle, avec la même indifférence qu'ils en ont vu sortir son berceau. On l'y rappelle, à la vérité, dans l'âge où les graces, l'innocence & le besoin d'aimer, devroient l'y fixer pour toujours. Mais on ne lui en fait goûter les douceurs, que pour lui en faire sentir aussitôt la privation. On l'envoie aux écoles; on l'éloigne dans des pensions. C'est-là qu'il répandra des larmes que n'essuiera plus une main maternelle. C'est-là qu'il formera des amitiés étrangeres, pleines de regrets ou de repentirs, & qu'il éteindra les affections

naturelles, de frere, de sœur, de pere, de mere, qui sont les plus fortes & les plus donces chaînes dont la nature nous attache à la patrie.

Après avoir fait cette premiere violence à son jeune cœur, on en fait éprouver d'autres à sa raison. On charge sa tendre mémoire, d'ablatifs, de conjonctifs, de conjugaisons. On sacrifie la fleur de la vie humaine, à la métaphysique d'une langue morte. Quel est le François qui pourroit supporter le tourment d'apprendre ainsi la sienne? & s'il s'en est trouvé qui en aient eu la laborieuse patience, l'ont-ils parlée mieux que leurs compatriotes? Qui écrit le mieux, d'une femme de la cour ou d'un grammairien? Montagne, si plein des beautés antiques de la langue latine, & qui a donné tant d'énergie à la nôtre, se félicite *de n'avoir jamais su ce que c'étoit que de vocatif.* Apprendre à parler par les regles de la grammaire, c'est apprendre à marcher par les loix de léquilibre. C'est l'usage qui enseigne la grammaire d'une langue, & ce sont les passions qui en apprennent la rhétorique. Ce n'est que dans l'âge & dans les lieux où elles se développent, qu'on sent les beautés de Virgile & d'Horace, que nos plus fameux traducteurs de college n'ont jamais soupçonnées. Je me rappelle qu'étant écolier, je fus long-temps étourdi, comme les autres enfans, par un chaos de termes barbares, & que quand je venois à entrevoir dans mes auteurs quelque trait

d'esprit qui éclairoit ma raison, ou quelque sentiment qui alloit à mon cœur, j'en baisois mon livre de joie. Je m'étonnois de trouver le sens commun dans les anciens. Je pensois qu'il y avoit autant de différence de leur raison à la mienne, qu'il y en avoit dans la construction de nos deux langages. J'ai vu plusieurs de mes camarades si rebutés des auteurs latins, par ces explications de college, que long-temps après en être sortis, ils ne pouvoient en entendre parler. Mais quand ils ont été formés par l'expérience du monde & des passions, ils en ont senti alors les beautés, & en ont fait leurs délices. C'est ainsi qu'on abrutit parmi nous les enfans, qu'on contraint leur âge plein de feu & de mouvement par une vie triste, sédentaire & spéculative qui influe sur leur tempérament par une infinité de maladies. Mais tout ceci n'est encore que de l'ennui & des maux physiques. On leur inspire des vices, on leur donne de l'ambition sous le nom d'émulation.

Des deux passions qui meuvent le cœur humain, qui sont, l'amour & l'ambition; l'ambition est la plus durable & la plus dangereuse. Elle meurt la derniere dans les vieillards, & on lui donne l'essor la premiere dans les enfans. Il vaudroit beaucoup mieux leur apprendre à diriger leur amour vers quelque objet digne d'être aimé. La plupart d'entre eux sont destinés à éprouver un jour cette douce passion. La nature, d'ailleurs, en a fait le plus puis-

sant lien des sociétés. Si leur âge, ou plutôt si nos mœurs financieres s'y opposent, on devroit la détourner vers l'amitié, & former parmi eux, comme Platon dans sa république, ou Pélopidas à Thebes, des bataillons d'amis toujours prêts à se dévouer pour la patrie (1). Mais l'ambition ne s'éleve qu'aux dépens d'autrui. Quelque beau nom qu'on lui donne, elle est l'ennemie de toute vertu. Elle est la source des vices les plus dangereux, de la jalousie, de la haine, de l'intolérance & de la cruauté; car chacun cherche à la satisfaire à sa maniere. Elle est interdite à tous les hommes par la nature & par la religion, & à la plupart des sujets par le gouverne-

(1) *Divide & impera*, a dit, je crois, Machiavel. Jugez de la bonté de cette maxime, par le misérable état des pays où elle est née, & où on l'a mise en pratique.

Les enfans n'apprenoient à Sparte qu'à obéir, à aimer la vertu, la patrie, & à vivre dans la plus intime union, jusques-là qu'ils étoient divisés dans leurs écoles en deux classes d'amans & d'aimés. Chez les autres peuples de la Grece, l'éducation étoit arbitraire; il y avoit beaucoup d'exercices, d'éloquence, de lutte, de courses, des prix pythiens, olympiques, isthmiques, &c. Ces frivolités les remplirent de partialités. Lacédémone leur donna à tous la loi, & pendant qu'il falloit aux premiers, lorsqu'ils alloient combattre pour leur patrie, une paye, des harangues, des trompettes & des fifres, pour exciter leur courage; il falloit, au contraire, retenir celui des Lacédémoniens. Ils alloient au combat sans appointemens, sans discours, au son des flûtes, & en chantant tous ensemble l'hymne des deux freres jumeaux, Castor & Pollux.

nt. Dans nos colleges, on éleve à l'em-
e un écolier qui ſera deſtiné toute ſa
à vendre du poivre. On y exerce, au
ins pendant ſept ans, les jeunes gens
i ſont les eſpérances d'une nation, à
e les premiers en amplification, à faire
s vers, les premiers en babil. Pour un
i réuſſit dans cette futile occupation,
e de milliers y perdent leur ſanté & leur
in!

C'eſt l'émulation qui donne les talens,
-on. Il ſeroit aiſé de prouver que les
ivains les plus célebres dans tous les
ıres n'ont jamais été élevés dans les
leges, depuis Homère qui ne ſavoit
e ſa langue, juſqu'à J. J. Rouſſeau qui
oit à peine le latin. Que d'écoliers ont
llé dans la routine des claſſes, & ſe ſont
ipſés dans la vaſte ſphere des lettres!
talie eſt pleine de colleges & d'acadé-
es: s'y trouve-t-il aujourd'hui quelque
nme bien fameux? N'y voit-on pas
contraire, les talens diſtraits par les
iétés inégales, les jalouſies, les brigues,
tracaſſeries, & par toutes les inquiétu-
de l'ambition, s'y affoiblir & s'y cor-
ıpre. Je crois y entrevoir encore une
re raiſon de leur décadence; c'eſt qu'on
étudie que des méthodes, ce que les
ntres appellent des manieres. Cette étu-
, en nous fixant ſur les pas d'un maître,
ıs éloigne de la nature qui eſt la ſour-
de tous les talens. Conſidérez quels ſont
France les arts qui y excellent, vous

verrez que ce sont ceux pour lesquels il n'y a ni école publique, ni prix, ni académie; tels que les marchandes de modes, les bijoutiers, les perruquiers, les cuisiniers, &c. Nous avons, à la vérité, des hommes célebres dans les arts libéraux & dans les sciences; mais ces hommes avoient acquis leurs talens avant d'entrer aux académies. D'ailleurs, peut-on dire qu'ils égalent ceux des siecles précédens, qui ont paru avant qu'elles existassent? Après tout, quand les talens se formeroient dans les colleges, ils n'en seroient pas moins nuisibles à la nation; car il vaut mieux qu'elle ait des vertus que des talens, & des hommes heureux que des hommes *célebres*. Un éclat trompeur couvre les vices de ceux qui réussissent dans nos écoles. Mais dans la multitude qui ne réussit jamais, les jalousies secrettes, les médisances sourdes, les basses flatteries & tous les vices d'une ambition négative fermentent déja, & sont tout prêts à se répandre avec elle dans le monde.

Pendant qu'on déprave le cœur des enfans, on altere leur raison. Ces deux désordres vont toujours de concert. D'abord, on les rend inconséquens. Le régent leur apprend que Jupiter, Mercure & Apollon sont des dieux; le prêtre de la paroisse, que ce sont des démons L'un, que Virgile, qui a si bien parlé de la providence, est au moins dans les Champs Elysées, & qu'il jouit, dans ce monde,

de l'estime de tous les gens de bien; l'autre, qu'il est païen, & qu'il est damné. L'évangile leur tient encore un autre langage; il leur apprend à être les derniers; & le college, à être les premiers; la vertu, à descendre; & les talens, à monter. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que ces contradictions, sur-tout dans les provinces, sortent souvent de la même bouche, & que le même ecclésiastique fait la classe le matin, & le catéchisme le soir. Je sais bien comment elles s'arrangent dans la tête du régent; mais elles doivent bouleverser celles des disciples qui ne sont pas payés pour les entendre, comme l'autre pour les débiter. C'est bien pis, lorsqu'ils viennent à prendre des sujets de frayeur, là où ils n'en devoient trouver que de consolation; lorsqu'on leur applique, dans l'âge de l'innocence, les malédictions prononcées par Jesus-Christ contre les Pharisiens, les docteurs, & les autres tyrans du peuple Juif; ou qu'on effraye leurs tendres organes par quelques images monstrueuses si communes dans nos églises. J'ai connu un jeune homme qui, dans son enfance, fut si effrayé du dragon de sainte Marguerite, dont son précepteur l'avoit menacé dans l'église de son village, qu'il en tomba malade de peur, & qu'il croyoit toujours le voir sur le chevet de son lit prêt à le dévorer. Il fallut que son pere, pour le rassurer, mît l'épée à la main, & feignît de l'avoir tué. On chassa, à notre maniere,

ſon erreur par une autre. Quand il fut grand, le premier uſage qu'il fit de ſa raiſon, fut de penſer que ceux qui étoient deſtinés à la former, l'avoient égarée deux fois.

Après avoir élevé un enfant au-deſſus de ſes égaux par le titre d'empereur, & même au-deſſus de tout le genre humain par celui d'enfant de l'égliſe, on l'avilit par des punitions cruelles & honteuſes.
» Entr'autres choſes, dit Montagne (1),
» cette police de la plupart de nos colleges
» m'a toujours deſpleu. On eût failli, à
» l'adventure, moins domageablement,
» s'inclinant vers l'indulgence. C'eſt une
» vraie géole de jeuneſſe captive. On la
» rend desbauchée, l'en puniſſant avant
» qu'elle le ſoit. Arrivez-y ſur le point
» de leur office, vous n'oyez que cris, &
» d'enfans ſuppliciés, & de maîtres enivrés
» en leur colere. Quelle maniere, pour
» éveiller l'apétit, envers leur leçon, à
» ces tendres ames & craintives, de les
» y guider d'une trogne effroyable, les
» mains armées de fouets! Inique & per-
» nicieuſe forme! Joint à ce que Quin-
» tilian en a très-bien remarqué, que cette
» impérieuſe autorité tire des ſuites péril-
» leuſes, & nomément à notre façon de
» châtiment. Combien leurs claſſes ſe-
» roient plus décemment jonchées de

(1) Eſſais, livre 1, chap. 25.

» fleurs & de feuillées, que de tronçons » d'osiers sanglans! J'y ferois pourtraire » la joie, l'allégresse, & Flora, & les » Graces, comme fit, en son école, le » philosophe Speusyppus. Où est leur pro» fit, que là aussi fût leur ébat (1). " J'en ai vu au college, demi-pâmés de douleur, recevoir sur leurs petites mains jusqu'à douze férules. J'ai vu, par ce supplice, la peau se détacher du bout de leurs doigts, & laisser voir la chair toute vive. Que dire de ces punitions infâmes, qui influent à-la-fois sur les mœurs des écoliers & sur celles des régens, comme il y en a mille exemples ? On ne peut entrer, à ce sujet, dans aucun détail sans blesser la pudeur. Cependant des prêtres les emploient. On s'appuie sur un passage de Salomon, où il est dit, n'épargnez pas la verge à l'enfant. Mais que sait-on si les Juifs mêmes usoient de ce châtiment à notre maniere ? Les Turcs, qui ont conservé une grande partie de leurs usages, regardent celui-ci comme abominable. Il ne s'est répandu en Europe que par la corruption des Grecs du bas-empire ; &

(1) Michel Montagne est encore un de ces hommes qui n ont point été élevés dans les colleges. Il fut instruit sans châtimens corporels & sans émulation dans la maison paternelle, par le plus doux des peres, & par des précepteurs dont il a conservé précieusement la mémoire dans ses écrits. Il est devenu par une éducation si opposée à la nôtre, un des meilleurs & des plus savans hommes de la nation.

ce fut les moines qui l'y introduisirent. Si, en effet, les Juifs l'ont employé, que sait-on si leur férocité ne venoit pas de cette partie de leur éducation? D'ailleurs, il y a dans l'ancien Testament quantité de conseils qui ne sont pas pour nous. On y trouve des passages difficiles à expliquer, des exemples dangereux & des loix impraticables. Par exemple, dans le Lévitique, il est défendu de manger de la chair de porc. C'est un crime digne de mort de travailler le jour du sabbat; c'en est un autre de tuer un bœuf hors du camp, &c. Saint Paul, dans son épître aux Galates, dit positivement, que la loi de Moïse est une loi de servitude, il la compare à l'esclave Agar répudiée par Abraham. Quelque respect que nous devions aux écrits de Salomon & aux loix de Moïse, nous ne sommes point leurs disciples, mais nous le sommes de celui qui vouloit qu'on laissât les enfans s'approcher de lui, qui les bénissoit, & qui a dit, que pour entrer au ciel il falloit leur devenir semblable.

Nos enfans, bouleversés par les vices de notre institution, deviennent fourbes, hypocrites, envieux, laids & méchans. A mesure qu'ils croîssent en âge, ils croîssent aussi en malignité & en contradiction. Il n'y a pas un seul écolier qui sache seulement ce que c'est que les loix de son pays, mais il y en a quelques-uns qui ont entendu parler de celles des douze Tables. Au-

cun d'eux ne ſait comment ſe conduiſent nos guerres ; mais il y en a qui vous raconteront quelques traits de celles des Grecs & des Romains. Il n'y en a pas un qui ne ſache que les combats ſinguliers ſont défendus, & beaucoup d'entr'eux vont dans les ſalles d'armes, où l'on n'apprend qu'à ſe battre en duel. C'eſt, dit-on, pour apprendre à ſe tenir de bonne grace & à marcher : comme ſi on marchoit de tierce & de quarte, & que l'attitude d'un citoyen dût être celle d'un gladiateur ! D'autres, deſtinés à des fonctions plus paiſibles, vont dans des écoles s'exercer à diſputer. La vérité, dit-on, naît du choc des opinions. C'eſt une phraſe de bel eſprit. Pour moi, je méconnoîtrois la vérité, ſi je la rencontrois dans une diſpute. Je me croirois ébloui par ma paſſion, ou par celle d'autrui. Ce ſont des diſputes que ſont nés les ſophiſmes, les héréſies, les paradoxes & les erreurs en tout genre. La vérité ne ſe montre point devant les tyrans ; & tout homme qui diſpute cherche à le devenir. La lumiere de la vérité ne reſſemble point à la lueur funeſte des tonnerres qui naît du choc des élémens, mais à celle du ſoleil qui n'eſt pure que quand il ciel eſt ſans nuage.

Je ne ſuivrai point notre jeuneſſe dans le monde, où le plus grand mérite de l'antiquité ne peut lui ſervir, à rien. Que fera-t-elle de ſes grands ſentimens de Républicain dans une monarchie, & de ceux

de désintéressement dans un pays où tout est à vendre ? A quoi lui serviroit même l'impassible philosophie de Diogene dans des villes où l'on arrête les mendians ? Elle seroit assez malheureuse, quand elle n'auroit conservé que cette crainte du blâme, & cet amour de la louange dont on a guidé ses études. Conduite sans cesse par l'opinion d'autrui, & n'ayant en elle aucun principe stable, la moindre femme la menera avec plus d'empire qu'un régent. Mais, quoi qu'on en dise, on aura beau crier, les colleges seront toujours pleins. Je désirerois au moins qu'on délivrât les enfans de ces longues miseres qui les dépravent dans l'âge le plus heureux & le plus aimable de la vie, & qui ont ensuite tant d'influence sur leurs caracteres. L'homme naît bon. C'est la société qui fait les méchans, & c'est notre éducation qui les prépare.

Comme mon témoignage ne suffit pas dans une assertion aussi grave, j'en citerai plusieurs qui ne sont pas suspects, & que je prends au hasard chez des écrivains ecclésiastiques, non pas d'après leurs opinions qui sont décidées par leur état, mais d'après leur propre expérience qui dérange absolument, à cet égard, toute leur théorie. En voici un du pere Claude d'Abbeville, missionnaire capucin, au sujet des enfans des habitans de l'île de Maragnan sur la côte du Bresil, où nous avions jeté les fondemens d'une colonie

qui a eu le sort de tant d'autres que nous avons perdues par notre inconstance, & par nos divisions qui sont les suites ordinaires de notre éducation (1). " Davantage, je ne sais si c'est pour le grand amour que les peres & meres portent à leurs enfans, que jamais ils ne leur disent mot qui les puisse offenser, ains les laissent en liberté de faire ce que bon leur semble, & leur permettent tout ce qui leur plaist, sans les reprendre aucunement : aussi est-ce une chose admirable, & de quoi plusieurs se sont étonnés (non sans sujet) que les enfans ordinairement ne font rien qui puisse mécontenter leurs parens ; au contraire, ils s'efforcent de faire tout ce qu'ils savent & connoissent devoir leur être agréable. " Il fait le portrait le plus avantageux de leurs qualités physiques & morales. Son témoignage est confirmé par Jean de Léry, à l'égard des Brésiliens, qui ont les mêmes mœurs, & qui sont dans le voisinage de cette île. En voici un autre d'Antoine Biet, supérieur des prêtres missionnaires qui passerent en l'an 1652 à Cayenne, autre colonie que nous avons perdue par les mêmes causes, & depuis mal établie. C'est au sujet des enfans des sauvages Galibis (2). ,, La mere a grand

(1) Histoire de la mission des peres Capucins dans l'île de Maragnan, chap. 47.

(2) Voyage de la Terre équinoxiale, l. 2, p. 390.

„ soin de nourrir son enfant. Ils ne savent „ ce que c'est, parmi eux, de donner „ leurs enfans à nourrir à un autre Elles „ sont folles de leurs enfans, tant elles les „ aiment. Elles les lavent tous les jours „ dans une fontaine ou riviere. Elles ne „ les emmaillottent point ; mais elles les „ couchent dans un petit lit de coton „ qu'elles font exprès pour eux. Elles les „ laissent toujours nus : c'est une mer- „ veille de voir comme ils profitent ; „ quelques-uns à neuf ou dix mois mar- „ chent tout seuls. Quand ils croissent, „ s'ils ne peuvent marcher, ils se traînent „ sur leurs pieds & sur leurs mains. Ces „ gens aiment extrêmement leurs enfans. „ Ils ne les frappent jamais, & ne les cor- „ rigent point, les laissant vivre dans „ une grande liberté, sans qu'ils fassent „ rien qui fâche leurs parens. Ils s'étonnent „ quand ils voient que quelqu'un des nô- „ tres châtie ses enfans. " En voici un troisieme d'un Jésuite : c'est du pere Charlevoix, homme rempli de toutes sortes de connoissances. Il est tiré de son voyage à la nouvelle Orléans, autre colonie que nous avons laissé dépérir par nos divisions, suites de notre constitution morale & de notre éducation. Il parle en général des enfans des Sauvages de l'Amérique septentrionale. " Quelquefois, (1) pour les corriger

(1) Journal historique de l'Amérique septentrionale, lettre 23, août 1721,

„ de leurs défauts, on emploie les prieres
„ & larmes ; mais jamais les menaces...
„ Une mere, qui voit sa fille se compor-
„ ter mal, se met à pleurer : celle-ci lui
„ en demande le sujet, & elle se con-
„ tente de lui dire, tu me déshonores.
„ Il est rare que cette maniere de repren-
„ dre ne soit pas efficace. Cependant, de-
„ puis qu'ils ont eu plus de commerce avec
„ les François, quelques-uns commencent
„ à châtier leurs enfans ; mais ce n'est
„ gueres que parmi ceux qui sont *chré-*
„ *tiens*, ou qui sont fixés dans la colonie.
„ Ordinairement la plus grande punition
„ que les Sauvages emploient pour cor-
„ riger leurs enfans, c'est de leur jetter
„ un peu d'eau au visage... On a vu des
„ filles s'étrangler, pour avoir reçu une
„ réprimande assez légere de leurs meres ;
„ ou quelques goutes d'eau au visage ; &
„ les avertir, en disant, tu n'auras plus de
„ filles. " Ce qu'il y a d'étrange, c'est de voir l'embarras où est l'auteur de concilier ses préjugés avec ses observations de voyageur ; ce qui produit des contradictions perpétuelles dans le cours de son ouvrage. Il semble, dit-il, qu'une enfance si mal disciplinée, doive être suivie d'une jeunesse bien turbulente & bien corrompue. Il convient que la raison les guide de meilleure heure que les autres hommes ; mais il en attribue la cause à leur tempérament, qui est, dit-il, plus tranquille. Il ne se rappelle pas qu'il a fait lui-même

des tableaux pathétiques des ſcenes que leurs paſſions préſentent lorſqu'elles s'exaltent, au milieu de la paix, dans les aſſemblées des nations, où leurs harangues l'emportent par la juſteſſe & la ſublimité des images ſur celles de nos orateurs; ou dans les fureurs de la guerre, où ils bravent, au milieu des bûchers, toute la rage de leurs ennemis. Il ne veut pas voir que c'eſt notre éducation européenne qui corrompt notre naturel, puiſqu'il avoue ailleurs que ces mêmes Sauvages, élevés à notre maniere, deviennent plus méchans que les autres. Il y a des endroits où il fait de leur morale, de leurs excellentes qualités, & de leur vie heureuſe, l'éloge le plus touchant. Il ſemble envier leur ſort. Le temps ne me permet pas de rapporter ces différens morceaux qu'on peut lire dans l'ouvrage que j'ai cité, ni une multitude d'autres témoignages ſur les différens peuples de l'Aſie, où l'on voit la douceur de l'éducation influer ſenſiblement ſur la beauté phyſique & morale des hommes, & être dans chaque conſtitution politique le plus puiſſant lien qui en réuniſſe les membre. Je terminerai ces autorités étrangeres par un trait qu'on n'eût pas laiſſé paſſer impunément à J. J. Rouſſeau, & qui eſt tiré mot à mot de l'ouvrage d'un Dominicain. C'eſt de l'agréable hiſtoire des Antilles, par le pere du Tertre, homme plein de goût, de ſens & d'humanité. Voici ce qu'il dit des Caraïbes, dont l'é-

ducation ressemble à celle des peuples dont j'ai parlé. (1). „ A ce seul mot de „ sauvage, dit-il, la plupart du monde se „ figure dans leurs esprits une sorte d'hom- „ mes barbares, cruels, inhumains, sans „ raison, contrefaits, grands comme des „ géans, velus comme des ours ; enfin, „ plutôt des monstres que des hommes rai- „ sonnables : quoique, en vérité, nos sau- „ vages ne soient sauvages que de nom, „ ainsi que les plantes & les fruits que la „ nature produit sans aucune culture dans „ les forêts & les déserts, lesquelles, quoi- „ que nous les appellions sauvages, pos- „ sedent pourtant les vraies vertus & les „ propriétés dans leur force & leur en- „ tiere vigueur, que bien souvent nous „ corrompons par nos artifices, & altérons „ beaucoup lorsque nous les plantons dans „ nos jardins ..... Il est à propos, ajou- „ te-t-il ensuite, de faire voir dans ce „ traité, que les sauvages de ces îles, sont „ les plus contens, les plus heureux, *les* „ *moins vicieux*, les plus sociables, les „ moins contrefaits & les moins tourmen- „ tés de maladies de toutes les nations „ du monde.

Si on examinoit parmi nous la vie d'un scélérat, on verroit que son enfance a été très malheureuse. Par-tout où j'ai vu les

---

(1) Histoire naturelle des Antilles, tome 2, traité 7, chap. 1, §. 1.

enfans misérables, je les ai vus laids & méchans; par-tout où je les ai vus heureux, je les ai vus beaux & bons. En Hollande & en Flandre où ils sont élevés avec la plus grande douceur, leur beauté est singuliérement remarquable. C'est parmi eux que François Flamand, ce fameux sculpteur, a pris ses charmans modeles d'enfans; & Rubens, la fraîcheur de coloris dont il a peint ceux de ses tableaux. Vous ne les entendez point comme dans nos villes, jetter des cris perçans, encore moins leurs meres & leurs bonnes les menacer de les fouetter, comme chez nous. Ils ne sont pas gais, mais ils sont contens. Il y a sur leur visage un air de paix & de béatitude qui enchante, & qui est plus intéressant que la joie bruyante des nôtres, lorsqu'ils ne sont pas sous les yeux de leurs précepteurs & de leurs peres. Ce calme se répand sur toutes leurs actions, & est la source du flegme heureux qui les caractérise dans la suite de leur vie. Je n'ai point vu de pays où les parens aient autant de tendresse pour leurs enfans. Ceux-ci, à leur tour, leur rendent dans la vieillesse, l'indulgence qu'ils ont eue pour eux dans la foiblesse du premier âge. C'est par ces doux liens que ces peuples tiennent si fortement à leur patrie, qu'on en voit bien peu s'établir chez les étrangers. Chez nous, au contraire, les peres aiment mieux voir leurs enfans spirituels que bons, parce que, dans une constitution de société

ambitieuſe, l'eſprit fait des chefs de ſecte, & la bonté des dupes. Ils ont des recueils d'épigrammes de leurs enfans ; mais l'eſprit n'étant que la perception des rapports de la ſociété, les enfans n'ont preſque jamais que celui d'autrui. L'eſprit même eſt ſouvent en eux la preuve d'une exiſtence malheureuſe, comme on le remarque dans les écoliers de nos villes, qui ont pour l'ordinaire plus d'eſprit que les enfans de payſans, & dans ceux qui ont quelque défaut naturel, comme les boiteux, les boſſus, qui, ſur ce point, ſont encore plus prématurés que les autres. Mais en général, ils ſont tous très-précoces en ſentiment ; & c'eſt ce qui rend bien coupables ceux qui les aviliſſent dans un âge où ils ſentent ſouvent plus délicatement que les hommes. J'en citerai quelques traits qui nous prouveront que, malgré les erreurs de nos conſtitutions politiques, il y a encore dans quelques familles de bonnes qualités naturelles, ou de vertus éclairées qui laiſſent aux affections heureuſes de l'enfance la liberté de ſe développer.

J'etois en 1755 à Dreſde, au ſpectacle de la Cour : c'étoit au *Pere de famille* ; j'y vis arriver Madame l'Electrice avec une de ſes filles, qui pouvoit avoir cinq ou ſix ans. Un officier des gardes Saxones, avec lequel j'étois venu au ſpectacle, me dit : « Cette enfant vous intéreſſera autant que „ la piece. „ En effet, dès qu'elle fut aſſiſe elle poſa ſes deux mains ſur les bords de

sa loge, fixa les yeux sur le théâtre, & resta la bouche ouverte, toute attentive au jeu des acteurs. C'étoit une chose vraiment touchante de voir leurs différentes passions se peindre sur son visage comme dans un miroir. On y voyoit paroître successivement l'inquiétude, la surprise, la mélancolie, la tristesse; enfin l'intérêt croissant à chaque scene, vinrent les larmes qui couloient en abondance le long de ses petites joues; puis les anxiétés, les soupirs, les gros sanglots: on fut obligé à la fin de l'emporter de la loge, de peur qu'elle n'étouffât. Mon voisin me dit que toutes les fois que cette jeune princesse se trouvoit à une piece pathétique, elle étoit contrainte de sortir avant le dénoument.

J'ai vu des exemples de sensibilité encore plus touchans dans des enfans du peuple, parce qu'ils n'étoient produits par aucun effet théatral. Me promenant il y a quelques années au Pré S. Gervais, à l'entrée de l'hiver, je vis une pauvre femme couchée sur la terre, occupée à sarcler un quarré d'oseille; près d'elle étoit une petite fille de quatre ans au plus, debout, immobile & toute violette de froid. Je m'adressai à cette femme qui paroissoit malade, & je lui demandai quelle étoit la nature de son mal. « Monsieur, me dit-
» elle, j'ai depuis trois mois un rhumatisme
» qui me fait bien souffrir; mais mon mal
» me fait moins de peine que cette enfant:
» elle ne veut j'amais me quitter. Si je lui

„ dis, te voilà toute transie, va te chauf-
„ fer à la maison; elle me répond : hélas!
„ ma mere, si je vous quitte, vous n'a-
„ vez qu'à vous trouver mal. »

Une autre fois étant à Marly, je fus voir dans les bosquets de ce magnifique parc, ce charmant groupe d'enfans, qui donnent à manger des pampres & des raisins à une chevre qui semble se jouer avec eux. Près de là est un cabinet couvert, où Louis XV, dans les beaux jours, alloit quelquefois faire collation. Comme c'étoit dans un temps de giboulées, j'y entrai un moment pour m'y mettre à l'abri. J'y trouvai trois enfans bien plus intéressans que des enfans de marbre. C'étoient deux petites filles fort jolies, qui s'occupoient avec beaucoup d'activité, à ramasser autour du berceau, des buchettes de bois sec, qu'elles arrangeoient dans une hote placée sur la table du Roi, tandis qu'un petit garçon mal vêtu & fort maigre, dévoroit dans un coin un morceau de pain. Je demandai à la plus grande, qui avoit cinq à six ans, ce qu'elle prétendoit faire de ce bois qu'elle ramassoit avec tant d'empressement. Elle me répondit : " Vous voyez bien, Monsieur, ce
„ petit garçon là, il est fort misérable!
„ Il a une belle-mere qui l'envoie tout
„ le long du jour chercher du bois; quand
„ il n'en apporte pas à la maison, il est
„ battu; quand il en emporte, le suisse lui
„ ôte à l'entrée du parc & le prend pour

„ lui. Il meurt de faim, nous lui avons
„ donné notre déjeûné. „ Après avoir dit ces mots, elle acheva avec ſa compagne de remplir la petite hotte; elles la lui chargerent ſur le dos, & elles coururent devant lui à la porte du parc, pour voir ſi leur malheureux ami pouvoit y paſſer en ſûreté.

Inſtituteurs inſenſés! la nature humaine eſt corrompue, dites-vous; mais c'eſt vous qui la corrompez, par des contradictions, de vaines études, de dangereuſes ambitions, de honteux châtimens; mais par une réaction équitable de la juſtice divine, cette foible & infortunée génération rendra un jour à celle qui l'opprime, en jalouſies, en diſputes, en apathies, & en oppoſitions de goûts, de modes & d'opinions, tout le mal qu'elle en a reçu.

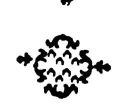
J'ai expoſé de mon mieux, les cauſes & les réactions de nos maux, pour en juſtifier la nature. Je me propoſe à la fin de cet ouvrage, d'y préſenter des remedes & des palliatifs. Ce ſeront ſans doute de vaines ſpéculations; mais ſi quelque miniſtre oſe entreprendre un jour de rendre la nation heureuſe au dedans & puiſſante au dehors, je peux lui prédire que ce ne ſera ni par des plans d'économie, ni par des alliances politiques, mais en réformant ſes mœurs & ſon éducation. Il ne viendra point à bout de cette révolution, par des punitions & par des récompenſes; mais en imitant les procédés de la nature, qui n'agit que par des réactions. Ce n'eſt point au mal

apparent qu'il faut porter le remede, c'est à sa cause. La cause du pouvoir moral de l'or, est dans la vénalité des charges; celle de la surabondance excessive des bourgeois oisifs de nos villes, dans la taille qui avilit les habitans de la campagne; celle de la mendicité des pauvres, dans les grandes propriétés des riches; du concubinage des filles, dans le célibat des hommes; des préjugés des nobles, dans les ressentimens des roturiers; & de tous les maux de la société, dans les tourmens des enfans.

Pour moi, j'ai dit; & si j'eusse parlé à la nation assemblée, de quelque point de l'horison d'où l'on découvrît Paris, je lui eusse montré d'une part les monumens des riches; des milliers de palais voluptueux dans les fauxbourgs, onze salles de spectacles, les clochers de cent trente-quatre couvens, parmi lesquels s'élevent onze abbayes opulentes; ceux de cent soixante autres églises, dont il y a vingt riches chapitres: & de l'autre part, je lui eusse fait voir les monumens des misérables, cinquante-sept colleges, seize plaidoieries, quatorze cazernes, trente corps-de garde, vingt-six hôpitaux, douze prisons ou maisons de force. Je lui eusse fait remarquer la grandeur des jardins, des cours, des préaux, des enclos & des dépendances de tous ces vastes édifices, dans un terrain qui n'a pas une lieue & demie de diametre. Je lui eusse demandé, si le reste du royaume est distribué dans la même proportion que la capi-

tale, où sont les propriétés de ceux qui la nourrissent, la vêtissent, la logent, la défendent; & qu'est-ce qui reste enfin à la multitude, pour entretenir des citoyens, des peres de famille & des hommes heureux? Oh! puissances politiques & morales, après vous avoir montré les causes & les effets de nos maux, je me fusse prosterné devant vous, & j'eusse attendu pour prix de la vérité, la même récompense qu'attendoit des puissances insatiables de Rome, le paysan du Danube. (1).

(1) On pourra lire, à la suite de cette Etude, celle qui termine le troisieme volume de cet ouvrage.



ETUDE



ÉTUDE HUITIEME.

Réponses aux Objections contre la Providence divine & les espérances d'une autre vie, tirées de la nature incompréhensible de Dieu, *& des miseres de ce monde.*

QUE m'importe, dira-t-on, que mes » tyrans soient punis, si j'en suis la victime ? Ces compensations peuvent-elles » être l'ouvrage d'un Dieu ? De grands » philosophes qui ont étudié la nature toute » leur vie, en ont méconnu l'auteur. Qu'est-» ce qui a vu Dieu ? qu'est-ce qui a fait » Dieu ? Mais je suppose qu'une intelligence » ordonne les choses de cet univers, cer-» tainement elle a abandonné l'homme à » lui-même : sa carriere n'est point tracée ; » il semble qu'il y ait pour lui deux Dieux, » l'un qui l'invite aux jouissances, & l'au-» tre qui l'oblige aux privations ; un Dieu » de la nature, & un Dieu de la religion. » Il ne sait auquel des deux il doit plaire ; » & quelque parti qu'il embrasse, il ignore » s'il est digne d'amour ou de haine. Sa » vertu même le remplit de scrupules & de » doutes ; elle le rend misérable au-dedans

„ & au-dehors ; elle le met dans une „ guerre perpétuelle avec lui-même & avec „ ce monde, aux intérêts duquel il se sa„ crifie. S'il est chaste, c'est, dit le monde, „ parce qu'il est impuissant ; s'il est reli„ gieux, c'est qu'il est imbécille ; s'il est „ bon avec ses citoyens, c'est qu'il n'a pas „ de courage ; s'il se dévoue pour sa pa„ trie, c'est un fanatique ; s'il est simple, „ il est trompé ; s'il est modeste, il est sup„ planté : par-tout il est moqué, trahi, „ méprisé par les philosophes mêmes, „ & par les dévots. Sur quoi fonde-t-il „ la récompense de tant de combats ? sur „ une autre vie. Quelle certitude a-t-il „ de son existence ? en a-t-il vu revenir „ quelqu'un ? Qu'est-ce que son ame ? ou „ étoit-elle il y a cent ans ? où sera-t-elle „ dans un siecle ? Elle se développe avec les „ sens & meurt avec eux. Que devient-elle „ dans le sommeil & dans la léthargie ? „ C'est l'orgueil qui lui persuade qu'elle est „ immortelle : par-tout la nature lui montre „ la mort, dans ses monumens, dans ses „ goûts, dans ses amours, dans ses ami„ tiés ; par-tout l'homme est obligé de se „ dissimuler cette idée. Pour vivre moins „ misérable, il faut qu'il se *divertisse*, „ c'est-à-dire, par le sens même de cette „ expression, il faut qu'il se *détourne* de „ cette perspective de maux que la nature „ lui présente de toutes parts. A quels tra„ vaux n'a-t-elle pas assujetti sa misérable „ vie ? Les animaux sont mille fois plus

„ heureux ; vêtus , logés , nourris par la „ nature , ils se livrent sans inquiétude à „ leurs passions , & ils finissent leur car- „ riere sans prévoir la mort & sans craindre „ les enfers.

„ Si un Dieu a présidé à leurs destins , il „ est contraire à ceux du genre humain. A „ quoi me sert-il que la terre soit couverte „ de végétaux , si je ne peux disposer de „ l'ombre d'un seul arbre ? Que m'impor- „ tent les loix de l'harmonie & de l'amour „ qui régissent la nature , si je ne vois , „ autour de moi , que des objets infideles , „ ou si ma fortune , mon état , ma réli- „ gion , me forcent au célibat ? Le bon- „ heur général répandu sur la terre , ne fait „ que redoubler mon malheur particulier. „ Quel intérêt puis-je prendre à la sagesse „ d'un ordre qui renouvelle toutes choses , „ quand , par une suite même de cet or- „ dre , je me sens défaillir & détruire pour „ jamais ? Un seul malheureux pourroit „ accuser la Providence , & lui dire , com- „ me l'arabe Job : (1) *Pourquoi la lu- „ miere a-t-elle été donnée à un misérable , „ & la vie à ceux qui sont dans l'amertu- „ me du cœur ?* Ah ! les apparences du „ bonheur n'ont été montrées à l'homme , „ que pour lui donner le désespoir d'y at- „ teindre. Si un Dieu intelligent & bon

(1) Job , chap. III , ℣. 20.

„ gouverne la nature , des esprits diabo-
„ liques bouleversent le genre humain. “

Je répondrai d'abord aux principales autorités dont on appuie quelques-unes de ces objections. Elles sont tirées en partie d'un poëte fameux & d'un savant philosophe, de Lucrece & de Pline.

Lucrece a mis en très-beaux vers, la philosophie d'Empédocle & d'Epicure. Il enchante par ses images; mais cette philosophie d'atômes qui s'accrochent au hasard est si absurde, qu'elle détruit, par-tout où elle paroît, la beauté de sa poésie. Je m'en rapporte au jugement même de ses partisans. Elle ne parle ni au cœur, ni à l'esprit. Elle péche également par ses principes & par ses conséquences. A qui, peut-on lui dire, ces premiers atômes dont vous construisez les élémens de la nature, doivent-ils leur existence? Qui leur a communiqué le premier mouvement? Comment ont-ils pu donner à l'agrégation d'un grand nombre de corps, un esprit de vie, un sentiment & une volonté qu'ils n'avoient pas eux-mêmes? Si vous croyez, comme Leibnitz, que ces *monades* ou unités, ont en effet des perceptions qui leur sont propres, vous renoncez aux loix du hasard, & vous êtes forcé de donner aux élémens de la nature l'intelligence que vous refusez à son auteur. A la vérité, Descartes a soumis ces principes impalpables, & si je puis dire, cette poussiere métaphysique, aux loix d'une géométrie ingénieuse; & après lui, la foule

des philosophes, séduite par la facilité de bâtir avec les mêmes matériaux, toutes sortes de systêmes, leur ont appliqué tour-à-tour les loix de l'attraction, de la fermentation, de la cristallisation, enfin, toutes les opérations de la chimie & toutes les subtilités de la dialectique; mais tous, avec aussi peu de succès les uns que les autres. Nous ferons voir, dans l'article qui suivra celui-ci, lorsque nous parlerons de la foiblesse de notre raison, que la méthode établie dans nos écoles, de remonter aux causes premieres, est la source perpétuelle des erreurs de notre philosophie, au physique comme au moral. Les vérités fondamentales ressemblent aux astres, & notre raison au graphometre. Si cet instrument, avec lequel nous les observons, a été tant soit peu faussé, si au point de départ nous nous trompons du plus petit angle, l'erreur, à l'extrémité des rayons visuels, devient incommensurable.

Il y a quelque chose encore de plus étrange dans le procédé de Lucrece; c'est que dans un ouvrage où il prétend matérialiser la divinité, il commence par diviniser la matiere. En cela, il a cédé lui-même à un principe universel que nous tâcherons de développer, lorsque nous parlerons des preuves de la divinité par sentiment; c'est qu'il est impossible d'intéresser fortement les hommes dans quelque genre que ce soit, si on ne leur présente quelques-uns des attributs de la divinité. Avant donc d'é-

blouir leur esprit, comme philolosophe, il commence par échauffer leur cœur, comme poëte. Voici une partie de son début:

. . . . Hominum divûmque voluptas ;
Alma Venus, cœli subter labentia signa,
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras, per te quoniam genus omne animantûm
Concipitur, visitque exortum lumina solis ;
Te, dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,
Adventuque tuo, tibi suaves dædala tellus
Submittit flores, tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine cœlum.

. . . .

Quæ quoniam rerum naturam sola gubernas,
Nec, sine te, quidquam dias in luminis oras
Exoritur, neque fit lætum, neque amabile quidquam,
Te sociam studeo scribendis versibus esse,
Quos ego de rerum naturâ pangere conor

. . . .

Quo magis æternum, da dictis, diva, leporem.
Effice ut intereà fera munera militiaï
Per maria ac terras omnes sopita quiescant ;
Nam tu sola potes tranquillâ pace juvare
Mortales, quoniam belli fera munera Mavors
Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se
Rejicit, æterno devictus vulnere amoris.

. . . .

Hunc tu, diva, tuo recubantem corpore sancto
Circumfusa super, suaves ex ore loquelas
Funde, petens placidam Romanis, inclita, pacem,
Nam neque nos agere, hoc patriaï tempore iniquo,
Possumus æquo animo.

De rerum naturâ, lib. I.

Je tâcherai de rendre de mon mieux le ſens de ces beaux vers.

„ Volupté des hommes & des dieux, douce „ Vénus, qui faites lever ſur la mer les „ conſtellations qui la rendent navigable, „ & qui couvrez la terre de fruits ; c'eſt „ par vous que tout ce qui reſpire eſt en- „ gendré, & vient à la lumiere du ſoleil. „ O déeſſe ! dès que vous paroiſſez ſur les „ flots, les noirs orages & les vents im- „ pétueux prennent la fuite. L'île de Crete „ ſe couvre pour vous de fleurs odorantes, „ l'Océan calmé vous ſourit, & le ciel ſans „ nuages brille d'une lumiere plus douce... „ Comme vous ſeule donnez des loix à la „ nature, & que ſans vous, rien d'heu- „ reux & rien d'aimable ne paroît ſur les „ rivages céleſtes du jour ; ſoyez ma com- „ pagne dans les vers que j'eſſaie de chanter „ ſur la nature des choſes... Déeſſe, don- „ nez à mes chants une grace immortelle ; „ faites que les cruelles fureurs de la guerre „ s'aſſoupiſſent ſur la terre & ſur l'onde. „ Vous ſeule pouvez donner des jours „ tranquilles aux malheureux humains, „ parce que le redoutable Mars gouverne „ l'empire des armes, & que, bleſſé à ſon „ tour par les traits d'un amour éternel, il „ vient ſouvent ſe réfugier dans votre ſein... „ O déeſſe ! lorſqu'il repoſera ſur votre corps „ céleſte, retenez-le dans vos bras ; que „ votre bouche lui adreſſe des paroles divi- „ nes ; demandez-lui une paix profonde „ pour les Romains : car de quel ordre

„ sommes-nous capables, dans un temps où
„ un désordre général regne dans la patrie ?„

A la vérité Lucrece, dans la suite de son ouvrage, est forcé de convenir que cette déesse si bienfaisante, entraîne la ruine de la santé, de la fortune, de l'esprit, tôt ou tard celle de la réputation; que, du sein même de ses voluptés, il sort je ne sais quoi d'amer qui nous tourmente & nous rend malheureux. L'infortuné en fut lui-même la victime, car il mourut dans la force de son âge, ou de ses excès selon quelques-uns, ou empoisonné, selon d'autres, par un breuvage amoureux que lui donna une femme. Ici, il attribue à Vénus la création du monde; il lui adresse des prieres; il donne à son corps l'épithete de saint; il lui suppose un caractere de bonté, de justice, d'intelligence & de puissance, qui n'appartient qu'à Dieu; enfin, ce sont si bien les mêmes attributs, que si vous ôtez le mot de Vénus de l'exorde de son poëme, vous pouvez l'appliquer presque tout entier à la Sagesse Divine. Il y a même des traits de convenance si ressemblans à ceux du portrait qu'en fait l'Ecclésiastique, que je les rapporterai ici afin qu'on puisse les comparer.

Cap. 24.

℣. 5. Ego ex ore Altissimi prodivi primogenita ante omnem creaturam,

6. Ego feci in cœlis ut oriretur lumen indeficiens, & sicut nebula texi omnem terram:

7. Ego in altissimis habitavi & thronus meus in columnâ nubis.

8. Gyrum cœli circuivi sola, & profundum abyssi penetravi, in fluctibus ambulavi;
9. Et in omni terrâ steti & in omni populo.
10. Et in omni populo primatum habui.
11. Et omnium excellentium & humilium corda virtute calcavi, & in his omnibus requiém quæsivi, & in hæreditate domini morabor.

. . . .

17. Quasi cedrus exaltata sum in Libano, & quasi cypressus in monte Sion.
18. Quasi palma exaltata sum in Cades, & quasi plantatio rosæ in Jericho.
19. Quasi oliva speciosa in campis, & quasi platanus exaltata sum juxtà aquam in plateis.

. . . .

22. Ego quasi terebinthus extendi ramos meos & rami mei honoris & gratiæ.
23. Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris, & flores mei fructus honoris & honestatis.
24. Ego mater pulchræ dilectionis, & timoris, agnitionis, & sanctæ spei.
25. In me gratia omnis vitæ & veritatis, in me omnis spes vitæ & virtutis.
26. Transite ad me, omnes qui concupiscitis me, & à generationibus meis implemini:
27. Spiritus enim meus super mel dulcis, & hæreditas mea super mel & favum.

„ Je suis sortie de la bouche du Tout-„ Puissant. J'étois née avant la naissance „ d'aucune créature. C'est moi qui ai fait „ paroître dans les cieux une lumiere qui „ ne s'éteindra jamais. J'ai couvert toute „ la terre comme d'un nuage. J'ai habité „ dans les lieux les plus élevés ; & mon

„ trône est dans une colonne de nuées.
„ Seule, j'ai parcouru l'étendue des cieux;
„ j'ai descendu dans le fond des abîmes,
„ & je me suis promenée sous les flots de la
„ mer. Je me suis arrêtée sur toutes les
„ terres & parmi tous les peuples; & par-
„ tout où j'ai paru, les peuples m'ont
„ donné l'empire. J'ai foulé aux pieds, par
„ ma puissance, les cœurs des grands &
„ des petits. J'ai cherché parmi eux mon
„ repos; mais je ne ferai ma demeure que
„ dans l'héritage du Seigneur.... Je me
„ suis élevée comme un cedre sur le Li-
„ ban, & comme le cyprès sur la mon-
„ tagne de Sion. J'ai porté mes branches
„ vers les cieux, comme les palmiers de
„ Cadès & comme les plants de rose au-
„ tour de Jéricho. Je suis aussi belle que
„ l'olivier au milieu des champs, & aussi
„ majestueuse que le platane dans une place
„ publique sur le bord des eaux ... J'ai
„ étendu mes rameaux comme le térébin-
„ the. Mes branches sont des rameaux
„ d'honneur & de grace. Je suis la mere
„ de l'amour pur, de la crante, de la
„ science, & des espérances saintes; c'est
„ dans moi seule qu'on trouve un chemin
„ facile & des vérités qui plaisent; c'est dans
„ moi que repose tout l'espoir de la vie &
„ de la vertu. Venez à moi, vous tous qui
„ brûlez d'amour pour moi; & mes géné-
„ rations, sans nombre, vous rempliront
„ de ravissement: car mon esprit est plus
„ doux que le miel; & le partage que

„ j'en fais, eſt bien au-deſſus de celui de
„ ſes rayons. »

Cette foible traduction eſt celle d'une proſe latine qui a été traduite elle-même du grec, comme le grec l'a été lui-même de l'hébreu. On doit donc préſumer que les graces de l'original en ont diſparu en partie. Mais telle qu'elle eſt, elle l'emporte encore, par la grandeur & la ſublimité des images, ſur les vers de Lucrece qui paroît en avoir emprunté ſes principales beautés. Je n'en dirai pas davantage ſur ce poëte ; l'exorde de ſon poëme en eſt la réfutation.

Pline prend une route toute oppoſée. Il dit, dès le commencement de ſon Hiſtoire naturelle, qu'il n'y a pas de Dieu, & il l'emploie toute entiere à prouver qu'il y en a un. Son autorité ne laiſſe pas d'être conſidérable, parce que ce n'eſt pas celle d'un poëte, à qui toute opinion eſt indifférente pourvu qu'il faſſe de grands tableaux, ni celle d'un ſectateur qui veuille ſoutenir un parti contre le témoignage de ſa conſcience ; ni enfin celle d'un flatteur qui cherche à plaire à de mauvais princes. Pline écrivoit ſous le vertueux Trajan, & il lui a dédié ſon ouvrage. Il porte l'amour de la vérité, & le mépris de la gloire de ſon ſiecle, juſqu'à blâmer les victoires de Céſar, dans Rome, & en parlant à un empereur Romain. Il eſt rempli d'humanité & de vertu. Tantôt il blâme la cruauté des maîtres envers leurs

esclaves, le luxe des grands, les dissolutions même de plusieurs impératrices; tantôt il fait l'éloge des gens de bien, & il éleve, au-dessus même des inventeurs des arts, ceux qui ont été illustres par leur continence, leur modestie & leur piété. Son ouvrage, d'ailleurs, étincelle de lumieres. C'est une véritable encyclopédie qui renferme, comme il convenoit, l'histoire des connoissances & des erreurs de son temps. On lui a attribué quelquefois les dernieres fort mal-à-propos, puisqu'il ne les allegue souvent que pour les réfuter. Mais il a été calomnié par les médecins, & par les pharmacites, qui ont tiré de lui la plupart de leurs recettes, & qui en ont dit du mal, parce qu'il blâme leur art conjectural & & leur esprit systématique. D'ailleurs, il est rempli de connoissances rares, de vues profondes, de traditions curieuses; &, ce qui est sans prix, il s'exprime par-tout d'une maniere pittoresque. Avec tant de goût, de jugement & de savoir, Pline est athée. La nature, au sein de laquelle il a puisé tant de lumieres, peut lui dire comme César à Brutus: *Et toi aussi, mon fils!*

J'aime & j'estime Pline; & si j'ose dire, pour sa justification, ce que je pense de son immortel ouvrage, je le crois falsifié à l'endroit où on le fait raisonner en athée. Tous ses commentateurs conviennent que personne n'a été plus maltraité que lui par les copistes, jusques-là, qu'on trouve

des exemplaires de ſon Hiſtoire naturelle où il y a des chapitres entiers qui ne ſont pas les mêmes. Voyez, entr'autres ce qu'en dit Mathiole dans ſes Commentaires ſur Dioſcoride. J'obſerverai ici, que les écrits des anciens ont paſſé, en venant à nous, par plus d'une langue infidelle; &, ce qu'il y a de pis, par plus d'une main ſuſpecte. Ils ont eu le ſort de leurs monumens, parmi leſquels ce ſont les temples qui ont été les plus dégradés; leurs livres ont été mutilés de même aux endroits contraires ou favorables à la religion. C'eſt ce qu'on peut voir par le livre de Cicéron, *de la nature des Dieux*, dont on a retranché les objections contre la Providence. Montagne reproche aux premiers Chrétiens d'avoir, pour quatre ou cinq articles contraires à notre créance, ſuprimé une partie des ouvrages de Corneille-Tacite, " quoique, dit-il, l'empereur „ Tacite ſon parent en eût peuplé, par „ ordonnances expreſſes, toutes les librai- „ ries du monde (1). „ De nos jours, ne voyons-nous pas comme chaque parti détruit la réputation & les opinions du parti qui lui eſt oppoſé? Le genre humain eſt entre la religion & la philoſophie, comme le vieillard de la fable entre deux maitreſſes de différens âges. Toutes deux vouloient le coiffer à leur mode; la plus jeune

(1) Eſſais, liv. 2, chap. 19.

lui enlevoit les cheveux blancs qui lui déplaisoient ; la vieille, par une raison contraire, lui ôtoit les cheveux noirs : elles finirent par lui peler la tête. Rien ne démontre mieux cette infidélité ancienne des deux partis, que ce qu'on lit dans l'historien Flavius - Joseph, contemporain de Pline. On lui fait dire, en deux mots, que le Messie vient de naître, & il continue sa narration sans qu'il rappelle une seule fois cet événement merveilleux dans la suite de sa longue histoire. Comment Joseph, qui s'arrête à tant d'actions de détail & de peu d'importance, ne fût-il pas revenu mille fois sur une naissance si intéressante pour sa nation, puisque ses destinées y étoient attachées, & que la destruction même de Jérusalem n'étoit qu'une conséquence de la mort de Jesus-Christ ? Il détourne au contraire le sens des prophéties qui l'annonçoient, sur Vespasien & sur Titus ; car il attendoit, comme les autres Juifs, un Messie triomphant. D'ailleurs, si Joseph eût cru en Jesus-Christ, ne se fût - il pas fait Chrétien ? Par une raison semblable, est - il croyable que Pline commence son Histoire naturelle par vous dire qu'il n'y a pas de Dieu, & qu'il en emploie chaque page à se récrier sur l'intelligence, la bonté, la prévoyance, la majesté de la nature, sur les présages & les augures envoyés par les Dieux, & sur les miracles mêmes opérés divinement par les songes ?

On cite encore des peuples ſauvages qui ſont athées, & on va les chercher dans quelque coin détourné du globe. Mais des peuples obſcurs ne ſont pas plus faits pour ſervir d'exemple au genre humain, que, parmi nous, des familles du peuple ne ſeroient propres à ſervir de modeles à la nation; ſur-tout lorſqu'il s'agit d'appuyer d'autorités une opinion qui entraîne néceſſairement la ruine de toute ſociété. D'ailleurs, ces aſſertions ſont fauſſes : j'ai lu les voyageurs d'où on les a tirées. Ils avouent qu'ils ont vu ces peuples en paſſant, & qu'ils ignoroient leurs langues. Ils ont conclu qu'ils n'avoient pas de religion, parce qu'ils ne leur ont pas vu de temples; comme s'il falloit, pour croire en Dieu, un autre temple que celui de la nature. Ces mêmes voyageurs ſe contrediſent encore; car ils rapportent que ces peuples, ſans religion, ſaluent la lune lorſqu'elle eſt pleine & nouvelle, en ſe proſternant à terre, ou en levant les mains au ciel; qu'ils honorent la mémoire de leurs ancêtres, & qu'ils portent à manger ſur leurs tombeaux. L'immortalité de l'ame, de quelque maniere qu'on l'admette, ſuppoſe néceſſairement l'exiſtence de Dieu.

Mais ſi la premiere de toutes les vérités avoit beſoin du témoignage des hommes, nous pourrions recueillir celui de tout le genre humain, depuis les génies les plus célebres, juſqu'aux peuples les plus ignorans. Ce témoignage unanime eſt du

plus grand poids; car il ne peut y avoir ſur la terre d'erreu universelle.

Voici ce que le ſage Socrate diſoit à Euthydême qui cherchoit à s'aſſurer qu'il y eût des Dieux :

» Vous connoîtrez donc bien que je » vous ai dit vrai (1), quand je vous ai » dit qu'il y avoit des dieux, & qu'ils ont » beaucoup de ſoin des hommes : mais » n'attendez pas qu'ils vous apparoiſſent, » & qu'ils ſe préſentent à vos yeux; qu'il » vous ſuffiſe de voir leurs ouvrages & » de les adorer, & penſez que c'eſt de » cette façon qu'ils ſe manifeſtent aux » hommes; car, entre tous les dieux » qui nous ſont ſi libéraux, il n'y en a » pas un qui ſe rende viſible pour nous » diſtribuer ſes faveurs; & ce grand Dieu » même qui a bâti l'univers, & qui ſou- » tient ce grand ouvrage, dont toutes les » parties ſont accomplies en bonté & en » beauté; lui qui a fait qu'elles ne vieil- » liſſent point avec le temps, & qu'elles » ſe conſervent toujours dans une immor- » telle vigueur (2); qui fait encore qu'el-

(1) Xénophon, des choſes mémorables de Socrate, livre 4.

(2) Socrate avoit fait une étude particuliere de la nature; & quoique ſon jugement ſur la durée & la conſervation de ſes ouvrages ſoit contraire à celui de notre philoſophie, qui regarde, ſur-tout, le globe de la terre comme dans un état progreſſif de ruine, il eſt parfaitement d'accord avec celui de l'Ecriture-Sainte, qui aſſure poſitivement que Dieu le répare, &

» les lui obéiſſent inviolablement, & avec » une promptitude qui ſurpaſſe notre ima- » gination ; celui-là, dis-je, eſt aſſez » viſible par tant de merveilles dont il eſt » auteur. Mais que nos yeux pénetrent » juſqu'à ſon trône pour le contempler » dans ces grandes occupations, c'eſt en » cela qu'il eſt toujours inviſible. Conſi- » dérez un peu que le ſoleil, qui ſemble » être expoſé à la vue de tout le monde, » ne permet pourtant pas qu'on le re- » garde fixément ; & ſi quelqu'un a la » témérité de l'entreprendre, il en eſt » puni par un aveuglement ſoudain. Da-

avec l'expérience que nous en avons, comme je l'ai déja fait entrevoir. Il ne faut pas mépriſer la phyſique des anciens, ſi ce n'eſt celle qui n'étoit que ſyſtématique. Nous devons nous rappeller qu'ils avoient fait la plupart des découvertes dont nous nous vantons aujourd'hui. Les philoſophes Toſcans ſavoient l'art de conjurer le tonnerre. Le bon roi Numa en fit l'expérience. Tullus-Hoſtilius voulut l'imiter, mais il en fut la victime, pour ne s'y être pas pris convenablement. (*Voyez* Plutarque) Philolaüs Pythagoricien, avoit dit avant Copernic, que le ſoleil étoit au centre du monde ; & avant Chriſtophe Colomb, que la terre avoit deux continens : celui-ci & le continent oppoſé. Pluſieurs philoſophes de l'antiquité avoient aſſuré que les cometes étoient des aſtres qui avoient un cours régulier. Pline même, dit qu'elles ſe dirigent toutes vers le Nord, ce qui eſt géneralement vrai. Cependant, il n'y a pas deux cents ans qu'on croyoit en Europe que c'étoient des feux qui s'enflammoient dans la moyenne région de l'air. On croyoit encore dans ce temps là, que c'étoit la mer qui fourniſſoit l'eau des fontaines & des fleuves en filtrant à travers les terres, quoiqu'il ſoit dit dans cent endroits de l'Ecriture, que ce ſont les

„ vantage, tout ce qui ſert aux dieux eſt „ inviſible. La foudre ſe lance d'en haut; „ elle briſe tout ce qu'elle rencontre, „ mais on ne la voit point tomber, on „ ne la voit point frapper, on ne la voit „ point retourner. Les vents ſont inviſi- „ bles, quoique nous voyions fort bien „ les ravages qu'ils font tous les jours, „ & que nous ſentions aiſément quand „ ils ſe levent. S'il y a quelque choſe dans „ l'homme qui participe de la nature di- „ vine, c'eſt ſon ame. Il n'y a point de „ doute que c'eſt elle qui le conduit & „ qui le gouverne; neanmoins on ne peut „ la voir. De tout cela donc, apprenez à „ ne pas mépriſer les choſes inviſibles: „ apprenez à reconnoître leurs puiſſances „ par leurs effets, & à honorer la divi- „ nité. "

Newton, qui a pénétré ſi avant dans

---

pluies qui en entretiennent la ſource. Nous en ſommes convaincus aujourd'hui, par des obſervations ſavantes ſur les évaporations des mers. Les monumens que les anciens nous ont tranſmis dans l'architecture, la ſculpture, la poeſie, la tragédie & l'hiſtoire, nous ſerviront éternellement de modeles. Nous leur devons encore l'invention de preſque tous les autres arts, & il eſt à préſumer que ces arts avoient ſur les nôtres la même ſupériorité que leurs arts libéraux. Quant aux ſciences naturelles, ils ne nous ont laiſſé aucun objet de comparaiſon; d'ailleurs, les prêtres qui s'en occupoient particuliérement, en cachoient la connoiſſance au peuple. Nous ne ſaurions douter qu'ils n'aient eu à ce ſujet des lumieres qui ſurpaſſoient les nôtres. *Voyez* ce que le judicieux chevalier Temple dit de la magie des anciens Egyptiens.

les loix de la nature, ne prononçoit jamais le nom de Dieu ſans ôter ſon chapeau, & ſans témoigner le plus profond reſpect. Il aimoit à en rappeller l'idée ſublime au milieu de ſes plaiſirs, & il la regardoit comme le lien naturel de toutes les nations. Le Hollandois Corneille le Bruyn rapporte, qu'étant un jour à dîner chez lui avec pluſieurs autres étrangers, Newton, au deſſert, porta la ſanté des hommes de tous les pays du monde qui croient en Dieu. C'étoit boire à la ſanté du genre humain. Tant de nations, de langues & de mœurs ſi différentes, & quelquefois d'une intelligence ſi bornée, croiroient-elles en Dieu, ſi cette croyance étoit le réſultat de quelque tradition, ou d'une métaphyſique profonde? Elle naît du ſimple ſpectacle de la nature. On demandoit un jour à un pauvre Arabe du Déſert, ignorant comme le ſont la plupart des Arabes, comment il s'étoit aſſuré qu'il y avoit un Dieu? „ De la même façon, répondit-il, „ que je connois, par les traces marquées „ ſur le ſable, s'il y a paſſé un homme „ ou une bête (1). "

Il eſt impoſſible à l'homme, comme nous l'avons dit, d'imaginer aucune forme, ou de produire aucune idée dont le modele ne ſoit dans la nature. Il ne développe ſa raiſon que ſur les raiſons natu-

(1) Voyage en Arabie, par M. d'Arvieux.

relles. Il exifteroit donc un Dieu, par cela feul que l'homme en a l'idée. Mais fi nous faifons attention que tout ce qui eft néceffaire à l'homme exifte avec des convenances admirables avec fes befoins, à plus forte raifon Dieu doit exifter encore, lui qui eft la convenance univerfelle de toutes les fociétés du genre humain.

Mais je voudrois bien favoir comment ceux qui doutent de fon exiftence à la vue des ouvrages de la nature, defireroient s'en affurer. ? Voudroient-ils le voir fous la forme humaine, & qu'il leur apparoiffe fous la figure d'un vieillard, comme on le peint dans nos églifes ? Ils diroient c'eft un homme. S'il revêtoit quelque forme inconnue & célefte, pourrions-nous en fupporter la vue dans un corps humain? Le fpectacle entier & plein d'un feul de fes ouvrages fur la terre, fuffiroit pour bouleverfer nos foibles organes. Par exemple, fi la terre tourne fur elle-même, comme on le dit, il n'y a point d'homme qui, d'un point fixe dans le ciel, pût voir fon mouvement fans frémir; car il verroit paffer les fleuves, les mers & les royaumes fous fes pieds, avec une vîteffe prefque triple d'un boulet de canon. Cependant cette vîteffe journaliere n'eft encore rien; car celle avec laquelle elle décrit fon cercle annuel, & nous emporte autour du foleil, eft foixante-quinze fois plus grande que celle d'un boulet. Pourrions-nous voir feulement au travers de notre peau le mé-

canisme de notre propre corps, sans être saisis d'effroi? Oserions-nous faire un seul mouvement, si nous voyions notre sang qui circule, nos nerfs qui tirent, nos poumons qui soufflent, nos humeurs qui filtrent, & tout l'assemblage incompréhensible de cordages, de tuyaux, de pompes, de liqueurs & de pivots qui soutiennent notre vie si fragile & si ambitieuse?

Voudrions-nous, au contraire, que Dieu se manifestât d'une maniere convenable à sa nature, par la communication directe de son intelligence, sans qu'il y eût aucun intermédiaire entre elle & nous?

Archimede qui avoit la tête si forte, qu'elle ne fut pas distraite de ses méditations dans le sac de Syracuse où il périt, pensa la perdre par le simple sentiment d'une vérité géométrique qui s'offrit à lui tout-à-coup. Il s'occupoit, étant dans le bain, du moyen de découvrir la quantité d'alliage qu'un orfevre infidele avoit mêlée dans la couronne d'or du roi Hiéron; & l'ayant trouvée par l'analogie des différens poids de son corps hors de l'eau & dans l'eau, il sortit du bain tout nu, & courut ainsi dans les rues de Syracuse, en criant, hors de sens, *Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé!*

Quand quelque grande vérité ou quelque sentiment profond vient au théâtre à surprendre les spectateurs, vous voyez les uns verser des larmes, d'autres oppressés respirer à peine, d'autres hors d'eux-mêmes frapper des pieds & des mains;

des femmes s'évanouissent dans les loges. Si ces violentes commotions de l'ame alloient en progression seulement pendant quelques minutes, ceux qui les éprouvent en perdroient l'esprit, & peut-être la vie. Que seroit-ce donc, si la source de toutes les vérités & de tous les sentimens, se communiquoit à nous dans un corps mortel? Dieu nous a placés à une distance convenable de sa majesté infinie; assez près pour l'entrevoir, assez loin pour n'en être pas anéantis. Il nous voile son intelligence sous les formes de la matiere, & il nous rassure sur les mouvemens de la matiere, par le sentiment de son intelligence. Si quelquefois il se communique à nous d'une maniere plus intime, ce n'est point par le canal de nos sciences orgueilleuses, mais par celui de nos vertus. Il se découvre aux simples, & il se cache aux superbes.

Mais qui a fait Dieu, dit-on? pourquoi y a-t-il un Dieu? Dois-je douter de son existence, parce que je ne puis concevoir son origine? Ce même raisonnement serviroit à nous faire conclure qu'il n'y a pas d'homme: car, qui a fait les hommes? pourquoi y a-t-il des hommes? pourquoi suis-je au monde dans le dix-huitieme siecle? pourquoi n'y suis-je pas venu dans les siecles qui l'ont précédé; & pourquoi n'y serai-je pas dans ceux qui doivent le suivre? L'existence de Dieu est nécessaire dans tous les temps, & celle de

l'homme n'eſt que contingente. Il y a quelque choſe de plus, c'eſt que l'exiſtence de l'homme eſt la ſeule qui paroiſſe ſuperflue dans l'ordre établi ſur la terre. On a trouvé pluſieurs îles ſans habitans, qui offroient des ſéjours enchantés par la diſpoſition des vallées, des eaux, des forêts, & des animaux. L'homme ſeul dérange les plans de la nature ; il détourne le cours des fontaines, il excave le flanc des collines, il incendie les forêts, il maſſacre tout ce qui reſpire, par-tout il dégrade la terre qui n'a pas beſoin de lui. L'harmonie de ce globe ſe détruiroit en partie, & peut-être en entier, ſi on en ſupprimoit ſeulement le plus petit genre de plantes ; car ſa deſtruction laiſſeroit ſans verdure un certain eſpace de terrain, & ſans nourriture l'eſpece d'inſecte qui y trouve ſa vie : l'anéantiſſement de celui-ci entraîneroit la perte de l'eſpece d'oiſeaux qui en nourrit ſes petits ; ainſi de ſuite à l'infini. La ruine totale des regnes pourroit naître de la deſtruction d'une mouſſe, comme on voit celle d'un édifice commencer par une lézarde. Mais ſi le genre humain n'exiſtoit pas, on ne peut pas ſuppoſer qu'il y eût rien de dérangé : chaque ruiſſeau, chaque plante, chaque animal ſeroit toujours à ſa place. Philoſophe oiſif & ſuperbe, qui demandez à la nature pourquoi il y a un Dieu, que ne lui demandez-vous plutôt pourquoi il y a des hommes ?

Tous ſes ouvrages nous parlent de ſon

auteur ; la plaine qui échappe à ma vue, & le vaste ciel qui la couronne, me donnent une idée de son immensité ; les fruits suspendus aux vergers, à la portée de ma main, m'annoncent sa providence ; la voix des tempêtes, son pouvoir ; le retour constant des saisons, sa sagesse ; la variété avec laquelle il pourvoit dans chaque climat aux besoins de toutes les créatures, le port majestueux des forêts, la douce verdure des prairies, le groupé des plantes, le parfum & l'émail des fleurs, une multitude infinie d'harmonies connues & à connoître, sont des langages magnifiques qui parlent de lui à tous les hommes, dans mille & mille dialectes différens.

L'ordre de la nature est même superflu ; Dieu est le seul être que le désordre appelle & que notre foiblesse annonce. Pour connoître ses attributs, nous n'avons besoin que du sentiment de nos imperfections. Oh ! qu'elle est sublime cette priere (1) naturelle au cœur humain & usitée encore par des peuples que nous appellons sauvages. O

(1) Voyez Flacourt, histoire de l'île de Madagascar, chap. 44, p. 182. Vous y trouverez cette priere embarrassée de beaucoup de circonlocutions, mais renfermant le sens que je rapporte. Il est bien étrange que des Negres aient trouvé tous les attributs de Dieu dans les imperfections de l'homme. C'est avec raison que la sagesse divine a dit elle-même qu'elle s'étoit reposée sur toutes les nations : *Et in omni terrâ steti & in omni populo ; & in omni populo primatum habui.* Ecclésiastique, chap. XXIV, ✝. 9 & 10.

Éternel!

Éternel ! ayez pitié de moi, parce que je ſuis paſſager ; ô infini ! parce que je ne ſuis qu'un point ; ô fort ! parce que je ſuis foible ; ô ſource de la vie ! parce que je touche à la mort ; ô intelligent ! parce que je ſuis dans l'erreur ; ô bienfaiſant ! parce que je ſuis pauvre ; ô tout-puiſſant ! parce que je ne peux rien.

L'homme ne s'eſt rien donné. Il a tout reçu ; & celui qui a fait l'œil ne verra pas ! celui qui a fait l'oreille n'entendra pas ; celui qui lui a donné l'intelligence pourroit en manquer ! Je croirois faire tort à celle de mes lecteurs, & je dérangerois l'ordre de ces écrits, ſi je m'arrêtois ici plus long-temps ſur les preuves de l'exiſtence de Dieu. Il me reſte à répondre aux objections faites contre ſa bonté.

Il faut, dit-on, qu'il y ait un Dieu de la nature & un Dieu de la religion, puiſqu'elles ont des loix qui ſe contrarient. C'eſt comme ſi on diſoit qu'il y a un Dieu des métaux, un Dieu des plantes, & un Dieu des animaux, parce que tous ces êtres ont des loix qui leur ſont propres. Dans chaque regne même, les genres & les eſpeces ont encore d'autres loix qui leur ſont particulieres, & qui, ſouvent, ſont en oppoſition entre elles ; mais ces différentes loix font le bonheur de chaque eſpece en particulier, & elles concourent toutes enſemble d'une maniere admirable au bonheur général.

Les loix de l'homme ſont tiré

même plan de sagesse qui a dirigé l'univers. L'homme n'est pas un être d'une nature simple. La vertu qui doit être son partage sur la terre, est un effort qu'il fait sur lui-même pour le bien des hommes, dans l'intention de plaire à Dieu seul. Elle lui propose d'une part, la sagesse divine pour modele, & elle lui présente de l'autre, la voie la plus assurée de son bonheur. Etudiez la nature, & vous verrez qu'il n'y a rien de plus convenable au bonheur de l'homme, & que la vertu porte avec elle sa récompense, dès ce monde même. La continence & la tempérance de l'homme assurent sa santé ; le mépris des richesses & de la gloire, son repos ; & la confiance en Dieu, son courage. Qu'y a-t-il de plus convenable à un être aussi misérable, que la modestie & l'humilité ? Quelles que soient les révolutions de la vie, il ne craint plus de tomber lorsqu'il est assis à la derniere marche.

A la vue de l'abondance & de la considération où vivent quelques méchans, ne nous plaignons pas que Dieu ait fait aux hommes un partage injuste de biens. Ce qu'il y a sur la terre de plus utile, de plus beau & de meilleur en tout genre, est à la portée de chaque homme. L'obscurité vaut mieux que la gloire, & la vertu que les talens. Le soleil, un petit champ, une femme & des enfans, suffisent pour fournir constamment à ses plaisirs. Lui faut-il même du luxe ? une fleur lui

présente des couleurs plus aimables que la perle qui sort des abîmes de l'Océan, & un charbon de feu dans son foyer est plus éclatant, & sans contredit plus utile que le fameux diamant qui brille sur la tête du grand Mogol.

Après tout, que devoit Dieu à chaque homme ? l'eau des fontaines, quelques fruits, des laines pour le vêtir, autant de terre qu'il en peut cultiver de ses mains. Voilà pour les besoins de son corps. Quant à ceux de l'ame, il lui suffit, dans l'enfance, de l'amour de ses parens ; dans l'âge viril, de celui de sa femme ; dans la vieillesse, de la reconnoissance de ses enfans ; en tout temps, de la bienveillance de ses voisins dont le nombre est fixé à quatre ou cinq par l'étendue & la forme de son domaine ; de la connoissance du globe, ce qu'il peut en parcourir dans un demi-jour, afin de ne pas découcher de sa maison, ou, tout au plus, ce qu'il en apperçoit jusqu'à l'horizon ; du sentiment d'une providence, ce que la nature en donne à tous les hommes, & qui naîtra dans son cœur aussi-bien après avoir fait le tour de son champ, qu'après avoir fait le tour du monde. Avec ces biens & ces lumières, il doit être content ; tout ce qu'il désire au-delà est au-dessus de ses besoins & des répartitions de la nature. Il n'acquerra le superflu qu'aux dépens du nécessaire ; la considération publique, que par la perte du bonheur domestique ; &

la science, que par celle de son repos. D'ailleurs ces honneurs, ces serviteurs, ces richesses, ces cliens, que tant d'hommes cherchent, sont désirés injustement; on ne peut les obtenir que par le dépouillement & l'asservissement de ses propres concitoyens. Leur acquisition est pleine de travaux, leur jouissance d'inquiétudes, & leur privation de regrets. C'est par ces prétendus biens que la santé, la raison & la conscience se dépravent. Ils sont aussi funestes aux empires qu'aux familles : ce ne fut, ni par le travail, ni par l'indigence, ni par les guerres que périt l'empire Romain ; mais par les plaisirs, les lumieres & le luxe de toute la terre.

A la vérité, les gens vertueux sont quelquefois privés, non-seulement des biens de la société, mais de ceux de la nature. A cela, je réponds que leur malheur tourne souvent à leur profit. Lorsque le monde les persécute, il les pousse ordinairement dans quelque carriere illustre. Le malheur est le chemin des grands talens, ou au moins celui des grandes vertus qui leur sont bien préférables. Tu ne peux pas, dit Marc-Aurele, être physicien, poëte, orateur, mathématicien ; mais tu peux être vertueux, ce qui vaut beaucoup mieux. J'ai remarqué encore qu'il ne s'éleve aucune tyrannie, dans quelque genre que ce soit, ou de fait, ou d'opinion, qu'il ne s'en éleve une autre contraire, qui la contre-balance ; ensorte que

la vertu se trouve protégée par le efforts mêmes que les vices font pour l'abattre. Il est vrai que l'homme de bien souffre ; mais si la Providence venoit à son secours dès qu'il a besoin d'elle, elle seroit à ses ordres : l'homme alors commanderoit à Dieu. D'ailleurs, il resteroit sans mérite : mais il est bien rare que, tôt ou tard, il ne voie la chûte de ses tyrans. En supposant, au pis aller, qu'il en soit la victime, le terme de tous les maux est la mort. Dieu ne nous devoit rien. Il nous a tirés du néant : en nous rendant au néant, il nous remet où il nous a pris : nous n'avons pas à nous plaindre.

Une pleine résignation à la volonté de Dieu doit calmer en tout temps notre cœur ; mais si les illusions humaines viennent agiter notre esprit, voici un argument propre à nous tranquilliser. Quand quelque chose nous trouble dans l'ordre de la nature, & nous met en méfiance de son auteur, supposons un ordre contraire à celui qui nous blesse, nous verrons alors sortir de notre hypothese une foule de conséquences qui entraîneroient des maux bien plus grands que ceux dont nous nous plaignons. Nous pouvons employer la méthode contraire, lorsque quelque plan imaginaire de perfection humaine nous séduit. Nous n'avons qu'à supposer son existence, alors nous en verrons naître une multitude de conséquences absurdes. Cette double méthode, employée souvent par

Socrate, l'a rendu victorieux de tous les sophistes de son siecle, & peut encore nous servir pour combattre ceux de celui-ci. C'est à la fois un rempart qui protege notre foible raison, & une batterie qui renverse toutes les opinions humaines. Pour vérifier l'ordre de la nature, il suffit de s'en écarter; pour réfuter tous les systêmes humains, il suffit de les admettre.

Par exemple, les hommes se plaignent de la mort; mais si les hommes ne mouroient point, que deviendroient leurs enfans? Il y a long-temps qu'il n'y auroit plus de place pour eux sur la terre. La mort est donc un bien. Les hommes murmurent dans leurs travaux; mais s'ils ne travailloient point, à quoi passeroient-ils le temps? Les heureux du siecle qui n'ont rien à faire, ne savent à quoi l'employer. Le travail est donc un bien. Les hommes envient aux bêtes l'instinct qui les éclaire: mais si, en naissant, ils savoient comme elles tout ce qu'ils doivent savoir, que feroient-ils dans le monde? Ils y seroient sans intérêt, & sans curiosité. L'ignorance est donc un bien. Les autres maux de la nature sont également nécessaires. La douleur du corps, & les chagrins de l'ame dont la route de la vie est traversée, sont des barrieres que la nature y a posées pour nous empêcher de nous écarter de ses loix. Sans la douleur, les corps se briseroient au moindre choc: sans les chagrins, si souvent compagnons de nos jouissances

les ames se dépraveroient au moindre desir. Les maladies sont des efforts du tempérament pour chasser quelque humeur nuisible. La nature n'envoie pas les maladies pour perdre les corps, mais pour les sauver. Elles sont toujours la suite de quelque infraction à ses loix, ou physiques, ou morales. Souvent on y remédie en la laissant agir toute seule. La diete des alimens nous rend la santé du corps, & celle des hommes la tranquillité de l'ame. Quelles que soient les opinions qui nous troublent dans la société, elles se dissipent presque toujours dans la solitude. Le simple sommeil même nous ôte nos chagrins plus doucement & plus sûrement qu'un livre de morale. Si nos maux sont constans, & de l'espece de ceux qui nous ôtent le repos, nous les adoucirons en recourant à Dieu. C'est le terme où aboutissent tous les chemins de la vie. La prospérité nous invite en tout temps à nous en approcher, mais l'adversité nous y force. Elle est le moyen dont Dieu se sert pour nous obliger à recourir à lui seul. Sans cette voix qui s'adresse à chacun de nous, nous l'aurions bientôt oublié, sur-tout dans le tumulte des villes, où tant d'intérêts passagers croisent l'intérêt éternel, & où tant de causes secondes nous font oublier la premiere.

Quant aux maux de la société, ils ne sont pas du plan de la nature; mais ces maux mêmes prouvent qu'il existe un au-

tre ordre de choſes, car eſt-il naturel de penſer que l'Etre bon & juſte, qui a tout diſpoſé ſur la terre pour le bonheur de l'homme, permette qu'il en ait été privé impunément ? Ne fera-t-il rien pour l'homme vertueux & infortuné qui s'eſt efforcé de lui plaire, lorſqu'il a comblé de bien tant de méchans qui en abuſent ? Après avoir eu une bonté gratuite, manquera-t-il d'une juſtice néceſſaire ? Mais tout meurt avec nous, dit-on ; nous en devons croire notre expérience ; nous n'étions rien avant de naître, nous ne ſerons rien après la mort. J'adopte cette analogie ; mais ſi je prends mon point de comparaiſon du moment où je n'étois rien, & où je ſuis venu à l'exiſtence, que devient cet argument ? Une preuve poſitive n'eſt-elle pas plus forte que toutes les preuves négatives ? Vous concluez d'un paſſé inconnu à un avenir inconnu, pour perpétuer le néant de l'homme ; & moi je tire ma conſéquence du préſent que je connois, à l'avenir que je ne connois pas, pour m'aſſurer de ſon exiſtence future. Je préſume une bonté & une juſtice à venir, par les exemples de bonté & de juſtice que je vois actuellement répandus dans l'univers.

D'ailleurs, ſi nous n'avons maintenant que des deſirs & des preſſentimens d'une vie future, & ſi nul n'en eſt revenu, c'eſt que notre vie terreſtre n'en comporte pas de preuve plus ſenſible. L'évidence ſur ce

point entraîneroit les mêmes inconvéniens que celle de l'exiſtence de Dieu. Si nous étions aſſurés, par quelque témoignage évident, qu il exiſtât pour nous un monde à venir, je ſuis perſuadé que dans l'inſtant toutes les occupations du monde préſent finiroient. Cette perſpective de félicité divine nous jetteroit ici-bas dans un raviſſement léthargique. Je me rappelle que quand j'arrivai en France ſur un vaiſſeau qui venoit des Indes, dès que les matelots eurent diſtingué parfaitement la terre de la patrie, ils devinrent pour la plupart incapables d'aucune manœuvre. Les uns la regardoient ſans en pouvoir détourner les yeux, d'autres mettoient leurs beaux habits, comme s'il avoient été au moment d'y deſcendre; il y en avoit qui parloient tout ſeuls, & d'autres qui pleuroient. A meſure que nous en approchions, le trouble de leur tête augmentoit. Comme ils en étoient abſens depuis pluſieurs années, ils ne pouvoient ſe laſſer d'admirer la verdure des collines, les feuillages des arbres, & juſqu'aux rochers du rivage couverts d'algues & de mouſſes; comme ſi tous ces objets leurs euſſent été nouveaux. Les clochers des villages où ils étoient nés, qu'ils reconnoiſſoient au loin dans les campagnes, & qu'ils nommoient les uns après les autres, les rempliſſoient d'alégreſſe. Mais quand le vaiſſeau entra dans le port, & qu'ils virent ſur les quais, leurs amis, leurs peres, leurs meres, leurs femmes &

leurs enfans qui leur tendoient les bras en pleurant, & qui les appelloient par leurs noms, il fut impossible d'en retenir un seul à bord ; tous sauterent à terre, & il fallut suppléer, suivant l'usage de ce port, aux besoins du vaisseau par un autre équipage. Que seroit-ce donc si nous avions l'entrevue sensible de cette patrie céleste, où habite ce que nous avons le plus aimé, & ce qui seul mérite de l'être ? Toutes les laborieuses & vaines inquiétudes de celle-ci finiroient. Le passage d'un monde à l'autre étant à la portée de chaque homme, il seroit bientôt franchi : mais la nature l'a couvert d'obscurité, & elle a mis pour gardiens au passage, le doute & l'épouvante.

Il semble, disent quelques-uns, que l'idée de l'immortalité de l'ame n'a dû naître que des spéculations des hommes de génie, qui, considérant l'ensemble de cet univers, & les liaisons que les scenes présentes ont avec celles qui les ont précédées, en ont dû conclure des suites nécessaires avec l'avenir ; ou bien que cette idée d'immortalité s'est introduite par les législateurs, dans les sociétés policées, comme des espérances lointaines propres à consoler les hommes des injustices de leur politique. Mais, si cela étoit ainsi, comment peut-elle se trouver au milieu des déserts dans la tête d'un negre, d'un caraïbe, d'un patagon, d'un tartare ? Comment s'est-elle répandue à la fois dans les îles de la mer du sud & en Laponie, dans les voluptueuses contrées de l'Asie &

dans les rudes climats de l'Amérique septentrionale, chez les habitans de Paris & chez ceux des nouvelles Hébrides ? Comment tant de peuples séparés par de vastes mers, si différens de mœurs & de langages, ont-ils adopté une opinion si unanime, eux qui affectent souvent, par des haines nationales, de s'écarter des moindres coutumes de leurs voisins ? Tous croient l'ame immortelle. D'où peut leur venir une croyance si contredite par leur expérience journaliere ? Chaque jour ils voient mourir leurs amis, aucun jour ne les voit reparoître. En vain ils portent à manger sur leurs tombeaux, en vain ils suspendent, en pleurant, aux arbres voisins, les objets qui leur furent les plus chers ; ni ces témoignages d'une amitié inconsolable, ni les sermens de la foi conjugale réclamés par leurs épouses éperdues, ni les cris de leurs chers enfans éplorés sur les tertres qui couvrent leurs cendres, ne les rappellent du séjour des ombres. Qu'attendent pour eux-mêmes d'une autre vie ceux qui leur adressent tant de regrets ? Il n'y a point d'espérance si contraire aux intérêts de la plupart des hommes ; car les uns, ayant vécu par la violence ou par la ruse, doivent s'attendre à des punitions ; les autres, ayant été opprimés, doivent craindre que la vie future ne coule encore sous les mêmes destinées que celles où ils ont vecu. Dira-t-on que c'est l'orgueil qui nourrit en eux cette opinion ? Est-ce l'orgueil qui engage un

miſérable negre à ſe pendre dans nos colonies, dans l'eſpoir de retourner dans ſon pays, où il doit encore s'attendre à l'eſclavage ? D'autres peuples, comme les inſulaires de Taïti, reſtreignent l'eſpérance de cette immortalité, à renaître préciſément dans les mêmes conditions où ils ont vécu. Ah ! les paſſions préſentent à l'homme d'autres plans de félicité ; & il y a longtemps que les miſeres de ſon exiſtence & les lumieres de ſa raiſon auroient détruit celui-ci, ſi l'eſpoir d'une vie future n'étoit pas en lui le réſultat d'un ſentiment ſurnaturel.

Mais pourquoi l'homme eſt-il le ſeul de tous les animaux qui éprouve d'autres maux que ceux de la nature ? Pourquoi a-t-il été livré à lui même, puiſqu'il étoit ſujet à s'égarer ? Il eſt donc la victime de quelque être malfaiſant.

C'eſt à la religion à nous prendre où nous laiſſe la philoſophie. La nature de nos maux en décele l'origine. Si l'homme ſe rend lui-même malheureux, c'eſt qu'il a voulu être lui-même l'arbitre de ſon bonheur. L'homme eſt un dieu exilé. Le regne de Saturne, le ſiecle de l'âge d'or, la boîte de Pandore d'où ſortirent tous les maux, & au fond de laquelle il ne reſta que l'eſpérance, mille allégories ſemblables répandues chez toutes les nations, atteſtent la félicité & la décadence d'un premier homme.

Mais il n'eſt pas beſoin de recourir à des

témoignages étrangers. Nous en portons de plus sûrs en nous-mêmes. Les beautés de la nature nous atteſtent l'exiſtence d'un Dieu, & les miſeres de l'homme les vérités de la religion. Il n'y a point d'animal qui ne ſoit logé, vêtu, nourri par la nature, ſans ſouci & preſque ſans travail. L'homme ſeul dès ſa naiſſance eſt accablé de maux. D'abord, il naît tout nu; & il a ſi peu d'inſtinct, que ſi la mere qui le met au monde ne l'élevoit pendant pluſieurs années, il périroit de faim, de chaud ou de froid. Il ne connoît rien que par l'expérience de ſes parens. Il faut qu'ils le logent, lui filent des habits & lui préparent à manger au moins pendant huit ou dix ans. Quelque éloge qu'on ait fait de certains pays par leur fécondité & par la douceur de leur climat, je n'en connois aucun où la ſubſiſtance la plus ſimple ne coûte à l'homme de l'inquiétude & du travail. Il faut ſe loger dans les Indes, pour y être à l'abri de la chaleur, des pluies & des inſectes; il faut y cultiver le riz, le ſarcler, le battre, l'écoſſer, le faire cuire. Le bananier, le plus utile de tous les végétaux de ces pays, a beſoin d'être arroſé, & entouré de haies pour être garanti pendant la nuit des attaques des bêtes ſauvages. Il faut encore des magaſins pour y conſerver des proviſions pendant la ſaiſon où la terre ne produit rien. Quand l'homme a ainſi raſſemblé autour de lui ce qui lui ſuffit pour vivre tranquille, l'ambition, la jalouſie, l'avarice, la gourmandiſe, l'incontinence

ou l'ennui, viennent s'emparer de son cœur. Il périt presque toujours la victime de ses propres passions. Certainement, pour être tombé ainsi au-dessous des bêtes, il faut qu'il ait voulu se mettre au niveau de la divinité.

Infortunés mortels, cherchez votre bonheur dans la vertu, & vous n'aurez point à vous plaindre de la nature. Méprisez ce vain savoir, & ces préjugés qui ont corrompu la terre & que chaque siecle renverse tour-à-tour. Aimez les loix éternelles. Vos destinées ne sont point abandonnées au hasard, ni à des génies malfaisans: rappellez-vous ces temps dont le souvenir est encore nouveau chez toutes les nations. Les animaux trouvoient par-tout à vivre, l'homme seul n'avoit ni aliment, ni habit, ni instinct. La sagesse divine l'abandonna à lui-même, pour le ramener à elle. Elle répandit ses biens sur toute la terre, afin que, pour les recueillir, il en parcourût les différentes régions, qu'il développât sa raison par l'inspection de ses ouvrages, & qu'il s'enflammât de son amour par le sentiment de ses bienfaits. Elle mit entre elle & lui, les plaisirs innocens, les découvertes ravissantes, les joies pures & les espérances sans fin, pour le conduire à elle pas à pas par la route de l'intelligence & du bonheur. Elle plaça sur les bords de son chemin, la crainte, l'ennui, le remords, la douleur & tous les maux de la vie, comme des bornes destinées à l'empêcher d'aller

au-delà, & de s'égarer. Ainsi, une mere seme des fruits sur la terre pour apprendre à marcher à son enfant; elle s'en tient éloignée; elle lui sourit, elle l'appelle, elle lui tend les bras; mais s'il tombe, elle vole à son secours, elle essuie ses larmes, & elle le console. Ainsi, la Providence vient au secours de l'homme par mille moyens extraordinaires qu'elle emploie pour subvenir à ses besoins. Que seroit-il devenu dans les premiers temps, si elle l'avoit abandonné à sa raison encore dépourvue d'expérience? Où trouva-t-il le bled dont tant de peuples tirent leur nourriture aujourd'hui, & que la terre, qui produit toutes sortes de plantes sans être cultivée, ne montre nulle part? Qui lui a appris l'agriculture, cet art si simple que l'homme le plus stupide en est capable, & si sublime que les animaux les plus intelligens ne peuvent l'exercer? Il n'est presque point d'animal qui ne soutienne sa vie par les végétaux, qui n'ait l'expérience journaliere de leur reproduction, & qui n'emploie pour chercher ceux qui lui conviennent, beaucoup plus de combinaisons qu'il n'en faut pour les ressemer. Mais, de quoi l'homme lui-même a-t-il vécu avant qu'une Isis ou une Cerès lui eût révélé ce bienfait des cieux? Qui lui montra, dans l'origine du monde, les premiers fruits des vergers dispersés dans les forêts, & les racines alimentaires cachées dans le sein de la terre? N'a-t-il pas dû, mille fois, mourir de faim

avant d'en avoir recueilli assez pour se nourrir, ou de poison avant d'en savoir faire le choix, ou de fatigue & d'inquiétude avant d'en avoir formé autour de son habitation des tapis & des berceaux? Cet art, image de la création, n'étoit réservé qu'à l'être qui portoit l'empreinte de la divinité. Si la Providence l'eût abandonné à lui-même en sortant de ses mains, que seroit-il devenu? Auroit-il dit aux campagnes, aux forêts inconnues, montrez-moi les fruits qui sont mon partage? Terre, entr'ouvrez-vous, & découvrez-moi dans vos racines mes alimens? Plantes, d'où dépend ma vie, manifestez-vous à moi, & suppléez à l'instinct que m'a refusé la nature? Auroit-il eu recours, dans sa détresse, à la pitié des bêtes, & dit à la vache lorsqu'il mouroit de faim, prends-moi au nombre de tes enfans, & partage avec moi une de tes mamelles superflues? Quand le souffle de l'aquilon fit frissonner sa peau, la chevre sauvage & la brebis timide le sont-elles accourues pour le réchauffer de leurs toisons? Lorsque errant sans défense & sans asyle, il entendit la nuit les hurlemens des bêtes féroces qui demandoient de la proie, a-t-il supplié le chien généreux, en lui disant, sois mon défenseur, & tu seras mon esclave? Qui auroit pu lui soumettre tant d'animaux qui n'avoient pas besoin de lui, qui le surpassoient en ruses, en légéreté, en force, si la main qui, malgré sa chûte, le destinoit encore

à

à l'empire, n'avoit abaissé leurs têtes à l'obéissance ?

Comment, d'une raison moins sûre que leur instinct, a-t-il pu s'élever jusques dans les cieux, mesurer le cours des astres, traverser les mers, conjurer le tonnerre, imiter la plupart des ouvrages & des phénomenes de la nature ? C'est ce qui nous étonne aujourd'hui ; mais je m'étonne bien plutôt que le sentiment de la divinité eût parlé à son cœur bien avant que l'intelligence des ouvrages de la nature eût perfectionné sa raison. Voyez-le dans l'état sauvage, en guerre perpétuelle avec les élémens, avec les bêtes féroces, avec ses semblables, avec lui-même, souvent réduit à des servitudes qu'aucun animal ne voudroit supporter ; & il est le seul être qui montre jusques dans la misere, le caractere de l'infini & l'inquiétude de l'immortalité. Il éleve des trophées ; il grave ses exploits sur l'écorce des arbres ; il prend le soin de ses funérailles, & il révere les cendres de ses ancêtres, dont il a reçu un héritage si funeste. Il est sans cesse agité par les fureurs de l'amour ou de la vengeance : quand il n'est pas la victime de ses semblables, il en est le tyran ; & seul, il a connu que la justice & la bonté gouvernoient le monde, & que la vertu élevoit l'homme au ciel. Il ne reçoit à son berceau aucun présent de la nature, ni douces toisons, ni plumages, ni défenses, ni outils pour une vie si pénible & si laborieuse ; & il est le seul être qui

invite des dieux à sa naissance, à son hymen & à son tombeau. Quelque égaré qu'il soit par des opinions insensées, lorsqu'il est frappé par les secousses imprévues de la joie ou de la douleur, son ame, d'un mouvement involontaire, se réfugie dans le sein de la divinité. Il s'écrie : Ah mon Dieu! il tourne vers le ciel des mains suppliantes & des yeux baignés de larmes pour y chercher un pere. Ah! les besoins de l'homme attestent la providence d'un Être suprême. Il n'a fait l'homme foible & ignorant qu'afin qu'il s'appuyât de sa force, & qu'il s'éclairât de sa lumiere ; & bien loin que le hasard, ou des génies malfaisans, regnent sur une terre où tout concouroit à détruire un être si misérable, sa conservation, ses jouissances & son empire, prouvent que dans tous les temps uu Dieu bienfaisant a été l'ami & le protecteur de la vie humaine.

Fin du Tome premier.

[redacted]

ABLE

ÉTUDES

us dans le Tome I.

Fin de la Table du Tome I.



